

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome I.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
O U
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION.

TOME PREMIER.

Prix 3 liv. relié.



A P A R I S,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

L'IMMENSE collection des voyages formeroit une bibliothèque nombreuse , dont la lecture occuperoit la vie d'un homme. Sur un plan donné par les Anglois, rectifié ensuite par lui-même, M. l'abbé Prévost a réduit à un moindre nombre de volumes cette quantité prodigieuse de relations , plus capables d'effrayer par leur multitude , que d'exciter la curiosité par ce qu'elles ont d'intéressant. Mais , outre les défauts du plan , & une extrême confusion dans les détails , on a encore reproché , avec raison , à l'Histoire de M. l'abbé Prévost , ses fréquentes répétitions , & son excessive prolixité. L'ouvrage , d'ailleurs , n'est point achevé , & est bien éloigné de l'être : il manque à ce recueil un grand nombre de voya-

vj *AVERTISSEMENT.*

ges de mer , & la collection de ceux de terre , c'est-à-dire , de toute cette partie de l'ancien monde , où se sont passés les événemens les plus mémorables. L'état actuel de ces lieux célèbres , les révolutions qu'ils ont éprouvées , les restes précieux des monumens qui attirent l'attention des voyageurs , manquent encore à cette vaste compilation. Aussi est-ce par là que commencent les relations du VOYAGEUR FRANÇOIS ; & quand les deux premiers volumes , dont on donne aujourd'hui la quatrième édition , n'auroient d'autre utilité , que de servir de supplément à l'*Histoire générale des Voyages* , c'est un avantage dont le public pourroit lui savoir gré. Mais son projet est plus étendu. En portant , dans ses voyages , le flambeau de la philosophie & de l'observation , il y puise des connoissances utiles , qu'il communique à ses concitoyens. Tous les

AVERTISSEMENT. vij
objets faits pour exciter l'attention
d'un lecteur philosophe , les loix ,
les mœurs , les usages , la religion ,
le gouvernement , le commerce ,
les sciences , les arts , les modes ,
l'habillement , les productions na-
turelles , en un mot , la connois-
sance de tous les pays & de tou-
tes les nations de l'univers , en
commençant par les peuples de
l'Asie , font la matiere de toutes
ses lettres. Il ne s'occupe que de
ce qui lui paroît mériter une juste
curiosité ; & comme son but est
d'intéresser & d'instruire , tout ce
qui ne produit point ces deux ef-
fets , ne lui semble pas digne de
ses remarques. Rarement il entre-
tient ses lecteurs de ce qui le re-
garde personnellement. Jamais ni
les préparatifs du voyage , ni tous
ces petits accidens qui arrivent né-
cessairement , se devinent & se sup-
posent durant une longue route ,
ne prennent la place d'un récit
plus essentiel. Ce n'est point l'hif-

viii *AVERTISSEMENT.*
toire du voyageur qu'il importe
de favoir ; c'est celle des pays où il
voyagé.

Nous terminons cet avertisse-
ment par quatre vers tirés du
Mercure de France de l'année
1771, premier volume de Janvier,
page 139.

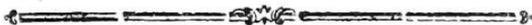
Vers sur le VOYAGEUR FRANÇOIS.

J'ai lu cet ouvrage charmant,
Qui réunit la double gloire
Et d'instruire comme une histoire ;
Et d'amuser comme un roman.





LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



PREMIERE LETTRE.

L'ISLE DE CHYPRE.

NOS adieux font faits , Madame ; & vous ignorez où je vais , quelle distance doit nous séparer , quel tems doit nous réunir. Je n'ai pas cru devoir vous l'apprendre plutôt : vous eussiez condamné mon projet , & j'y tiens. Né , comme vous , à Marseille ; instruit de bonne heure dans la connoissance des langues orientales , j'ai eu souvent occasion de m'entretenir avec ces étrangers que le commerce attire de toutes parts dans notre ville. De-là , Madame , ce desir extrême de connoître les différens climats qu'ils habitent , d'étudier leur esprit ,

A V.

leurs usages , leurs loix , leurs arts , leurs mœurs , leur religion , leur commerce ; spectacle beaucoup plus intéressant , que celui du port le plus fréquenté. Voilà , Madame , le plan que je me suis tracé & que je prétends suivre. Nul obstacle ne croise mon projet ; & tout le favorise : c'est à vous que je destine le fruit de mes remarques. Au lieu de quelques lettres dictées par l'ennui de la solitude , & qui , à coup sûr , vous eussent ennuyée vous-même , vous aurez des observations dignes d'être lues , de quelque maniere qu'elles soient écrites.

Un vaisseau , prêt à partir pour le Levant , favorisoit mon dessein ; je m'y suis embarqué. Notre voyage a été heureux ; & si je voulois vous décrire un tempête , il faudroit la puiser dans mon imagination ou dans les romans. Je ne vous parlerai point non plus des corsaires Barbaresques ; aucun ne s'est présenté : en un mot , nous sommes arrivés paisiblement à notre premiere station ; c'est l'isle de Chypre. Cénom retrace des idées voluptueuses : ce fut là que Vénus se refugia au sortir de l'onde , & qu'elle tenoit sa cour plénier. Les noms d'Amathonte & de Paphos figureront à jamais dans les fastes de la volupté. A cela

près, ces villes ne subsistent plus que par des ruines , & dans les poètes.

Selon la tradition du pays , Chypre fut long-tems soumise à plusieurs princes différens. Ils furent subjugués par les Égyptiens. Ceux - ci perdirent , à leur tour , cette isle , sous le regne des Ptolomées. Les Romains s'en rendirent maîtres ; & il leur en coûta peu pour faire cette conquête, qui leur valut des trésors immenses. Le partage de l'empire fit passer Chypre au pouvoir des empereurs d'orient : elle fut enlevée à Isaac Comnene , l'un d'entr'eux , par Richard I , roi d'Angleterre. Ce Prince ne vouloit d'abord que délivrer la Terre - Sainte , mais ce n'est pas la seule fois que les heros croisés n'ont soumis & ravagé que des états chrétiens.

Après la perte de Jérusalem , Gui de Lusignan , qui en étoit roi , le devint de l'isle de Chypre. Richard la lui donna : elle tomba depuis dans différentes mains, entr'autres dans celles de Charlotte , qui en jouit peu ; elle lui fut enlevée par Jacques , son frere naturel. On dit que la femme de cet usurpateur l'empoisonna , lui & son fils. C'étoit une Vénitienne , de la maison de Cornaro ; elle vécut ensuite , comme simple particulière , dans les terres

de sa république , à qui elle venoit de céder la couronne de Chypre. La bonté de ses vins engagea le grand-seigneur à s'emparer de cette isle : peut-être seroit-elle encore aux Vénitiens , si un Turc n'eût pas violé un précepte de l'alcoran.

Chypre peut avoir cent soixantes lieues d'étendue ; elle est fertile quoiqu'il n'y ait point de rivières. Ce défaut est réparé par quantité de sources , plusieurs petits ruisseaux, & sur-tout par des pluies abondantes. Que les habitans cessent d'être paresseux , bientôt ils seront opulens ; mais ils ne sont guère moins efféminés que leurs ancêtres : c'est là , en quelque sorte, ce qui nous retrace le mieux l'idée de l'ancienne Chypre.

J'en recherchois les monumens ; & je dirigeai d'abord mes pas vers la célèbre Paphos , ou plutôt vers la ville qui l'a remplacée ; elle est très-agréable & très-vaste. On voit , aux environs , des colonnes brisées & dispersées au hasard ; ce sont des débris du temple de Vénus. Il étoit , dit-on , situé à l'endroit même où cette déesse aborda la première fois , quand elle sortit des eaux de la mer. On n'offroit que du feu sur ses autels ; jamais ils ne furent souillés de sang ; jamais ils ne furent desservis que par des prêtres

d'une naissance illustre & même royale , ou par des prêtresses d'une beauté ravissante , ce qui est préférable au sang des rois. Bientôt l'oracle de ce sanctuaire devint célèbre : il ne répondoit qu'à des questions relatives aux attributs de la déesse ; il n'en étoit que plus souvent consulté.

Si l'on en croit une ancienne tradition, ce temple fut d'abord un palais construit par Aphrodite , reine d'une beauté exquisite , & non moins galante que belle. Elle attiroit à sa cour quantité de jeunes gens ; & accordoit ses faveurs à tous. Les femmes de sa suite l'imiterent ; elles-mêmes furent imitées par beaucoup d'autres ; en un mot, le regne d'Aphrodite fut celui du plaisir & de la débauche. Rien ne prouve mieux combien son exemple avoit influé sur ses sujets , que les honneurs qu'on lui rendit après sa mort : elle fut regardée & adorée comme une divinité. Voilà une Aphrodite , dont on put aisément faire une Vénus.

On attribue la fondation de la ville de Paphos à Cynire , roi d'Assyrie , & genre de Pygmalion , roi de Chypre : d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par Paphos , fils de ce même Pygmalion & de sa fameuse statue. Sans doute que cette

statue merveilleuse ne fut autre chose, que quelque belle innocente, un peu trop opposée à l'humeur de la vive & voluptueuse Aphrodite.

L'ancienne ville d'Amathuse est célèbre par les amours de Vénus & d'Adonis : ils y eurent depuis un temple, dont il ne reste aucun vestige. En revanche, on y voit une église où repose le corps d'un S. Jean, patriarche d'Égypte dans le septième siècle. Le tombeau qui le renferme, est magnifique ; & les prêtres racontent que, lorsqu'on l'y transporta, un évêque, dont les os l'occupoient depuis bien des années, en sortit pour faire place & honneur à ceux du patriarche.

Vénus n'étoit pas la seule divinité qu'on adorât dans cette île. Apollon y avoit un temple : on en voit encore les débris auprès de Piscopi, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitans disent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui a enseigné la musique ; & vous savez qu'Apollon passoit pour être l'inventeur de cet art. Le bois qui lui fut consacré, est actuellement une plaine arrosée par un aqueduc. Près de là sont quelques paysages effrayans, qui retracent le souvenir d'un tremblement de terre. Un philo-

fosophe eût risqué de s'y précipiter , pour les voir de près ; & moi , par une autre sorte de philosophie , je me contentai de les regarder de loin.

A quelque distance, est le promontoire Curium, aujourd'hui nommé *Capo di Gato* (Cap de Chat) pour faire allusion aux chats qu'entretiennent les prêtres de saint Basile contre les serpens répandus dans les campagnes. Ces bons prêtres furent excités à cette bonne œuvre , par le don d'un très-beau village.

Voulez-vous savoir , Madame , d'où dérive le mot de *solécisme* ? Vous en trouverez l'origine dans une ville de cette contrée. C'est Soglia , autrefois Solos , bâtie sous les auspices de Solon. Ce législateur d'Athènes vécut quelque tems à la cour de Philocyprus , roi de Chypre. La capitale de ce prince étoit située sur des montagnes arides. Solon lui conseilla de la transférer dans une plaine fertile. Son avis fut approuvé ; & lui-même se vit chargé de présider à ce changement. La nouvelle ville retint le nom de son fondateur. Bientôt la richesse & les agrémens du pays y attirerent des habitans de tous les cantons ; mais ce mélange occasionna dans leur langage ; il se corrompit au point , qu'il a passé en pro-

verbe : de-là cette étymologie qu'un fçavant appuieroit par des volumes, & que je me borne à vous indiquer.

Peut-être avez-vous ouï parler de la fameuse fontaine d'amour ; je n'y arrivai qu'après avoir côtoyé des montagnes environnées de précipices. Cette fontaine est un ruisseau qui coule près d'Acamas. Il rend, dit-on, à ceux qui boivent de ses eaux, la vigueur qu'ils ont perdue, ou il augmente celle qu'ils ont. Ceci ressemble assez à la fontaine de Jouvence ; mais j'eus assez de vertu, ou peut-être d'amour-propre pour ne pas y boire.

Nicosie est la capitale de cette contrée ; c'est la demeure du gouverneur Turc ; c'étoit autrefois celle de toute la noblesse Vénitienne qui vivoit dans l'isle. A en juger par ses ruines, elle a dû être magnifique ; & sa défense contres les Turcs, prouve qu'elle étoit assez bien fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus maîtres, y passèrent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans : les femmes laides & les enfans furent brûlés sur le même bûcher ; on réserva les plus jolies pour le ferrail du grand-seigneur ; & les principaux citoyens, pour orner le triomphe du général. Plus de vingt-cinq mille hommes furent réduits en captivité, & vendus

comme esclaves ; mais aucune des femmes destinées pour le ferrail, n'eut le bonheur d'y arriver. Une d'entr'elles ayant pris secrettement une mèche allumée, fit sauter le navire qui la portoit; & le même accident fit périr le vaisseau où étoit le général Turc. Ce désespoir a l'air de l'héroïsme ; reste à savoir s'il est permis de noyer tant de gens pour éviter l'esclavage. On peut croire que quelques-unes de ces belles captives eussent préféré le ferrail à la mort.

Aux environs de Nicosie, on voit une petite montagne couverte d'huîtres pétrifiées. Je m'amusai à en ouvrir trois ou quatre ; elles étoient si ferrées, que ce ne fut pas sans difficulté que j'en vins à bout; je les trouvai pleines de sable, qu'un homme qui n'étoit pas physicien me dit être de l'eau d'huître pétrifiée, changée en un gravier. La chair de l'animal est si singulièrement consumée, qu'elle paroît être comme gravée dans l'une & l'autre écaille.

Famagouste, autre place forte, assiégée par les Turcs, ne s'étoit rendue à ses vainqueurs, que lorsqu'il n'étoit plus resté de souris dans la ville, pour nourrir les habitans : elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la fausserent lâchement: ils massacrèrent la plus grande

partie des officiers de la garnison , & firent écorcher vif le gouverneur. Sa peau falée , féchée & empaillée, fut portée dans l'arsenal de Constantinople : elle en fut enlevée par quelques personnes de la famille de ce brave commandant. On dit que cette peau glorieufe existe encore aujourd'hui à Venife.

Famagoufte eft aujourd'hui de très-difficile accès , par la défiance des habitans. Un étranger qui feroit furpris à regarder cette ville, même de loin, s'exposeroit à des châtimens qu'il ne pourroit éviter qu'en fe faifant Turc. La feule circonstance où il foit permis d'y entrer, eft le tems où le conful fait fa vifite au gouverneur ; cérémonie qui n'a lieu qu'une fois l'an. J'étois alors dans le voifinage ; le conful , qui m'avoit reçu avec diftinction, voulut bien me permettre d'être de fa fuite.

La ville n'a de remarquable que quelques édifices , & en particulier la mofquée de fainte Sophie, qui eft grande & magnifique. La tour pointue qui la termine, fait un affez bel effet. Les environs font agréables ; le pays eft riche , & abonde fur-tout en vers à foie. Les arbres, dont il eft orné, font prefque tous des mûriers blancs ; mais on raconte que

les fauterelles y font quelquefois d'étranges dégâts. On en a vu, dit-on, dans certaines années, une quantité si prodigieuse, que le soleil en étoit obscurci ; on ajoute qu'elles y restent des semaines entières ; que, pendant ce tems-là, elles ravagent tout le pays. Il n'y a alors plus de récolte, les productions de la terre sont devenues la proie de ces insectes. Dans ces sortes de calamités, on a recours aux secours des saints, aux processions & aux prieres. Il arriva un jour, qu'un nombre infini d'oiseaux semblables à des pluviers, dévorèrent cette multitude innombrable de fauterelles ; on crut que le ciel appaisé les avoit envoyés pour délivrer la terre de ce fleau. Un vent très-violent emporta le reste. Le peuple ne douta point que ce ne fût un miracle ; & depuis ce tems, les Grecs ont une si grande vénération pour ces oiseaux, qu'il n'est plus permis de les tuer.

A peu de distance de Larnica, ville assez considérable, est une mosquée où les Turcs prétendent que repose l'aïeule de Mahomet : c'est là qu'ils viennent invoquer la grand'mere de leur prophete. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie ; la tradition n'endit pas le mot ; mais la foi musulmane y supplée.

Celle des chrétiens s'exerce, non loin de là, sur un autre objet. On voit à Salines une église grecque, dédiée au Lazare, le même que ressuscita Jesus-Christ. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette église : l'unique preuve qu'on en donne, est un grand trou qui porte son nom.

Le mont Crocé est la plus haute montagne de l'isle de Chypre. Sainte Helene en choisit le sommet, pour y bâtir une église ; elle y joignit des dons suffisans pour entretenir trente personnes employées à la desservir. C'est un édifice assez ordinaire ; mais un morceau de la vraie croix y attire un concours de monde que la hauteur du lieu ne rebute point.

La fameuse Madone de Chekka est située dans un canton délicieux. L'air des environs est parfumé de roses, de chevre-feuille & de quantité d'arbrisseaux d'une odeur aromatique : le couvent est bien décoré ; & le *papa* qui le gouverne, le cede à peine à un évêque.

Sous le monastere, il y a une grotte où l'on trouve une source d'eau qui sent la rose. Les Turcs & les Grecs vont s'y baigner, en boivent, la regardent comme un remede efficace contre plusieurs sor-

tes de maladies, & prétendent en avoir éprouvé des effets salutaires.

L'isle entiere n'offre aucun séjour préférable à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'emporte sur son église. Ce temple étoit dédié à S. Mamas, à qui l'on attribue des actions surprenantes, pour ne pas payer d'impôts. Il avoit, dit-on, toujours un miracle à la main, qui l'en dispensoit.

Le Lapitho, appelé autrefois *Ama-bilis*, étoit parfaitement bien nommé. C'est un agréable paysage, où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis ensuite Palécra, lieu où se trouvoit autrefois un temple dédié à la reine d'amour. Un cadî en fit enlever les dernières pierres, pour construire une maison à ses maîtresses. Ce n'étoit pas en changer absolument la destination : peut-être les croyoit-il des Vénus.

Citréa est sans doute l'ancienne Cythere ; elle en conserve du moins tous les agrémens extérieurs. C'est une suite de jardins & de maisons de plaisance, arrosés de ruisseaux d'eau vive, distribuée par plusieurs canaux ; mais ces efforts de l'art le cedent encore aux beautés de la nature ; elle étale dans ce canton toute sa parure & toutes ses graces.

Près-delà est un monastere sous l'in-

vocation de S. Chrysofome. Il est bâti sur une montagne , où l'on dit qu'habitoit une princesse , pour se mettre en sûreté contre l'incontinence des Templiers. On ajoute que les Grecs lui doivent la découverte d'une source d'eau, qui a la propriété de guérir toutes les especes de gale & d'ulceres ; elle avoit un chien auquel elle étoit fort attachée : attaqué de cette maladie , l'animal la communiqua à sa maitresse. Un jour il descendit la montagne, & alla se baigner dans cette source ; y ayant trouvé du soulagement , il y retourna les jours suivans ; & l'on s'aperçut qu'il guérissoit. La Princesse voulut essayer du même remede, & s'en trouva également bien. Depuis ce tems, cette fontaine est très-fréquentée. Les Chrétiens & les Turcs y ont une égale confiance.

L'ancienne ville de Chypre est extrêmement déchue : ce n'est aujourd'hui qu'un chétif village environné d'édifices ruinés. Ce lieu , autrefois si renommé pour ses belles femmes , a dégénéré sur ce point , comme sur tout le reste.

Non loin de-là , est une montagne qu'on nomme le *mont Olympe*. Vénus y avoit un temple ; je trouvai à la même place , les ruines d'une chapelle. Aux

pieds du mont est bâtie la ville de Lef-
 cara , près de laquelle se recueille le *la-*
danum. La plante qui le porte ressemble
 à la fauge ; & ses fleurs sont de la couleur
 de la rose. Les feuilles se couvrent d'une
 gomme qui n'a rien de commun avec le
ladanum : ce dernier est une préparation
 d'*opium* , qui se fait de sept ou huit fa-
 çons ; & cette gomme n'entre dans
 aucune. Il y a plusieurs manieres de la re-
 cueillir. Les uns se servent d'une grosse
 corde , faite de poil de vache , que deux
 hommes traînent parmi ces plantes , pour
 en détacher le *ladanum*. Il couvre bientôt
 toute la corde ; mais il perd en même
 tems de sa qualité , par la grande quan-
 tité de terre , de sable & de petites pierres
 qui s'y mêlent. D'autres ont une espece
 de fouet , fait de deux listieres de cuir ,
 dont ils frappent l'arbrisseau : la gomme
 qui sort des feuilles , s'attache aux listieres ;
 & on les en dépouille avec un couteau ,
 lorsqu'elles en sont suffisamment char-
 gées. Les payfans de l'isle de Chypre se
 servent encore d'un autre expédient :
 avant le lever du soleil , ils envoient
 leurs chevres paître parmi ces mêmes
 arbres. La gomme s'attache à la barbe de
 ces animaux ; & , après un certain tems ,
 ils coupent cette barbe , l'approchent du

feu ; & ce qui en découle , est le *ladanum* le plus estimé , le *ladanum* vierge. Les moines Grecs font cette récolte avec des especes de rateaux.

Le *ladanum* se vend , en petits pains comme le jus de réglisse , ou tortillé comme de la petite bougie. Le plus fin , qui est d'un noir luisant quand il est rompu , s'amollit à la chaleur , s'enflamme aisément , & répand une odeur douce & agréable. Cette drogue passe pour un excellent balsamique dans les dissenteries & l'enrouement , reconforte l'estomach & les intestins ; & sa fumée fortifie également le cerveau , & arrête les fluxions catarrheuses. Les femmes du pays , Grecques & Turques , en portent de petites boules en guise de bouquets.

Les autres productions naturelles de l'Isle de Chypre la distinguent peu des climats voisins. Le sol en est bon , l'aspect agréable , & borné par des montagnes qui servent à varier le paysage. Mais les serpens , les aspics , les tarentules y sont très-communs. Les gens de pied portent des bottines , où sont attachées de petites sonnettes qui mettent en fuite ces reptiles venimeux. Le seul moyen de guérir de la morsure de l'aspic , est de couper sur le champ
la

la partie qui vient d'être mordue.

Entre des rochers qui touchent à la mer , on m'avoit dit que je trouverois des os humains pétrifiés ; & j'eus la curiosité de m'y transporter. Je m'étois muni de marteaux & de ciseaux ; & je parvins en effet à arracher un de ces os , celui de l'avant-bras , qui étoit comme incorporé dans le roc. J'eus d'abord quelque regret de voir qu'il s'étoit cassé en le tirant ; mais par réflexion je m'en consolai ; car ce petit accident me fit découvrir la moëlle bien marquée , & pétrifiée comme tout le reste.

Je trouvai aussi des os de différens animaux , & des dents d'une grandeur extraordinaire. C'étoient , disent les gens du pays , les dents de certains étrangers , nommés *Alains* , qui vouloient envahir l'isle de Chypre. Ils firent naufrage ; & leurs corps furent changés en pierres par un châtement de la justice divine. Cette métamorphose pouvoit être plus naturelle ; mais il faudroit la rapporter à des tems plus reculés. On ajoute que ceux qui échappèrent au naufrage , embrassèrent le christianisme , & vécurent paisiblement dans cette contrée ; apparemment qu'ils se croyoient libres , & exempts de tous impôts. S. Mamas , qui

faisoit des miracles pour se dispenser de les payer , étoit , dit-on , du nombre de ces Alains convertis.

Il y a ici plusieurs lacs salés , dont les Vénitiens tiroient un produit considérable : ce revenu est bien diminué entre les mains des Turcs.

C'est aussi dans l'isle de Chypre que se trouve la pierre aminthe , dont on tiroit , dit-on , de la toile incombustible. On a perdu le secret de la filer ; & les Grecs modernes ne sont pas assez industrieux , pour renouveler cette singuliere découverte. Disons mieux , Madame , ce qu'on raconte de cette prétendue merveille , n'est qu'une fable ; & voici à quoi se réduit toute cette chimere. Ce lin , qu'on croit à l'épreuve du feu , n'est qu'un suc pierreux qui se filtre à travers les porosités de l'aminthe , & sur la superficie de laquelle il est attaché , ferré & entassé comme le foin d'un artichaut. C'est une espece de bourre filamenteuse , foyeuse & courte , qui ne peut souffrir aucun instrument sans être réduite en très-petites parties , & même en poussiere : conséquemment on ne peut ni la filer , ni en faire aucun ouvrage. Ce lin , ou cette mouffe , est , en général , d'un blanc un peu sale , mais qui varie suivant la nature du

terrein. La premiere fois qu'on le jette dans un brasier ardent , il rougit , mais sans s'enflammer ; dès qu'on l'en retire , il reprend sa couleur , excepté qu'il devient toujours plus gris-fale , jusqu'à ce qu'il soit totalement détruit ; ce qui arriveroit en peu de tems , si on ne le retireroit bien vîte du feu quand il est rouge. La pierre amianthe est la croûte superficielle des rochers ; le lin , prétendu incombustible , croît sur cette croûte dure & compacte. Il n'a ni racines , ni feuilles , ni fleurs , ni graines. Cette production , tant célébrée sur une tradition fabuleuse ; est telle que je la représente , comme il est aisé de le voir par l'inspection de la matiere même , que j'avois sous les yeux. Il n'est donc pas vrai que les Romains en fissent des draps , dans lesquels ils brûloient les morts pour empêcher que leurs cendres ne se mêlassent avec celles du bûcher ; il n'est pas vrai qu'on en tire des meches qui durent toujours , & qu'on ne mouche jamais.

Les vins Grecs sont estimés dans toute l'Europe ; mais ceux de Chypre paroissent avoir la préférence , sur-tout quand ils se boivent dans le pays. Ils acquierent , par le transport , un goût de poix , qu'on ne trouve pas dans ceux qui ne sortent point

de l'isle. Ces derniers ont un parfum exquis , qui se perd en passant la mer ; j'en ai bu ici qui avoit plus d'un siecle. Vous n'en serez pas étonnée , Madame , quand vous saurez qu'il est d'usage qu'un pere donne à son fils, lorsqu'il le marie, un tonneau de ce vin de cent ans. A mesure qu'on en ôte, on en remet une même quantité ; ce qui n'arrive que très-rarement ; car ils sont jaloux de conserver ce précieux tonneau , pour le mariage de leur premier enfant.

On voit, auprès de Paphos, des pierres transparentes : les lieux où elles se trouvent, sont appellés *mines de diamans*. Un gouverneur Turc, trompé par ce nom, voulut les faire valoir : il y dépensa inutilement des sommes considérables, & reconnut son erreur. Pour s'en dédommager, il afferma aux chrétiens ces trésors imaginaires, à-peu-près aussi cher que s'ils eussent été réels. Ses successeurs n'ont rien changé à cet arrangement.

Tout est vénal dans cette isle ; on y achete jusqu'au pardon des plus grands crimes : le meurtre y est absous, moyennant un léger tribut par an ; toute fortune d'ailleurs, y est incertaine : de-là ce découragement, ce te indolence toujours suivie de la pauvreté. Les laboureurs ne cul-

tivent qu'un terrain fuffifant pour les faire fubfifter : ils dédaignent d'amaffer des richesses dont ils ne jouiroient pas , & qu'ils feroient contraints d'enfouir. On voit des peres mourir fans avoir instruit leurs enfans du lieu qui recele leur trésor, parce qu'ils craignent de le déclarer trop tôt : on voit le fils d'un homme riche, réduit , par cet excès de précaution , à demander l'aumône.

L'exercice de la religion chrétienne est libre dans toute l'ifle de Chypre. On y compte un archevêque , deux évêques , plusieurs couvens , & un grand nombre d'églises ; quelques - unes ont été changées en mosquées. A l'égard des prêtres , c'est le rituel grec qui les dirige. Toute leur science, & même leur religion, consiste à observer les jours de fêtes , & à s'abstenir de l'usage de la viande : ils peuvent se marier autant de fois qu'ils deviennent veufs ; & ils usent de ce privilège. Les moines sont traités un peu plus sévèrement : ils ne peuvent être mariés qu'une feule fois ; mais on prétend qu'ils s'en dédommagent. Les évêques sont soumis à la même discipline , & l'observent comme les moines.

Le commerce , qui est ici très-négligé , consiste, pour l'extérieur , en soie , laine ,

garance , terre d'ombre , carrouge & vin. Ce dernier objet est considérable : c'est la production la plus précieuse du pays. Une autre , dont l'usage n'est guere moins répandu , est le vermillon. Il croît sur-tout aux environs de Paphos ; mais je doute cependant que Vénus & sa cour en aient fait usage ; les graces & la beauté peuvent se passer de cette ressource.

Presque toutes les femmes de cette isle sont belles ; & toutes , jusqu'aux plus laides , sont portées à la galanterie ; on peut même dire à la débauche. On voit cependant ici quelques maris jaloux de leurs femmes : ils ne leur permettent de sortir , que pour aller à l'église ; mais on choisit souvent l'église même , pour décider du sort des maris. Il s'en trouve d'autres , & c'est le plus grand nombre , qui portent l'indulgence jusqu'à épouser celle qui a le galant le plus riche , préféralement à celle qui n'a que sa vertu. Au reste , il en est bien peu qui l'aient ; & cette vertu ne tient jamais contre quiconque peut l'acheter.

Les plus jolies femmes de l'isle de Chypre ne doivent leurs charmes ni à l'art , ni à la parure. Leur façon de se mettre n'est ni magnifique ni élégante. Elles ont sur la tête un mouchoir de soie brune ou

grise , noué sans arrangement & sans coquetterie. Plus curieuses de montrer leurs jambes que leurs bras , elles portent des robes courtes , avec de longues manches. Les plus riches sont vêtues de soie , les autres de laine ou de coton. Les hommes laissent croître leur barbe , se font couper les cheveux , & ont de très - grands chapeaux.

Je finis, Madame, cette lettre sans compliment , comme je commencerai les autres sans cérémonie.

Je suis, &c.

De Nicosie , le 30 octobre 1735.



L E T T R E I I.

L A S Y R I E.

LES lieux que je vais parcourir dans l'Asie, n'ont pas moins effuyé de révolutions, que l'isle de Chypre. Par-tout, Madame, vous y reconnoîtrez les ravages du tems, & les tristes fruits de la domination des Turcs, plus destructive que le tems même.

Un court trajet nous rendit au port d'Alexandrette. L'air de cette ville est si mal-fain, qu'il est impossible d'y résister durant les grandes chaleurs; ce qui oblige la plupart des habitans de se refugier dans un village situé à quatre ou cinq lieues, sur une montagne. Ils y trouvent ce que la ville ne peut leur offrir, de fort bonne eau, d'excellens fruits, & un air salutaire.

Je ne tardai pas à prendre la route d'Alep. C'est aujourd'hui la plus grande ville de toute la Syrie & de tout l'empire des Turcs, après Constantinople & le Caire: un pacha y commande, & a toute l'autorité dans les affaires civiles & criminelles. Quant au spirituel, c'est le mufti qui en est comme le patriarche. Cette ville est

construite sur huit petites éminences, & environnée d'un fossé large & profond, mais qu'on a métamorphosé en jardin : la muraille est vieille & menace ruine. Il n'en est pas de même des édifices qu'elle renferme : quelques - uns sont magnifiques ; les autres sont du moins solidement construits. Chaque maison, outre le rez-de-chaussée, offre un étage d'ordre attique, avec une galerie : le faite en est plat, pavé de pierres, ou enduit de plâtre. La plupart des habitans font apporter leur lit sur ces plates-formes, & y couchent, pour éviter la chaleur des appartemens. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir passer d'un bâtiment à l'autre, pour se rendre visite par - dessus les maisons. C'est l'usage de placer, sur les portes & les fenêtres, des passages tirés de l'alcoran ou de quelque poète fameux chez les Turcs : ces portes, ces fenêtres, les plafonds & les panneaux sont proprement peints, & quelquefois dorés. Il y a communément, dans la cour de chaque maison, une petite fontaine environnée d'un peu de verdure ; mais chez les gens d'une certaine considération, cette fontaine se trouve au milieu d'une salle du rez-de-chaussée, pour y entretenir la fraîcheur.

A côté , font d'autres pieces groffiérement pavées , qui fervent d'écurie pour les chevaux.

Le mur qui environne chaque maison , rend le coup d'œil des rues peu agréable ; elles font d'ailleurs étroites , mais propres & bien pavées. Les gens dont la profefion nuiroit à cette propreté , font logés dans les fauxbourgs. Des deux côtés de chaque rue , est un parapet d'environ vingt pouces de haut , pour la commodité des gens de pied. Les bazards ou marchés font bordés de boutiques qui ne peuvent contenir que les marchandifes , le marchand & un garçon : les acheteurs reffent en dehors. Il est à remarquer que les portes de ces boutiques font encadrées de fer , & que les ferrures ne font que de bois.

Au reste , cette ville fait un très-grand commerce , parce qu'on y amene de l'Europe & de l'Asie , par mer & par terre , toutes sortes de marchandifes , & que d'ici on en envoie aussi par tout le monde.

Les principaux édifices d'Alep font les mosquées ; & il s'en trouve de magnifiques. Une d'entr'elles renferme un tombeau , que les Turcs disent être celui du prophete Zacharie. Ce tombeau étoit caché par un vieux mur : il en fut retiré par les soins du grand-visir Churly , qui y fit

mettre cette inscription : « Le tombeau de » cet honorable personnage , le prophete » de Dieu , Zacharie (la paix de Dieu » soit avec lui) , après avoir resté long- » tems caché & inconnu , fut réparé par » le commandement du grand-visir , sous » le regne de notre seigneur le victorieux » sultan Achmet-Chan , fils de Mahomet- » Chan , l'an 1120 de l'égire ».

C'est aussi une tradition reçue chez les Turcs , que le château d'Alep fut bâti du tems d'Abraham , & que ce même Zacharie y fit sa résidence ; mais ayant voulu empêcher le souverain du pays de répudier sa femme, pour en épouser une autre, le tyran lui fit couper la tête. Cependant il eut soin de la faire embaumer, & mettre dans une urne de pierre avec cette inscription : « Cette urne renferme la tête du » grand prophete Zacharie ». Ayant été ouverte, pour la première fois, il y a près de cinquante ans , on trouva qu'elle ne contenoit qu'une assez grande quantité de parfums.

On appelle ici *kans* certains lieux destinés à recevoir les voyageurs , qui ont la commodité d'y loger , & d'y rester tant que leurs affaires les y retiennent ; ce sont les seules hôtelleries du pays.

Une aqueduc fournit de l'eau à la ville ;

& il n'y a qu'une riviere un peu considerable, qui est l'Oronte, dans toute la Syrie. L'air d'Alep est extrêmement subtil ; & donne aux étrangers une espece de gale qu'on appelle le *mal d'Alep*. Elle commence par une petite pustule qui cause des démangeaisons, & au bout d'un certain tems, devient grosse comme le bout du doigt. Elle reste ainsi pendant un an, en suppurant continuellement. Cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en sont atteints, n'ont aucune autre maladie à craindre. La nature se décharge de toutes ses humeurs, par cette suppuration. Ce mal attaque indifféremment toutes les parties du corps, & principalement les mains ; j'ai vu des gens qui l'avoient au nez, d'autres à la levre, quelques-uns au menton ; & quoiqu'on quitte le pays, le mal persévère jusqu'à l'année révolue.

On trouve, aux environs d'Alep, de vastes plaines presque désertes, & qui n'exigent aucune description. Il n'en est pas de même de la vallée de sel : son étendue est immense ; & l'on y trouve une quantité prodigieuse de cette denrée : cependant cette vallée n'a aucune communication avec la mer. La maniere dont on y travaille le sel, est fort simple : les enfans le cassent avec de petites battes armées

de grosses têtes de clous : les hommes le mettent dans des tonneaux ; & sans aucune autre préparation , ils le portent à Alep , pour le vendre.

Il y a , autour de cette ville , une grande quantité de gibier ; & les Turcs sont fort avides de la chasse , sur-tout de celle du faucon. Un d'eux lâcha l'oiseau sur un canard , qui se plongea dans la riviere , pour éviter son ennemi. Le faucon le suivoit toujours , en frisant l'eau , & battant des ailes dans l'endroit où il l'avoit perdu de vue. Le canard , qui ne pouvoit pas toujours être sous l'eau , revenoit au-dessus , mais en se replongeant aussi-tôt. Un autre Turc , croyant qu'un seul faucon ne suffisoit pas , lâcha le sien pour prêter du secours au premier ; mais celui-ci voyant avec peine qu'un second vint lui ravir sa proie , quitta le canard , & se jetta sur le faucon avec tant de furie , qu'ils se seroient déchirés l'un & l'autre , si on ne se fût hâté de les séparer.

A mesure qu'en s'éloignant d'Alep , on avance du côté de l'Euphrate , le coup d'œil devient plus satisfaisant. Arrêtons-nous un instant auprès du monastere de saint Siméon : la situation en est majestueuse ; & l'édifice répond à la situation. C'est le lieu où cet inimitable Stilite vécut

d'une maniere extraordinaire. D'abord il passa dix ans à se mortifier dans une méchante cellule : il monta ensuite sur une colonne, où il resta dix autres années, ayant une chaîne à son cou; enfin il fit construire une espece de nid, sur une colonne de quarante coudées de haut, & y demeura encore trente ans. Ce nid n'avoit pas plus de quatre pieds de circonférence. C'étoit là que le saint passoit les nuits à prier; le jour, il prêchoit ou faisoit des génuflexions; & en faisoit, dit-on, en si grand nombre, que quelqu'un en compta, sans interruption, jusqu'à deux mille, & se laissa même de les compter, sans que le saint se lassât d'en faire.

Il faut passer l'Aphrén, pour arriver à Corus, ville autrefois très-grande & bien bâtie. On prendroit pour du marbre la pierre qui servoit à construire ses maisons. Parmi plusieurs monumens, on remarque les ruines d'un superbe théâtre. Cette ville, qui tire son nom de Cyrus, compte entre ses évêques le fameux Théodoret. Le paysage des environs est extrêmement gracieux : chaque village est digne d'arrêter les regards; mais par-de là, c'est un désert : il faut le traverser, pour arriver à Bambouch, ou plutôt auprès de ses ruines, qui attestent son ancienne magnifi-

cence. On y distingue , entr'autres choses, les fondemens & une partie des murailles d'un temple qu'on croit avoir été celui de l'*Abomination*. D'anciens auteurs nous apprennent que cette divinité, imaginée par les Sidoniens, avoit un culte à Bambouch. Il faut croire que les spectacles des Grecs n'y étoient pas non plus ignorés : car à côté de ces ruines , on trouve celles d'un théâtre.

Vous avez ouï parler du vieux de la montagne , autrement nommé *le prince des assassins* : il n'est plus question de cette souveraineté ; mais les restes de cette abominable espece subsistent encore , dit-on , sous le nom de *Gourdins*.

Antioche fut autrefois la capitale de toute la Syrie ; elle étoit célèbre par sa magnificence & ne l'est plus que par ses débris ; elle fut le séjour de plusieurs empereurs , & le premier asyle du christianisme. Cette ville fut prise sur les Grecs , en 638 , par un des lieutenans du calife Omar ; reprise par Godefroi de Bouillon , en 1097 , & conquise de nouveau par le sultan Bundocdari , en 1269. Selim II l'arracha aux sultans d'Egypte ; & les Turcs l'ont toujours conservée depuis. On n'y retrouve aujourd'hui, ni les traces du palais de Séleucus , son fondateur , ni celles du temple de la Fortune , tous

deux célèbres , & tous deux anéantis.

Séleucie fut autrefois une ville presque aussi considérable qu'Antioche ; elle est encore plus ruinée aujourd'hui. Le tems n'y a respecté aucun monument à l'exception d'un tombeau de pierre , sur lequel est placée une figure de gladiateur , qui , avec le bras gauche , souleve un bouclier , & semble , de la main droite , porter un coup de javeline.

C'est une tradition populaire , que Job a été enterré sur une montagne qui porte son nom ; elle est en forme de pain de sucre , & située au milieu d'une plaine peu éloignée de Magara. Nous vîmes , parmi les ruines de cette ville , un grand monument taillé dans un rocher de marbre : il a différens appartemens , & étoit autrefois orné & soutenu par des colonnes que le tems ou les barbares ont ruinées. Je passerai sous silence quelques autres tombeaux , & plusieurs débris anciens qui ont frappé mes regards , en parcourant les environs d'Alep ; mais je ne dois point oublier les vertus de certaine pierre qui se trouve dans une des rues de cette ville : elle rend , dit-on , à une homme épuisé toute sa vigueur , & à une femme enceinte qui souffre , toute sa tranquillité. Je suis loin d'affirmer ces deux prodiges.

La Syrie est un climat fort chaud , sur-

tout durant quatre ou cinq mois de l'année, pendant lesquels il ne tombe jamais de pluie ; & l'on y dort, comme je vous l'ai dit, sur le toit des maisons : l'hiver même est mêlé de chaleur au milieu du jour : les fleurs qu'on y voit éclore dans cette saison, la confondent avec le printemps. Ce pays fournit beaucoup de fruits, mais d'une qualité médiocre : celle du vin lui est encore inférieure ; il excite le sommeil, & provoque plutôt la stupidité que la joie.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie. Nous y remarquâmes une espèce de chevre, dont les oreilles avoient un pied de long, & une largeur proportionnée ; mais ce n'est rien en comparaison de la queue des moutons Syriens : elle est si prodigieusement longue, qu'il la leur faut attacher sur des planches minces, portées par de petites roues. Il est de ces queues qui pèsent jusqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lièvre sont ici le gibier le plus commun, & le chameau l'animal le plus utile. La race des chevaux a fort dégénéré. On trouve encore dans les montagnes, & parmi les rochers, quelques hyènes : on dit que cet animal fait parfaitement imiter la voix humaine ; & que cet artifice a souvent coûté la vie à

des voyageurs qui n'étoient pas sur leurs gardes. Cependant il n'attaque jamais l'homme, fans y être forcé par la faim ; il n'a pas la même réserve pour les cadavres & pour les troupeaux.

Il est fans exemple de voir dans ces contrées un chien attaqué de la rage ; & cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés. Quiconque en est mordu, meurt nécessairement de cette maladie. La morsure des serpens, au contraire, n'est point dangereuse ; tous fuient devant l'homme, ou ne peuvent lui faire de mal. Ceux même qui ont été piqués par la scolopedre & par le scorpion, en sont quittes pour un instant de douleur.

Je viens, Madame, à la partie qui m'occupera toujours le plus, à celle des mœurs & des usages. Il faut d'abord vous donner une idée personnelle des Syriens : leur taille est assez régulière, mais moyenne, & leur embonpoint médiocre : ils ont communément la peau blanche, les yeux & les cheveux noirs. Les deux sexes ne sont beaux que dans la jeunesse. A peine ont-ils atteints l'âge mûr, que la barbe défigure les hommes ; & les femmes paroissent vieilles : aussi marie-t-on les filles dès l'âge de quatorze ans, & même plutôt.

Une taille fine est regardée chez les

femmes comme une difformité ; elle n'épargnent rien pour devenir épaiffes & graffes : leurs ceintures font légères , étroites & attachées négligemment ; celle des hommes , au contraire , eft fortement ferrée par le milieu du corps : ils paffent pour n'être ni robustes ni actifs ; ils n'en font pas moins querelleurs , fur-tout parmi le peuple ; mais rarement ils en viennent aux mains. On voit une infinité de difputes fe renouveler en un jour , & pas un coup porté dans toute une année.

L'amour ne préfide point aux mariages. Le jour de la cérémonie eft la première entrevue des époux. C'eft ordinairement la mere du marié , qui négocie cette alliance. Lorsqu'elle a trouvé une fille qu'elle croit devoir convenir à fon fils , la demande en eft bientôt faite , le prix fixé , la permiffion du cadi follicitée & obtenue. Il s'agit alors de nommer des parreins de part & d'autre : leur fonction eft d'acheter & de vendre la future. Le maïim , ou prêtre , demande à l'un s'il veut l'acquérir pour telle fomme d'argent ; à l'autre , s'il eft content de cette fomme ; & fur l'affirmative , il joint les mains ; l'argent eft payé , le marché conclu , & la cérémonie terminée par une priere de l'alcoran.

Dès ce moment il est libre au jeune homme d'emmener chez lui sa prétendue; mais il a toujours soin d'en donner avis à la famille. Alors elle est conduite par ses parentes dans l'appartement qui lui est destiné. Il en est de séparés, où chaque sexe se divertit jusqu'au soir: ce moment venu, les hommes habillent le marié, & en avertissent les femmes. On le fait entrer dans la cour; & il est reçu par ses parentes, qui dansent & chantent devant lui sous la fenêtre de son épouse. Elle fait la moitié du chemin pour le recevoir; mais elle n'est pas encore entièrement visible pour lui. Une piece de gaze rouge la couvre du haut en bas; & souvent une feuille d'or, découpée en différentes formes, lui cache le front & les joues: elle est ramenée dans sa chambre, par son époux qui reste seul avec elle.

La loi des Turcs permet jusqu'à quatre femmes & autant de concubines; mais, comme les premières s'achètent, il est rare qu'on en prenne plus de deux. Il n'en est pas de même des autres; leur nombre est souvent dix fois plus grand que la loi du prophète ne le permet. Le mari peut répudier son épouse, quand il lui plaît, sans en dire la cause; il peut aussi vendre celles de ses esclaves, qui sont stériles;

& , en général , le sort de toutes les femmes , chez les Turcs , est un véritable esclavage.

Une cérémonie essentielle à la mort d'un Turc , sont les hurlemens des femmes ; ils ne cessent que quand le corps est enterré. C'est une autre usage , dès qu'il est enseveli , d'attacher , sur le milieu du drap , un morceau de la couverture qui servit à Mahomet. Le moment du convoi étant arrivé , quelques officiers & les amis du défunt précédent son cercueil ; des hommes le portent sur leurs épaules : viennent ensuite ses plus proches parens mâles , & après eux les femmes. Les hommes chantent quelques prieres prises de l'alcoran ; les femmes jettent des cris lamentables.

Les sépulches revêtus de pierre , sont tournés d'orient en occident : le corps est placé sur le côté droit , de maniere qu'il ne soit ni couché ni assis : il faut sur-tout qu'il ait la face tournée vers la Mecque ; & pour empêcher la terre de pénétrer dans le tombeau , on le recouvre avec de longues pierres en travers. L'iman , qui préside à la cérémonie , jette la premiere poignée de terre , prie pour l'ame du défunt , & rappelle aux assistans leur propre fin. Le plus proche parent du mort

retourne ensuite faire sa priere sur la tombe , le troisieme , le septieme , le quarantieme jour , & celui de l'anniversaire. Les femmes vont y jeter des fleurs les lundis & les mardis , en demandant au defunt , pourquoi il est mort , tandis qu'elles n'epargnoient rien pour lui plaire.

Leur deuil consiste à porter des habillemens lugubres , à quitter leurs bijoux , leurs pierreries , & , dans le cas du decès d'un mari , à ne les reprendre qu'un an après. Le deuil d'un pere n'est que de six mois. Une veuve ne peut se remarier , qu'après être restée quarante jours dans la maison sans sortir , & presque sans parler ; elle doit sur-tout marquer beaucoup d'affliction vraie ou fausse.

On compte , dans cette contrée , quatre fortes de chrétiens , des Grecs , des Arméniens , des Syriens , & des Maronites ou Catholiques Romains. Chaque secte y a un évêque , & le libre exercice de sa religion. Les Arméniens sont si exacts à observer le jeûne , qu'ils ne le romproient pas même pour sauver leur vie : ils sont moins rigides sur d'autres articles.

L'usage du voile est commun à toutes les femmes turques ou chrétiennes : il n'y a que quelque différence dans la maniere

de le porter. On permet à celles-ci d'aller au bain, à l'église, chez quelque parent, & chez leur médecin.

Le mariage des chrétiens est arrêté dès leur enfance; & ils n'ont aucune part dans le choix qu'on fait pour eux. Lorsque le tems de le célébrer arrive, les parens du jeune homme sont invités à un festin chez le pere de la fille : on y fixe le jour de la cérémonie. La même compagnie se trouve la veille à souper chez la future. Le garçon n'a point paru jusqu'alors, quoiqu'on ait fait semblant de le chercher beaucoup : il est obligé, suivant l'usage, de se cacher ; mais à la fin, on l'amene couvert de ses plus méchans habits ; & , après quelques pratiques aussi bizarres, il prend sa parure de noces. Vers le milieu de la nuit, ses parens, munis chacun d'un flambeau, & précédés d'une troupe de musiciens, retournent au logis de la future. On leur en refuse la porte, pour la forme ; & il se fait une espece de combat, où ils remportent une victoire qui n'étoit pas douteuse. Alors la fille est conduite à la maison de son mari, par ses parens ; elle n'y doit pas ouvrir la bouche, quelque chose qu'on lui dise, ni lever les yeux, qui que ce soit qui entre. Cependant elle salue tous les assistans :

une femme assise auprès d'elle , l'instruit de leur arrivée & de leur qualité.

L'évêque préside quelquefois à cette cérémonie , qui , quant au fonds , diffère peu des mariages d'Europe. Le prélat dîne ensuite ; & lorsqu'il s'est retiré , les divertissemens commencent , pour ne finir que le lendemain ; mais le silence de la nouvelle mariée doit durer encore un mois. Pendant tout ce tems , elle ne parle à personne , excepté à son mari , & dans de certains momens ; encore quelques matrones lui en font-elles un scrupule.

Les maronites permettent à leurs femmes de manger avec eux , & même de paroître devant les étrangers ; mais les autres chrétiens sont moins indulgens , & traitent les leurs comme des domestiques. Elles servent à table , n'y prennent jamais place , & ne peuvent recevoir aucun homme chez elles ; j'en excepte leurs parens , les médecins & les prêtres.

On compte dans Alep environ cinq mille juifs , qui sont , comme par-tout ailleurs , mal-propres & mal logés. Leurs mariages ont beaucoup de rapport avec ceux des Turcs , excepté que l'on colle les paupieres de la mariée avec de la

la gomme ; & le mari feul a droit de les décoller au tems marqué par l'ufage.

Leurs jeûnes font pénibles , mais peu fréquens. Il n'est prefque point de juif qui n'entreprenne , une fois dans fa vie , de jeûner depuis le famedi après le coucher du foleil , jufqu'au vendredi fuivant à la même heure. Peu y parviennent ; le plus grand nombre y renonce ; & plusieurs périffent dans cette pieufe & extravagante entreprife.

Je reviens à quelques ufages des Turcs d'Alep. Leurs repas , j'entends ceux des gens aifés , font ordinairement fplendides , mais peu délicats. Du mouton rôti , ou cuit avec des herbes , des pigeons bouillis , de la volaille farcie de riz & d'épices , un agneau entier , garni intérieurement de riz , d'amandes , de pistaches & de raifins ; tels font les principaux mets qui entrent dans leurs feftins. Ceux qui observent leur loi , ne boivent que de l'eau ; mais tous font gros mangeurs ; & , leur repas fini , ils en accepteroient un autre , s'il leur étoit offert.

Ils font grand ufage du café ; mais ils le prennent fans lait & fans fucré. Tous les hommes , & même beaucoup de femmes fument du tabac. Les plus diftin-

gués ont des pipes, dont les tuyaux garnis d'argent, ont cinq ou six pieds de longueur. Un autre objet de débauche, c'est l'opium : il bannit la tristesse, & réjouit les esprits ; mais au bout d'un certain nombre d'années, il détruit la mémoire, l'imagination & la vigueur : il donne à un homme encore jeune toute la décrépitude d'un vieillard,

Les cafés sont abandonnés à la populace. L'amusement de ceux qui ne peuvent décemment les fréquenter, consiste dans le jeu des échecs : ils y excellent pour l'ordinaire ; mais ils ne risquent leur argent à aucun jeu ; & l'exemple des chrétiens n'a pu les séduire.

Ils ont des lutteurs dans leurs fêtes, à la manière des anciens. Ces athlètes se frottent d'huile, & combattent sans autre habillement, qu'une paire de caleçons : ils ne manquent pas de force, mais ils manquent absolument de grace.

En général, les Turcs ont une forte d'aversion pour tout exercice un peu violent. Il s'en faut de beaucoup qu'ils le regardent comme salutaire : j'en excepte les grands, qui s'exercent à lancer le javelot. A l'égard du peuple, son caractère est une indolence réelle & une gravité affectée,

Il n'est point ici question de carrosses. Les dames les plus qualifiées marchent à pied, soit dans la ville, soit à la promenade. Si le voyage est long, elles sont portées par des mules dans une litiere. Les hommes les plus distingués vont à cheval dans la ville comme à la campagne; ils sont précédés d'un certain nombre de domestiques; & cet usage a peut-être quelque chose de plus noble, que de s'enfermer volontairement dans une boîte roulante,

On dit que les Syriens ont figuré autrefois dans la littérature; mais rien n'en rappelle le souvenir. On voit ici des négocians, des financiers & des pachas, qui ne savent ni lire ni écrire. Il y a cependant à Alep un fort grand nombre de collèges; mais dans quelques-uns, on n'enseigne absolument rien, & dans les autres fort peu de chose.

Les femmes d'Alep se coëffent singulièrement. Elles ont sur le derriere de la tête un grand bonnet de cuivre, auquel est attaché un mouchoir de toile, qui pend négligemment sur l'épaule gauche. Leurs robes de soie ont des manches aussi amples que celles des cordeliers, qui leur tombent jusqu'à mi-jambes, un des côtés de leur jupon est retroussé près

au genou ; mais elles ont des caleçons qui descendent jusqu'aux souliers , qui sont de bois , & imitent les sandales de nos capucins.

Encore un mot des femmes. Les vieilles font teindre leurs cheveux en rouge avec l'henna ; & toutes se noircissent les sourcils avec une composition qu'on appelle *harrat*. L'henna leur sert encore à peindre leurs pieds & leurs mains, & à y tracer différentes figures. Sa couleur devient jaune & désagréable : cependant l'usage en est universel. On voit aussi des vieillards qui se noircissent la barbe, pour paroître plus jeunes ; & ces usages sont suivis par tous les habitans de cette contrée. La différence de religion ne les empêche point de s'accorder sur ces bagatelles ; & ils ne s'accordent pas moins sur l'attachement aux cérémonies du culte extérieur ; mais les uns & les autres en négligent le fond ; & on peut leur appliquer à tous, ce que certain mufti disoit des Turcs , que pour en faire un portrait véritable , il faut les peindre différens de ce qu'ils paroissent.

Je suis , &c.

D'Alep , le 28 novembre 1735.

L E T T R E I I I.

S U I T E D E L A S Y R I E.

JE ne quitte point encore la Syrie ; Madame : il me reste même à vous entretenir de ce qu'elle a de plus curieux & de plus célèbre. Je commence par Damas, capitale de tout le pays. Après l'avoir été long-tems d'un royaume de son nom , elle fut soumise par Omar, successeur de Mahomet , & prise sur les Mamelucs en 1516 par le sultan Selim I. Depuis ce tems , elle est restée aux Turcs. Damas paroît n'avoir pas plus de deux milles de longueur : ses rues sont étroites & ses maisons bâties de briques cuites au soleil ; c'est moins la pierre qui manque dans ce canton , que l'activité à ses habitans. Du reste, chaque maison renferme une ou plusieurs fontaines garnies de marbre , des appartemens somptueux , dont les plafonds & les panneaux sont richement peints ou dorés , & , pour l'ordinaire , une cour quarrée & fort grande , qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'est toujours beau.

coup chez les citoyens opulens. La richesse de ces ornemens & la pauvreté de l'édifice offrent le contraste le plus frappant & le plus bizarre.

Les Turcs ont fait une mosquée de l'église de S. Jean-Baptiste. C'est un bâtiment considérable ; mais nul chrétien n'y entre : il ne leur est pas même permis d'y porter la vue. On y conserve la tête du saint , & quelques autres reliques enfermées dans un lieu particulier. Ce lieu est en si grande vénération , qu'un Turc laïque qui oseroit y pénétrer , seroit puni de mort. Il regne , à ce sujet , chez les musulmans , une tradition assez singulière : c'est que Jésus-Christ doit , au jour du jugement , descendre dans cette mosquée , & Mahomet dans celle de Jérusalem.

Je vous parlerai peu du château de Damas ; c'est un édifice vaste , mais rustique , qui contribue plus à fortifier la ville , qu'à l'embellir.

Rien de plus délicieux que les environs de cette capitale. Mahomet les ayant aperçus du haut d'une montagne , refusa d'y descendre , & s'éloigna , en disant : il n'y a qu'un seul paradis destiné pour l'homme ; le mien ne sera pas de ce monde. On visite sur-tout , avec une sorte de respect , le champ de Damas. C'est une bell

& vaste plaine , où l'on prétend que le premier homme fut créé. Vous ne doutez pas , Madame , que je n'aie voulu la parcourir à mon tour. Je comparois le nouvel Eden , avec l'idée qu'on nous a laissée de l'ancien. Je donnois libre carrière à mon imagination. Peut-être, disois-je, est-ce là que le serpent fit sa harangue ; peut-être est-ce ici qu'Adam fut séduit par Eve. J'aurois voulu appercevoir quelques rejettons de l'arbre , dont le fruit a causé tant de maux : je cherchois de l'œil ces berceaux où le premier homme & la première femme parloient d'amour si tendrement , si on en croit Milton : enfin , je voyois mal ce qui se trouvoit réellement sous mes yeux , pour m'occuper de ce qui n'y étoit pas.

Non loin du champ de Damas, on trouve un grand hôpital, accompagné d'une mosquée magnifique, & quelques autres bâtimens dignes d'arrêter les regards. La maison d'Ananie , dont il est fait mention dans les actes des Apôtres , existe encore. On y voit un autel pour les chrétiens , & un lieu de priere pour les Turcs ; c'est ce quelle offre de plus remarquable. L'endroit où S. Paul se reposa quelque tems après sa vision , est indiqué par un petit édifice de bois , ou , pour mieux dire ,

par l'autel que cet édifice renferme.

La ville de Damas est entourée de jardins très-vastes, mais plantés sans ordre & sans art. Un autre point les distingue des nôtres, c'est qu'on y trouve des fruits. C'est aussi aux environs de cette ville, que se voit la montagne sur laquelle on prétend qu'Abel fut massacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappelle à l'esprit quelque passage de l'écriture; aussi m'étois-je muni d'une bible, à l'exemple de ce voyageur qui visitoit la Troade, l'Iliade à la main.

Je fis connoissance avec un médecin François, qui voyageoit par curiosité. Il avoit rendu au pacha de Damas un service important; cela nous valut la protection de cet officier. Le médecin, que je nommerai désormais *le docteur*, n'avoit point encore vu le Liban, & vouloit visiter Balbec. Je fus charmé de profiter d'une telle occasion. Nous partîmes, après avoir pris les précautions qu'exige cette tournée, & nous séjournâmes à Sidonia, ville bâtie par Justinien. Elle est située sur le sommet d'un rocher, & n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Il faut en excepter ses vins, de même qu'un couvent habité par vingt moines Grecs, & en-

viron le double de religieufes. Un feul mur les enferme, & aucune clôtüre ne les fépare.

Il eft peu de montagnes plus célèbres que celles du Liban : il n'en eft aucune dont l'écriture faffe fi fouvent mention. C'eft aujourd'hui la demeure du plus grand nombre de chrétiens maronites, c'eft-à-dire, de ceux qui fuivent le rit latin. On y voit une multitude de chapelles & une multitude de monafteres. Je ne m'arrêterai qu'à celui de Canubin, fameux par fon ancienneté ; c'eft le fiege & la demeure ordinaire du patriarche des maronites. Le bâtiment eft vafte, mais peu régulier ; il eft en partie pris dans le rocher, & l'églife y eft entièrement pratiquée : elle n'a environ que vingt-cinq pas de long fur dix ou douze de large ; peut-être eft-ce le feul endroit dans tout le levant, où l'ufage des cloches foit permis. Les Turcs n'en peuvent fupporter le fon ; & ils ne laiffent fubfifter les cloches de Canubin, que parce qu'ils ne font point à portée de les entendre.

Les moines de ce couvent font au nombre d'environ quarante : ils fe difent de l'inftitut de faint Antoine ; mais ils fuivent la regle de S. Bafile. Leur maniere de vivre eft très-auftere ; jamais ils

ne mangent de viande ; & les étrangers qui les visitent , sont obligés d'imiter leur abstinence. J'appris que la pauvreté n'entroit pour rien dans cette réforme. Le domaine du patriarche & du monastere est considérable & bien employé : ce qui excède les besoins des religieux , sert à pratiquer l'aumône & l'hospitalité : ce n'est pas même l'unique point qui fasse souvenir que ces bons solitaires habitent le berceau de l'église.

On nous conduisit à la grotte de sainte Marine , vierge qui a long - tems vécu parmi les religieux de Canubin. Vous présumez facilement que son sexe étoit ignoré : en voici une preuve. Certaine fille de mauvaise vie accoucha d'un garçon , & jugea à propos d'accuser le frere Marin d'en être le pere. Le silence du prétendu religieux parut aux autres un aveu de son crime : il fut chassé de la maison , & condamné à nourrir cet enfant , qui lui étoit si gratuitement attribué. La sainte obéit ; & ce ne fut qu'après sa mort , qu'on reconnut , à la vue de son sexe , son innocence & l'excès de sa charité.

Nous visitâmes plusieurs hermitages , & nous en omîmes une plus grande quantité. Le maronite qui nous guidoit , nous

assura que le nombre des grottes autrefois habitées, alloit à plus de huit cens. Toutes aujourd'hui sont inutiles ; & je doute qu'elles redeviennent jamais nécessaires. Chaque siècle a ses usages & ses modes, même en matière de zèle & de piété. On est aujourd'hui persuadé qu'il n'y a pas moins de mérite à se rendre utile aux hommes, qu'à les fuir.

Nous parvînmes enfin à la forêt des Cedres. Vous savez, Madame, combien ces arbres sont fameux dans l'écriture : ils ont fourni de fréquentes allusions aux prophètes & aux autres écrivains Hébreux.

Les cedres fleurissent dans la neige, & occupent une partie très-élevée de la montagne du Liban. La grosseur des plus anciens est prodigieuse ; mais leur tronc principal a peu de hauteur. A cinq ou six pieds de terre, il se divise en cinq ou six autres trocs qui, pris à part, formeroient chacun un gros & grand arbre : leur feuillage ressemble à celui du genévrier, qui est, dit-on, le cedre de France : il a donc bien dégénéré dans nos climats. Les plus gros cedres du mont Liban sont au nombre de vingt. Nous en vîmes une plus grande quantité de moindre, & encore plus de fort petits. La cime de ces

derniers s'éleve en pyramide , comme le cyprès. Au contraire , celle des grands cedres s'élargit & forme un rond parfait. Ils sont les seuls qui produisent du fruit ; & ce fruit ressemble à la pomme de pin , excepté que la forme en est plus grosse , & la couleur plus rembrunie. Ces pommes de cedre contiennent une espece de baume épais & transparent , qui , dans un certain tems de l'année , tombe goutte à goutte : il sort aussi du cedre même , une résine odoriférante. Je ne dois pas oublier un fait qui m'a été certifié : c'est que les rameaux des plus grands de ces arbres , qui , dans la belle saison , forment une espece de roue ou de parasol , se referrent à la chute des neiges , dressent leur pointe vers le ciel , & prennent ensemble la figure d'une pyramide : on ajoute que la nature leur inspire ce mouvement , pour les mettre à portée de résister au poids de la neige , qui autrement les accableroit. Je ne vous garantis point cette espece de prodige , mais on ne paroît pas en douter sur les lieux.

Nous achevâmes de traverser la montagne du Liban ; & après en avoir franchi une autre , qui fait partie de l'Anti-Liban , nous nous trouvâmes dans la plaine de Bocat. C'est à l'une de ses extrémités ,

qu'est située la ville de Balbec , que nous allions visiter. Elle est gouvernée par un aga , à qui nous remîmes des lettres du pacha de Damas. Ces deux officiers vivoient depuis quelque tems en bonne intelligence ; & nos lettres nous valurent une réception favorable. Nous choisîmes pour logement , la demeure d'un curé maronite ; car on trouve dans cette ville , des chrétiens maronites , des chrétiens grecs , & même des juifs. Le nombre des habitans , en général , est d'environ cinq mille ; mais il fut beaucoup plus considérable autrefois : aussi la meilleure partie de son terrain est-elle entièrement négligée. J'en excepte une foible portion , qu'on a convertie en jardins.

Les amateurs d'antiquités trouvent ici de quoi se satisfaire : il est peu de villes qui offrent des restes si magnifiques. Ce qui fixa d'abord notre attention , fut un bâtiment vaste & à demi ruiné , qu'on appelle *le château de Balbec*. Sa forme extérieure est celle d'un quarré long : il a pour première entrée, un portique , dont l'escalier est entièrement détruit. Ce portique étoit garni d'une colonnade dont il ne reste que les piédestaux : il contient trois portes , qui toutes conduisent à une cour hexagone ; & de cette cour , on pas-

soit à une autre , quarrée. Les bâtimens qui entouroient l'une & l'autre , avoient environ quarante-cinq pieds de hauteur , sur cent dix de large & quatre-vingt-cinq de long ; mais les édifices de la dernière surpassoient les autres en magnificence. Nous remarquâmes sur-tout les ruines d'un troisième bâtiment , qui a dû faire le principal corps de ce palais ; il étoit environné de colonnes dont la grosseur & la hauteur surpassoient toutes les dimensions ordinaires : leur fust étoit composé de trois piéces étroitement unies , mais sans qu'on ait eu recours au ciment : il n'a même été employé dans aucun des édifices dont j'ai à vous parler : on y suppléoit par des barres de fer , pour lesquelles on avoit creusé des trous dans chaque pierre. Ces barres avoient communément un pied de long ; elles contribuoient à la solidité du bâtiment ; & l'on a vu des colonnes brisées dans leur fust , sans que leurs jointures aient pu être séparées.

Il regne , sous ce vaste monument , des voûtes qui en remplissent toute l'étendue. Nous eûmes l'audace d'en parcourir la meilleure partie. Figurez-vous me voir , Madame , un flambeau à la main , marcher , en chancelant , sur des décombres ;

ne s'arrêter où le docteur s'arrêtoit ; écouter ses observations ; lui faire les miennes , & ne fortir enfin de ce tombeau , qu'après avoir risqué mille fois d'y demeurer. Ces voûtes communiquent les unes aux autres , & sont composées de grandes pierres brutes dans un goût rustique.

A quelque distance du palais , est situé un temple moins vaste , mais aussi magnifique & mieux conservé : sa forme est celle d'un quarré long. Il regne dans tout le pourtour de ses murailles , un péristile composé de quarante colonnes ; savoir , douze sur chaque côté , huit sur le derriere , & autant sur le devant du portail. Ce portail offre lui-même deux rangs de colonnes , & trente pieds de profondeur. La hauteur de chaque colonne est de cinquante-deux pieds , & le diametre de six : l'escalier qui conduisoit au vestibule du temple , est entièrement ruiné. Cet édifice a deux autres escaliers à son entrée : il a cent pieds de profondeur en dedans , & la même largeur que son vestibule , c'est-à-dire , celle de soixante-quinze pieds.

Vous êtes surprise de me voir entrer dans tous ces détails , mais le docteur ne nous fit pas grace d'un pouce. Il faut

l'avouer , le temple de Balbec est bien digne de cet excès d'attention : sa magnificence intérieure répondoit à celle du dehors : un double rang de colonnes cannelées , d'ordre corinthien , soutient la nef qui est accompagnée d'une espede de chœur & de deux bas côtés. Ces colonnes font ifolées & au nombre de douze ; c'est-à-dire , qu'il s'en trouve six de part & d'autre : d'autres colonnes engagées d'un tiers dans le vif du bâtiment , font oppofées à celles de la nef , & offrent les mêmes proportions & les même ornemens. Le refte du mur est occupé par des niches destinées , fans doute , à placer les statues des dieux ou des héros de l'antiquité. A l'égard du chœur , fes ornemens répondent à ceux de la nef ; mais il est plus élevé , & l'on y monte par treize degrés de marbre : tout enfin , dans cet édifice , annonce , & la magnificence de fon fondateur , & le bon goût du fiede où il fut conftruit.

Un autre point digne de remarque , c'est la groffeur des pierres qui ont fervi à bâtir les monumens dont je viens de vous parler. On a obfervé que trois pierres feules formoient , à l'un des murs du palais , une longueur de plus de cent quatre-vingt pieds ; c'est-à-dire , que celle

de chaque pierre est d'environ dix toises. On voit encore, dans une carrière de marbre, plusieurs blocs qu'on y avoit taillés, sans les employer : quelques-uns portent jusqu'à douze toises de longueur, sur une largeur & une épaisseur d'environ quatorze pieds. Je suis toujours surpris, je vous l'avoue, que la force ou l'industrie humaine ait pu transporter au loin de pareilles masses.

Il me reste, Madame, à vous parler d'un second temple, bien moins considérable que le précédent : sa forme est circulaire, & son diamètre d'environ trente-deux pieds. C'est une espèce de dôme partagé en deux étages dans sa hauteur : il est d'ordre corinthien en dehors ; mais, dans l'intérieur, cet ordre se trouve mêlé avec l'ionique. Par-tout, le fust de ses colonnes est d'une seule pièce ; & il regne une colonnade autour de toute sa circonférence. La partie inférieure de cet édifice est aujourd'hui une église à l'usage des chrétiens grecs : leurs prêtres l'ont dédiée à sainte Barbe ; ils disent que ce bâtiment est la tour où cette sainte fut enfermée. Ils ont aussi, je ne fais pourquoi, gâté toute l'architecture & la sculpture du dedans ; elle étoit de marbre, & ils l'ont couverte de plâtre ; ce qui prouve que leur

goût n'est guere moins déréglé que leur imagination.

Telles sont les principales antiquités qu'on trouve encore à Balbec. Il est surprenant que leur date ne soit pas mieux connue. L'ordre dorique & corinthien qui regnent dans ces bâtimens, prouvent qu'ils furent construits sous la domination des Grecs, ou même sous celle des Romains. Le docteur balança ces deux opinions, se déterminâ pour la dernière, & prouva très-bien qu'Antonin le Pieux étoit le vrai fondateur du principal temple & du palais de Balbec : mais un rabbin, que nous visitâmes, nous assura que Balbec avoit été fondée par Salomon; que le palais qui existe encore en partie, est le même que ce prince fit bâtir pour la fille du Roi d'Egypte, qu'il avoit épousée. Ce palais, ajoutoit-il, n'est autre chose que la maison ou la tour du Liban, qui regardoit Damas, & dont il est fait mention dans plusieurs endroits de l'écriture.

Pour les Grecs, ils soutiennent que Balbec est l'ancienne Nicomédie; ils en apportent pour preuve cette prétendue tour de sainte Barbe, dont je viens de parler. Il est vrai que la sainte fut martyrisée à Nicomédie; mais cette ville

subsiste encore aujourd'hui assez proche de Constantinople ; & la tour où sainte Barbe fut enfermée, n'a certainement pas été transportée à Balbec.

On disoit autrefois , que Vénus avoit établi sa cour dans cette Ville ; qu'elle y distribuoit les graces & la beauté. Les femmes de Balbec passaient , en effet , pour les plus belles de toute l'Asie ; elles étoient en même tems les plus galantes. Ce n'est pas la même chose aujourd'hui : leur vertu semble s'être accrue aux dépens de leurs charmes. On n'y retrouve pas non plus ce grand nombre d'excellens musiciens dont on vantoit les talens ; ces talens ont disparu avec la beauté des femmes.

Nous quittâmes cette ville , comblés des politesses de l'aga : il nous donna même une escorte & des guides , qui nous conduisirent par une route opposée à celle que nous avions d'abord suivie. Elle offrit de nouveaux objets à notre curiosité ; & nous les cherchions , lorsqu'ils ne se présentoient pas. Je ne vous citerai point tous les lieux que nous visitâmes. En voici un qui mérite toute la vénération d'un antiquaire ; c'est le bourg de Ban. Le docteur m'apprit qu'on le croyoit bâti sur les ruines de la première ville du monde. Il est

situé dans la région Giobbet , à l'orient de Tripoli. Tout ce pays est bien arrosé, bien cultivé, & possédé par les seuls maronites. Quantité d'habitans , hommes & femmes, y parlent encore le syriaque ou le chaldéen. Cette langue n'est cependant guère en usage que dans le service divin : l'idiome vulgaire de tout le Liban , est l'arabe. On trouve dans cette même contrée , les restes de la ville de Hadet , célèbre par la valeur de ses habitans, & le siege qu'elle soutint pendant sept ans contre les Sarrazins.

Non loin de là , se trouve un canton délicieux, orné de jardins, & entre-coupé de ruisseaux. La douceur de l'air qu'on y respire , y fait régner un printems continuél. C'est là qu'est situé le bourg d'Eden , où les orientaux croient que fut autrefois le paradis terrestre. Si leur opinion est vraie , mes recherches auprès de Damas ont été doublement chimériques.

Les peuples du Liban étoient soumis autrefois à un prince chrétien de curnation : sa maison étant éteinte , c'est le pacha de Tripoli , qui dispose aujourd'hui de ce gouvernement ; mais il a toujours soin d'y nommer un seigneur maronite. J'appuierai peu sur les mœurs de ces chrétiens isolés : ils sont , pour l'or-

dinaire , pauvres & ignorans ; mais ils exercent l'hospitalité avec zele & envers tout le monde ; vertu qui leur est commune avec tous les peuples d'orient. Leur pauvreté n'est pas même universelle. Ceux qui habitent certains cantons du Liban , jouissent des richesses que produit l'abondance. Ces lieux sont fertiles en bleds , en fruits, en pâturages, en oliviers , en vin , en mûriers , &c. Les mûriers, les oliviers, les vignes même offrent par-tout un plan exact , un coup-d'œil régulier : la grosseur des raisins est extraordinaire, & leur qualité admirable. Voici quelque chose de plus rare encore; c'est que dans cette contrée , on ne connoît , ni la mauvaise foi , ni le larcin , ni les procès , ni les peines afflictives, ni sur-tout les délits qui méritent ces châtimens. J'ai cherché la raison de ce phénomène , & je crois l'avoir trouvée. Les maronites sont des chrétiens isolés, qui ont pour voisins & pour ennemis les Turcs & les Arabes. Rien n'entretient mieux la concorde & l'équité chez une nation, que des ennemis injustes & puissans. Si les maronites habitoient certains cantons de l'Europe , ils feroient , sans doute , comme les chrétiens qui ne craignent ni les Arabes , ni les Turcs.

J'oubliois de vous dire que les prêtres maronites font mariés : il en faut excepter les moines. J'ai dîné avec un curé & toute sa famille qui étoit nombreuse. Ils suivent cependant le rit latin ; mais ils ont retranché le célibat des prêtres. Ils n'en font que plus actifs à remplir leurs autres devoirs.

C'est de Palmyre , Madame , que je vous écris : nous y sommes arrivés depuis quelques jours. Cette ville mérite une relation particulière ; aussi fera-t-elle le sujet d'une autre lettre que je joindrai à celle-ci.

Je suis , &c.

De Palmyre , ce 17 février 1736.



L E T T R E I V .

SUIITE DE LA SYRIE,

JE continue, Madame, à vous promener parmi des ruines. Daignez cependant ne point vous rebuter. Ces débris font à-peu près les seules richesses de ces contrées ; mais les possesseurs de ces trésors n'en font ni moins misérables, ni moins étonnés du prix que nous y attachons. A peine ont-ils jamais bien envisagé ces précieux restes qui nous attirent de si loin, qui nous exposent, pour les voir, à tant de fatigues & de périls.

Le docteur me prévint sur ceux qui nous attendoient, avant que d'arriver à Palmyre. Un vaste désert nous séparoit de cette ville fameuse : nous risquions d'être pillés par des partis Arabes. Il est vrai que l'escorte que nous donna le gouverneur de Balbec, nous rassura. Je vous épargnerai le détail de certains préparatifs indispensables ; ils se supposent d'eux-mêmes, lorsqu'il s'agit d'une route pareille à celle que nous allions suivre.

Après avoir traversé les gorges stériles

de l'Anti-Liban, nous nous arrêtàmes à Cara, village assez confidérable, & moins ruiné que quelques autres qui l'avoifinent. Il n'est point rare de trouver dans ces contrées, des villages fans habitans, & des habitans qui manquent d'afyle. Chacun d'eux ne fème qu'à proportion de ce qu'il lui faut pour vivre ; & quand la récolte manque, il est contraint d'aller vivre ailleurs, où de périr de mifere. Le mauvais gouvernement des Turcs est la fource de tous ces abus : il anéantit la population, que leur prophete avoit, dit-on, fi fort à cœur.

Il faut avoir une vocation bien décidée, pour fupporter l'ennui du défert qui mene jufqu'à Palmyre. C'est une vaste plaine, ou l'on n'apperçoit que du fable, fans y trouver une goutte d'eau. Heureufement nous en avions fait provifion, tant pour nous que pour nos chevaux & bêtes de fomme. Au bout de cette plaine est un aqueduc ruiné, qui anciennement conduifoit l'eau à Palmyre. Plusieurs tours quarrées, qu'on apperçoit enfuite, attirerent mes regards. Le docteur m'apprit que c'étoit la fépulture des anciens habitans de cette ville. Ces monumens fuffiroient feuls pour nous donner une très-haute idée de fon antique opulence ; mais que font-ils

font-ils en comparaison de ce que nous vîmes plus loin, c'est-à-dire, des ruines de Palmyre même? Quel magnifique amas de bases, de colonnes, de chapiteaux, les uns renversés & accumulés, les autres debout! Tous ces riches débris sont de marbre blanc, & les colonnes, d'ordre corinthien; elles forment le coup-d'œil le plus imposant, le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Les misérables cabanes qui servent d'asyle aux modernes habitans de Palmyre, achevent de relever la magnificence de ces ruines anciennes; jamais il n'y eut de contraste plus frappant & plus bizarre. Pour vous en former une idée, rappelez-vous les chétives mafures qui mafquent honteusement à Paris le superbe périftile du Louvre*.

Ce fut toutefois dans ces cabanes, qu'il nous fallut habiter. Quelques jours de repos nous euffent été fort falutaires;

* Dans le tems où écrivoit notre voyageur, on n'avoit pas encore dégagé cette magnifique colonnade, des voiles honteux qui la déroboient à la vue. C'est à M. le marquis de Marigny que le public doit le plaisir de contempler, fans obftacle, les beautés de cet admirable édifice.

mais le docteur étoit encore plus curieux que fatigué. Il commença ses recherches dès le lendemain de notre arrivée ; & je l'accompagnai, pour profiter de ses remarques. Ne foyez donc point surpris, si je parfeme cette lettre de quelques détails scientifiques : c'est à lui seul que vous en ferez redevable. Je commence par ce qui regarde l'ancien état de Palmyre.

Son origine, nous dit le docteur, est très-incertaine : on croit cependant pouvoir l'attribuer à Salomon. Il la fit, dit-on, bâtir sur les lieux même, où son pere tua le géant Goliath : c'étoit, fans doute, pour éterniser le souvenir de cette victoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans le premier livre des Rois, que Salomon bâtit une ville dans le désert, & la nomma *Tadmor*. On lit, de plus, dans Jofephe, que, quelques siècles après, les Grecs & les Romains avoient donné à cette ville le nom de *Palmyre*, mais que les Syriens lui confervoient toujours son premier nom. Les habitans actuels nous montrèrent, entr'autres particularités, le ferrail de Salomon, le tombeau de sa concubine favorite, &c, & nous dirent : « Toutes ces choses ont été faites par » Salomon, fils de David, avec le secours » des esprits ».

Cette ville paroît avoir été connue fort tard des Romains & des Grecs ; mais c'est à eux seuls , sans doute , qu'il faut attribuer la meilleure partie de ses plus beaux édifices. L'ordre corinthien , qui s'y fait par-tout remarquer , en est une preuve ; cet ordre étoit ignoré de Salomon & de ses architectes.

La ville de Palmyre est , ou , pour mieux dire , fut très-avantageusement située : son sol est fertile , quoiqu'un désert vaste & sablonneux l'environne de toutes parts. Il la sépare, en quelque sorte, du reste du monde ; ce qui fit qu'elle conserva très-long-tems sa liberté. Les Romains & les Parthes briguoient même son alliance , lorsqu'ils vouloient se faire la guerre ; mais elle ne fut jamais plus illustrée , que sous la fameuse reine Zenobie. Cette époque fait trop d'honneur à votre sexe , Madame , pour n'en pas rappeler ici quelques circonstances.

Zenobie se disoit issue du sang royal d'Egypte, & comptoit Cléopatre au nombre de ses ancêtres ; mais elle n'héritait point des foibleffes de cette reine. Jamais femme , au contraire , ne montra un courage plus mâle , ni plus d'antipathie pour la mollesse & le repos : elle faisoit souvent plusieurs lieues à pied , à la tête de ses

soldats ; elle suivit Odenat , son mari ; dans toutes les batailles qu'il livra aux Persans, aux Goths & aux autres ennemis des Romains, dont il avoit embrassé l'alliance. Les services qu'il leur rendit , le firent associer à l'empire avec Gallien. Cet Odenat étoit né à Palmyre; mais on ignore son rang & sa famille. Il mourut assassiné ; & quelques ennemis de Zenobie firent courir le bruit qu'elle avoit consenti à cette mort , ainsi qu'au meurtre d'un fils qu'Odenat avoit eu d'un premier mariage. Ce qu'il y a de certain , c'est que Zénobie , ayant pris les rênes du gouvernement sous le nom des enfans qu'elle-même avoit eus d'Odenat , son premier soin fut de rompre avec les Romains. Elle attaqua & défit les troupes qu'ils envoyoiēt contre les Persans ; & cette victoire la mit en possession de la Syrie & de la Mésopotamie. Elle fit plus ; elle s'empara de l'Égypte, qu'elle regardoit comme son patrimoine. Elle y joignit la meilleure partie de l'Asie mineure ; mais elle succomba sous la fortune & les efforts d'Aurelien. Cet empereur l'ayant vaincue dans deux batailles , vint l'assiéger jusques dans Palmyre , sa capitale. Aurelien lui fit faire quelques propositions d'accommodement ; mais les rejéttâ avec hauteur , avec mé-

pris, mais ayant été faite prisonniere, toute sa fierté se démentit, elle porta même la foiblesse jusqu'à trahir ses plus zélés partisans, & entr'autres, le célèbre Login, auteur du traité du sublime; dont Boileau nous a donné la traduction. Elle l'accusa de lui avoir dicté la lettre qui avoit si fort irrité l'empereur. Ce prince le fit mourir; mais on doit ajouter que le rhéteur mourut en héros, tandis que l'héroïne se détermina à vivre en esclave. Zenobie consentit à servir d'ornement au triomphe d'Aurelien: elle se maria ensuite aux environs de Rome, & eut des enfans qui vécutent dans l'oubli, comme elle-même vivoit dans l'obscurité. Ainsi cette reine, qui se vançoit d'être issue du sang de Cléopatre, ne la prit pour modele, ni durant sa vie, ni à sa mort.

Palmyre est, d'un côté, commandée par une file de montagnes; de l'autre, elle commande à une vaste plaine. On voit, sur ces montagnes, quelques restes de monumens funebres, qui donnent une idée magnifique de ce qu'ils furent autrefois. Un des plus grands avantages de cette ville est l'abondance de ses eaux; elles fertilisent son terroir, tandis que tout ce qui l'entourne, est inculte & aride.

Je le répète, on ne peut envisager les

superbes ruines de Palmyre , sans être ému , sans éprouver un subit enthousiasme , un mélange d'étonnement & d'admiration. C'est particulièrement ce que je ressentis à l'aspect d'un temple du soleil, dont , à quelques ruines près , l'ensemble subsiste encore. Quelques personnes prétendent que la disposition des colonnes de cet édifice , jointe aux entablemens qu'on y suppose avoir été & qui n'y sont plus , fut la source où Perrault puisa l'idée de son péristyle. Je n'en fais rien , non plus que ceux qui ont hasardé ce fait. Il paroît même n'y avoir nul rapport direct entre aucun monument de Palmyre & cette façade admirable. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne , qui produit un si bel effet au Louvre : peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plates , dont la forme est si agréable , & la construction si ingénieuse.

Quoi qu'il en soit , la magnificence du temple du soleil prouve que les Palmyréniens avoient une grande vénération pour cet astre. On dit que cet édifice ayant été fort endommagé par les soldats Romains , dans le tems qu'Aurelien prit la ville , cet empereur assigna , pour le réparer , trois cent livres pesant d'or , tirées des trésors de Zenobie , & dix-huit cent livres pe-

fant d'argent, qui devoient être levés sur le peuple, sans compter les bijoux de la couronne : mais les Turcs, moins dévoués au soleil qu'à la lune, moins partisans des arts que des armes, ont depuis fait de ce temple une place forte : ils l'environnerent en partie d'un fossé, & substituerent une tour quarrée à son principal portique.

Un autre monument, digne d'être comparé au premier, est un mausolée qui a maintenant plus de 1750 ans d'antiquité. Une inscription que le docteur m'expliqua, porte qu'il fut bâti par Jamblique, fils de Mocimus, pour lui servir de sépulture. C'est donner une haute idée de l'opulence de ce particulier. Il paroît d'ailleurs, que le principal soin des habitans de Palmyre étoit d'orner & d'embellir leur ville. Ce qui étonne, c'est de n'y rencontrer aucuns restes, soit d'un théâtre, soit d'un cirque, ou de quelqu'autre endroit destiné aux jeux publics. On fait quel étoit le goût des Grecs & des Romains pour ces fortes de spectacles : on ne peut guere douter qu'ils n'aient eu lieu à Palmyre. Pourquoi donc ne reste-t-il aucune trace des monumens qui leur furent consacrés ? Sans doute qu'il en étoit de cette ville comme de notre capi-

tale. Supposez-la, pour quelques instans, réduite au même état que Palmyre ; on y verroit des ruines qui immortaliseroient & notre architecture & la magnificence de nos rois ; mais quels vestiges pourroient faire souvenir qu'on eût jamais représenté à Paris Cinna , Armide , le Misanthrope ? Ne croiroit-on pas plutôt que cette ville qui entretient régulièrement trois grands spectacles, n'auroit jamais eu que des jeux de paume ?

Je demandai au docteur quelle avoit pu être la source des richesses de Palmyre , située , comme elle étoit , au milieu d'un désert ? Il m'apprit que cette situation avoit été la cause même de son opulence. On ne peut douter , ajouta-t-il , que ce ne fût la grande route pour aller aux Indes , avant que les Portugais eussent découvert le cap de Bonne Espérance : c'étoit donc nécessairement un séjour très-fréquenté. Joseph dit quelque part, que l'abondance d'eau qui se trouvoit dans ce lieu , tandis que les environs en étoient dépourvus , fut ce qui déterminâ Salomon à faire bâtir sur ce terrain , préférablement à tout autre ; en un mot , le désert étoit pour Palmyre une source de richesses , & un gage de sûreté.

C'est aussi par cette raison , qu'il sub-

liste encore à Palmyre un si grand nombre de ruines: il n'y a, dans les environs, aucune ville où l'on ait pu les employer à d'autres usages. Ces ruines occupent un espace d'environ trois milles: je doute que ce terrain ait renfermé toute la ville dans son état le plus florissant: il y a apparence qu'elle couvroit un canton d'environ dix milles de circuit. Les Arabes nous apprirent qu'on ne peut y creuser, sans y trouver des fondemens & des débris. On apperçoit, sur le sommet d'une des plus hautes montagnes du voisinage, un vieux château, peu digne, en apparence, d'exciter la curiosité; mais celle du docteur s'excite encore à moins. Il osa franchir un chemin difficile & escarpé: j'imitai son exemple; & nous arrivâmes aux pieds de cet édifice, qui n'a rien que de très-ordinaire. Ce château n'est qu'une espèce de fort, qu'on nous dit avoir été bâti par un fils de l'émir Facardin, tandis que son pere étoit en Europe. Le fossé est à sec, de même qu'un puits qu'on avoit creusé dans le roc.

Après avoir examiné ce trou (car il falloit bien examiner quelque chose), le docteur me mena à la source du principal ruisseau qui arrose ce canton. Elle sort du par des montagnes, & fournit un canal

d'eau vive ; mais au bout d'un petit espace, il se perd dans le sable ; ce qui n'arrivoit pas au tems de la splendeur de Palmyre. On voit même, par une ancienne inscription gravée sur un autel de Jupiter, que le soin de ce ruisseau étoit confié à certains officiers qu'on éli-soit par les suffrages du peuple. La ville étoit encore fournie d'eau, par un aqueduc aujourd'hui ruiné. On prétend qu'il remontoit jusqu'aux montagnes de Damas, c'est-à-dire, à plus de quarante lieues. Il offre quelques inscriptions, que le docteur ne put lire, à cause de leur vétusté. Au surplus, les inscriptions ne sont point rares à Palmyre ; on les trouve même, pour l'ordinaire, accompagnées d'une traduction grecque, qui en facilite l'explication ; car il ne reste ici aucune tradition du langage Palmyrénien. Les habitans actuels ne connoissent que l'Arabe. Il seroit donc à souhaiter que quelque savant parvînt à découvrir au moins les premiers principes de cette langue, aujourd'hui entièrement oubliée*.

Il me reste à vous parler de la fameuse

* M. l'abbé Barthelemy n avoit pas encore publié cette découverte celebre, qui lui a acquis l'estime des savans.

vallée de fel , qui fournit de cette denrée Damas , Alep , & les villes voisines. La nature en fait seule tous les frais ; le terrain en est impregné à une profondeur considérable ; & il suffit de le creuser d'environ un pied , pour que l'eau de pluie qui s'y loge , forme un sel très-blanc & très-pur. Cette vallée est située à trois ou quatre mille au sud-est de Palmyre : c'est , dit-on , dans cet endroit que David vainquit les Syriens.

Tel est , à peu-près , le résultat de mes recherches dans ce canton si célèbre & si peu fréquenté. Nul séjour n'est plus propre à donner une véritable idée du goût & de la magnificence des anciens ; mais en même tems, quel contraste entre ces restes surprenans de grandeur , & les misérables cabanes qui les environnent ; entre les sujets de Zenobie & les modernes habitans de ces ruines ! Les premiers copioient de grands modes, soit dans leurs vertus , soit dans leurs vices ; ils imitoient les Egyptiens dans la magnificence de leurs bâtimens & dans la méthode d'embaumer les corps ; ils portoient le luxe aussi loin que les Persans , leurs voisins ; ils devoient aux Grecs la connoissance des lettres & des arts. Le traité de Longin sur le sublime , ouvrage né parmi eux,

prouve quels progrès ils avoient faits en littérature. On fait d'ailleurs que Zenobie étoit très-savante : elle possédoit plusieurs langues , telles que la grecque , l'égyptienne , la latine , &c. Elle traduisoit même le latin en grec , & a composé un abrégé de l'histoire d'Alexandrie & du Levant. Elle étoit , en un mot , digne élève de Longin , qui est lui-même digne d'avoir des disciples dans tous les siècles.

Quant aux Arabes qui habitent aujourd'hui les restes de Palmyre, leur grand avantage est de vivre dans un climat fort sain, d'y respirer un air très-pur : aussi les deux sexes y jouissent-ils d'une santé robuste ; on n'y connoît presque point les maladies. La nourriture des moins pauvres consiste en chair de mouton & de chèvre : ce fut aussi la seule dont nous fîmes usage, & la meilleure qu'on put nous offrir. J'ai dit que les anciens habitans de Palmyre imitoient le luxe des Persans ; leurs tristes successeurs ont aussi une sorte de luxe : ils pendent à leur nez & à leurs oreilles des anneaux d'or ou de cuivre , selon leurs facultés ; ils se peignent les lèvres en bleu , les yeux & les sourcils en noir , le bout des doigts en rouge. Les hommes & les femmes y sont d'une taille avantageuse & bien prise ; ils ont le teint

bafané, mais les traits réguliers & agréables. Les femmes y font voilées, comme dans tout le Levant; elles n'y font cependant pas absolument scrupuleufes. Rien n'est moins difficile que d'écarter leur voile: c'est une épreuve qu'elles m'ont laiffé faire plus d'une fois.

Le voifinage de Jérufalem nous invitoit à ne pas différer le voyage de la Palestine, & augmentoit le defir extrême que j'ai toujours eu de vifiter ce pays à jamais mémorable par les prodiges de la Toute-puiffance; mais une occafion favorable de voir l'Égypte avec deux Anglois qui nous prefferent de les fuivre au grand Caire, nous fit remettre à un autre tems le voyage de certe capitale de la Judée. Ces Anglois étoient deux favans de Cambridge, que la curiosité avoit attirés dans ces contrées. Ils avoient avec eux un artifte habile, qui deffinoit tous les monumens que ces pays offrent à la recherche des voyageurs. Nous fûmes auffi charmés de profiter de leurs lumieres, qu'ils parurent fatisfaits de notre fociété.

Je fuis, &c.

De Palmyre, ce 13 mars 1736.

L E T T R E V.

L'ÉGYPTE. TRAITÉ

ENFIN, Madame, nous voici en Egypte, dans ce pays si fameux autrefois, si fertile en petites idoles & en grands édifices, en prétendus sages & en soi-disans magiciens. J'avois lu toutes les merveilles que M. Bossuet, M. Rollin, M. de Maillet, & tant d'autres ont publiées sur cette contrée & ses anciens habitans. J'espérois vérifier une partie de ces éloges; mais quel changement! quelle étrange métamorphose! En parcourant les bords du Nil, on est sans cesse prêt à demander: où sont les Egyptiens? où est l'Egypte?

Ce fut au Caire que nous nous arrêtâmes d'abord. Le docteur avoit des lettres pour le consul de France; & j'en avois pour un banquier, chez lequel nous vînmes loger; car il n'y a point d'auberges dans cette grande ville, ni même dans toute l'Egypte. On trouve, il est vrai, des kans, comme dans presque tout le Levant; mais ce sont des lieux où le

voyageur doit apporter , & fon lit , & les ustensiles de cuisine , & les mets dont il veut faire usage. Le Caire est un composé de trois villes éloignées l'une de l'autre d'environ un mille : c'est ce qu'on nomme *le vieux Caire* ; *le Caire proprement dit* ; & *le port* appelé *Bulac*. On dit que le vieux Caire est situé à la place de l'ancienne ville de Babylone sur le Nil ; elle avoit été fondée par quelques captifs qui , s'étant échappés de Babylone sur l'Euphrate , se réfugièrent en Egypte , & obtinrent du gouvernement la permission de s'y établir. Ils bâtirent cette ville , à laquelle ils donnerent le nom de celle qu'ils avoient quittée.

Le Caire , autrefois renommé pour sa magnificence , fut long-tems le séjour des califes. C'est à présent celui d'un pacha envoyé par le grand-seigneur. Cette ville s'est accrue successivement ; & voici comme on raconte l'origine du nom qu'elle porte aujourd'hui. Il y a quelques siècles que l'Egypte étoit gouvernée par une princesse de la plus grande beauté. Le calife qui régnoit en Afrique , en devint amoureux : il la demanda en mariage ; & ne pouvant l'obtenir , il prit le parti de conquérir ses états. Elle & sa capitale furent obligées de se soumettre ; mais

comme le calife avoit beaucoup d'aver-
 sion pour le séjour des villes , ce prince
 fit environner de murs la vaste plaine où
 campoit son armée : on y bâtit en peu de
 tems de magnifiques palais , un grand
 nombre de maisons, & plusieurs mosquées.
 Tout cela réuni avec ce qui existoit déjà
 de l'ancienne ville , fut nommé *El-Ca-
 hera* , terme arabe qui , dit-on , signifie *la
 Victorieuse*. Depuis on a traduit *El Cahera*
 par le Caire , & même le grand Caire , à
 cause du nombre de ses habitans. Vous
 voyez , Madame , que si l'amour a causé
 la ruine de certaines villes , d'autres , en
 revanche , lui doivent leur existence. Le
 grand Caire vaut bien l'ancienne **Troye**.

Ses maisons sont presque toutes bâties
 sur le même plan , & ont fort peu d'ap-
 arence à l'extérieur. Toutes, en général,
 du moins celles des grands, ont deux sa-
 lons, l'un pour servir à l'ordinaire, l'autre
 pour les jours de cérémonie. Les femmes
 ont aussi chacune un salon ; mais leurs ap-
 partemens ne communiquent point avec
 le reste de la maison : l'entrée en est tou-
 jours fermée ; la clef toujours entre les
 mains du maître. Quand les femmes veu-
 lent donner ou recevoir quelque chose ,
 elles font usage d'une espece de tour , tel
 qu'il y en a dans nos couvens de reli-

gieuses ; par ce moyen , elles ne peuvent ni voir , ni être vues. Les maris ne sont pas moins jaloux en Egypthe qu'en Asie , ni les femmes moins esclaves.

Une des choses qui me frappent le plus dans cette ville , sont les portes placées à l'extrémité de presque toutes les rues ; elles se ferment , dès que la nuit approche. C'est un frein pour les vagabonds & les gens mal-intentionnés. Il y a , de plus , un corps de janissaires , qui fait ici les mêmes fonctions que le guet à Paris , & s'en acquitte encore mieux.

La véritable magnificence du Caire consiste dans ses mosquées. Parmi celles que nous visitâmes , j'en remarquai une appartenant au corps des Arabes : la sculpture , les dorures & jusqu'aux peintures méritent d'être vues : les murs sont garnis d'inscriptions arabes , écrites en caractères d'or : ils sont en même tems revêtus , jusqu'à la hauteur de huit pieds , du plus beau porphyre verd & rouge. On dit que cet édifice fut bâti par un visir , uniquement pour offrir au sultan qui régnoit alors , le sorbet , à son retour de la Mecque.

Il y a une autre mosquée à une demi-lieue du Caire , qui est en grande vénération chez les mahométans : ils disent qu'Omarr , leur premier calife , en arrivant dans

l'endroit où ce temple a été construit en son honneur , y laissa l'empreinte de son pied sur le marbre : le bâtiment n'offre rien , d'ailleurs , que de très-ordinaire. On est cependant étonné d'y voir un corridor de colonnes antiques , si mal arrangées , que , dans beaucoup d'endroits , les chapiteaux servent de piédestaux , & les piédestaux de chapiteaux.

Les chrétiens ont aussi leurs églises au vieux-Caire : on y fait voir une grotte où la Vierge se reposa , dit-on , de ses travaux , lorsqu'elle se retira en Egypte. Cette opinion est si bien établie , que les religieux de la Terre-sainte paient une certaine somme , pour avoir le privilege de dire la messe dans cette grotte.

Le château du Caire , bâti par Saladin , offre quelques restes de grandeur , dans le plus triste délabrement : on y voit d'assez beaux morceaux en mosaïque , peints en des tems où l'on ne connoissoit la peinture ni en France ni en Italie.

Le nom seul des greniers de Joseph excita ma curiosité. Je voulus voir ces monumens , que je croyois très-antiques , & qui ne sont que l'ouvrage d'un pacha qui portoit le nom du patriarche ministre. Ce sont plusieurs cours quarrées , entièrement découvertes. Le bleb n'y a

d'autre abri que des paillassons : il est vrai qu'il pleut rarement en Egypte. Le puits de Joseph , bâti par le même pacha , mérite peut-être un peu plus d'attention que ses greniers : il a été creusé dans le roc. Il est vrai que la pierre en est si molle, que cette opération n'a pas dû être bien difficile : on y a même pratiqué un escalier assez large , pour y faire descendre des bœufs ; & , en effet , ils y descendent , quoique sa profondeur totale soit d'environ deux cent soixante-seize pieds. Je tiens ce calcul du docteur , qui eut le courage de le vérifier. Pour moi , je n'eus celui de le suivre , que jusqu'au milieu de cette espece de précipice , c'est-à-dire , à cent quarante-six pieds de profondeur : on y voit un bassin , où l'eau est amenée du fond , au moyen d'une machine à roues.

Je vous fais grace de beaucoup de menus détails. Si jamais le docteur fait imprimer ses mémoires , il en usera , sans doute , moins sobrement. Je pense surtout qu'il n'oubliera pas de vous parler de la multitude infinie d'aveugles que l'on rencontre au grand Caire ; c'est , pour ainsi dire , la maladie épidémique de cette ville ; c'est celle du moins qui y regne le plus universellement. Elle vient , à ce

qu'on prétend, de la chaux dont les maisons sont bâties. Les vents violens qui regnent dans ce pays, en détachent les parties les plus subtiles ; & la vue en est sensiblement affectée : plusieurs la perdent entièrement ; d'autres en reçoivent des atteintes moins dangereuses, mais qui le deviendroient incontestablement, si l'on ne prenoit la précaution de s'en garantir. Le docteur, plus attentif que moi, a su se préserver de ce péril, que je n'aurois pas évité, s'il ne m'en avoit averti.

La curiosité qui nous avoit conduits en Egypte, n'avoit pas le Caire pour unique objet. Nous résolûmes de visiter l'ancienne Memphis, ou, pour mieux dire, les lieux où l'on prétend qu'elle étoit située ; car il n'en reste, pour ainsi dire, nuls vestiges. C'est actuellement un simple village, placé sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire. Entre l'un & l'autre est l'isle de Rhodda : on y voit un édifice qui, au moyen d'une colonne graduée, sert à marquer tous les jours les progrès de l'accroissement du fleuve. Des crieurs publics l'annoncent au peuple à différentes heures. On prétend que ce fut dans cette isle, que Moïse exposé par sa mère, fut sauvé par la fille de Pharaon,

Le village qui a succédé à Memphis , se nomme *Gize* ou *Gifeh* , & n'a rien qui puisse faire souvenir de son ancienne splendeur. Ce qui le distingue le plus , est le voisinage des pyramides. A ce nom seul , Madame , je crois voir redoubler votre attention. Les pyramides sont réellement la principale merveille de l'Égypte ; & ce n'est qu'en Égypte qu'on trouve de ces sortes de merveilles. Les plus considérables sont situées à deux ou trois lieues du village de *Gize*. Leur distance de l'une à l'autre est d'environ quatre cent pas ; & le docteur me fit observer avec enthousiasme , que leurs quatre faces répondoient exactement aux quatre points cardinaux , au nord , au sud , à l'orient & à l'occident.

Toutes ces pyramides n'ont aucuns fondemens artificiels ; c'est la nature seule qui en a fait tous les frais. La plaine où elles sont situées , est un roc aplani avec le ciseau ; & cette plaine a une lieue de circonférence. Elle est à l'abri des inondations du Nil ; ce qui ne vous surprendra point , quand vous saurez qu'elle est élevée de quatre-vingt pieds au-dessus des terres que ce fleuve arrose ; mais ce qui étonne , c'est d'y voir quantité d'huîtres & de coquillages pétrifiés : on en trouve

juſques ſur les pyramides. Je demandai au docteur , quelle pouvoit en être la cauſe. Il parut embarrasſé de la queſtion , & ſe rejetta ſur le déluge. Mais , repris-je auſſi-tôt , les pyramides ſont donc plus anciennes que le déluge ! Elles ont donc pu réſiſter à ſa force ? Autres queſtions auxquelles le docteur ne répondit pas.

Vous avez , ſans doute , lu , Madame , quelques deſcriptions de ces maſſes énormes : c'eſt une raiſon qui me diſpenſe de trop appuyer ſur certains détails. Je vous dirai en gros , que les deux plus élevées ont cinq cent pieds de hauteur perpendiculaire : l'étendue de leur baſe eſt proportionnée à cette élévation ; je diſ proportionnée , eu égard à la forme des pyramides ; ce qui ſuppoſe cette étendue très-confidérable.

Nous nous étions fait accompagner par quelques Arabes , qui nous ſervoient de guides : ils nous enſeignèrent les moyens de monter & de deſcendre dans ces tombeaux gigantesques (car les pyramides ne ſont autre choſe que des tombeaux). Il falloit , pour cela , & du courage & de l'agilité. Le docteur avoit eu d'ailleurs la précaution de ſe munir de deux échelles de corde , une pour lui , l'autre pour moi ; elles nous furent d'un très-grand ſecours.

Vous en jugerez par le détail qui va suivre.

Nous entrâmes par une ouverture qui étoit restée fermée durant bien des siècles : c'est un passage d'environ cent pieds de profondeur , garni du plus beau marbre blanc : il a perdu une partie de son éclat , par la fumée des bougies & des flambeaux dont les curieux sont obligés de s'éclairer, pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Nous eûmes la précaution de tirer quelques coups de pistolet , pour obliger les chauves-souris à déguerpir ; elles y sont en si grand nombre , qu'il semble que ces superbes monumens n'aient été élevés que pour elles. Il en sortit une quantité prodigieuse, qui nous volèrent au visage, & manquèrent d'éteindre nos flambeaux. Nous vîmes plusieurs nids que le bruit des pistolets & notre approche leur avoient fait abandonner.

Cette unique entrée nous mena à cinq autres conduits qui aboutissent tous au même point , c'est-à-dire , à deux chambres , l'une placée au milieu de l'édifice , l'autre dessous. Ils sont également revêtus de marbre , & ont environ trois pieds & demi en quarré. Le marbre en est si uni , qu'il a fallu y pratiquer de petits trous , pour y fixer les pieds , autrement

il seroit impossible de s'y soutenir.

Ces difficultés sont cependant peu de chose, en comparaison de celles qui s'offrent ensuite : il faut encore passer, ou plutôt grimper trois autres canaux plus droits & plus glissans que les premiers, pour arriver à la chambre de dessus ; elle est entièrement revêtue de marbre granite. Du côté gauche, est un tombeau de même matière, d'environ huit pieds de long sur quatre & demi de profondeur. Il paroît avoir été couvert autrefois : on en peut juger par la forme de ses bords ; mais le couvercle ne subsiste plus, & le tombeau est absolument vuide. C'est une pièce de marbre très-bien creusée, mais sans aucun ornement ; elle sonne comme une cloche, quand on frappe dessus avec une clef. Nous vîmes aussi, au nord & au sud de la chambre, deux petits conduits, dont nous ne pûmes mesurer la profondeur perpendiculaire ; elle étoit bouchée par des pierres que des curieux y ont sans doute jettées, pour sonder jusqu'où cette profondeur pouvoit s'étendre. Le docteur me fit part de ses conjectures sur l'usage de ces deux trous. Selon lui (& il parloit d'après quelques autres) les pyramides étoient non-seulement destinées à receler, après sa mort,

le

le corps du prince qui les avoit fait construire ; elles devoient encore servir de tombeau à plusieurs sujets zélés , qui vou-
loient bien s'y enterrer tous vivans avec lui. Il faut supposer que chacun d'eux , en entrant, s'étoit pourvu d'un cercueil pour lui-même. Quant à leur maniere de subsister , la voici. L'un de ces deux conduits étoit destiné à leur faire passer leurs ali-
mens , par le moyen d'une corde , à laquelle étoit attachée une caisse , ou peut-être un panier. L'autre avoit un usage tout-à-fait contraire.

Il s'agissoit de nous rendre dans la chambre basse ; ce qui ne pouvoit se faire que par une espece de puits sans degrés. L'usage est d'y descendre & d'y monter , comme font les Savoyards dans nos cheminées. Jugez combien une telle opération devenoit embarrassante pour le docteur & pour moi. Ce fut là sur-tout , que nos échelles de corde nous servirent ; mais que trouvâmes-nous dans cette piece inférieure ? Des pierres , des décombres , & au bout d'une issue fort étroite , une niche sans statue. Tandis que le docteur en mesuroit les dimensions ; je m'occupois de toute autre chose : j'admirois la singularité du goût qui me faisoit venir de si loin m'ensevelir , pour quelques mo-

mens , dans cette vaste sépulture : & parodiant la réflexion d'un certain doge de Genes à Versailles, ce qui m'étonnoit le plus dans ces pyramides, c'étoit de m'y voir. Nous sortîmes de là , avec autant de peine que nous en avions eu à y entrer,

Le docteur , que les difficultés ne rebutoient pas , voulut voir les dehors de l'édifice ; & nous y montâmes par des especes de degrés qu'on a pratiqués en le bâtissant. Nous parvînmes jusqu'à la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes une petite chambre , qui semble n'avoir été faite que pour servir à se délasser. Nous arrivâmes enfin sur la plate-forme qui termine tout le bâtiment : de-là nous découvriâmes le Caire, le Nil & une grande étendue de pays. Quand il fallut descendre , nous trouvâmes les marches si étroites, que je frémis encore du risque que nous courûmes. Cette descente se fit à reculons, n'osant regarder ni d'un côté ni d'un autre ; & enfin, après bien des craintes & des inquiétudes, je me trouvai en bas , très-content , très-aise d'en être quitte pour la peur. Le docteur, qui étoit muni d'une ficelle, mesura la largeur de la pyramide d'un côté, l'autre de l'édifice, & trouva que la distance étoit de sept cens quatre pieds, & par conséquent de trois

cens cinquante-deux du centre aux extrémités. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont dit plusieurs voyageurs, qu'une flèche tirée horizontalement depuis la plateforme, ne passeroit pas la dernière marche d'en-bas. Sans qu'on soit un très-bon tireur, l'arc porte ordinairement à plus de cinq cens pas; il y en a qui vont jusqu'à mille. Quant à la hauteur du bâtiment, nous l'avions mesurée d'en-haut, en laissant tomber la ficelle, qui fut reçue par un de nos guides; cette hauteur n'est que de six cens pieds.

Nous ne fûmes point tentés de visiter les autres pyramides : leur construction intérieure doit être à-peu-près la même : & d'ailleurs toutes ne sont pas ouvertes. Les quatre principales sont situées sur la même ligne : la troisième a cent pieds d'élevation de moins que les deux premières, & cent de plus que la quatrième ; elles sont entourées de quantité d'autres bien moins considérables, & en partie ruinées.

J'avoue que ces monumens donnent une très-grande idée de la puissance des Egyptiens ; mais ils prouvent encore mieux l'ancien esclavage de ce peuple. Les rois d'Egypte, avec des oignons & du pain, parvinrent à

élever des édifices dont la construction épuiferoit tous les trésors de la France. Ils vexèrent leurs fujets, pour avoir l'honneur d'entafler des montagnes de pierres, & de lutter contre la nature, en déplaçant des rochers pour les transporter ailleurs. Les pyramides devoient fervir de tombeau au monarque qui les faisoit élever. Avec cette précaution, il espérait pourrir quelques années plus tard; & cela valoit fans doute bien la peine de fatiguer des millions d'hommes.

C'est dans ces mêmes environs, que fe trouve la fameufe statue du sphinx; elle n'a que le cou & la tête hors de terre; & ces feules parties ont vingt-fept pieds de hauteur. Jugez quelle devoit être celle du coloffe entier. Il a un trou au dos, par lequel on dit que les prêtres defcendoient dans un appartement fouterrein. Quelques curieux ont découvert qu'il avoit auffi un trou à la tête; & c'étoit là, fans doute, l'organe des oracles que le sphinx étoit fupposé rendre.

On apperçoit, auprès des grandes pyramides, les ruines de quelques temples; car il femble que chacune d'elles ait eu le fien. On présume que ces ruines ont fait partie de l'ancienne Memphis, & que ces pyramides avoient été enclavées dans

cette capitale de l'Égypte : peut-être aussi n'en formoient-elles que le cimetière. L'opinion la plus vraisemblable, est qu'elle fut construite à l'entrée de la plaine des Momies. Les ruines prodigieuses, qui se voient dans cet endroit, autorisent cette conjecture. D'un côté, elle s'étendoit vers la gauche du Nil; de l'autre, elle touchoit au fameux lac Moëris.

Ce lac, aujourd'hui nommé *lac de Caron*, parce qu'on prétend que c'étoit dans cet endroit que ce célèbre nocher passoit les corps morts, pour les porter dans les pyramides ou dans la plaine des Momies, moyennant une somme très-modique; ce lac, dit-on, fut fait de mains d'hommes, & creusé sous le règne du roi Moëris, dont il porta d'abord le nom: il ressembloit à une petite mer par son étendue & sa profondeur. Les eaux du Nil s'y rendoient de la haute Égypte, par un canal très-profond & très-large; & eu égard à sa situation plus basse, ce lac ne pouvoit jamais tarir. Non-seulement ses eaux servoient à porter l'abondance jusques dans le sein de Memphis; elles en rendoient encore le séjour plus délicieux; elles entretenoient l'air dans une température d'autant plus agréable, que les chaleurs excessives sont très-longues &

très-fréquentes dans ce pays. Pour jouir encore mieux de cette fraîcheur délicate, les rois d'Égypte avoient fait construire un palais au milieu du lac même. Plusieurs grands de leur cour, & même quelques particuliers, avoient également obtenu la permission d'y bâtir: on y avoit, de plus, élevé des temples, des obélisques & d'autres monumens; c'étoit, en un mot, une seconde Memphis, peut-être moins vaste, mais aussi magnifique & plus agréable que la première: on en découvrit encore les ruines dans les tems de sécheresse, c'est-à-dire, lorsque l'accroissement du Nil a été peu considérable. La surface des eaux du lac ne sauroit baisser de cinq à six coudées, sans laisser voir une espèce de ville qui cause l'étonnement & l'admiration des spectateurs. Il seroit à souhaiter que ce lac pût être, comme autrefois, desséché & nettoyé; que d'antiquités curieuses & instructives n'y découvroient pas! Mais le canal, qui servoit à vider ses eaux & à les conduire jusqu'à la mer, n'existe plus, ou ne peut plus être d'aucun usage. C'étoit, dit-on, vers le mois de février, que se faisoit anciennement l'ouverture des écluses. Dès que les eaux étoient baissées d'une toise, on publioit une permission générale de pêcher au filet.

Cette pêche duroit un mois entier ; elle étoit si abondante , qu'elle suffisoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Égypte , attiré dans cette saison à Memphis , par la curiosité & les plaisirs.

De retour au Caire, nous prîmes, deux jours après , la route d'Alexandrie. Chemin faisant , nous examinâmes une partie du Delta. C'est une île que forment , en se séparant , les deux bras du fleuve , depuis le Caire jusqu'à la Méditerranée : on l'appelle *le Delta* , parce qu'elle a la figure d'une lettre grecque qui porte ce nom. À l'égard d'Alexandrie , on la distingue par deux villes , l'ancienne & la nouvelle : ni l'une ni l'autre ne répondent à la célébrité qu'elle eut autrefois. Elle fut fondée par Alexandre le Grand ; c'est ce que son nom indique encore aujourd'hui ; & c'est presque là tout ce qui lui reste de son ancienne magnificence. Des bâtimens à la Turque ont succédé à ses chef-d'œuvres d'architecture grecque & romaine.

Vous avez entendu parler de la fameuse tour du Phare : c'est actuellement un lourd château , surmonté d'une lanterne , dont l'emploi devoit être d'éclairer les vaisseaux durant la nuit : il ne lui manque , pour le faire , que d'être entretenue & allumée.

Vis-à-vis de ce château, est un bâtiment à-peu-près de même espèce : il est nommé *le petit Pharillo*, pour le distinguer de l'autre ; qui porte le nom de *grand*. Tous deux sont à l'entrée du port, & lui servent de défense. Le dernier a très-mal remplacé un superbe édifice construit par Ptolomée : c'étoit le même qui renfermoit cette fameuse bibliothèque, si nombreuse dans un tems où les livres étoient si rares. Les Turcs, qui croient que l'alcoran peut suppléer à tous les livres, ont fait de la bibliothèque de Ptolomée une espèce de citadelle.

Ce qu'Alexandrie offre aujourd'hui de plus remarquable, est l'obélisque de Cléopâtre, la colonne de Pompée, & les citernes. Ces dernières, bâties sous les maisons, sont soutenues par deux ou trois voûtes portées sur des colonnes. Elles reçoivent l'eau du Nil par un canal pratiqué à cet effet : on tire ensuite cette eau, à l'aide de quelques machines ; on la charge sur des chameaux, pour l'emporter où elle devient nécessaire. Le nombre des citernes suffisoit à peine autrefois pour l'usage des habitans ; aujourd'hui la plupart deviennent superflues. Alexandrie n'est plus, à tous égards, que l'ombre de ce qu'elle a été.

L'obélisque de Cléopâtre est encore debout & entier : le nom qu'il porte , & les magnifiques ruines qui l'environnent , font préfumer que le palais de cette reine , connu auffi fous le nom de *palais de Céfar* , en étoit peu éloigné. Vous favez , fans doute , ce qu'on entend par un obélisque ; c'est une grande piece de marbre à quatre faces , qui fe termine en pointe ; il y en a de plus ou de moins élevés : celui de Cléopâtre est un des plus grands qui fe trouvent en Egypte. Il y avoit des hiéroglyphes gravés fur toutes fes faces ; le tems en a détruit la meilleure partie : l'autre s'est toujours bien confervée ; mais elle ne fert qu'à perpétuer les regrets de nos favans. Les hiéroglyphes font pour eux des énigmes impénétrables ; & je doute que jamais aucun Œdipe réuffiffe à en percer l'obfcurité.

Un monument plus confidérable & peut-être encore plus digne de l'attention des curieux , est la fameufe colonne de Pompée ; elle porte ce nom , fans qu'on fache bien fi elle a été élevée en l'honneur de ce Romain célèbre , ou à celui de Titus ou d'Adrien , qui , l'un & l'autre , voyagerent en Egypte. Selon le calcul du docteur (& on peut s'en fier à lui) , toute la hauteur de la colonne est de cent

quatorze pieds ; le fust seul en a près de quatre-vingt neuf de haut , & neuf de diamètre : il est de marbre granite rouge , & d'une seule piece : le chapiteau est d'un autre morceau de marbre , & le piédestal d'une pierre grise , qui ressemble assez au caillou pour la dureté & le grain. Il y a dans les fondations un vuide occasionné par la hardie tentative d'un Arabe. Cet homme étoit persuadé que la colonne couvroit un trésor immense : il résolut de la faire sauter ; mais le baril de poudre qu'il employa à cet usage , ne déplaça que quelques pierres : le surplus qui forme environ les trois quarts de la fondation , n'en fut point ébranlé. Telle est , Madame , la destinée des plus belles choses ; elle dépend , pour l'ordinaire , des moindres incidens. Si cet Arabe eût été aussi bon ingénieur , qu'il étoit avide de richesses , un des plus beaux monumens de l'antiquité n'existeroit plus actuellement.

Les murs , qui formoient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie , ne sont détruits qu'en partie , & ont , pour l'ordinaire , vingt pieds d'épaisseur sur trente à quarante de haut : ils sont flanqués de tours qui different souvent entr'elles , soit pour la forme , soit pour les dimensions. Les Turcs ont placé dans les embrasures ,

différens morceaux de colonnes , qui de loin paroissent autant de canons tout pointés. On peut dire que , dans l'état où sont les choses, une telle artillerie est analogue à la forteresse.

Nous visitâmes aussi deux églises , celle de S. Marc & celle de sainte Catherine. Rien de plus obscur & de plus sale que ces édifices. On montre , dans le dernier , avec beaucoup de vénération , un morceau de colonne , sur lequel on prétend que sainte Catherine eut la tête tranchée. Ce n'est pas tout ; on voit sur ce fragment quelques taches rouges , que les dévots du canton assurent être des taches de son sang : il a miraculeusement conservé sa couleur depuis tant de siècles. Non loin de là est la cabane de la sainte ; mais cette cabane ne paroît avoir aucune issue , & n'a l'air que d'une éminence formée par les ruines de la ville ; on en cite encore une autre de même étendue. L'église de Saint-Marc a également ses pieux trésors ; on y fait voir une vieille chaire de bois , qui a , dit - on , servi à cet évangéliste , premier évêque d'Alexandrie ; mais le culte qu'on lui rend à Venise , l'emporte infiniment , pour la magnificence , sur celui qu'il reçoit dans sa ville épiscopale.

Vous présumez bien que le docteur voulut voir jusqu'aux grottes sépulcrales; elles commencent où les ruines de l'ancienne ville finissent, & s'étendent à une grande distance le long de la mer. Elles sont très-nombreuses, & toutes creusées dans le roc : leur grandeur, en général, suffit pour contenir deux corps posés à côté l'un de l'autre : leur hauteur dépend de la nature du rocher ; elles n'offrent d'ailleurs aucune sorte d'ornement ; toutes ont été ouvertes, & toutes sont vuides : c'est le fruit de l'avidité des Arabes, qui espéroient y trouver des richesses cachées.

Quelques voyageurs parlent d'un temple souterrain, situé à trente ou quarante pas de la côte, vis-à-vis de la presqu'île qui forme le port. Nous résolûmes de le visiter ; mais, après l'avoir parcouru, nous jugeâmes que c'étoit un tombeau, & non un temple. Il faut, pour le bien voir, se munir de flambeaux : on y entre par une petite ouverture, faite sur le penchant d'une colline ; on marche, en descendant, l'espace de vingt pas ; ensuite on arrive à un fallon quarré, assez grand, dont le plafond & les quatre côtés sont absolument unis. Le pavé est couvert de sable & d'ordure ; mais ce n'est point là le temple ;

une autre allée y conduit. Nous arrivâmes enfin dans un édifice rond, dont le haut est taillé en forme de voûte : il a quatre portes opposées les unes aux autres ; mais une seule sert d'entrée : chacune des trois autres forme une espèce de niche, qui descend plus bas que ce temple souterrain. Ces niches sont creusées dans le rocher même, & assez grandes pour contenir un corps mort. On peut donc regarder ce prétendu temple, comme le lieu de la sépulture de quelque personnage d'importance, peut-être même de la famille royale. Une allée, qui paroît devoir conduire à d'autres ouvrages de cette nature, ne tient pas ce qu'elle promet : les passages ont été bouchés par la longueur des tems ; ils sont devenus inaccessibles, comme le deviendra, sans doute, le lieu que nous venons de visiter, comme le deviendront tant d'autres bâtimens du même genre.

Mais c'est assez vous parler d'objets funebres. Venez parcourir avec nous quelques grottes plus agréables ; ce sont des espèces de bains, que la nature a pratiqués dans de petits enfoncemens du rivage. L'art paroît aussi avoir secondé la nature ; on a formé, dans quelques-unes, des retraites charmantes, & d'où, sans être ap-

perçu, on voit tout ce qui se passe dans le port : quelques-unes offrent même encore des appartemens & des bancs ménagés dans le roc, où l'on est à sec ; en un mot, à l'aide du ciseau, on a fait des lieux de plaifance de ces grottes naturelles.

Je terminerai cette lettre par ce qui concerne la nouvelle Alexandrie : j'en dirai peu de chose ; & cependant je dirai tout. Cette ville, autrefois si célèbre par l'étendue de son commerce, n'est plus aujourd'hui qu'un simple lieu de débarquement. Ses habitans, autrefois si riches & si nombreux, ne forment à présent qu'une troupe de misérables, condamnés à vivre dans une dépendance sordide & servile ; ses plus superbes temples ont été convertis en mosquées peu considérables, ses palais travestis en grossières masures : la résidence de ses anciens souverains est devenue la prison des esclaves. C'est donc avec justice qu'on a comparé la moderne Alexandrie à une orpheline, qui n'a d'autre héritage que le nom respectable de son pere.

Je suis, &c.

D'Alexandrie, ce 9 avril 1736.

Faute à corriger.

Page 23, ligne 7, lisez *laudanum*.

L E T T R E V I.

S U I T E D E L' É G Y P T E.

IL faut , Madame , plus d'une lettre , & même plus d'une longue lettre , pour détailler ce qui regarde l'Égypte. Ce pays , je le répète , n'offre guere que des ruines ; mais ces ruines font nombreuses , & dignes de l'attention des curieux ; ce font des diamans enfouis sous des monceaux de poussiere : il est difficile de passer auprès , sans être tenté d'y fouiller.

Notre séjour à Alexandrie finit avec nos recherches sur l'état actuel de cette ville. Nous reprîmes la route du Caire , & ne la reprîmes point seuls. Deux François , que nous avions vu débarquer quelques jours auparavant , se joignirent à nous. L'un n'avoit guere que vingt ans ; l'autre pouvoit en avoir cinquante. Je croyois celui-ci le pere du jeune homme ; je me trompois ; il n'en étoit que le mentor. Le marquis de C voyageoit avec son gouverneur : ils avoient une suite assez nombreuse ; précaution utile , quand on voyage , soit en Asie , soit en Afrique :

ainsi nous regardâmes cette rencontre , comme un surcroît d'agrément & de sûreté.

La connoissance est bientôt faite entre personnes du même pays , qui se retrouvent à huit cent lieues de leur patrie. Nous avons , de plus , le même objet , les mêmes goûts ; nouvelle raison pour ne point nous séparer.

Le marquis réunit à l'extérieur le plus intéressant , un esprit vif & agréable , un caractère liant & fait pour la société : il est plus instruit qu'on ne semble pouvoir l'être à son âge , & aussi modeste que s'il ne favoit rien. On voit qu'il fait s'accommoder aux tems & aux circonstances : peut-être à Paris seroit-il ce qu'on appelle *un élégant , un agréable* ; sur les bords du Nil , c'est un observateur , un philosophe. M. de S son mentor , paroît un homme savant , mais grand disputeur. Je prévois que le docteur & lui seront souvent aux prises ; & je m'en réjouis d'avance. Ou ces sortes de discussions instruisent ceux qui en sont témoins , ou elles les amusent.

Le marquis ne voyageoit point *incognito*. Le consul de France le présenta au pacha du Caire , qui le reçut avec tous les égards dus à sa naissance. Nous profi-

tâmes de l'occasion , le docteur & moi , pour être présentés nous-mêmes à cet officier Turc ; & nous eûmes notre bonne part dans ces politesses orientales. Il nous donna une escorte pour faire tous ensemble le voyage de la haute Egypte , c'est-à-dire , pour remonter le Nil jusqu'à ses cataractes , dont tant d'historiens & de voyageurs parlent avec admiration. Je vous dirai bientôt en quoi consistent ces prétendues merveilles.

Nous nous disposâmes à notre départ. Le pacha nous avoit donné six janissaires ; nous y joignîmes un homme qui avoit déjà accompagné quelques curieux dans un pareil voyage : il connoissoit parfaitement les lieux que nous allions parcourir : il étoit d'ailleurs en état de nous servir d'interprete. A l'égard d'une barque , il nous fut aisé d'en trouver une. On accorda au reis , ou patron , tout ce qu'il demandoit ; moyen fût d'être bientôt d'accord , même avec un Arabe.

Notre première pose fut à Sakkara , petite ville où se fait le commerce des momies. Le lieu d'où on les tire est une plaine , ou , pour mieux dire , un rocher très-plat , d'environ trois ou quatre lieues de diamettre : il renferme des especes d'appartemens, où ces momies sont, pour

l'ordinaire , placées debout , dans des caiffes de fycomore , bois qui a , dit-on , la vertu de ne jamais fe corrompre ; mais les Arabes mettent en pieces toutes les caiffes qui tombent fous leur main : leur but n'est cependant pas d'enlever les cadavres qu'elles renferment ; ils n'en veulent qu'à certaines petites idoles en or , qu'on enfeveliffoit autrefois avec les morts de diftinction.

C'est auffi dans ces environs , que fe trouve une fépulture encore plus curieufe : on la nomme *le labyrinthe des oifeaux* , parce que ce lieu forme en effet un labyrinthe , & qu'on y enterroit autrefois certains oifeaux que les Egyptiens regardoient comme facrés : ils les embaumôient comme des corps humains. On descend dans ce labyrinthe par une feule ouverture ; mais bientôt on rencontre de longues allées , qui communiquent les unes aux autres , & s'étendent de tous côtés ; elles font garnies , de part & d'autre , de quantité de petites niches avec des pots de terre , qui renferment ces oifeaux embaumés. Le plumage de quelques-uns a confervé toute la variété & la vivacité de fes couleurs ; mais ils fe réduifent en pouffiere , dès qu'on y porte la main. Il a fallu bien des efforts & du

SUITE DE L'EGYPTE. 115

tems , pour achever ce labyrinthe : il est entièrement creusé dans le roc , & si vaste , qu'on risque de s'y égarer : aussi avions-nous eu la précaution de nous munir d'une ficelle , comme le fit autrefois Thésée , pour descendre au labyrinthe de Crète.

On trouve , dans le voisinage de Sakara , plusieurs pyramides aussi élevées que les plus grandes de Memphis. Nous apprîmes qu'il seroit difficile de les visiter, leurs canaux étant engorgés de sable : d'ailleurs, ce n'eût été qu'une répétition de ce que nous avions déjà vu. J'en dirai autant de celles de Dacjour , que nous aperçûmes le second jour de notre embarquement. La plus méridionale est d'une très-belle apparence ; elle n'est cependant bâtie que de briques cuites au soleil.

Je ne vous parlerai d'Eschmend-ell-Arab , village situé sur les bords du Nil, qu'à cause de la construction particulière de ses maisons. Le faite de chacune est terminé par un colombier ; ce qui forme , à une certaine distance , un coup-d'œil agréable. Depuis ce village jusqu'à la première cataracte , c'est-à-dire , pendant l'espace de cent quarante deux lieues, on observe exactement cette façon de

bâti; elle est prescrite à certains cantons, par une loi expresse; & quiconque prétend s'y soustraire, ne peut ni se marier ni tenir ménage. Voici la raison d'une loi qui doit vous paroître singulière. La fiente des pigeons est le seul engrais des terres: on garde soigneusement celle des autres animaux, pour la brûler; c'est avec la suie qui en provient, que se fait le sel ammoniac.

Nous fîmes une seconde pose à Schechabd, anciennement Arsinoé: c'est la capitale de la basse Thébaïde; elle offre un grand nombre de ruines magnifiques, placées aux pieds des montagnes & sur le bord du Nil. Ce qui m'a le plus frappé, sont trois grandes portes, dont l'une est ornée de colonnes d'ordre corinthien, cannelées: on n'y remarque point de ces masses énormes, que les Egyptiens employoient dans leurs bâtimens. Ce sont des pierres d'une grandeur moyenne, telles qu'on en trouve dans la construction de nos monumens François. A l'égard des maisons, elles paroissent avoir été construites de briques, qui sont encore aujourd'hui aussi rouges que si on ne faisoit que de les fabriquer. Ce canton est un des plus délicieux de toute l'Egypte; il produit de lui-même des

oliviers , dont la culture ne se fait , dans les jardins d'Alexandrie , qu'à force d'artifice

Faiume est une ville assez considérable , & peu éloignée des restes d'Arfinoé. Ses habitans sont encore renommés pour leur adresse à distiller l'eau-rose , à faire de belles nattes pour les chambres , bien d'autres ouvrages , & , en particulier , des sacs de cuir , pour porter de l'eau. On y voit un petit couvent de cordeliers , dont les religieux passent pour médecins , & sont fort considérés , à la faveur de ce titre. Non loin de là on trouve le village de Nesle , qui n'est connu que par l'infame métier de ses habitans ; il consiste à faire des eunuques.

Notre guide nous apprit qu'à quelque distance de là , on apperçoit les restes du fameux labyrinthe. Vous aurez lu quelque part qu'il fut bâti dans le tems que l'Égypte étoit divisée en douze gouvernemens , & soumise à pareil nombre de rois. Ce lieu contenoit douze grands palais , où s'assembloient ces princes , pour régler toutes les affaires de l'état. On dit qu'il renfermoit trois mille chambres ; que tout l'édifice étoit taillé dans la pierre , sans qu'on eût employé aucun bois à sa construction ; qu'un étranger , une fois entré , ne pou-

voit en sortir sans le secours d'un guide ; & que le célèbre labyrinthe de Crète n'en étoit qu'un diminutif. Il y avoit , au surplus , deux sortes d'appartemens , ceux d'en-haut & ceux d'en-bas : c'est dans ces derniers , qu'étoient déposés les corps des souverains qui avoient fondé ce palais. Ce qu'il y a de particulier , c'est que les crocodiles jouissoient du même avantage après leur mort. Voici , dit-on , le motif de cette singularité. Un des anciens rois du pays s'étant trouvé poursuivi par ses propres chiens , couroit risque d'en être dévoré & mis en piéces : il prit le parti de se plonger dans le fameux lac Moëris , qui est peu éloigné du labyrinthe. Un crocodile , qui se trouva là fort à propos , prêta son dos au monarque , & le porta sur le rivage opposé. Le roi , par reconnaissance , ordonna qu'on lui rendit les honneurs divins. Il donna à la ville d'Ar-fioné , qu'il faisoit bâtir alors , le nom de *ville des crocodiles* : il fit plus ; il voulut que ces animaux trouvassent , comme lui-même , une sépulture dans le labyrinthe. Il ne nous fut pas possible de pénétrer dans cet ancien édifice , ruiné par le tems.

En continuant à remonter le Nil , nous aperçûmes les montagnes d'Abuffolde :

ce sont des rochers hauts & escarpés. Il y a, en plusieurs endroits de ces rochers, des échos si distincts, qu'ils répètent jusqu'à la moindre syllabe. On voit aussi, sur le bord de la rivière, un nombre de grottes qui ont servi de retraites à de pieux hermites ; elles en servent aujourd'hui à une troupe de brigands,

Je vous épargnerai les menus détails ; mais je dois vous parler d'un village nommé *Scheh-Hardi* ; c'est le nom d'un prétendu saint mahométan, qui y a son tombeau. Les Arabes assurent qu'après sa mort, Dieu, par une grace particulière, le métamorphosa en un serpent qui ne doit plus mourir. Ce n'est pas tout ; ce serpent guérit les malades, & donne ses soins à tous ceux qui implorent son secours par des sacrifices convenables. Il fait distinguer son monde ; & ce sont toujours les riches qui ont la préférence. Si l'un d'eux tombe malade, le serpent lui offre poliment de se faire transporter chez lui : il se montre plus difficile, quand il s'agit de quelques particuliers indigens. Outre une promesse solennelle de le récompenser de ses peines ; il faut lui envoyer, pour ambassadrice, une fille vierge. On prétend qu'il se connoît à la vertu des femmes, & que si

celle de la solliciteuse qu'on lui envoie ; avoit reçu le moindre échec , le reptile irrité deviendrait inexorable. Si , au contraire , elle est telle qu'il l'exige , il s'élançe à son cou , & se repose voluptueusement sur son sein. Dans cet état , il est porté en triomphe , & au bruit des acclamations , dans la maison du malade crédule & dévot. Les Arabes assurent que la guérison suit toujours la première visite de ce merveilleux médecin. Ils ajoutent que , quand ce serpent seroit coupé par morceaux , il se réuniroit à l'instant , parce qu'il doit jouir d'une vie éternelle. Les chrétiens n'en croient rien ; mais ils sont persuadés que ce prétendu saint est le diable. Une tradition qui subsiste parmi eux , achève de les confirmer dans cette opinion ; elle porte que ce fut dans ce lieu , que l'ange Raphaël bannit le démon Asmodée.

Après plusieurs jours de navigation , nous arrivâmes à Luxor , qui a remplacé l'ancienne Thebes. Les ruines de cette cité fameuse occupent un espace de plus de trois lieues quarrées ; elles s'étendent jusqu'à Carnac , qui n'est maintenant qu'un pauvre village , mais entouré de superbes débris. Il est situé à la gauche du Nil , & Luxor à la droite : on voit par-là ,

par-là , que ce fleuve traversoit la ville de Thebes.

Cette cité égyptienne avoit cent portes ; & quelques auteurs disent qu'en un besoin, elle pouvoit faire sortir dix mille combattans par chacune. On lit , dans M. Rollin , la description d'un palais superbe, qui fit autrefois partie de cette ville. Quatre allées à perte de vue , bornées de part & d'autre par des sphinx d'une matiere aussi rare , que leur grandeur étoit remarquable, servoient d'avenues à quatre portiques, dont la hauteur étonnoit les yeux. Une sale , qui apparemment faisoit le milieu de cet immense palais , étoit soutenue par six-vingt colonnes, ayant chacune six brasses de grosseur , hautes à proportion, & entremêlées d'obélisques que tant de siècles n'avoient pu abattre. La peinture y avoit étalé toutes les richesses de son art ; & , ce qui ne doit pas moins étonner, c'est que les couleurs se soutenoient encore parmi les ruines de ce superbe édifice , & n'avoient rien perdu de leur vivacité. Le même historien ajoute, qu'il y a grande apparence que ce somptueux bâtiment étoit le temple de Memnon , & que c'est là , sans doute, qu'étoit placée la statue de ce héros tué par Achille au siège de Troie. Ne soyez point surprise , Madame , de

m'entendre citer M. Rollin & d'autres auteurs ; nous sommes munis de leurs ouvrages. Pour bien saisir l'état actuel d'un pays , il faut le comparer avec ce qu'il fut autrefois.

Ce que nous vîmes par nous-mêmes des restes de Thebes , ne dément point les anciennes descriptions qu'on en a faites. Je fus sur-tout frappé de la majesté d'un temple , le même , sans doute , qui vient d'être décrit plus haut : il suffiroit seul pour donner la plus magnifique idée de l'architecture Egyptienne. Une muraille sert de clôture à deux des côtés de ce temple ; les deux autres ne sont fermés que par des colonnades : il devoit y avoir vingt-une colonnes de chaque côté ; il n'en reste en tout que trente-deux : toutes sont couvertes d'hiéroglyphes , dans lesquels on a incrusté les plus vives couleurs , parfaitement bien conservées jusqu'à ce jour. Le portique de ce grand édifice est ce qu'on peut imaginer de plus imposant : la cour elle-même paroît avoir été autrefois entourée d'une galerie ; on en voit encore les restes. Je ne m'arrête point à parler du grand nombre de pilastres qui sont encore debout : quelques-uns sont surmontés de blocs de pierres , & ornés d'hiéroglyphes ; mais j'aperçus deux

autres pilastres ifolés , & trop éloignés l'un de l'autre , pour avoir été couverts. Nos deux érudits jugerent que c'étoit le lieu où avoit pu être élevée la statue vocale de Memnon. Elle devoit , difoient-ils , avoir été découverte & en plein air : cette fituation lui devenoit néceffaire pour recevoir les premiers rayons du foleil. Vous favez que , quand cette statue en étoit frappée , elle rendoit un fon harmonieux & articulé. Si le fait eft réel , comme toute l'antiquité l'affure , notre illuftre Vaucanfon eût trouvé un digne rival dans l'inventeur de cette statue.

Quoi qu'il en foit , on voit , aux environs de ces deux pilastres , un fragment de coloffe renverfé & à demi enterré : on n'en peut pas découvrir affez , pour juger quelle a dû être fa véritable attitude : la partie fupérieure manque , & femble en avoir été féparée par violence , fon piédeftal eft entier , & chargé d'hiéroglyphes inexplicables pour nous. Quant au coloffe ; il femble avoir été d'un feul morceau de marbre granit noir. On croit que c'étoit là cette statue fi célèbre ; mais pour avoir pu rendre un fon , quand les rayons du foleil frappaient deffus , il falloit néceffairement qu'elle fût creufe ; & celle-ci nous parut être maffive.

Je vis dans ce temple trois grandes figures avec des emblèmes qu'aucun de nous ne put expliquer : entr'elles est placé un arbre verd ; un homme est assis au côté droit , & tient dans sa main un instrument , avec lequel il semble se défendre contre une petite figure ovale , couverte de caractères hiéroglyphiques. Cette figure lui est offerte par une femme debout , au côté gauche de l'arbre. Le même homme accepte le présent. Derrière lui est une statue qui a sur la tête une mitre , & qui lui tend la main. Le gouverneur du marquis prétendit pieusement , que ces représentations faisoient allusion à la chute d'Adam & d'Eve.

Je ne dois point passer sous silence deux monstrueux colosses situés à peu de distance du temple de Memnon. L'un représente un homme , l'autre , une femme : du reste , leurs dimensions sont égales. Chacune de ces statues peut avoir cinquante pieds , depuis la base de son piédestal , jusqu'au sommet de la tête ; elles sont assises sur des pierres de quinze pieds de haut , & qui ont à-peu-près le même diamètre. A chaque côté des deux pierres , est placée une figure qui fait ornement. Ces deux statues colossales sont composées de plusieurs blocs d'une forte

de pierre graveleuse & grifâtre : elles ont la poitrine & les jambes couvertes d'inscriptions grecques & latines ; on en voit d'hiéroglyphiques sur les piédestaux. On prétend qu'elles avoient été gravées pour rendre témoignage que la voix de Memnon s'étoit fait entendre. Tous ces ornemens sont situés aux environs de Carnac , sur la gauche du Nil ; ils sont encore plus nombreux de l'autre côté. L'œil est étonné de la quantité prodigieuse de périfiles , de portails & autres édifices qu'il aperçoit confusément épars le long des deux rivages du Nil , & dans une étendue immense de terrain.

De Luxor jusqu'à la première cataracte , on rencontre quelques villes assez considérables , mais dont l'ancien nom est plus célèbre , que celui qu'elles portent aujourd'hui. Telle est , entr'autres , Suaen , autrefois Siene. Nous visitâmes , dans les environs , une petite isle , que les anciens nommoient *Eléphantine*. Un vaste monument s'y fait remarquer : l'enceinte de cet édifice forme une espèce de cloître soutenu par des colonnes : il a , dans ses quatre coins , des murailles solides , & n'est porté , dans toute sa largeur , que par une seule colonne placée au milieu. L'intérieur de ce bâtiment a quatre-vingt

pieds de long fur vingt de large : on l'appelle *le temple du serpent Knuphis*.

Je ne parle pas des ruines de Siene ; elles font magnifiques , ainfi que beaucoup d'autres que je paffe fous filence ; mais j'ai promis d'appuyer un peu plus fur les cataractes du Nil. Nous ne parvînmes à les vifiter , qu'après beaucoup de fatigues , & même de dangers. Il fallut plus d'une fois courir aux armes ; cependant nous n'en vînmes jamais à un combat effectif ; & j'avoue que l'objet en eft par lui-même affez peu digne. Tout le merveilleux des cataractes confifte en des rochers de granit , qui traversent le Nil en deux endroits , & fur lesquels fes eaux font contraintes de paffer. La chute de la premiere cataracte eft d'environ trois pieds de haut ; celle de la feconde eft un peu plus baffe. Les anciens racontent qu'elles faisoient , en tombant , un bruit fi horrible , que ceux qui habitoient aux environs , en devenoient fouds. Cela nous a paru exagéré.

Un peu au-deffus de la grande cataracte , on voit l'ifle de Giéfret-ell-Heift ; c'est la Phile des anciens. Parmi une foule d'antiquités admirables , on diftingue le temple d'Ifis , monument des plus superbes ; il eft prefque entièrement fur pied ;

On y en voit aussi un autre qui, quoique plus petit, n'est pas moins digne d'attention. Nos deux savans nous apprirent que c'étoit le temple de l'Epervier.

Nous fîmes quelque séjour à Deïr ou Deri, ville de Nubie, située à deux cens vingt lieues du Caire, entre la première & la seconde cataracte. On ne subsiste, dans ces contrées, qu'à grands frais; & l'on n'en sort qu'après avoir été vivement rançonné. Toute cette partie de l'Egypte s'est soustraite à la domination des Turcs; & d'ailleurs les Turcs eux-mêmes ne sont pas plus scrupuleux que les Arabes.

Enfin notre petite société prit de nouveaux arrangemens pour retourner au grand Caire. Nous fîmes, en revenant, quelques observations qui nous étoient d'abord échappées. Nous visitâmes, entre autres lieux, le célèbre couvent de saint Antoine, premier instituteur de la vie cénobitique. On n'entre dans cette maison, qu'en escaladant les murs, c'est-à-dire, en se faisant monter avec le secours d'une corde; & voici comment cela se pratique. Il sort de l'ouverture d'une guérite fort élevée, une corde dont un bout pend jusqu'à terre; & l'autre, passé dans une poulie, est attaché, dans l'inté-

rieur de la clôture, à une grande roue. Quelques religieux se placent dans cette roue, pour la faire tourner ; & à mesure qu'elle tourne, la corde extérieur monte avec le pèlerin qui s'y trouve attaché. Nous fûmes tous introduits de cette manière, l'un après l'autre. Les moines sont obligés de recourir à cette précaution, pour éviter l'irruption des Arabes. L'enceinte de ce couvent peut avoir cinq cens pas de circonférence, qui renferme tout à la fois les bâtimens & les jardins. Il ne subsiste plus qu'environ quarante cellules ; les autres sont tombées en ruine. On dit que, du tems de saint Antoine, elles étoient au nombre de trois cens, & toutes habitées.

Entre le Nil & la mer rouge, on voit régner une chaîne de montagnes depuis la Nubie jusqu'au Caire. Le côté qu'elle présente au fleuve, est si escarpé, si uni, qu'on le prendroit pour un mur élevé de main d'homme. Elle n'offre qu'un seul passage ; encore n'est-il composé que de quelques sentiers très-rudes, & fort étroits. C'étoit dans ces montagnes, que se trouvoient autrefois ces émeraudes si vantées, qui passaient pour les plus belles du monde, & étoient aussi les plus dures. Cette mine s'est perdue, dit-on ; &

l'histoire qu'on débite ici à ce sujet, m'a paru assez singuliere.

Cette mine précieuse étoit au pouvoir d'un émir, dont le petit état se trouvoit situé dans ces montagnes. L'émir étoit en même tems possesseur de la plus belle femme de tout le pays. Un seul de ces objets eût suffi pour exciter la cupidité d'un Turc. Le pacha du Caire voulut s'emparer de l'un & de l'autre : il noircit l'émir auprès de la Porte, & marcha contre lui avec toutes les troupes que le grand-seigneur entretient en Egypte. L'émir se défendit ; mais, près d'être écrasé, il résolut d'enterrer avec lui le secret de la mine qui causoit en partie son malheur ; ce secret étoit connu de peu de personnes : il les détermina toutes à mourir ; ce qui fut effectué. La princesse elle-même voulant être du nombre, s'empoisonna ; & l'émir périt les armes à la main, après avoir terrassé & immolé son persécuteur.

Je sens, Madame, qu'il est tems, pour vous comme pour moi, que j'arrive au Caire. J'ai parcouru, dans cette lettre, un trajet de plus de cinq cens lieues, en comptant nos courses particulieres sur les bords du Nil : je n'ai cependant pas tout dit : car il y avoit trop à dire ; mais ce que j'ai cité, suffira pour vous donner

quelques notions de ce que fut autrefois l'Égypte , quant au local , & de ce qu'elle est encore aujourd'hui. Je réserve , pour une troisieme lettre , ce qui concerne son gouvernement , ses productions , les mœurs de ses habitans , leur caractère , leurs usages , &c ; tous ces objets méritent , sans doute , autant d'attention que des palais en ruines & des colosses mutilés , sur lesquels vous trouverez peut-être que je me suis trop étendu ; mais comment parler de l'Égypte , sans rappeler toutes ces choses ?

Je suis, &c.

Du grand Caire , le 30 juin 1736.



LETTRE VII.

SUITE DE L'EGYPTE.

LES Egyptiens ont eu les mêmes prétentions que les Chinois , & tant d'autres peuples , sur l'ancienneté de leur monarchie : ils en faisoient remonter l'origine à plus de cent mille ans. C'est trop, sans doute ; mais il paroît certain que, de tous les pays, l'Egypte est celui qui s'est le plutôt policé, celui qui a eu le premier une forme d'administration réglée & politique, celui enfin où le gouvernement monarchique semble avoir d'abord pris naissance. *Fils des anciens rois*, étoit le nom qu'on donnoit aux rois d'Egypte ; mais le regne d'une grande partie de ces souverains est pour nous couvert de ténèbres impénétrables. De même qu'aucune famille sur la terre ne connoît son premier auteur, aucune nation ne peut savoir sa première origine. Menès passe pour le plus ancien de ces princes : il fut en même tems législateur, & avoit, dit-on, rédigé ses loix par écrit : peut-être ont-elles subsisté aussi long-tems que la monarchie qu'il avoit fondée.

Rien de plus constant que les Egyptiens dans la forme de leurs usages, de leurs loix, de leur gouvernement; ce qui ne veut pas dire que, depuis Menès, aucun autre législateur n'ait étendu & perfectionné les loix que le premier avoit établies. L'institution d'un culte religieux étoit très-ancienne dans ce pays, & le pouvoir des prêtres fort étendu: ils formoient le premier ordre de l'état, restoient attachés à la personne du souverain, l'aïdoient de leurs conseils, avoient l'inspection de la monnoie, des poids, des mesures, & qui plus est, présidoient à la levée des impôts: leurs richesses étoient immenses; & Moyse nous apprend qu'ils tenoient tout de la libéralité de leurs souverains. Isis, sœur & veuve d'Osiris, leur donna en propre environ le tiers de l'Egypte. Isis en fut récompensée par la vénération que les prêtres inspirerent pour elle à ses peuples, même après sa mort. Son exemple fit loi dans tous les points; elle avoit épousé son frère: il fut permis aux Egyptiens de l'imiter. Les peuples marquerent depuis beaucoup plus d'obéissance aux reines qu'aux rois; & même, parmi les particuliers, les hommes, en se mariant, promettoient d'être en tout soumis à

leurs épouses. Au surplus , les loix du mariage étoient d'une très-ancienne date : on les attribue à Menès. La polygamie n'étoit point permise alors ; & l'on punissoit très-sévèrement l'adultère : cette punition consistoit à donner à l'homme mille coups de verges , & à couper le nez à la femme.

J'ignore si on plaidoit beaucoup dans ce royaume ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il en coûtoit peu pour plaider. Le roi fournissoit à l'entretien des juges ; & il n'y avoit point d'avocats. L'Égypte étoit divisée en quatre classes , en prêtres , en soldats , en laboureurs , en artisans. Par cette même raison , les terres , dans chaque province , étoient partagées en quatre parties égales , affectées aux quatre différens états qui distinguoient les habitans. Les loix pénales , c'est à-dire , les loix contre les criminels , étoient très-sévères. L'homicide volontaire étoit puni de mort : on décernoit le même supplice contre quiconque , pouvant sauver un homme qu'on vouloit tuer , ne l'avoit pas fait. On avoit même encore pris d'autres précautions pour la sûreté des citoyens & des étrangers. Quand on de-
 ceux-ci , ou des premiers , périssoit , ou par assassinat , ou par quelque autre acci-

dent, la ville la plus prochaine du lieu où son corps avoit été trouvé, étoit obligée de lui faire de somptueuses funérailles. Mais ce qui a le plus distingué les anciens Egyptiens des autres nations, c'est l'habitude où ils étoient de juger les rois après leur mort. Quand un de ces princes avoit mal gouverné, on le privoit de la sépulture; punition terrible chez ce peuple, qui n'admettoit l'immortalité de l'ame, qu'autant que le corps seroit conservé en son entier, & en état de la recevoir une seconde fois: de-là cet usage d'embaumer les morts & de les inhumer dans des lieux cachés; de-là aussi la construction des pyramides. J'ai déjà dit qu'elles n'étoient que des tombeaux, également propres à résister aux efforts du tems & aux entreprises des hommes. Presque toutes subsistent dans leur entier; & la plus grande partie n'ont pas encore été ouvertes.

Les usages des anciens habitans de l'Égypte avoient quelque chose de singulier, souvent même de contradictoire. Par exemple, dans certaines provinces, on n'osoit tuer les moutons, & l'on mangeoit les chevres; ailleurs on réveroit les chevres, & l'on mangeoit les

moutons. Arfinoé adoroit le crocodile , & Héracléopolis l'ichneumon , ennemi déclaré de cet amphibie. Dans tout le pays , on regardoit les porcs comme des animaux immondes ; & l'on pouvoit cependant les immoler à Bacchus & à la Lune : alors il étoit permis d'en manger , mais pour ce jour là seulement. Enfin , un Egyptien n'osoit ni se servir d'aucun meuble qui eût appartenu aux étrangers , ni manger avec eux ; & il ne faisoit nulle difficulté de manger avec les animaux. On terminoit les festins par une pratique bien singuliere. Un homme apportoit dans la salle un cercueil qui renfermoit une figure de bois , longue d'environ trois pieds , représentant un cadavre ; il la montrait à chacun des conviés , en leur disant : « Buvez & donnez-vous du plaisir ; car c'est ainsi que vous ferez après votre mort ». Plus d'un poète s'est attaché à paraphraser cette idée , & plus d'un prédicateur à la combattre.

L'habillement des Egyptiens étoit fort simple : celui des hommes consistoit en une tunique de lin , bordée d'une frange qui leur venoit jusqu'aux genoux ; ils avoient par-dessus , une espece de manreau fait de laine blanche : tout ce qu'ils portoient sur leur corps , étoit lavé à

chaque fois qu'ils s'en fervoient. Les femmes faisoient un grand usage de bijoux , d'étoffes précieuses & de parfums. L'entretien des reines étoit des plus dispendieux : on leur avoit donné, uniquement pour leurs parfums & leurs habits , le revenu de la pêche du lac Moëris ; ce qui faisoit par jour environ mille écus de notre monnoie. Les Egyptiennes avoient beaucoup d'empire sur l'esprit de leurs maris ; avantage qu'elles devoient à leurs agrémens , plutôt qu'à la décence de leur conduite. Les hommes étoient d'une humeur douce & civile ; mais ils avoient dès-lors , comme aujourd'hui , la réputation d'être intéressés & peu sûrs dans le commerce. Leurs plaisirs consistoient en fêtes , en cérémonies religieuses , & sur-tout en processions. C'étoit à Bubaste , que se célébroit la fête de Diane. Les hommes & les femmes s'embarquoient sur un même bateau. Ceux-là jouoient de la flûte , celles-ci , des castagnettes. Elles faisoient souvent arrêter le bateau , appelloient les habitans de chaque lieu qui bordoit le rivage , leur disoient des injures , des obscénités , & commettoient mille autres indécentes. Arrivé à Bubaste , on se livroit à des excès d'un autre genre ,

plus dignes de Venus que de la chaste Diane.

Soumise d'abord par quatre ou cinq conquérans de l'Asie , ensuite par Alexandre , depuis par les Romains , l'Égypte devint enfin le partage des empereurs d'Orient. Elle leur fut arrachée par les successeurs de Mahomet , passa encore dans d'autres mains , & fut de nouveau subjuguée par Selim I , empereur des Turcs , le même qui eut la cruauté de faire pendre Tomumbay , le dernier foudan. Depuis cette époque , ce royaume n'a plus changé de maître. Il est gouverné par un pacha qui fait sa résidence au Grand-Caire , & qui a dans son district vingt-quatre beys , ou gouverneurs , qui sont eux-mêmes très-puissans. Celui de Girge , capitale de la haute Égypte , entretient , pour l'ordinaire , trente mille chevaux , & possède de très-grandes richesses. Il est cependant rare que ces beys , si puissans , n'aient pas d'abord été de simples esclaves de leurs prédécesseurs. Cette dignité n'est pas héréditaire ; c'est le pacha qui y nomme : être fils du bey est une raison pour ne jamais lui succéder. Quand un de ces officiers déplaît au gouvernement , on promet en secret sa place à quiconque.

voudra se défaire de lui. C'est à ceux qui l'approchent que l'on a recours ; & on leur tient exactement parole : aussi n'a-t-on pas de peine à les déterminer. Voici cependant un exemple qui mérite d'être cité. Il prouve que la bonté dans un supérieur influe quelquefois sur l'ame de ceux qui l'environnent.

La tête de certain bey de Girge avoit été mise à prix ; mais il s'étoit fait aimer de ses peuples , au point qu'ils l'eussent défendu contre le grand-seigneur lui-même. Il portoit la confiance jusqu'à rendre de fréquentes visites au pacha du Caire. Il est vrai que son escorte étoit nombreuse , & que cette confiance avoit l'air d'une insulte ; cependant il mourut âgé , & de mort naturelle.

La milice du pays est divisée en plusieurs classes : la plus distinguée est celle des janissaires. Selim , qui avoit institué cette milice , ne jugea pas à propos d'entretenir une armée navale en Egypte ; on n'y avoit ni marins ni vaisseaux de guerre. Il y a , dans chaque ville un peu considérable , un cadî qui juge les procès : il y a de plus au Caire un grand maître de la police , appelé *Huali* ; son inspection s'étend sur les marchés publics , les poids & les mesures.

Il a droit de faire punir sur le champ ceux qu'il trouve en contravention : il se promene souvent par la ville , même durant la nuit , & se fait toujours accompagner par cinquante exécuteurs. Cette maniere de marcher a quelque rapport avec celle des grands prévôts de nos armées.

Pour ce qui est des matieres de religion , c'est le muphti & les docteurs de la loi , qui en décident. Ils jugent toutes les causes spirituelles ; ils ont même , comme ailleurs , quelque part dans le gouvernement séculier ; ils prennent , comme ailleurs , facilement parti dans les factions qui s'élevent , s'attachent toujours à celle qui est la plus forte , & l'abandonnent aussi-tôt qu'elle a perdu sa supériorité.

Je dois dire un mot des Arabes qui occupent une partie de la haute Egypte. Leurs princes sont restés en possession , & souverains de leur pays , depuis la conquête de Selim. Il en est d'autres qui sont tributaires du grand-seigneur ; mais ce tribut ne se paie qu'une fois. Quand un pere meurt , le fils qui lui succede est obligé de payer une certaine somme au pacha : cela s'appelle acheter les terres du pere décédé. Les Arabes des environs du Caire sont entièrement soumis

aux Turcs. Chaque tribu a son chef , & vit sous des tentes. Ont-ils envie d'habiter certains cantons (ce qui ne se fait guere que pour un an) , ils obtiennent la liberté de cultiver , durant ce tems , certaine portion de terre qu'on leur assigne : de là , ils vont occuper un autre canton , pour l'abandonner bientôt après.

Outre les Egyptiens proprement dits , les Arabes & les Turcs , l'Égypte est encore habitée par des chrétiens & par des juifs ; mais les juifs sont obligés de porter un turban bleu & un habit violet , pour les distinguer : cette nation n'est pas plus libre dans ce pays que dans le nôtre.

Les Egyptiens actuels different presque en tous points de leurs premiers ancêtres. Ceux-ci étoient laborieux , actifs , industrieux , éclairés , formant & effectuant les plus grandes entreprises. Ceux de nos jours n'ont hérité que de leur fourberie & de leur superstition. Rien de plus crédule que ce peuple ; il ajoute foi aux talismans , aux charmes , à toutes les puérités qu'on appelle *magie*. Si on loue un enfant en présence de son pere , & qu'on oublie de le bénir , le pere ne manque pas de soupçonner aussitôt quelques mauvaises intentions ; & pour em-

pêcher les effets du charme , il a recours à des cérémonies superstitieuses , telle , entre autres , que de jeter du sel dans le feu. C'est d'Egypte que nous viennent la plupart de ces astrologues ambulans , réduits , pour vivre , à tromper la populace : leurs prédécesseurs tromperent & firent même trembler nos souverains & leurs ministres.

L'habillement des Egyptiens n'a presque point changé ; il est à peu près , quant à la forme , ce qu'il étoit du tems de Sefostris. C'est une robe , ou plutôt une espece de chemise à manches larges , attachée autour de la ceinture : l'étoffe en est , pour l'ordinaire , de drap bleu : le petit peuple porte par dessus une robe d'étoffe de laine brune. Les gens les plus distingués ont une longue simare de drap de la même couleur que la robe ; mais leur habit de cérémonie est une chemise blanche , assez semblable aux surplis de nos ecclésiastiques.

L'habit des femmes differe peu de celui des hommes , excepté qu'il est plus court , & que les vêtemens de dessous sont de soie ; leurs manches sont longues & pendantes ; elles ont une chemise de gaze , qui traîne jusqu'à terre ; leurs cheveux sont relevés en rond sous

142. SUITE DE L'EGYPTE.

un bonnet court de laine blanche : elles mettent par-dessus un mouchoir brodé. On regarde comme une grande indécence dans une femme , de laisser voir tout son visage ; il faut pour le moins qu'elle se couvre la bouche & un œil , & se rende ridicule pour être honnête. Cette maxime est de tous les tems , & imitée dans bien des lieux.

Pour les femmes publiques (& il y en a ici un grand nombre) , elles marchent à visage découvert , & portent à leurs nez des anneaux , auxquels sont attachés des grains de verre ; c'est pour elles une parure qui d'ailleurs les distingue. Ce qui sur-tout les fait reconnoître , c'est l'usage où elles sont d'aller dans les rues dansant , chantant & jouant quelquefois de certains instrumens de musique. Le plus souvent elles vont se placer & s'asseoir sur le bord du grand chemin. Il faut que cet usage soit bien ancien dans plus d'un pays. Vous avez lu dans l'écriture , que Thamar voulant habiter avec son beau-pere Juda , parvint à son but , en l'attendant au bout du grand chemin , sous l'extérieur d'une courtisane : mais il paroît qu'alors ces sortes de femmes se voiloient aussi le visage ; autrement la méprise de Juda eût été bien volontaire.

SUITE DE L'ÉGYPTE. 143

Les femmes, j'entends celles qui se respectent, jouissent ici de peu de liberté : elles ont cependant la permission de se rendre visite ; & ces visites durent quelquefois des journées entières : leur plus grand plaisir alors , est de changer d'habillement , & de se travestir de différentes manieres. La plus grande marque d'attention qu'une dame puisse donner à celle qui la visite , c'est de lui présenter un grand nombre d'habits , pour mettre plus de variété dans ses déguisemens.

Les Egyptiennes ont leurs bains particuliers ; elles peuvent s'y rassembler à certaines heures : quelquefois ces bains les aident à tromper leurs surveillans. Elles y entrent avec leurs habits ordinaires , en sortent avec d'autres qu'elles y font porter secrètement , & rentrent de nouveau , sans avoir été reconnues. Elles peuvent aussi , lorsqu'il y a des réjouissances publiques , sortir de chez elles & entrer où bon leur semble , soit le jour , soit la nuit. Elles savent d'ailleurs , sans parler & sans mettre la main à la plume , assigner un rendez-vous , & faire une déclaration aussi bien qu'une Francoise qui a toute liberté. Elles mettent séparément , dans un mouchoir , du sel , du pain , du froment , du bois , de la

paille , &c ; la maniere de nouer le mouchoir , & chacune des choses qu'il renferme, ont leur signification particuliere; c'est pour l'amant un langage très-intelligible , & toujours entendu. J'ai même effuyé quelques-unes de ces invitations ; je n'y comprenois rien d'abord. J'appris ensuite à démêler le mystere ; mais un étranger doit toujours faire semblant de n'y rien comprendre. Au reste , les filles sont ici beaucoup plus réservées que les femmes , & peut-être plus qu'en aucun lieu du monde. Il est vrai que de fortes raisons les y obligent. En cessant d'être sages, elles risquent de n'être jamais mariées , ou même de perdre la vie , si le jour de leur mariage elles ne donnent des preuves non équivoques de leur sagesse.

Il n'y a aucunes voitures couvertes en Egypte. Les femmes de distinction voyagent ou se promènent à cheval ; elles ont toujours à leur suite plusieurs filles esclaves , assises sur des ânes : c'est même la seule monture dont les femmes qualifiées & autres puissent se servir au Caire. Une prédiction ancienne porte que cette ville sera prise un jour par une femme à cheval ; & par cette raison , il est défendu au sexe de s'en servir : précaution

caution puérile , & qui prouve que les Turcs ne font guere moins superstitieux que les Egyptiens. Ceux-ci sont envieux & malins à l'excès , aussi méfians envers leurs compatriotes , qu'envers les étrangers. Ils ont le plus grand respect pour leurs supérieurs : chez eux , un fils n'ose pas s'asseoir devant son pere , sur-tout en public , sans en avoir été prié plusieurs fois ; & c'est un usage où les François s'éloignent le plus des Egyptiens. Une autre vertu , & presque la seule que pratiquent ces derniers , c'est l'hospitalité ; encore en doivent-ils la reconnoissance aux Arabes , qui eux-mêmes n'en connoissent & n'en pratiquent aucune autre ; mais j'aurai occasion de vous entretenir plus particulièrement de cette nation.

Les Turcs ont , en Egypte , des derviches de plusieurs especes : les uns vivent en communauté , & y menent une vie retirée & austere ; d'autres , en prenant le nom de *derviches* , restent dans le sein de leur famille & exercent la profession de leurs peres , à peu près comme on voit en France certains particuliers affiliés à certains ordres. Ceux de la troisieme classe voyagent & errent par le pays : ils demandent , ou plutôt ils exigent qu'on leur fasse l'aumône ; &

des qu'ils ont sonné de leurs cors , il n'est plus permis de la leur refuser. Nos religieux mendians n'usent point encore universellement de cette méthode impérieuse ; ils ont recours à la persuasion qui , pour l'ordinaire , leur réussit également.

Enfin , Madame , les Turcs d'Égypte ont une vénération toute particulière pour les infensés & pour les idiots ; ils les regardent comme des saints. J'ai vu de ces misérables se promener tout nus dans les rues , ou se placer , dans cet état , à la porte d'une mosquée ; & , ce qui n'est pas moins surprenant , j'ai vu des femmes leur baiser les mains par dévotion , & traiter avec le même respect d'autres parties que la décence ne permet pas de nommer.

Les juifs ont plusieurs synagogues en Égypte , & sur-tout au Caire : on en compte jusqu'à trente-sept dans cette ville , une , entre autres , qui a , dit-on , plus de seize cens ans d'antiquité : on y conserve deux anciens manuscrits des loix , & un de la bible. Les juifs prétendent que celui-ci a été écrit de la main d'Esdras , qui , n'ayant osé , par respect , y placer le nom de Dieu , trouva le lendemain toutes les lacunes remplies , ce saint nom

y' ayant été tracé par une main invisible. On conserve ce manuscrit dans une niche couverte d'un rideau , & placée à dix pieds de hauteur. Un grand nombre de lampes brûlent continuellement devant elle ; & il n'est pas plus permis de toucher à cette niche , qu'il ne le fut autrefois de porter la main à l'arche d'alliance. Quant aux usages des juifs , ils sont à peu près les mêmes que par-tout ailleurs.

Il y a de deux sortes de chrétiens en Egypte , les grecs & les cophites. Ceux-ci sont les plus nombreux & les plus puissans. Je vous ai dit que S. Marc est regardé comme le premier évêque d'Alexandrie. Les profélytes qu'il avoit faits se retirèrent à Coptus & dans les lieux circonvoisins. On croit que c'est de là qu'ils ont retenu le nom de *Cophites*. Ils ont un patriarche demeurant à Alexandrie , où réside aussi celui des grecs. Ces deux partis sont schisme avec l'église romaine , sans pour cela être plus d'accord entre eux. Quant à leurs cérémonies , elles sont à peu près semblables. On prétend que le langage cophite est l'ancien égyptien fort corrompu. C'est dans cette langue , que les liturgies des cophites sont écrites : il n'y a que quelques-uns de leurs prêtres qui savent les expliquer ;

la plupart des autres ne savent pas même les lire. Ils apprennent leurs longs offices par cœur , à force de les entendre répéter. L'épître & l'évangile se lisent en deux langues , en cophite & en arabe. Les jours de grandes fêtes , on récite des leçons en chaire ; & tous les ans le patriarche fait une courte exhortation. A l'égard des prêtres , leur ignorance les dispense de prêcher.

Quoique l'église d'Alexandrie soit séparée de celle de Rome , elle s'accorde avec elle dans les principaux points de la religion. Elle admet les mêmes sacrements , & en même nombre que nous ; elle croit la transsubstantiation , l'invocation des saints , le culte des images ; elle reconnoît la primauté du pape , &c. Mais elle a des coutumes qui lui sont particulières , & qu'elle fonde ordinairement sur quelques raisons ou de l'écriture , ou de l'évangile , ou de la tradition qui leur apprend que S. Marc en a usé de même. Ils ne font le signe de la croix , qu'avec un doigt seulement. Ils ôtent leurs souliers en entrant dans l'église ; ils n'ont que l'usage des cloches de bois. Parmi leurs différens carêmes & les jeûnes qu'ils ont en grand nombre , celui qu'ils appellent le *jeûne d'Heraclius* , a été

ſingulièrement inſtitué. Pour engager cet empereur , qui avoit promis une ſauvegarde aux juifs de la Paleſtine , à rétracter ſa parole , parce qu'ils s'étoient joints aux Perfans pour faire mourir les chrétiens , ils s'obligerent , pour eux & pour toute leur poſtérité , de jeûner pour lui une ſemaine entiere juſqu'à la fin du monde : ce que le prince ayant accepté , il fit maſſacrer tous les juifs de la Paleſtine. Ce jeûne ridicule s'obſerve encore actuellement.

Les chrétiens d'Alexandrie ont retenu , pour les filles , l'uſage de la circoncifion ; mais ils n'ont plus celui du calice de ſuſpicion pour les femmes. Les maris , qui les ſouſçonnoient d'adultere , leur faiſoient avaler de l'eau ſoufrée , dans laquelle ils mettoient de la pouſſiere & de l'huile de la lampe de l'églife : ils prétendoient que ſi l'épouſe étoit coupable , elle ſouffroit des douleurs inconcevables dans les entrailles , & que par-là on connoiſſoit la vérité. Cet uſage peut avoir donné lieu à la comédie de la *Coupe enchantée*.

La coutume de n'adminiſtrer le bap-tême que le vendredi ſaint , eſt encore abolie dans cette églife , depuis qu'un enfant que ſa mere apportoit en cette ville pour ce ſujet , étant tombé malade

en chemin , fut baptisé avec du lait & du sang de cette femme , qui craignoit de le voir mourir sans baptême. Aujourd'hui on baptise indifféremment en tout tems.

Peu de chrétiens ont moins de respect pour les églises , & y restent plus long-tems que ceux d'Egypte : ils y passent les nuits qui précèdent les grandes fêtes , & les jours à se tranquilliser ou à se divertir. Ils sont ennemis mortels des chrétiens grecs , & ne traitent pas mieux les chrétiens d'Europe. Si l'on administre l'extrême - onction à un cophte , le prêtre oint en même tems toutes les personnes qui sont présentes , afin que le malin esprit n'en puisse pas prendre possession. Ils s'abstiennent , comme les juifs , de manger du sang , & des animaux étouffés. Leur confession est générale , comme dans la primitive église. Ils ont l'habitude de se faire souvent des croix sur les bras avec de la poudre. Quand on leur demande s'ils sont chrétiens , ils montrent ces croix. C'est , en effet , la seule preuve qu'ils puissent donner de leur doctrine. Ils sont persuadés que l'ame va au ciel au bout de quarante jours ; cependant ils prient pour les morts long-tems après ce délai. Ils n'ont point d'images gravées ,

si ce n'est un crucifix ; mais ils ont des tableaux , devant lesquels ils se prosternent. Ils baptisent, confirment & communient les enfans , quarante jours après la naissance si c'est un garçon , & vingt-quatre si c'est une fille. Pour les communier , le prêtre leur met le bout de son doigt dans la bouche , après l'avoir trempé dans le calice rempli de vin consacré. On marie les jeunes gens à sept ou huit ans ; mais ils n'habitent ensemble qu'à douze. La circoncision est en usage parmi ces chrétiens , comme parmi les Turcs & les Juifs.

Le dimanche est observé avec une attention rigoureuse : il en est de même des jours de jeûne. Ils ne mangent ni œufs, ni lait, ni beurre, pas même d'huile. Le jour du vendredi saint, ils s'abstiennent de toute nourriture pendant vingt-cinq heures.

Pour obtenir de manger des œufs en carême, ils élèvent leur patriarche dans une chaire, & le prient de leur accorder cette permission. Le prélat la refuse d'abord ; & on lui demande, s'il veut qu'on le jette par terre ? Cette question se répète jusqu'à trois ou quatre fois. Enfin le pontife accorde la permission, comme s'il craignoit que la menace ne fût effectuée.

Les Cophthes obtiennent plus facilement la liberté de répudier leurs femmes & de se remarier : on prétend même qu'en cas de refus du patriarche , un simple prêtre peut l'accorder. Si celui-ci la refuse , ils ont recours au cadi. Cette coutume est pratiquée par les chrétiens dans toute la Turquie : aussi le divorce public n'est-il nulle part plus commun qu'en Egypte. Je dis public, parce qu'en France, où ce divorce n'est pas connu , il en existe un autre non moins réel , & encore plus souvent usité.

On vient de m'interrompre , pour me faire voir la suite d'une gageure qui me rappelle les paris des Anglois pour la course des chevaux. Celui dont je vais vous parler , est ici fort commun parmi les crocheteurs. Deux d'entre eux ont parié , il y a quelques jours , à qui porteroit plus long-tems une outre remplie d'eau & de fable , du poids de cent trente livres , sans se reposer , sans quitter un moment son fardeau , sans s'appuyer dans aucun endroit , sans même pouvoir mettre la main contre un mur ou contre la terre. La gageure étoit de dix pistoles. Le premier a porté son outre soixante-cinq heures de suite ; on l'a vu pendant tout ce tems là marcher nuit & jour par la ville , précédé d'un tambour

& fui vi de la populace. Il mangeoit en marchant ; & , pour s'empêcher de dormir , il prenoit beaucoup de café. Comme plusieurs de ceux qui le suivent ont parié , les uns pour lui , les autres pour son adverfaire , ils observoient attentivement s'ils ne manquoient point à quelqu'une des conditions. Son antagoniste est entré dans la lice huit jours après , & a porté le même fardeau pendant soixante-sept heures , parce que la gageure étoit pour soixante & douze ; mais l'outre a crevé avant les trois jours expirés. Cependant on l'a déclaré victorieux ; & le prix lui est adjugé. Ses camarades , & ceux qui ont parié pour lui , le promettent par toute la ville , revêtu d'un caftan de la garde-robe du pacha ; & il n'y a point de personnes distinguées par leur rang ou par leurs richesses , qui ne lui fassent quelque présent. Ces fortes de gageures ont du moins cela d'avantageux pour ceux qui les font , que , soit qu'ils gagnent ou qu'ils perdent , ils donnent une grande idée de leur force ; & les marchands les emploient plus volontiers que d'autres , quand il s'agit de porter loin des fardeaux fort pesans ; au lieu que les Anglois ne retirent de leur victoire , que le prix de la gageure.

On voit ici la plupart de nos animaux domestiques , tels que les chevaux , les ânes , les mulets : on y voit aussi des gazelles , des chameaux & des tigres. Mais l'animal qui fait le plus de ravage , est l'hippopotame ; il prend naissance dans l'Ethiopie , & descend , le long des bords du Nil , dans la haute Egypte : il désole les campagnes , mange ou détruit les moissons ; mais sur-tout il fait la guerre aux hommes , les foule aux pieds , les étouffe avec ses jambes qui sont fort grosses & fort courtes , & boit seulement leur sang. Un homme debout dans le ventre de cet animal , ne pourroit , dit-on , lui toucher le dos avec sa main.

Le Nil produit à peu près les mêmes especes de poissons , qui se rencontrent dans d'autres rivières ; mais ce qui le distingue principalement , est la multitude des crocodiles. Pour les prendre , on contrefait les cris de quelque animal , à certaine distance : le crocodile ne manque pas d'accourir au bruit ; alors on lui enfonce dans le corps un crampon , auquel est attachée une corde : on le laisse se replonger dans le fleuve , où il perd tout son sang ; ensuite on le tire sur le rivage ; on lui met une perche dans la gueule , & on lie ensemble ses deux mâchoires,

dans la crainte qu'il ne soit encore vivant. Il ne paroît pas que le crocodile puisse être détruit par le rat de Pharaon. C'est le nom d'un petit animal à peu près de la taille d'un furet , qui , à ce que certains gens croient , entre dans le corps du crocodile , & lui ronge les entrailles ; mais il y a plus d'apparence qu'il ne s'attache qu'à détruire ses œufs après les avoir déterrés. Il est rare que ces animaux descendent jusqu'au Caire ; ce que les religieux d'un couvent placé au-dessus, ne manquent point d'attribuer à la protection de S. Antoine & à leurs prières.

Il y a une autre espèce de crocodile. Celui-ci est entièrement terrestre ; il vit & se cache dans les grottes & les cavernes des montagnes voisines du Nil. On le nomme *Worale*. Sa longueur est de quatre pieds, sur huit pouces de largeur ; sa langue est fourchue , & il la darde comme les serpens ; mais il n'est point dangereux. Il manque de dents ; ne vit que de mouches & de petits lézards , & dort aussi long-tems que dure l'hiver.

Les médecins , dit-on , font grand cas des vipères de cette contrée. Il y en a de deux sortes : l'une assez semblable aux autres vipères , l'autre qui a des cornes aareilles à celles du limaçon , avec cette

différence, qu'elles font d'une nature de corne. Les deux especes font jaunâtres, & de la couleur du sable, dans lequel vivent ces reptiles : au surplus, leur morsure, ni celle du serpent, ni même celle du scorpion, ne font pas ici fort dangereuses. Les Arabes les touchent avec assurance, les caressent & les portent dans leur sein : il se trouve même des gens qui dévorent le serpent tout crud, & le croient meilleur en hiver qu'en été. Selon eux, sa chair échauffe trop dans cette dernière saison ; c'est le seul défaut qu'ils y trouvent. A l'égard de la salamandre, autre reptile très-commun dans la haute Egypte, sa piqure est absolument mortelle. Les chauves-fouris, surtout celles qui habitent les vieux bâtimens, sont extrêmement grandes : quelques-unes ont deux pieds de long, depuis le bout d'une aile jusqu'à l'extrémité de l'autre.

Ce pays ne produit point de faisans ; mais on y voit un grand nombre de perdrix différentes des nôtres pour la couleur. On y tue aussi beaucoup de cailles, de bécasses, de bécassines & de becfigues. Les étangs sont remplis de canards & d'oies sauvages. Ces dernières ne ressemblent point à celles d'Europe. Pour attra-

par les canards, un homme se couvre la tête avec une citrouille vuïdée, marche dans l'eau, & arrive jusqu'à ces oiseaux aquatiques. Ceux-ci ne s'effarouchent point à la vue de la citrouille; ils l'attendent, & laissent ainsi au chasseur la facilité de les saisir par les pattes. L'autruche est également très-commune en Egypte. Les Arabes en tirent une huile qu'ils regardent comme un remede contre la paralyfie, les rhumatismes & les humeurs froides. Tantôt on l'applique comme un onguent; tantôt on la fait prendre comme une médecine.

Il n'y a nulle part autant de poulets qu'au grand Caire: comme on y fait couver les œufs sans poules, on y voit éclore sept ou huit mille pouffins à la fois. On se sert pour cela de fours échauffés à un degré convenable. On y met, sur des nattes, autant d'œufs qu'on veut de poulets; mais il ne doit y avoir que deux rangs, les uns sur les autres, ou quelquefois trois dans l'endroit le plus chaud. Le vingtieme jour, ou le vingt-deuxieme au plus tard, les poulets sont éclos: ils ne mangent rien le premier jour; mais le second, ils commencent à prendre de la nourriture; & avec beaucoup de soins, ils ne manquent jamais de réussir.

Les Egyptiens adoroient plusieurs fortes d'oiseaux. Celui pour qui ils ont eu plus de vénération, est l'ibis, appellé aujourd'hui *belfory*. C'est un très-bel animal ; il est de plus très-utile : on dit qu'il délivre le pays d'un grand nombre de serpens, que la terre produit quand les eaux se sont retirées. Il y a aussi une espece de grand faucon brun, qui n'est ni sauvage ni oiseau de proie : on le voit très-souvent confondu parmi les pigeons & vivre paisiblement avec eux. Les peuples adoroient en lui le Soleil, ou Osiris, dont l'éclat & le brillant de ses yeux leur sembloit être l'emblême. Ils lui avoient bâti plusieurs temples magnifiques. On dit que les Turcs eux-mêmes ne tuent jamais ces fortes d'oiseaux. Ils ont aussi une espece de vénération pour les chats, animaux qui eurent également leur part dans l'ancien culte des Egyptiens. On portoit le zele si loin à cet égard, qu'un soldat revenant de faire la guerre dans un pays étranger, se chargeoit de chats & de vautours, quoiqu'il manquât souvent du nécessaire. En un mot, si un pere de famille eût vu sa maison en feu, il l'eût laissé brûler, il eût même oublié ses propres enfans, pour s'attacher à sauver son chat. On voit encore

aujourd'hui plus d'un hôpital fondé en faveur de ces animaux ; & , par un contraste auffi injufte que bifarre , le chien , cet animal fi fidele , fi rempli d'attachement pour fon maître , n'éprouve que de mauvais traitemens. On en trouve un grand nombre dans les rues ; mais jamais ils n'entrent dans les maifons. Ce qu'il y a de fingulier , c'eft qu'ils font en quelque forte divisés par peuplades qui ne fe mêlent point : chacun refte dans le canton où il eft né ; & fi quelqu'un ofe transgreffer cette loi , & paffer d'une république à l'autre , il eft reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

Il feroit inutile de rappeler que l'Egypte fut autrefois extrêmement fertile en grains : elle l'eft beaucoup moins aujourd'hui , faute de culture. Une des chofes qu'on y prife le plus , c'eft l'eau du Nil ; & en effet elle m'a paru délicieufe , quoique peut-être un peu douce. Pour en boire plus fouvent & avec plus de plaifir ; les Turcs provoquent la foif , en mangeant du fel ; ils difent que , fi Mahomet eût goûté de cette eau , il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir , afin d'en pouvoir toujours boire. Un Egyptien éloigné de fa patrie , & qui doit y retourner , ne parle que du

plaisir qu'il aura de favouer l'eau du Nil. Quand un étranger revient en Egypte , après avoir été long-tems absent , on lui applique ces paroles passées en proverbe : quiconque a bu une fois de l'eau du Nil , doit en boire une seconde. Ces eaux sont d'ailleurs la source des plus grandes richesses du pays : c'est leur débordement qui le fertilise. Les habitans assurent qu'elles commencent à s'élever tous les ans le même jour , qui est le 18 ou le 19 de Juin. Le grand-seigneur ne peut exiger aucun tribut, que l'eau ne soit montée jusqu'à une certaine hauteur , indiquée par le Mekkas dont j'ai parlé : c'est alors un présage d'abondance. Le peuple se livre à la joie. On fait une figure de terre de la grandeur d'un homme ; & on la précipite dans l'eau. On y jettoit autrefois une jeune fille ; & sa mort étoit un tribut de reconnoissance qu'on payoit à ce fleuve. L'usage moderne est moins barbare , quoique peut-être aussi ridicule. En voici un autre qui n'est que singulier ; c'est celui que les Egyptiens emploient pour traverser le Nil. Deux hommes sont assis sur une boîte de paille , tandis qu'une vache les précède à la nage. L'un d'eux tient d'une main la queue de la vache ; de l'autre il

dirige une corde attachée aux cornes de l'animal : en même tems l'autre homme , placé derrière le premier , gouverne avec une petite rame. Il est encore d'autres moyens de traverser ce fleuve : mais , dit un de nos grands poètes ,

Le secret d'empêcher est celui de tout dire.

M. de Voltaire , tout grand qu'il est , n'espéroit pas, fans doute, de voir citer ses ouvrages au bord du Nil. Ce pays , qui n'a peut-être jamais produit aucun poète, ne me paroît pas devoir jamais être à portée de goûter les nôtres. Nous nous disposons à le quitter incessamment, pour aller en Barbarie. Ainsi, Madame, je vais me rapprocher de vous ; mais ce sera pour m'en éloigner encore ; car , des côtés d'Afrique , nous comptons nous embarquer pour les isles de l'Archipel. Ce sont toujours les occasions qui nous déterminent ; & nous en trouvons une qui nous conduit à Tripoli. Quand on voyage par curiosité , on est indifférent sur la route qu'on doit suivre , pourvu qu'on arrive à son but.

Je suis, &c.

Du grand Caire , le 10 juillet 1736.

LETTRE VIII.

LES ÉTATS BARBARESQUES.

IL s'agit, Madame, de faire actuellement un tour en Barbarie. J'ai promis de vous épargner les détails peu intéressans, ou qui se supposent d'eux-mêmes. Il faut mettre de ce nombre certains préparatifs indispensables, certains arrangemens domestiques, beaucoup plus essentiels pour ceux qui voyagent, que pour ceux qui lisent. Notre société étoit toujours la même; & il y avoit été résolu d'une commune voix, de parcourir les côtes d'Afrique, c'est-à-dire, les royaumes de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc, &c, en un mot, les États Barbaresques.

Les Romains, à l'exemple des Grecs, traitoient de barbares toutes les nations étrangères: aussi, quand ils eurent entièrement subjugué cette partie de l'Afrique, appelée *la Mauritanie*, le nom en fut changé en celui de *Barbarie*, nom que conserve encore, parmi nous, cette patrie d'Annibal.

L'état de Tripoli est peu considérable, & ne figurera, dans cette lettre, que

'B A R B A R E S Q U E S. 163
comme un lieu de passage pour arriver à Tunis. Tripoli , capitale du royaume de ce nom , est située sur la côte de la Méditerranée ; elle se divise en vieille & en nouvelle ville. Celle-ci est très-peuplée , quoique d'une grandeur médiocre. Les murs qui l'entourent sont flanqués de tours pyramidales , & munis de gros canons. La vieille ville est presque entièrement ruinée : cependant elle conserve encore certaines marques de son ancienne splendeur. J'admire sur-tout un certain arc de triomphe , dont malheureusement près de la moitié est enterrée dans le sable. Tout l'édifice est de marbre blanc : le ciment ni la chaux ne sont employés pour rien dans sa construction. Les marbres qui le composent , sont assis sur des platines de plomb , & liés avec des crampons de fer ; ils ont environ cinq à six pieds d'épaisseur en carré. Il y a encore un autre motif pour présumer que ce bâtiment ne sera pas si-tôt détruit ; c'est la superstition des habitans. Ils disent qu'un prince ayant voulu en ôter quelques pierres , il se fit un tremblement de terre épouvantable , & qu'il survint ensuite une pluie de sable qui enfêvelit les ouvriers. C'est à peu près ce qu'on raconte de ceux qui ont voulu rebâtir le temple de Jérusalem.

Les religieux Franciscains ont à Tripoli une très-belle église ; & ils en jouissent paisiblement : leur maison renferme aussi un hôpital pour les esclaves chrétiens , lorsqu'ils sont malades. Un hôpital est d'un grand secours à Tripoli , la peste y étant plus fréquente qu'ailleurs , & y faisant , pour l'ordinaire , de grands ravages.

Tout cet état est gouverné par un dey , sous la protection du grand-seigneur , auquel il paie un tribut annuel. C'est en partie par le commerce d'étoffes de soie , & par celui du safran , que subsiste cette république. Le safran se tire de la montagne de Garion , située au midi de la ville : c'est là qu'il croît plus beau & meilleur qu'en aucun autre lieu connu ; mais la principale richesse des habitans vient de leurs pirateries. En 1681 , M. du Quesne eut ordre de châtier ces corsaires. Le grand-seigneur ménagea , en faveur de cette nation , un traité qu'elle rompit bientôt après : elle en fut punie par le maréchal d'Estrées , qui bombarda & désola la ville.

Les principales villes du royaume de Tripoli sont Capez , Elhama & Ougela. La première est grande & bien fortifiée , mais presque déserte : elle fit grande

figure du tems des Romains ; son nom étoit alors Tacape, & celui du fleuve qui la traverse , Triton. Il prend sa source dans un désert sablonneux , & se jette dans la Méditerranée. Ses eaux sont si chaudes , que , pour les boire , il faut les laisser reposer pendant une heure. Celle dont s'abreuvent les habitans d'Elhama , l'est encore plus. Il faut l'exposer vingt-quatre heures à l'air , pour la rendre potable.

Aux environs d'Ougela , est un pays désert , mais renommé par une pétrification totale d'arbres , de plantes , de fruits , d'animaux , & même d'hommes. C'est de là que furent apportées en France , à M. de Pontchartrain , plusieurs branches de palmier & d'olivier , avec leurs feuilles & leurs fruits ; le tout parfaitement pétrifié , & sans avoir changé de couleur. On lui présenta avec des rameaux de mêmes arbres , non pétrifiés ; l'on ne pouvoit, dit-on, les distinguer des autres, que par le toucher & la pesanteur. C'est encore dans le royaume de Tripoli , qu'a été trouvée la belle statue de marbre d'une Vestale , qui est aujourd'hui dans la galerie de Versailles.

Toute la marine de ce petit royaume consiste en un vaisseau & cinq ou six pe-

tites galiotes. On dit que , de tous les Etats Barbaresques , celui de Tripoli est le plus exact observateur des traités, sans doute parce qu'il est le plus foible.

Nous continuâmes notre route , mais toujours sans nous éloigner des bords de la mer. Peut-être est-il à propos de retracer l'image de notre petite caravane ; elle n'étoit composée que de gens à nous , & d'un guide pour la diriger. Figurez-vous cet homme devant nos pas , huit domestiques les suivant , occupés à conduire quelques mulets & deux chameaux chargés de bagage & de provisions ; M. de S disputant avec le docteur ; moi causant avec le marquis , & ce même docteur jettant sur nous , de moment à autre , un regard pour demander notre approbation ; vous aurez alors une idée complete de notre façon de voyager.

Il faut , pour arriver aux frontieres de Tunis , traverser un désert affreux ; on n'y trouve ni bois ni eau. Le canton qui suit n'est guere plus facile à parcourir : les villages sont séparés par un lac ou par des sables mouvans. Les caravanes risqueroient d'être englouties dans ces sables , sans quelques troncs de palmiers , plantés de distance en distance , pour diriger leur marche. On voit dans ce lac

B A R B A R E S Q U E S. 167

beaucoup d'espèces d'isles , une entre autres , qui est assez grande , & couverte de dattiers. On dit qu'ils furent plantés par une armée d'Egyptiens , qui se nourrit ensuite du fruit de ces arbres.

Nous parvînmes , non sans peine , à Gassa , ville bâtie dans un lieu solitaire , au milieu des montagnes. Le passage des environs est très-agréable : il est arrosé par trois fontaines qui se réunissent , & forment un ruisseau que les habitans se partagent entre eux , pour arroser leurs plantations. Les murs des maisons de la citadelle ont été construits des débris de l'ancienne magnificence de cette ville : on y voit beaucoup d'autels , & des colonnes de marbre granit. C'étoit une des principales places du royaume de Jugurtha.

Je me borne à jeter un coup-d'œil sur les lieux les plus célèbres qui s'offrent sur mon passage. On trouve à Jemme un grand nombre d'antiquités , entre autres un vaste amphithéâtre. C'est dans cette ville que Gordien fut élu empereur ; & nos deux savans parurent s'accorder à dire que cet amphithéâtre étoit son ouvrage. Il en est digne par sa magnificence : les dehors subsistent en leur entier , l'intérieur est un peu endommagé. Depuis

Jenme jufqu'à dix à douze lieues en avant, on ne voit que ruines magnifiques : tel eft, en particulier, un bel arc de triomphe d'ordre corinthien. Il eft compofé d'une grande arcade, & de deux autres plus petites à côté. Pour y arriver, on paffe fous un vafte portique du même ordre, auprès duquel fe trouvent trois temples ruinés, mais qui laiffent encore appercevoir des reftes de goût. Médéa, petit port de mer, en offre un très-grand nombre. Je ne vous en parle tout-fois, que parce qu'il y avoit aux environs, la tour ou maifon de campagne d'où Annibal s'embarqua, après s'être fauvé de Carthage. Avant que d'arriver à Tunis, nous vifitâmes auffi plufieurs lieux, qui tous méritent l'attention des antiquaires, mais dont le détail pourroit fatiguer la vôtre.

Nous voici donc à Tunis, qui donne fon nom à un royaume. Cette ville eft ancienne, & fut tour à tour poffédée par les Carthaginois, les Romains & les Vandales. Ces derniers la faccagerent; les Arabes l'inonderent enfuite, & après eux, les Maures chaffés d'Espagne par Ferdinand & Ifabelle. Un des princes de cette race, détroné par l'audacieux Barberouffe, fut rétabli par Charles-Quint. Dès-lors, cet

état

état devint tributaire des Espagnols , sur qui Selim II l'enleva. Depuis ce tems , il est resté sous la protection du grand-seigneur & le gouvernement d'un Dey. Ce royaume a quatre-vingt-dix lieues de long , sur environ soixante-dix de large : il est divisé en huit provinces , qui toutes ensemble forment deux districts , celui d'été & celui d'hiver. On les nomme ainsi , parce que le Dey assigne chacune de ces saisons , pour faire sa visite dans le district qui en porte le nom. C'est le circuit d'hiver que nous avons à peu près parcouru , en allant à Tunis. Nous nous proposâmes de visiter également celui d'été ; mais auparavant nous voulûmes connoître la capitale.

Tunis est située dans une belle plaine , & forme un quarré-long d'environ une lieue de tour : elle a trois fauxbourgs qui , avec la ville , comprennent , dit-on , plus de vingt mille maisons habitées. On voit , au milieu de cette capitale , une grande place environnée de boutiques : celles des parfumeurs restent ouvertes jusqu'à minuit. Il est rare que les maisons aient plus d'un étage , & plus rare encore qu'elles soient bien meublées : on n'y voit ni chaises ni tapisseries ; on y remarque seulement quelques peintures à

la mosaïque , & certains chiffres arabes. Quant à la forme extérieure des maisons, tous les toits sont plats & en terrasse , selon la coutume des Orientaux ; coutume bien préférable à celle que le climat ou une vieille routine nous fait encore suivre en France.

Les murailles de Tunis ont soixante pieds de hauteur , & sont flanquées de plusieurs tourelles. Un des principaux ornemens de cette ville est une superbe mosquée , avec une tour fort élevée & d'une belle architecture. La citadelle est très-vaste , & bâtie sur une éminence , à l'ouest de la ville. C'est un ouvrage de Charles-Quint , & , après lui , de don Juan d'Autriche , son fils naturel ; mais cet édifice menace ruine. On voit encore une place qui a conservé le nom de cet empereur ; c'est celle où campa ce monarque , lorsqu'il se rendit maître de Tunis.

Cette ville a plusieurs petites écoles , & même plusieurs grands collèges. L'alcoran y tient lieu de tous les livres ; & la religion musulmane , de toutes les sciences. La plupart des mosquées y jouissent de revenus considérables ; elles renferment des dignités qui répondent à celles de nos chapitres , avec la différence qu'il est raisonnable d'y mettre. ¶

n'y a , ni à Tunis , ni dans les environs , aucun moulin , soit à vent , soit à eau ; point de fontaines , point de puits , point de ruisseaux : on n'y boit que de l'eau de citerne. En récompense , les jardins y sont grands , beaux , bien cultivés , & peuplés d'arbres à fruits , de citronniers , d'orangers , &c. On chauffe les fours & les bains avec du mastic , du myrte , du romarin , & d'autres plantes aromatiques ; ce qui parfume l'air & corrige l'influence des vapeurs qui s'élevent des marais voisins. Le lac ou golfe , sur lequel la ville est bâtie , a trois lieues de longueur sur deux de large : il communique à celui de la Goulette , mais par un canal si étroit , qu'une galere ne peut y passer. Le palais du Dey est situé à quatre milles de Tunis. On prétend qu'avec les bains & tous les logemens qui en dépendent , ce palais seul a une lieue de tour. Nous n'en visitâmes qu'une foible partie ; encore fallut-il attendre un jour d'audience publique. Les souverains Orientaux ne laissent pas pénétrer dans leurs palais avec la même facilité que ceux d'Europe.

Après quelques jours de repos , nous reprîmes nos observations : nous allâmes , à quelque distance de cette capitale , visiter le sanctuaire de Seydydoule ; c'est le

tombeau d'un saint très-révéré des Maures. On y remarque trois morceaux contigus d'un pavé de mosaïque , travaillé avec beaucoup de symmétrie & de proportion : il offre des figures de chevaux , d'arbres , d'oiseaux & de poissons. Le fond en est beau , les couleurs en sont bien ménagées. Le cheval y est représenté dans une attitude noble & fiere : les oiseaux sont des faucons & des perdrix ; les poissons représentent le mulot & la dorade ; les arbres , des palmiers & des oliviers : tous ces objets sont imités avec beaucoup de naturel. Est-ce l'ouvrage des Sarrazins , comme l'assuroit le docteur ? Est-ce un prétoire Romain , comme le soutenoit M. de S..... ? C'est ce que j'ignore , & ce dont nos savans ne purent convenir entre eux ; mais deux savans peuvent-ils convenir de rien ?

A quelques lieues plus loin , est l'ancienne Aquilaria. On voit , dans ses environs , une montagne creusée avec beaucoup de soin. Depuis le niveau de la mer jusqu'à la hauteur de trente pieds , elle est soutenue par des piliers & des arcades qu'on a laissé subsister à dessein. Dans certains endroits , elle est percée de manière que l'air y passe librement : ce sont

les carrieres qui avoient servi à bâtir l'ancienne Carthage, & presque les seules marques visibles que Carthage ait existé.

En effet, Madame, à peine apperçoit-on quelques traces de cette ancienne rivale de Rome. Il ne subsiste ni arc de triomphe, ni morceaux curieux d'architecture, qui puissent en rappeler le souvenir : il faut même avoir présentes les anciennes descriptions qu'on en a faites, pour se rappeler sa situation. Carthage étoit bâtie sur trois montagnes assez élevées ; elle s'étendoit jusqu'à Sal-Karah, où l'on voit encore quelques canaux si ingénieusement pratiqués, que l'eau s'y introduit par filtration. Ces aqueducs la conduisoient dans les réservoirs de Carthage, à travers d'une suite de montagnes & de vallées, & dans une étendue de plus de soixante milles. Tous ces réservoirs étoient contigus, & communiquoient de l'un à l'autre : leur grandeur étoit d'ailleurs égale ; ils avoient chacun cent pieds de long, vingt de large & trente de profondeur. Ce sont là les seuls monumens échappés à la destruction générale ; c'est tout ce qu'on peut dire aujourd'hui sur cette ville, qui a exercé la plume de tant d'écrivains, & mis Rome à deux doigts de sa perte.

Nous recherchâmes aussi les restes d'une autre ville moins considérable que Carthage, mais célèbre par le suicide de Caton. Vous devinez bien que je veux parler de l'ancienne Utique; mais ce ne fut que par conjectures, que nous nous arrêtâmes à Biserte. Les vestiges d'une foule de bâtimens superbes, de quelques citernes magnifiques, & d'un grand aqueduc, nous firent présumer que Biserte étoit autrefois Utique. Au surplus, nous fûmes enchantés des environs de cette ville: ils forment une suite de plantations d'oliviers, & des bosquets les plus rians.

Nous visitâmes quelques autres places dont je vous épargnerai la description; elles font partie du district d'été, qui en contient un plus grand nombre que celui d'hiver. Le sol y est d'ailleurs plus abondant, le peuple plus affable & plus gai. On prétend que ce sont, de tous les Africains, ceux dont le commerce est le plus doux & le plus facile. Il en faut dire autant des habitans de Tunis. On peut attribuer cette douceur de caractère à celle du climat. L'air qu'on y respire est très-pur & très-sain: rarement la peste y fait-elle ses ravages, tandis qu'elle désole si souvent les autres états de Barbarie. Le terroir y est aussi très-

B A R B A R E S Q U E S. 175
fertile ; mais les Maures font paresseux ,
& sur-tout découragés par la tyrannie
des Turcs. Ces derniers ne leur permet-
tent point de cultiver au-delà d'une cer-
taine quantité de terres , c'est-à-dire , au-
tant qu'il en faut pour les faire subsister.
Les Maures entendent fort peu l'agri-
culture ; à peine marquent-ils les sillons
avec la charrue : ils se servent indifférem-
ment de bœufs , de mulets ou de cha-
meaux pour la conduire. Ils prennent
très-peu de foin de leurs bestiaux , les
nourrissent mal , & ne les mettent jamais
à couvert , même dans le tems le plus
rude. Il est vrai qu'ils regardent comme
un crime énorme , de surcharger un cha-
meau : à cela près , ils l'emploient à une
infinité d'usages , & en retirent les plus
grands services. Rien de plus docile &
de plus doux que ces animaux. Un en-
fant peut les charger & les conduire en
toute sûreté : ils portent le double de la
plus forte mule , & font de très-petite
dépense ; un chamcau peut même sup-
porter la faim & la soif durant plusieurs
jours.

Les chevaux de Barbarie font connus
dans toute l'Europe : ils font petits , mais
vigoureux , & conservent leur force du-
rant vingt-cinq à trente ans. Ils surpas-

font, à cet égard, les chevaux Espagnols; mais ils n'en ont ni le port ni la vitesse. Les bestiaux, la volaille & le gibier propres pour la table, ne sont point rares dans ce pays; mais ils n'ont pas la même qualité que les nôtres. A Tunis, le bœuf n'est bon que six mois de l'année; le mouton a l'odeur forte; à l'égard du veau, les Maures n'en font aucun usage: ils trouvent même étonnant que les chrétiens tuent cet animal avant son parfait accroissement; tems, disent-ils, où il fournit une quantité de viande bien plus considérable. Ce raisonnement n'est pas d'un convive délicat: je ne le crois cependant pas d'un Barbare.

Le pain qu'on fait à Tunis, est blanc & de fleur de farine. Il est pour les gens aisés une sorte de mets dont ils font souvent usage; c'est une confection d'herbes fort chere, mais si propre à réjouir l'imagination, que quiconque en a mangé une seule once, est gai le reste du jour, & ne redoute aucun péril. Quant au peuple, il use de farine d'orge, pétrie & cuite dans de l'eau & du sel, qu'il détrempe ensuite dans de l'eau & du beurre. Les plus pauvres vivent encore plus mal; leur nourriture est un mélange de farine d'orge crue, d'eau & d'huile, dans lequel

on met du jus de citron : c'est un manger sain & rafraîchissant , mais peu agréable. J'en parle d'après l'expérience ; j'ai voulu goûter de tous ces différens mets.

Les Maures pensent autrement que nous à l'égard des jardins : les leurs ne sont que des enclos d'arbres , sans allées ni compartimens. Ils disent que la peine de planter est assez grande , sans y joindre encore celle qu'exige cette symmétrie. Il y a près de Tunis & de Biserte , quelques vignes qui produisent de bon raisin. Les Turcs le vendent aux esclaves chrétiens ; ceux-ci en font du vin , & ensuite le revendent fort cher aux Turcs & aux Maures , à qui leur loi défend d'en boire.

Les Tunisiens commercent avec plusieurs nations de l'Europe , & sur-tout avec la France ; ils en tirent des draps , du vermillon , du sucre , du poivre , du girofle , du vin , de l'eau-de-vie , du papier , du fer , de l'acier , des quincailleries , &c. Ils donnent , en échange , du bled , de l'huile , des fèves , des lentilles , de la cire , de la laine , des cuirs & du marroquin. Tout vaisseau marchand qui entre dans la rade de Tunis , salue de trois coups de canon le château de la Goulette ; si c'est un vaisseau de guerre , la Goulette commence par le saluer , &

sur le champ on a soin de renfermer tous les esclaves de la ville. La raison, c'est que si l'un d'eux trouvoit le moyen de se sauver sur ce bâtiment, on ne seroit point en droit de le réclamer.

Deux des principales branches du commerce des Tunisiens sont les caravanes de Salé & de Gadèmes. Cette dernière ville n'a que deux rues, mais d'une longueur prodigieuse. La maniere dont ses habitans commercent avec les Negres leurs voisins, est singuliere. Les uns & les autres se rendent à une montagne de la Nigritie, & restent chacun de leur côté. Les Gadémois s'avancent jusqu'au milieu de la montagne, y étalent leur marchandise, & se retirent. Les Negres arrivent à leur tour, examinent ce qu'on leur apporte, placent sous chaque chose la quantité de poudre d'or qu'ils veulent en donner, & s'en retournent à leur poste. Ceux de Gadèmes reviennent une seconde fois; & si la poudre d'or, laissée par les Negres, leur paroît équivalente au prix qu'ils ont marqué sur leurs marchandises, ils prennent la poudre, & laissent ces dernières. Si au contraire cette poudre leur paroît insuffisante, ils n'y touchent point, & s'en retournent de nouveau. Les Negres ne

manquent pas d'y faire l'addition convenable, & n'emportent les marchandises que quand la poudre a été elle-même enlevée. Que pensez-vous de cette maniere de négocier entre deux nations qu'il nous plaît d'appeller Barbares ?

Le royaume de Tunis est peuplé de Turcs, de Maures, de Juifs & de Chrétiens. Les Turcs forment, en quelque sorte, le plus petit nombre, & ne sont même que le rebut de leur nation : cependant ils tiennent, pour ainsi dire, celle des Maures dans la servitude. Ceux-ci habitent les villes, ou vivent sous des tentes. Les Juifs occupent dans Tunis un quartier séparé : on fait monter leur nombre à neuf ou dix mille. Il est une autre espèce d'habitans, qui jouissent des mêmes privilèges que les Turcs, ce sont les renégats chrétiens. Leur talens les élèvent aux premiers emplois, & jusqu'à la dignité de Bey. A l'égard des chrétiens, ceux qui ne sont pas esclaves, habitent un fauxbourg situé à quelque distance de la ville ; aucun d'eux ne paroît dans les rues, après cinq heures en hiver, & huit heures en été. S'ils se montroient plus tard, ils s'exposeroient aux insultes de la canaille. Cette loi parut très-dure au marquis : il résolut de l'enfreindre, &

me fit promettre de l'accompagner. J'y consentis, non sans avoir hésité ; mais j'en ne voulois ni le laisser douter de mon courage, ni qu'il s'exposât seul dans un pays où nous n'avions point de connoissances. Nous sortîmes sans bruit, & accompagnés de quelques domestiques : nous parcourûmes assez paisiblement une partie de la ville. On nous regardoit avec surprise, mais on se taisoit. Je m'aperçus cependant qu'on nous suivoit déjà de loin, & qu'on ne tarderoit point à nous suivre de près. Le marquis n'en doutoit pas non plus ; ce qui parut assez peu l'inquiéter. Nous nous tîmes sur nos gardes, & gagnâmes la grande place. J'ai dit qu'elle étoit entourée de boutiques. Nous entrâmes dans plusieurs, avec aussi peu d'intention que le font à Paris nos dames & nos petits-mâtres. Nous fîmes, comme eux, quelques emplettes inutiles ; & songeant à regagner notre demeure, nous vîmes nos domestiques attaqués par plusieurs Maures. Ceux-ci ne vouloient que les balloter ; mais les nôtres les accueillirent d'une manière vigoureuse : ils firent en même tems voir quelques pistolets qui écartèrent cette populace. Nous nous joignîmes à eux, & dans la même attitude : c'étoit rendre l'affaire

encore plus grave. Quelques Turcs accoururent , en nous menaçant par de grands cris. Nous étions résolus de ne pas les ménager plus que les Maures. J'étois en même tems très-inquiet du péril où le marquis s'alloit jeter : je n'étois pas non plus fans inquiétude pour moi-même. Il y avoit déjà quelque tems que cette scene étoit commencée , lorsqu'un tumulte encore plus grand me fit juger que la catastrophe approchoit : je frémis , je l'avoue. Quant au marquis , il menaçoit de casser la tête à quiconque s'opposeroit à son passage : il tenoit un pistolet d'une main & son épée de l'autre. Je fis ce que je lui voyois faire. Au même instant , une troupe de Turcs bien armés s'avance en ordre , avec un Aga à la tête. Le peuple se dissipe ; & nous nous trouvons délivrés par ceux que nous avions cru voir venir fondre sur nous. C'étoient M. de S & le docteur qui , nous voyant absens , & instruits des périls où nous allions nous exposer , étoient allés solliciter ce secours : ils l'avoient obtenu à la recommandation du consul de France. Le marquis récompensa les soldats , & même l'officier ; car un Turc , de quelque qualité qu'il soit , ne refuse jamais un présent ; souvent même il l'exige.

Ce qu'on appelle ici *les honnêtes gens* ; font doux & polis. Les femmes sont belles & bien parées ; elles se couvrent le visage quand elles sortent. Ces peuples , comme je l'ai dit plus haut des Egyptiens , tiennent pour saints les foux qui courent les rues. Si parmi eux il se trouve quelque original qui ait , ou qui affecte dans sa conduite quelque chose de ridicule ou de singulier , il est aussi-tôt réputé saint. On se prosterne devant lui ; on demande sa protection ; on recherche son amitié ; on craint sa colere ; son ennemi devient celui du peuple , & souvent la triste victime d'une aveugle superstition ; car il ne tient qu'à ces insensés de faire lapider quiconque a le malheur de leur déplaire. On se laisse arracher tout ce dont ils témoignent avoir envie ; & l'affront le plus sanglant pour un mari , devient une gloire , un mérite , un honneur , quand il lui arrive de la part du saint. On m'a assuré que le jour d'une noce , un de ces foux voyant passer la mariée , & la trouvant à son gré , la demanda , pour un moment , au mari qui la lui accorda , & les couvrit de son manteau. Tout le monde envioit le bonheur de l'époux , & lui faisoit des compliments. J'ai eu occasion de voir un de ces saints.

Sa folie étoit d'imiter avec ses levres le bruit du canon & des bombes. Il alloit toute la journée , bourdonnant dans les rues , & frémissant comme les anciennes Sibylles. En entrant dans l'appartement où j'étois , il commença par y répandre son souffle divin , & alla dans tous les coins tirer avec sa bouche, des bombes & du canon. A la mort de ces prétendus saints , on leur élev^e des mausolées dans les cimetières. Ce sont de petits pavillons carrés , hauts de quinze pieds , surmontés d'un dôme applati , & recrépis d'un lait de chaux fort blanc , qui donne à ces monumens un air de distinction. Les Maures ont aussi une extrême vénération pour les longues barbes. Ceux qui en ont peu , leur paroissent des cerveaux foibles , absolument incapables de régir & d'entendre les grandes affaires.

J'aurai occasion de m'étendre encore plus sur les mœurs de Barbarie. Nous n'envisageons ces peuples que comme autant de pirates : nous les jugeons tous , les uns d'après les autres ; mais plusieurs nations peuvent avoir le même but , & différer cependant , soit dans leurs vertus , soit dans leurs vices. L'Europe en fourniroit plus d'un exemple. Je suis , &c.

A Tunis , ce 5 août 1736.

L E T T R E I X.

SUITE DES ÉTATS BARBARESQUES.

L'ÉTAT d'Alger touche à celui de Tunis ; & nous ne fortîmes de l'un , que pour entrer dans l'autre. Je persiste dans la méthode que je me suis prescrite , de n'offrir à vos yeux , Madame , que ce qui peut fixer votre attention.

Je vais donc vous conduire d'une seule traite jusqu'à Bonne, située à plus de vingt lieues de Tunis. C'est , dit-on , l'ancienne Hyppone : on voit du moins , dans ses environs , les ruines d'un édifice qu'on dit être celles de la cathédrale de saint Augustin , avec une fontaine & des figures qui portent son nom. Il faut y joindre encore une statue de marbre mutilée , devant laquelle les matelots François & Italiens ne manquent jamais de se prosterner , en invoquant le saint évêque : ce sont là les seules preuves que Bonne soit sa ville natale & épiscopale.

De-là nous passâmes à Constantine , qui donnoit autrefois son nom à toute une province. C'étoit la résidence des

rois Arabes : ses magnifiques restes nous donnent une haute idée de son ancien lustre. On prétend qu'elle en dut la plus grande partie à une fille de l'Empereur Constantin, qui la fit rétablir & embellir ; de-là aussi le nom qu'elle porte, & qui a survécu à ses monumens. Le district de Constantine est très-étendu, & peuplé par un grand nombre de tribus Arabes, parmi lesquelles il y en a une, dont le commerce, dit-on, consiste à profiter des femmes & des filles au premier venu.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes à Alger. Cette ville donne son nom à tout le royaume qui en dépend ; mais on ignore d'où ce nom lui vient à elle-même. Cet état fut possédé successivement par les Romains, qui le gardèrent environ quatre cents ans, par les Vandales, qui en chassèrent les Romains, & qui, à leur tour, en furent chassés par les Grecs. Ceux-ci conservèrent cette conquête un peu plus d'un siècle, & se virent contraints de l'abandonner aux Arabes, qui la gardèrent encore moins de tems. Les Africains secouèrent le joug, & obéirent ensuite successivement à différentes familles nées parmi eux ; mais ils furent de nouveau soumis par les descendans de ces mêmes princes Arabes,

à qui ils l'avoient été autrefois. Ces derniers, pour empêcher que l'Afrique ne sortît désormais des mains de leur race, partagerent ce pays en plusieurs royaumes, subdivisés en provinces, sous le gouvernement de différens chefs. L'état d'Alger fut divisé en quatre parties, & soumis à un pareil nombre de princes. Ils se soutinrent tant qu'ils vécutent en paix ; & ce qui doit vous surprendre, c'est qu'ils y vécutent durant plusieurs siècles : ils s'en lassèrent à la fin, s'attaquèrent, s'entre-détruisirent. Quelques-uns se virent contraints d'appeller à leur secours les Espagnols, qui, de leurs libérateurs, se firent bientôt leurs maîtres : ils le devinrent également d'Alger. Cette ville eut recours au fameux corsaire Barberouffe, qui la délivra du joug Espagnol, mais pour lui en imposer un plus tyrannique, plus sanguinaire. Ce fut lui qui, à force de perfidies & de meurtres, après s'être fait roi d'Alger, établit la forme de gouvernement qui subsiste encore. La manière dont périt cet usurpateur, mérite d'être rapportée.

Poursuivi par les troupes que Charles-Quint avoit envoyées en Afrique, il crut pouvoir arrêter les Espagnols, par un stratagème digne d'un corsaire opulent.

Il joncha le chemin d'or , d'argent , de bijoux & de vaisselle précieuse : il espéroit gagner assez de tems , pour mettre la riviere d'Huexda entre lui & ceux qui le poursuivoient. Des Africains & des Turcs n'eussent pas résisté à cette amorce; elle ne put ralentir la course des Espagnols : ils foulèrent aux pieds ces trésors, atteignirent l'arriere-garde de l'ennemi , & la taillerent en pieces. Barberouffe , qui étoit déjà de l'autre côté de la riviere , la repasse avec ce qu'il a de troupes , combat en désespéré , & est tué avec tous ses soldats.

Sa mort ne délivra point Alger de la tyrannie des Turcs: ils élurent Cheredin , frere de Barberouffe. Celui-ci s'aperçut bientôt que son gouvernement étoit odieux aux Algériens : il mit ses états sous la protection de Selim I , empereur de Constantinople. Ce prince ne laissa à Cheredin , que la dignité de vice-roi , & lui envoya deux mille janissaires bien armés. Une foule de malfaiteurs , ou d'autres Turcs sans ressource , passerent du Levant à Alger , & formerent un corps assez nombreux , pour subjuguier les Maures & les Arabes.

Les Turcs seuls & les renégats chrétiens peuvent être admis dans l'armée.

On appelle de ce nom un corps d'environ douze mille hommes, en quoi consistent la force , le soutien & la défense de ce royaume. Le Dey , ou souverain , les Beys , ou gouverneurs des provinces , les commandemens des armées, les secrétaires d'état , les capitaines de vaisseaux , en un mot , tous les officiers , tant civils que militaires , sont compris dans ce nombre. Le Dey n'est plus , comme les premiers successeurs de Barberouffe , un simple vice-roi ; c'est un souverain très-absolu , qui distribue les récompenses & les châtimens , ordonne les armemens & les expéditions de guerre , nomme à toutes les charges , régit toutes les affaires de l'état , se fait rendre compte , & n'en rend à personne. Il doit être élu par la voix unanime de l'armée ; & le moindre soldat peut aspirer à cette dignité. L'empereur Turc est cependant toujours réputé le protecteur des Algériens ; mais il se mêle fort peu de leurs affaires ; à-peu-près comme le roi de France protège la république de Geneve , & la laisse se gouverner selon ses usages.

Il n'y a aucune auberge , ni dans la ville d'Alger , ni dans tout le royaume. Nous logeâmes chez le consul , qui nous prodigua ses offres de service. Il nous fut

très-utile à bien des égards , nous accompagna dans toutes nos recherches , & nous épargna plus d'une insulte , dans un pays où tout ce qui n'est pas Turc , est exposé aux mépris & aux outrages d'une soldatesque effrénée.

Alger est bâtie sur la pente d'une montagne , & s'étend vers le port , en forme d'amphithéâtre : ses murailles construites , en partie , de pierres de taille , & en partie , de briques , sont environnées d'un fossé large & profond : ses rues vont presque toutes en penchant , suivant l'assiette de la ville ; elles sont si étroites , qu'à peine deux hommes peuvent y passer de front : c'est , dit-on , pour garantir les habitans de l'extrême ardeur du soleil. Au surplus , les maisons , bâties de briques & de pierres , sont d'une forme en général quarrée ; presque toutes ont une grande cour , autour de laquelle reçoivent quatre galeries soutenues de colonnes. Sur ces galeries est une terrasse qui sert à différens usages , même à former un petit jardin : on peut s'y promener , & , qui plus est , parcourir , de terrasse en terrasse , toute la ville , sans être obligé de mettre une seule fois pied à terre. Les cheminées sont construites de manière , qu'elles ressemblent à de petits

dômes placés à chaque angle des terrasses; elles font ornement , tandis que chez nous, elles dégradent l'extérieur des plus beaux édifices. Celui qui l'emporte sur tous les autres , est le palais du Pacha : il est situé au milieu de la ville , & entouré de deux belles galeries placées l'une sur l'autre , & soutenues par deux rangs de colonnes de marbre. Après ce palais , est celui du Dey : on peut citer aussi les bâtimens qui servent de casernes aux soldats Turcs non mariés ; car ceux qui le font , ne peuvent y loger. Les premiers sont servis avec grand soin , par des esclaves , aux dépens du gouvernement. Ces Captifs ont aussi leur casernes ; c'est ce qu'on nomme *bagnes* : ce sont de grands bâtimens, sous la direction d'un gouverneur & de plusieurs officiers subalternes , qui ont chacun leurs fonctions particulières. Ils sont obligés de rendre au Dey un compte fréquent du nombre des esclaves & des dépenses faites pour leur entretien.

J'aurois déjà dû vous parler des mosquées : on en compte dix grandes , & environ cinquante petites ; les unes & les autres offrent peu de magnificence : Il y a de plus , à Alger , un très-grand nombre d'écoles publiques pour les en-

fans , & trois colleges pour les jeunes gens qui veulent s'instruire dans les sciences qu'on peut enseigner en Barbarie. Je n'ai pu vérifier ni la nature des leçons, ni les progrès des élèves.

La ville n'est pourvue d'aucune source d'eau fraîche ; & la sécheresse rend très-souvent les citernes inutiles ; mais on y a suppléé par le moyen d'un aqueduc qui sert à remplir un vaste réservoir , & fournit en même tems de l'eau à plus de cent tuyaux , à chacun desquels est attachée une grande cuillière pour l'usage public. Il est permis à tout particulier , libre ou esclave , d'y boire : il regne même alors, entre les uns & les autres , une sorte d'égalité : chacun est obligé d'attendre son tour , sans donner aucune marque d'impatience. Il faut en excepter les Turcs : ceux-ci boivent dès l'instant de leur arrivée. Il faut aussi en excepter les Juifs , mais dans le sens opposé : un Juif ne peut boire, ni en présence d'un Maure, ni en présence d'un esclave Chrétien.

Les tombeaux des Deys & des Pachas sont en dehors , & proche d'une des portes de la ville : ils ont dix à onze pieds de haut , & s'élevent en forme de dôme. Six d'entre eux se touchent circulairement : ce sont les sépulcres d'autant de

Deys qui furent tous fucceffivement élus & maflacrés le même jour.

J'oubliais de dire auffi un mot des bains chauds qui fe trouvent à Alger ; ils y font en grand nombre , & à un prix très-mo-
dique : cependant rien de plus propre & de mieux entretenu ; j'ajouterois même , de mieux orné que ces fortes d'endroits ; rien auffi de plus fouvent fréquenté. La loi des Turcs les oblige à des ablutions réitérées ; & la nature du climat impofe la même néceffité à ceux qui ne font point mahométans. Les Algériens font , en général ; très-économés & amis de la tempérance ; le roi en donne lui-même l'exemple. Une des principales fonctions de ce prince , eft de rendre la juftice à fes fujets ; cela fe fait fans écritures , fans frais & fans appel. On ne voit ici ni avocats , ni procureurs , ni même aucune efpece de folliciteurs ; il n'y a non plus aucuns dépens à rembourfer ou à payer. Si le plaignant eft convaincu d'avoir porté une accusation fauffe , ou fait une demande illégitime , il eft puni de cinq cens coups de bâton ; moyen plus sûr que les dommages & intérêts , pour prévenir d'injuftes chicanes.

Les loix criminelles ne font pas moins expéditives que les loix civiles. Un vo-
leur,

leur , ou un meurtrier prit sur le fait , est conduit devant le Dey , & sur le champ livré au supplice. Les banqueroutes frauduleuses sont punies de mort ; ce qui se pratique rarement chez les nations policées. C'est aussi l'usage , à Alger , d'emprisonner les débiteurs après l'expiration du terme qui leur a été accordé ; mais en même tems le Dey exhorte les créanciers à user d'indulgence. Il leur rappelle plusieurs passages de l'alcoran , qui portent que , lorsqu'un débiteur est pauvre & insolvable , la dette doit être remise ; qu'il faut même le soulager par des aumônes. Avouez-le , Madame ; de telles pratiques font honneur à cette nation barbare , & en feroient à ceux qui la qualifient de ce nom.

Ce n'est pas non plus l'usage de quitter ses opérations , & de louer des places pour voir donner la mort à un de ses semblables. Un criminel qui a reçu sa sentence , marche sans fers & sans menottes , vers le lieu de l'exécution. Il est suivi d'un seul officier , & à peine remarqué par le peuple. Il y a aussi quelque différence entre le guet d'Alger & celui de nos villes. Cette garde est ici responsable des vols qui se commettent , & paie sur le champ ; ceux-même qui ont leur

maison devant celle qui a été volée ; font mis à mort. En un mot , les Algériens ont l'avantage , assez rare par-tout ailleurs , d'être bien gardés chez eux , & promptement secourus , s'ils sont attaqués au-dehors.

Les marabouts, ou prêtres de cette contrée, y sont très-respectés : ils n'ont cependant aucune juridiction ecclésiastique ; ils influent encore moins sur les affaires d'état. Les Turcs Algériens les observent de près , parce qu'autrefois ils usurperent la souveraineté , & la rendirent héréditaire dans leur corps. Au surplus , ce royaume est habité par différentes nations , par les naturels du pays , par les Maures , par les Arabes , par des Juifs , par des Turcs , & enfin par des Chrétiens.

Les Maures de la campagne ont quelque rapport avec les Arabes : comme eux , ils errent en familles , & forment des tribus séparées. Ils sont si experts à découvrir la nature d'un terroir , qu'ils choisissent toujours les plus propres aux productions de chaque saison : une seule tente renferme souvent deux ou trois branches de la même famille. Un moulin portatif, composé de deux pierres, quelques vaisseaux de terre , forment une

partie des ameublemens de ces cabanes. Une autre tente, & quelquefois la même, renferme tout à la fois les chevaux, les ânes, les vaches, les chevres, les chiens, les chats & la volaille. Tout l'habillement des hommes consiste dans une piece de drap blanc fort grossier; elle est d'environ quatre à cinq aunes, & sert à les envelopper depuis la tête jusqu'aux talons: quelques-uns plus aisés, portent un manteau: ils le conservent pour l'ordinaire toute leur vie. Ils ont pour méthode, quand la pluie les surprend, de le plier avec soin, de le poser sur une pierre, & de s'affeoir nuds par-dessus; de sorte que c'est le corps qui garantit le manteau de la pluie, au lieu d'en être lui-même garanti par le manteau.

Les Maures marient leurs enfans si jeunes, qu'il n'est pas rare d'y voir des filles devenir meres avant l'âge d'onze ans, & quelquefois beaucoup plutôt. Celui qui recherche une fille en mariage, doit, en quelque sorte, l'acheter; aussi est-il d'usage de lui demander: Combien vous coûte la mariée? A quoi il répond: » Une femme sage & vertueuse n'a point de prix ». Arrivée devant sa tente, les compagnes de la jeune future lui présentent un bâton; elle le prend, & l'en-

fonce dans la terre aussi avant qu'elle peut, en disant : « que comme ce bâton » ne pourra être arraché que par force, » rien aussi que la force, ne pourra la séparer de son époux ».

Les Arabes qui habitent le mont Atlas & les plaines voisines, vivent, dit-on, avec plus d'élégance que les Maures. Ils sont redevables de cette espèce d'opulence, à leur commerce avec les villes de Tunis & de Fez. Plusieurs d'entr'eux s'occupent aussi de l'agriculture & de la chasse des bêtes fauves ; d'autres cultivent l'astronomie & la poésie, chantent leurs amours, leurs chasses & leurs combats. Un poète célèbre est assuré d'une récompense honorable de la part du Cheue. On nomme ainsi le chef de chaque tribu. Les Cheues s'appliquent eux-mêmes à composer des vers, & à garder leurs troupeaux ; ils comparent leur manière de vivre à celles des anciens patriarches. Leurs meilleurs poésies sont rassemblées en un corps ; on les fait apprendre par cœur aux enfans ; & c'est une des parties essentielles de leur éducation.

A l'égard des Juifs, ils sont très-nombreux, & sur-tout extrêmement méprisés dans ce royaume ; il ne leur est pas

permis d'habiter parmi les Mahométans, quoiqu'on accorde ce privilege à toutes les autres nations. Leurs femmes sont obligées d'aller à visage découvert, pour les distinguer des Mahométanes, qui ne forrent jamais que voilées.

Les Turcs sont tous foldats, & regardés comme nobles : ils succedent, selon leur rang, aux emplois & aux dignités. Les renégats chrétiens jouissent des mêmes privileges : dès l'instant qu'ils professent ouvertement le mahométiſme, ils entrent en paie, & peuvent aspirer aux plus hauts emplois, même à la place de Dey. Pour ce qui est des esclaves, ils ne sont ici que trop nombreux ; ceux qui en ont le plus, les louent, soit aux Turcs pour aller en mer, soit aux étrangers qui viennent s'établir dans les villes. On a tort de croire en Europe, que les Algériens aient recours aux promesses, aux menaces, aux mauvais traitemens, pour déterminer leurs esclaves à embrasser le mahométiſme. Ils redoutent, au contraire, leur apostasie ; elle mettroit ces captifs hors d'état d'être délivrés par les peres de la Mercie, ou leur ôteroit l'envie de se racheter eux-mêmes. Au reste, toutes les religions sont tolérées : tous les

étrangers , tant esclaves que libres , ont leurs prêtres & leurs églises ; quant aux femmes Turques , très-peu d'entre elles ont quelque idée de religion. On regarde comme une chose indifférente , qu'elles prient ou ne prient pas ; qu'elles aillent à la mosquée , ou qu'elles restent chez elles. On leur persuade qu'elles ne sont faites que pour contribuer aux plaisirs des hommes ; & elles se le persuadent très - facilement d'elles-mêmes.

Les Algériens n'ont ni concerts , ni assemblées , ni aucun spectacle public ou particulier : ils ne connoissent point les jeux de hazard ; il ne leur est pas même permis de jouer de l'argent à ceux de société , tels que les échecs & les dames , &c. Ils n'ont que peu ou point de vaisselle d'argent. Leurs cuillieres sont de bois , & ils ne se servent point de fourchettes ; ils ne se servent pas même de table. Les mets sont placés sur une natte qui s'enlève après le repas : les autres ameublements sont très-simples , même parmi les gens les plus riches. La plus belle chambre n'est ornée que d'un tapis , souvent même que de nattes de jonc ou de feuilles de palmier. Les tapisseries , les chaises , les glaces , les bureaux , les buffets ,

les tableaux , toutes ces inventions du luxe en font proscrites. Les femmes ne se peignent point le visage , comme nos dames Françoises ; mais elles se noircissent les cheveux & les sourcils , & se teignent le bout des doigts d'un assez beau bleu. Tout cela est affaire de fantaisie ; & peut-être ne gagnerions-nous pas à comparer les nôtres avec celles de ces Africains.

Nous fîmes (c'est-à-dire toute notre société) différens voyages dans quelques villes qui dépendent d'Alger. Cet état est divisé en trois gouvernemens, que les Turcs nomment celui du Levant , celui de l'Ouest , celui du Midi. Chaque gouvernement est soumis à un Bey , qui est lui-même au Dey d'Alger. Il y a peu de villes murées , & d'édifices d'une certaine importance dans tout le royaume. Les nombreuses tribus de la campagne menent une vie errante : on les distingue par *adquars* ou campemens. On nomme ainsi un certain nombre de familles qui se réunissent & logent sous des tentes. Ces adquars changent de lieu & de situation , suivant les saisons & la commodité de l'agriculture & du pâturage.

Je vais vous parler tout de suite de notre voyage de Fez & de Maroc. Ces

deux villes sont situées à environ douze lieues l'une de l'autre : chacune d'elles est capitale d'un royaume, & soumise au même souverain. Fez est distinguée en vieille & en nouvelle ville ; c'est le vieux Fez qui mérite le plus d'attention : il a neuf milles de circonférence. La forme des maisons est à-peu-près la même qu'à Alger. Chez les plus riches habitans, les cours sont ornées de fontaines, de grands bassins de marbre, entourés d'orangers & de citronniers qui, d'un bout de l'année à l'autre, fournissent du fruit. La rivière se divise en six branches, donne de l'eau à toutes les maisons de la ville, à trois cens soixante-six baigns, fait tourner un pareil nombre de moulins à la fois, tandis qu'un égal nombre de fours est journellement occupé à cuire du pain. J'admirai la structure de la grande mosquée ; elle est très-noble & très-majestueuse : on en doit dire autant de celle du collège ; & ce qu'il est sur-tout essentiel de ne pas oublier, c'est que ce collège barbare possède une très-grande & très-précieuse bibliothèque.

La ville de Salé, située sur la côte occidentale de l'Afrique, est une des plus considérables du royaume de Fez. La

riviere de Guerou la divise en deux parties , & forme entre elles un port pour les bâtimens marchands ; mais l'entrée en est difficile , étant traversée par une barre qui regne le long de la côte. Il y a dans la partie de Salé , qu'on appelle Rabbath , deux rues principales , assez larges & très-commerçantes. Dans l'une se tient le marché ; c'est là que les gens de la campagne viennent vendre leurs fruits & leurs légumes. Cette rue est bordée de boutiques de marchands & d'artisans. L'autre est affectée aux cordonniers , ou faiseurs de babouches , qui font l'unique chaussure des Maures. Cette seconde rue est couverte , dans toute sa largeur , d'une plate-forme de clayes ou de branches d'arbres , qui servent à garantir les ouvriers des rayons du soleil. La quantité & la qualité de l'huile qu'on fabrique à Salé , jointe à la malpropreté des maisons & des habitans , répand dans toute la ville une puanteur insupportable. Le tout en général a un air très-misérable. Cette place est environnée d'une longue file de murs percés de différentes entrées , gardées par des sentinelles qui n'ont d'autres marques de distinction , qu'un bâton à la main. Ces murs , pour être très-élevés , n'en sont pas plus solides. D'espace

en espace , ils sont appuyés par de petites tours quarrées & saillantes. De toute cette enceinte , une partie menace ruine ; l'autre résisteroit à peine à une volée de canons. Entre les murs & la ville sont renfermés les cimetières , qui occupent un terrain d'autant plus considérable , que les Maures n'enterrent jamais deux corps dans la même fosse. Ils craignent de troubler les cendres de leurs peres ; & pour éviter une indiscretion si criminelle , ils marquent chaque tombeau par une borne , qui avertit que dans cet endroit il faut bien se garder de fouiller la terre. Aussi voit-on des espaces immenses jonchés de pierres , qu'on prend de loin pour des cannes de sucre ; & les campagnes qui nourrissent les vivans , paroissent plus nues , que ce vaste emplacement semé de morts. Mais ce qui attire le plus la curiosité , ce sont les mausolées que la piété ou l'aveuglement ont érigés à la mémoire des foux.

A un mille de cette ville , est une vieille tour quarrée , haute de cent pieds , qu'on croit avoir été bâtie par les Portugais. On arrive au haut de ce bâtiment par une rampe si douce , qu'on y monteroit facilement à cheval. Les voûtes qui soutiennent cette rampe , sont

de brique, & commencent à céder aux injures du tems. Les murs, qui font d'une très-belle pierre de taille, ont environ sept pieds d'épaisseur. J'aurois pris cet édifice pour une prison, si dans l'intérieur je n'avois remarqué des restes de peinture à fresque, imitant des moulures. Au reste, les Maures ne font aucun usage de cette tour, & ne savent à quoi elle servoit anciennement. Ce n'est pas la seule antiquité qu'on remarque dans ces environs ; mais tous ces monumens ne présentent plus que des ruines.

Hors des enceintes de la ville, sont les jardins des particuliers. Chacun prend autant de terrain qu'il croit pouvoir en cultiver ; & s'il s'en dégoûte, il l'abandonne, & va semer dans le champ voisin, à moins qu'un autre ne s'en soit emparé. En général, il n'y a point de propriété absolue : tout appartient à l'empereur ; mais dans ce dénuement universel, chacun croit avoir le droit de s'approprier le bien du monarque, tant qu'il plaît à ce prince de ne pas le revendiquer. Toute la richesse de ces jardins ne consiste presque que dans les citronniers & les orangers. Ces arbres sont plantés en pépinières, & forment, sans art, des bos-

quets agréables, où l'on respire un air frais & parfumé.

Le royaume de Fez est un des plus fertiles cantons de l'Afrique ; cependant la moitié de cette contrée est en friche. La bonne volonté & l'industrie manquent aux Maures ; de-là cette apparence de stérilité qui regne dans le pays. A une lieue au-delà de cette ville, la campagne est presque un désert. Ce sont des plaines immenses & nues, qu'aucune plantation n'embellit. On ne trouve pas un seul arbre sur les grands chemins qui communiquent d'un lieu à l'autre. Les voyageurs sont obligés de porter avec eux des tentes pour se mettre à l'abri du soleil, & passer les nuits à couvert des injures de l'air. On parcourt souvent des pays immenses, sans rencontrer un seul homme.

Le royaume de Maroc est presque deux fois aussi étendu que celui de Fez ; mais il est plus vaste que peuplé : son château, qui est en même tems le serail du souverain, a, dit-on, une lieue de tour : il passe pour être le plus beau de toute l'Afrique ; on a pratiqué, dans quelques-unes de ses chambres, de grands viviers, & au-dessus, des pla-

fonds couverts de glaces ; de sorte qu'on croit voir nager dans ces glaces, les poissons qui nagent en effet dans le vivier : mais des ouvrages plus étonnans sont les aqueducs qui conduisent l'eau à Maroc, durant l'espace de plus de quarante milles.

Je consultai nos savans sur l'ancienne histoire de Fez & de Maroc. Ils m'apprirent que ces deux royaumes étoient compris dans l'ancienne Mauritanie, qui tenoit ce nom des Maures, ses premiers habitans. Ce pays fut presque toujours soumis à un despotisme absolu. Cela étoit dès le tems que les Romains y porterent leurs armes ; cela est encore plus positif de nos jours. On nourrit ces peuples dans l'opinion que tous ceux qui meurent, ou par ordre, ou par la propre main du monarque, peuvent compter sur une place distinguée dans le paradis. Au surplus, cette partie de l'Afrique éprouva à-peu-près les mêmes révolutions que les autres, c'est-à-dire, qu'elle fut subjuguée successivement par les Romains, les Goths, les Sarrazins, les Arabes, &c. La race des princes qui la gouvernent encore de nos jours, offre les plus grands exemples de tyrannie & de cruauté. Abdala, un d'entr'eux, immola dix de ses

freres à ses soupçons & à ses craintes. Muley Ismaël, un de ses successeurs, se piquoit de rendre justice ; mais il le faisoit d'une maniere aussi cruelle que bizarre. Ses negres ayant volé à un fermier une paire de bœufs qui faisoient toute sa fortune, celui-ci s'en plaignit au souverain. Ismaël fit passer ses gens devant le fermier, & tua sur le champ tous ceux que ce dernier reconnut & accusa ; mais ensuite il le tua lui-même, pour le punir de la perte qu'il venoit de lui causer. Un autre Abdala, non moins cruel que le premier, avoit formé le projet de faire punir le général des Negres. Celui-ci, abandonné des siens, se refugia dans une mosquée, y prend les habits du prétendu saint qu'on y révere, & sous cette enveloppe, se laisse tranquillement conduire devant Abdala. Ce prince baise respectueusement l'habit qui le couvre ; ensuite il ordonne qu'on l'en dépouille, lui plonge sa lance dans le sein, & demande une coupe, pour boire de son sang ; mais son premier ministre, bien digne d'un tel maître, s'y oppose, lui représente combien cette action est au-dessous de sa dignité ; & en même tems il le prie de lui laisser avaler ce sang, qui ne déshonoreroit pas un

sujet. Atrée ne fut certainement pas plus cruel qu'Abdala, & n'auroit pas trouvé, pour le seconder, de pareils ministres.

L'empire de Maroc est très-étendu ; le pays est agréablement mêlé de plaines & de montagnes ; sa fertilité est extrême : il donne trois récoltes tous les ans, & peut, dit-on, produire cent fois plus que les habitans ne peuvent consommer ; mais la meilleure partie des terres reste sans culture. On ne permet point l'exportation du bled au-dehors ; & l'on en conserve sous terre, de quoi nourrir tout le pays durant cinq ans. Ce climat est d'ailleurs fertile en vin, en miel, en cire, en soie, laine, coton, gingembre, sucre, indigo, &c. Les vallées produisent d'excellens fruits ; & les montagnes abondent en mines de cuivre : c'est une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens.

Les juifs sont les facteurs de ce commerce. Le profit qu'ils y font, est immense. Vous n'en douterez point, quand vous saurez qu'ils sont aussi industrieux & encore plus fripons, qu'en tout autre lieu de la terre. Il est vrai qu'ils ont beaucoup de précautions à prendre ; car on est toujours très-disposé à leur faire expier les moindres fautes sous le bâton. Un

Juif se trouve-t-il sur le passage d'un Maure ? celui-ci lui donne un coup de poing ou un soufflet , pour le faire ranger ; & le Juif n'a pas droit d'en tirer vengeance ; car s'il osoit lever la main , il auroit le poing coupé sans autre forme de procès. Sil a à se plaindre , il peut aller au gouverneur ; mais il court souvent risque d'avoir tort à ce tribunal. Les Juifs de Fez & de Maroc descendent de ceux qui furent obligés de sortir d'Espagne & de Portugal. Ils retiennent encore la langue de ces deux royaumes.

Les autres habitans sont les Bereberes ou Barbares , les Arabes , les Maures , les Negres , les Renégats. On regarde les Bereberes comme les anciens habitans du pays. Ils vivent dans des huttes sur les montagnes , & n'ont jamais été entièrement subjugués : ils n'ont varié , ni dans leurs usages , ni dans leur langue. On dit que cette langue est celle des anciens Carthaginois.

Les Arabes ont également conservé leur langage & leurs anciennes coutumes durant l'espace de près de deux mille ans. Ils tirent leur origine des conquérans de l'Espagne , les mêmes qui la soumi-
rent en trois ans , & la garderent durant sept siècles. Ces Arabes vivent sous des

tentes , & errent d'un canton à l'autre. Ils font divisés par races ou par adouars, dont l'ancien est ordinairement le chef ; & ils composent ensemble cinq ou six mille hommes , sous un commandant qui les mène à la guerre , selon les ordres qu'il en reçoit de l'empereur. C'est la meilleure cavalerie du pays.

Les Maures descendent , comme les Arabes & les Juifs , de ceux qui furent chassés d'Espagne : ils habitent les côtes maritimes. Les Negres font une très-grande figure dans cette contrée , depuis le regne de Muley Ismaël , qui les a toujours favorisés. Quant aux renégats , ils sont en petit nombre , mais peut-être les plus scélérats de tous : leur apostasie les fait mépriser des Maures , qui regardent le changement de religion comme une tache , même dans quiconque renonce à la sienne pour prendre la leur. Je demandois à un Saletin qui avoit été long-tems prisonnier sur les galeres de France, comment il n'avoit pas eu envie de se faire chrétien ? « Un bon maure , me » répondit-il , ne peut jamais devenir un » bon chrétien ; & un bon chrétien , ajouta-t-il , en montrant , avec un air de mépris , un de ces apostats , ne peut jamais être un bon maure » La plupart

de ces renégats sont des Italiens ou des Espagnols , qui ne trouvant pas de sûreté dans leur patrie , où ils ont commis quelques forfaits , n'ont d'autre ressource , que de se jeter dans un pays d'où l'on ne peut les enlever. Ils ont embrassé la religion de Mahomet , soit qu'étant tombés entre les mains des Maures , ils aient voulu se soustraire aux rigueurs de l'esclavage , soit que l'esprit de pillage les ait engagés à s'associer à un peuple qui en fait profession. Malgré le mépris qu'on a ici pour ces scélérats , les Maures sont encore trop heureux de les avoir ; car c'est d'eux qu'ils apprennent à construire des vaisseaux , & à les conduire. Il est de ces malheureux qui ne font pas difficulté de se mettre à la tête des corsaires , d'aller porter les armes contre leur propre nation , & de remener en triomphe leurs compatriotes chargés de chaînes , pour les livrer au plus dur esclavage.

C'est à Maroc & à Fez , que les esclaves chrétiens sont le plus maltraités : ils seroient dans le cas d'envier le sort de ceux de Tunis & d'Alger. Leurs travaux sont énormes : à peine ont-ils le tems de manger leur pain , & en ont-ils suffisamment pour se soutenir. Il n'est point rare de les voir accouplés à des char-

rettes avec des ânes & des mulets. La nuit, on les enferme dans des cachots souterrains, que l'on recouvre ensuite d'une trappe de fer. Plus l'esclave paroît être en état de payer une grosse rançon, plus le traitement qu'il éprouve, devient rude. Cette rançon ne consiste pas toujours en argent : les rois de Maroc n'en reçoivent plus des étrangers, depuis que les Espagnols les tromperent avec des piéces de cuivre.

Les Maures, qui forment la plus grande partie des habitans de ces deux royaumes, sont communément vifs, spirituels, ingénieux, mais ce n'est guere que jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce qu'on nomme, parmi nous, l'âge mûr, est pour eux un tems de décrépitude : ils deviennent nonchalans & stupides. Une qualité essentielle dans une femme Mauresque, est l'extrême embonpoint ; c'est à quoi l'homme qui les recherche, fait le plus d'attention ; & c'est pour se procurer cette espece de mérite, qu'elles usent, avec excès, des viandes les plus succulentes. Ces peuples ne mangent d'autre viande que celle des bêtes tuées par un homme de leur nation. Celui-ci présente la gorge de l'animal du côté de la Mecque ; & après avoir dit : « Mon dieu,

» voilà une victime que je vas vous im-
 » moler ; je vous supplie que ce soit pour
 » votre plus grande gloire que nous la
 » mangions » , il lui coupe la gorge.

Cette nation a quelques proverbes qui décelent assez bien son caractère : tel est , en particulier , celui-ci , qui exprime l'avarice des Maures : » Vinaigre donné est meilleur que miel acheté. » Ils disent, « un cheval, une femme, un livre, » pour exprimer les objets qui leur paroissent les plus nécessaires.

La police des villes , dans l'empire de Maroc, est confiée aux soins d'un gouverneur, qui est en même tems juge , & quelquefois exécuteur. Il se transporte le matin au marché , où un Maure qui vient de tuer son bœuf , en coupe un morceau , & le lui présente. Le gouverneur , sur la bonté apparente de cette viande , en fixe le prix ; & le reste du jour , il se promène par la ville , monté sur une mule , & suivi d'un valet armé d'un bâton. S'il rencontre quelqu'un en contravention , il lui fait donner un certain nombre de coups , à moins qu'il n'aime mieux les donner lui-même. Le patient n'a point d'appel à une justice supérieure ; ce qu'il reçoit, est toujours censé bien mérité : il n'y a que les grands crimes qui soient réservés à la

BARBARESQUES. 215
justice de l'empereur. Le coupable est puni par l'amputation du membre qui a fait le mal ; il est amené devant le monarque ; on expose le crime ; le jugement est porté ; & l'exécuteur est celui qui se trouve avoir un couteau prêt. Il fait l'opération comme il l'entend ; & vous jugez des souffrances du criminel, entre les mains d'un pareil bourreau.

Voilà , Madame , tout ce que j'ai à vous dire de ces différentes contrées. Notre caravane s'occupe à délibérer sur la route que nous devons suivre : peu m'importe , pourvu qu'elle me mette à portée de voir & de vous apprendre des choses nouvelles. Il y en a une qui vous intéressera peu sans doute , mais qui nous touche vivement le docteur & moi. Nous allons nous séparer du marquis & de M. de S. . . . Ce dernier n'est point en état de soutenir une plus longue route : sa santé , qui s'affoiblit chaque jour , l'oblige à prendre , avec son élève , le chemin de Marseille.

Je suis, &c.

A Maroc , ce 28 août , 1736.

L E T T R E X.

L A G R E C E.

Nous étions incertains sur la route que nous devons tenir en quittant les côtes d'Afrique. Notre dessein étoit de voir la Grece & les isles principales de l'Archipel ; mais pour ne point faire plusieurs fois le même chemin , je souhaitois de commencer par les côtes d'Albanie , dans le golfe même de Venise , & d'aller de suite dans les différentes isles qui bordent les rivages de la Macédoine , de l'Epire & de la Morée , autrefois le Péloponèse. On nous avertit que trois vaisseaux Turcs , qui devoient charger dans différents ports , alloient jusqu'à Dulceigno , ville commerçante dans la haute Albanie. Nous fîmes prix avec celui des capitaines , qui nous parut le plus honnête homme. Il promit de se prêter , autant qu'il seroit possible , à notre curiosité.

Nous partîmes avec un vent favorable, laissant à droite l'isle de Candie , que les anciens appelloient *l'isle de Crète* , célèbre dans l'histoire par les cent villes superbes qu'on dit qu'elle renfermoit , &

dans la fable, par la naissance de Jupiter. Nous voguâmes, avec assez de bonheur, dans la mer de Sapience ; mais quand nous fûmes à la hauteur de Corfou, à quelque distance du golfe de Venise, il s'éleva un vent de Nord-Est, qui nous retint plusieurs jours à l'ancre : il ne commença à s'appaiser que vers la fin du quatrième jour ; & nous arrivâmes heureusement à Dulcegno. Cette ville, appelée autrefois *Ulcinium*, est petite, mais riche & commerçante : les vaisseaux Italiens viennent y charger quantité de grains, de bois & de cuir. A quelques milles de là, est le golfe de Drin, plus connu sous le nom de *golfe d'Apollonie*, où cette ville, fondée par les Corinthiens en l'honneur d'Appollon, étoit située. C'est là que Cefar & Pompée débarquèrent ; le premier, pour opprimer sa patrie, & l'autre, pour la défendre. J'allai à *Durazzo*, ou *Dyrrachium*, qui n'est aujourd'hui qu'un village ruiné & couvert de marécages : il doit sa célébrité à Cicéron, qui s'y retira pendant son exil.

Nos vaisseaux mirent bientôt à la voile ; & nous mouillâmes à Sazeno, d'où l'on découvre les monts Acrocerauniens, appelés *de la Chimere*. Ces montagnes, si souvent frappées de la foudre, dans les

écrits des poètes , font habitées par des descendans des anciens Macédoniens , qui , quoique environnés de la puissance Ottomane , ont toujours su se maintenir dans l'indépendance. Il y a si peu d'hommes libres sur la terre , que le plus petit état qui jouit de ce privilège , mérite d'être remarqué. Ces mêmes montagnes , qui divisent la mer Adriatique de la mer Ionique , sont situées dans l'Epire , ce royaume fameux , d'où sortit le plus vaillant des Grecs. Pyrrhus , fils & successeur d'Achille , y donna aussi des loix ; & sa couronne passa à Helenus , fils de Priam , à qui il avoit fait épouser la veuve d'HeCTOR. Ce pays fut , dans la suite , gouverné par un autre Pyrrhus qui porta la guerre en Italie , & fit craindre aux Romains le sort des Troyens , leurs ancêtres.

Nous débarquâmes dans l'isle de Corfou , appelée par les anciens *Corcyre* & *Phœacie*. C'est ici , disois-je , en y abordant , qu'Ulyssé fut jetté par la tempête que Neptune excita pour plaire à Calypso , dont ce roi d'Ithaque avoit méprisé les faveurs , & qu'il fut si bien reçu par Arsinous. La ville de Corfou est la capitale de l'isle qui , des Romains & des Grecs , passa sous la domination des Vénitiens

niens : elle est assez grande & bien fortifiée. Le quartier appelé *la vieille ville*, est couvert de ruines de marbre, qui attestent la magnificence de l'ancienne Corcyre. Près de là est une petite plaine riant & fertile, entre-coupée de plusieurs ruisseaux. Un Caloyer, ou moine Grec, avec qui je m'entretenois de l'antiquité de cette ville, & qui, contre la coutume de ces sortes de gens, étoit passablement instruit, me dit que les fameux jardins d'Arfinois, si vantés dans Homere, étoient dans ce même lieu, & me rappella l'aventure de Nausicaa, fille de ce prince, qui, en allant laver son linge à la riviere, rencontra l'infortuné roi d'Ithaque, nouvellement échappé du naufrage.

L'isle de Corfou a environ cent vingt milles de circuit ; son terroir est montagneux vers le midi : il y vient peu de grains, mais des oranges, des citrons & du vin en abondance ; le miel & l'huile y sont sur-tout estimés ; & les habitans en font un grand débit. Les Vénitiens envoient à Corfou des gouverneurs & des magistrats qu'ils changent tous les ans. La ville a un archevêque, qui est toujours un noble de la république. Les Grecs n'y

écrits des poëtes , sont habitées par des descendans des anciens Macédoniens , qui , quoique environnés de la puissance Ottomane , ont toujours su se maintenir dans l'indépendance. Il y a si peu d'hommes libres sur la terre , que le plus petit état qui jouit de ce privilege , mérite d'être remarqué. Ces mêmes montagnes , qui divisent la mer Adriatique de la mer Ionique , sont situées dans l'Epire , ce royaume fameux , d'où sortit le plus vaillant des Grecs. Pyrrhus , fils & successeur d'Achille , y donna aussi des loix ; & sa couronne passa à Helenus , fils de Priam , à qui il avoit fait épouser la veuve d'Hector. Ce pays fut , dans la suite , gouverné par un autre Pyrrhus qui porta la guerre en Italie , & fit craindre aux Romains le sort des Troyens , leurs ancêtres.

Nous débarquâmes dans l'isle de Corfou , appelée par les anciens *Corcyre* & *Phaacie*. C'est ici , disois-je , en y abordant , qu'Ulysse fut jetté par la tempête que Neptune excita pour plaire à Calypso , dont ce roi d'Ithaque avoit méprisé les faveurs , & qu'il fut si bien reçu par Arfinoüs. La ville de Corfou est la capitale de l'isle qui , des Romains & des Grecs , passa sous la domination des Vénitiens

niens : elle est assez grande & bien fortifiée. Le quartier appelé *la vieille ville*, est couvert de ruines de marbre, qui attestent la magnificence de l'ancienne Corcyre. Près de là est une petite plaine riant & fertile, entre-coupée de plusieurs ruisseaux. Un Caloyer, ou moine Grec, avec qui je m'entretenois de l'antiquité de cette ville, & qui, contre la coutume de ces sortes de gens, étoit passablement instruit, me dit que les fameux jardins d'Arfinois, si vantés dans Homere, étoient dans ce même lieu, & me rappella l'aventure de Nauficaa, fille de ce prince, qui, en allant laver son linge à la riviere, rencontra l'infortuné roi d'Ithaque, nouvellement échappé du naufrage.

L'isle de Corfou a environ cent vingt milles de circuit ; son terroir est montagneux vers le midi : il y vient peu de grains, mais des oranges, des citrons & du vin en abondance ; le miel & l'huile y sont sur-tout estimés ; & les habitans en font un grand débit. Les Vénitiens envoient à Corfou des gouverneurs & des magistrats qu'ils changent tous les ans. La ville a un archevêque, qui est toujours un noble de la république. Les Grecs n'y

ont point d'évêque , mais seulement un archiprêtre , qui préside à leur église.

Nous laissâmes de côté l'isle de Sainte-Maure , autrefois Leucade , où l'on trouve une forteresse & plusieurs villages. Elle a été célèbre par un temple dédié à Apollon , auprès duquel étoit un rocher , où les Leucadiens avoient coutume de précipiter tous les ans un criminel , pour détourner les malheurs dont ils pouvoient être menacés. C'est de ce même rocher , que les amans désespérés se précipitoient dans la mer ; ce qui fit nommer ce précipice *le saut des amoureux*.

J'observai , en passant , les promontoires d'Actium & de Nicopolis , où se donna , entre Auguste & Marc-Antoine , cette bataille navale , qui décida de l'empire du monde. Je me figurois la malheureuse Cléopâtre , saisie d'épouvante à la vue des vaisseaux Romains , fuir à forces de rames , vers les rivages du Nil , suivie de son foible amant qui l'adoroit encore. Ce fut Auguste qui , en signe de sa victoire , fit bâtir , auprès de la ville d'Actium , celle de Nicopolis , dont il ne reste plus aujourd'hui , que des ruines , non plus que de la ville d'Actium. Il voulut aussi qu'on célébrât , avec plus de magnificence qu'auparavant , les jeux Actiati-

ques, institués en l'honneur d'Apollon.

L'isle, ou plutôt le rocher appelé *Val-du-compere*, entre Sainte-Maure & Céphalonie, étoit cette célèbre Ithaque, où régna le sage Ulyffe. Il ne falloit rien moins que les ressources d'un prince aussi adroit, pour faire subsister des hommes dans un lieu à peine aujourd'hui capable de nourrir les chevres qui l'habitent.

Nos marchands chargerent quantité de raisins de Corinthe à Céphalonie, puis à Zante, qui n'en est pas éloignée. Céphalonie est une isle deux fois plus grande que celle de Corfou, mais bien moins peuplée & plus stérile : il y a quelques villages & une forteresse, dont les habitans font un commerce considérable de ces raisins si vantés, qui ne venoient autrefois que dans les environs de Corinthe : on en recueille bien plus à Zante qu'à Céphalonie, eu égard à la grandeur de l'isle.

Zante, autrement dite Zacinthe, peut contenir quarante à cinquante villages, habités par les Grecs & par les Turcs ; ceux-ci sont les maîtres d'une citadelle bien fortifiée, qui commande à tout le pays. Ce n'est plus cette Zacinthe couverte de forêts, comme parle Homère : avec le tems, on a défriché tout ce ter-

rein ; & le bois est presque la seule chose dont manquent aujourd'hui les insulaires. Outre les raisins de Corinthe , Zante produit encore quantité de melons , de pêches , de figues , d'olives , en un mot , toutes sortes d'excellens fruits.

Non loin de là est la petite isle de Dulichium , différente d'Ithaque , dont elle n'est distante que de huit milles ; elle étoit du domaine d'Ulisse , ainsi que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avoit un palais , dont ont montré encore quelques restes.

Nous continuâmes notre route le long des isles Strophades , où les harpies , poursuivies par Zétès & Calais , fils de Borée , se réfugièrent. J'interrogeai quelques Turcs qui avoient été dans ces isles , pour savoir ce qu'on disoit de ces animaux ; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement : l'un d'eux me dit que , sans doute , je voulois parler des moines Grecs , qui en font les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi , & ne pris point la peine de visiter ces petites isles.

Le lendemain , nous laissâmes à gauche Sphactérie , où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates , puis le Cap de Sapience , dont nous n'osâmes approcher , de crainte des corsaires ; &

enfin le promontoire de Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, où sont plusieurs gouffres que les poètes prenoient pour les portes de l'enfer ; c'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbere. On y débite encore une fable presque semblable ; mais on a substitué le diable à Cerbere, & S. Michel à Hercule.

La vue de Cérigo, ou l'isle de Cythere, cet agréable pays de Vénus, dissipa les idées sombres que nous avoit données le Ténare. Hélène, cette beauté qui mit en feu une partie de l'Asie, naquit aussi dans cette isle. Vous vous attendez sans doute, Madame, de voir ici quelque riante description d'un pays que vous vous figurez le plus beau de la terre. J'ai cru, comme vous, que la nature l'avoit enrichi de ses dons les plus rares : mais Cythere ne nous parut de loin, qu'un amas de montagnes stériles & désertes. Cependant un homme qui avoit pénétré dans l'intérieur de l'isle, assura qu'elle contenoit des vallées délicieuses, fertiles en vignes & en oliviers. Elle a deux ports, qui sont d'une grande ressource pour les vaisseaux marchands, contre les corsaires qui infestent souvent les mers du midi de la Grece.

Depuis Zante, nous avons eu plu-

ieurs fois occasion de faire une descente dans la Morée , qui , comme je vous l'ai dit , est l'ancien Péloponnese. Je me déterminai enfin à y pénétrer avec le docteur ; & le capitaine du vaisseau nous fit débarquer à l'extrémité du golfe Laconique , autrement dit de la Colochine , à l'endroit le plus proche de Mifitra. Nous avions pris un Grec à Durazzo , pour nous servir de guide. Nous marchâmes la première journée par une plaine fertile & bien cultivée. Nous avions à notre droite l'Eurotas , ce fleuve fameux , sur les bords duquel les anciens Spatiates s'endurcissoient aux travaux.

Le docteur m'apprit que Lacédémone , où est aujourd'hui la ville de Mifitra , fut fondée par Lacédémon , fils de Jupiter & de Taigete. Vous savez que Lycurgue , un de ses rois , se rendit recommandable par la sagesse des loix qu'il y établit : il vivoit à peu près dans le tems que Romulus fondeoit l'empire de Rome. Sparte fut redevable de sa grandeur à ce législateur habile : elle devint bientôt la rivale d'Athènes , & commanda long-tems à toute la Grece.

Mifitra contient près de quinze mille ames , dont il n'y a que très-peu de Turcs : elle est défendue par un château bâti sur

le haut du rocher où étoit la citadelle de Sparte. Le peu de vestiges qui restent des monumens qui décoroient cette ancienne ville , sont des colonnes brisées , des corniches , des chapiteaux épars dans la campagne : on reconnoît cependant encore la forme du théâtre & du Dromos. Le premier avoit deux cens cinquante pas dans sa plus grande ouverture ; les murs étoient de belles pierres de taille , & les gradins de marbre. En face du théâtre , sont plusieurs débris de colonnes & de murailles de briques , qu'on nous dit être les restes du tombeau de Pausanias. Là étoit aussi la colonne fameuse , où l'on avoit gravé les noms des trois cens Spartiates qui perdirent la vie à la défenses des Thermopiles : on nous fit voir cette même colonne dans une église de la ville , où elle a été transportée. Le dromos étoit un cirque , où la jeunesse s'exerçoit à la course & à manier les chevaux ; c'étoit peut-être là aussi , que les jeunes filles dansoient nues , & s'exerçoient à la lutte avec de jeunes garçons en présence des vieillards.

Cette province est beaucoup plus policée aujourd'hui , qu'elle ne l'étoit du tems des Vénitiens , qui l'ont perdue en 1715 ; & l'on y voyage avec autant de sûreté qu'en France ou en Angleterre.

Elle est gouvernée par un Pacha qui réside à Tripolissa. J'ai appris de ce Pacha même, qu'elle contient environ sept cent mille habitans soumis au grand-seigneur, & cinquante ou soixante mille Mainotes, ainsi appellés du petit port de Maina, qu'ils possèdent au midi du pays de Lacédémone, dans le golfe de la Colochine. Ces peuples sont les descendans des anciens Spartiates; ils habitent les montagnes de la Laconie, & ont su, à l'abri de ces monts escarpés, se maintenir dans une entière indépendance des Turcs, qui n'ont jamais pu les soumettre. A la fin du siècle passé, ces derniers s'étant emparés de leur port, qu'ils ont perdu depuis, un grand nombre de familles Mainotes se retirèrent dans l'isle de Corse, où elles se sont confondues avec les naturels du pays. La Corse étoit bien digne de servir d'asyle aux descendans des Spartiates.

Les François font le commerce le plus considérable en Morée. Ils y ont onze ou douze maisons répandues en différens endroits, un consul général à Coron, & deux vice-consuls, un à Patras, & l'autre à Naples de Romanie.

Nous partîmes de Misitra pour aller à Napoli, ou l'ancienne Nauplium. La ville

d'Argos , qui porte encore aujourd'hui le nom qu'elle avoit dans l'antiquité , est située de l'autre côté du golfe. Je vis , chemin faisant , la petite plaine où combattirent les trois cens Spartiates commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli , par la route de Sparte , on apperçoit une élévation couverte de ruines : ce sont , à ce qu'on dit , des restes du palais d'Agamennon.

Nous continuâmes notre route vers Mycènes , qui eut pour son fondateur Persée , le libérateur d'Andromede : on l'appelle aujourd'hui *Agios - Adrianos*. Entre Mycenes & Argos , étoit la ville & la forêt de Némée , où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens y alloient , tous les ans , célébrer des jeux & des combats appelés *Néméens*, à l'honneur de ce héros. Ils passaient pour le peuple de la Grece le plus passionné pour la musique. Ce goût s'est conservé parmi eux : dès que le travail est fini , on voit tous les habitans à la porte des maisons , ou sur le bord de la mer , qui accompagnent leur chant du son d'une lyre semblable à celle des anciens. Mycènes a passé sous la domination des rois d'Argos , & ensuite sous celle des Lacédémoniens. La nouvelle ville , qui la remplace , n'a rien qui soit capable d'at-

tirer les curieux : je ne fus guere plus satisfait de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Grece, & la capitale de l'Achaïe, n'est plus qu'un gros village, situé entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avoit environ onze milles de circuit : on croit qu'elle fut fondée par le brigand Syfiphe, fils d'Eole : ayant été ruinée depuis, elle fut rebâtie par un certain Corinthius, fils de Pélops. Les Romains la saccagerent & la réduisirent en cendres : grand nombre de statues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embrasement ; ces différens métaux mêlés ensemble, formerent une espece de cuivre très-précieux, qu'on appella depuis *métal de Corinthe*.

Des tas de maisons construites sans proportions & sans ordre, ont pris la place des édifices somptueux qui embellissoient cette ville superbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cens, ont presque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citronniers. Leur territoire produit de l'orge, du froment, des olives & du vin, dont ils tirent un très-gros revenu. Nous vîmes, sur une éminence ; une douzaine de colonnes qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple. La

citadelle est à une petite lieue de la ville , située sur un rocher élevé , d'où l'on découvre le mont Cythéron , où fut exposé le malheureux Œdipe. On aperçoit aussi du même lieu , les sommets du Parnasse & de l'Hélicon. Ces montagnes sont des trésors pour la botanique , comme elles le furent pour la poésie. Il y a deux petits forts à droite & à gauche de la citadelle ; chacun a sa garnison & son Aga , ou commandant particulier. La fontaine de Pyrene est vers l'endroit le plus haut du rocher ; ses eaux sont claires & abondantes : on dit que le cheval Pégase se rafraîchissoit sur ses bords, lorsqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en servit pour combattre la chimere. Vous savez qu'on avoit entrepris de percer l'isthme de Corinthe , qui n'a que deux lieues de largeur d'une mer à l'autre. J'ai vu , du côté du golfe de Lépante , la fosse qu'on avoit commencé à creuser à ce dessein , & dont il reste encore des vestiges considérables.

Nous passâmes , en allant à Mégare , par un chemin étroit qui a , d'un côté , les monts Scyroniens ; de l'autre , un précipice profond , que la mer couvre de ses eaux. C'est le lieu où se tenoit le fameux brigand Scyron , qui fut tué par Thésée. Si la ville de Mégare , qui se vante d'avoir

eu pour fondateur un fils d'Apollon ; nommé *Mégaree*, n'est pas en meilleur état que Corinthe, elle a du moins cet avantage, qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes. Le célèbre Euclide, qui y prit naissance, suffiroit seul pour l'immortaliser. Je ne vis rien dans ses ruines qui piquât ma curiosité, quoiqu'elle fût autrefois une des plus florissantes de la Grece.

On compte quatorze milles de *Mégare* à *Lepina*, autrefois *Eleufis*, du nom d'un de ses rois, nommé *Eleufine*. Le docteur, qui ne laissoit échapper aucune occasion de citer des traits de la fable, me dit que c'est dans cette ville qu'aborda la déesse *Cérès*, lorsqu'elle cherchoit sa fille *Proserpine*, que *Pluton* lui avoit enlevée. Le prince lui fit un accueil favorable ; la déesse, par reconnoissance, facilita les couches de sa femme, & servit elle-même de nourrice à l'enfant, nommé *Triptoleme*. Elle lui apprit, dans la suite, l'art d'ensemencer les terres, & l'aïda à perfectionner le labourage.

Les *Eleufiens* éleverent un temple magnifique à *Cérès*, & instituerent en son honneur, des fêtes appellées *Thefmiophores*, où de jeunes vierges portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis.

Il n'y a plus d'habitans à Lepfina ; la crainte des corsaires les a fait déserters : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre, dont la campagne est couverte, sur-tout dans l'endroit où étoit placé le temple de Cérès. Les frises, les corniches, les chapiteaux sont entassés les uns sur les autres : l'ordre dorique est confondu avec l'ionique ; des bras, des jambes de statues sont mêlés avec des fûts & des bases de colonnes. Je remarquai un buste de marbre blanc, qui faisoit probablement partie de la statue de la déesse ; elle portoit sur la tête un panier, autour duquel sont gravés plusieurs épis de bled. Le visage est entièrement défiguré : une longue chevelure attachée avec un ruban, couvre l'épaule gauche. On distingue sur la poitrine une tête de Meduse entre deux rubans. Le tout est parfaitement bien travaillé, & digne du fameux artiste Praxitèle, qu'on croit en être l'auteur.

Nous nous hâtâmes d'avancer vers Athenes, qui piquoit le plus notre curiosité, & étoit, à proprement parler, l'objet essentiel de mon voyage. Aucune ville dans l'univers ne s'est acquis plus de réputation par la gloire des armes, par la sagesse de ses loix, par son goût pour les

arts , par le nombre presque infini de grands hommes en tous genres , qu'elle a produits. C'est là que le docteur eut occasion d'éraler toute son érudition. L'antiquité de la ville d'Athenes est des plus authentiques. La fable en attribue l'origine à Pallas : l'histoire lui donne pour fondateur Cécrops. Thésée & Codrus , ses successeurs , la rendirent une des villes les plus florissantes de la Grece. Elle fut gouvernée ensuite par des Archontes , auxquels succéda le gouvernement populaire. Cette république conserva long-tems , sur toutes les autres , une supériorité marquée ; & l'on vit sortir de son sein presque autant de héros que de savans. Depuis les conquêtes des Romains , ses habitans dégénérèrent peu à peu des vertus de leurs ancêtres : la perte de la liberté entraîna celle des arts & des sciences ; & son sort a suivi celui de tant de grandes villes , que la fureur des Turcs a entièrement détruites. On trouve néanmoins encore quelques vestiges de ce qu'elle fut autrefois ; & le peu de ruines qui en restent , sont autant de marques de sa gloire & de la barbarie de ses vainqueurs.

La nouvelle Athenes est dans la même situation que l'ancienne ; mais elle occupe

un bien moindre espace. La citadelle est bâtie sur un roc escarpé, au haut d'une colline qui peut avoir douze cens pas de circonférence : on y montoit, il y a quelques années, par trois superbes portiques, sur lesquels on remarquoit plusieurs groupes de figures en bas-reliefs. Je ne doute point que ce ne fussent ces beaux propylées ou vestibules, dont la construction coûta plus de vingt mille talens. En montant quelques pas, on trouvoit un temple de la Victoire, à droite du chemin qui mène à celui de Minerve ; il servoit d'arsenal aux Turcs, aussi-bien qu'un autre grand édifice qui étoit vis-à-vis : les colonnes de l'un & de l'autre, qui subsistent encore, sont d'ordre ionique, cannelées, & ornées de bas-reliefs fort délicats.

Nous arrivâmes au temple de Minerve, qui avoit été conservé par les Turcs ; ils en avoient fait leur principale mosquée : mais il fut ruiné par une bombe en 1687 ; & nous n'eûmes pas la satisfaction de le voir en son entier, comme plusieurs voyageurs avant nous. La bombe fit sauter l'intérieur de l'édifice, & un côté des colonnes. Trois autres rangs subsistent encore ; & c'est un des plus beaux monumens d'antiquité, qu'il y ait dans

l'univers. Ce temple étoit de marbre blanc, assez semblable à un parallélogramme ; sa longueur , d'orient en occident , étoit de deux cens vingt pieds , sur près de cent de largeur ; quarante-huit colonnes doriques , hautes de quarante - deux pieds , formoient tout autour une galerie superbe : le fronton du portail étoit orné de belles figures , qui représentoient l'entrée de Minerve dans Athenes. On y remarquoit le char de la déesse , traîné par des chevaux d'une beauté & d'une délicatesse dignes des Praxiteles & des Myrons. L'intérieur de l'édifice présentoit un double rang de colonnes de marbre , qui formoient une espece de galerie : les murailles étoient construites de même matiere , & enrichies de peintures & de mosaïque. On avoit gravé sur la frise le fameux combat contre les Centaures , des sacrifices , des processions , des pompes triomphales. Le dais de l'autel , qui servoit aux chrétiens , étoit soutenu sur quatre colonnes de porphyre bien travaillées. Ce temple étoit fort obscur ; mais il devoit l'être bien davantage , avant que les Grecs eussent pratiqué dans le chœur une ouverture , par où la lumiere entroit dans le corps du bâtiment. J'ai observé la même chose

dañs tous les temples des paiens , que le tems nous a conservés : sans doute que cette obscurité étoit requise pour la célébration de leurs mysteres.

Mon empressement & ma curiosité étant , pour ainsi dire , en balance parmi tant d'objets qui me restoient à parcourir , je demandai à voir ces lieux célèbres , où avoient paru jadis , avec tant d'éclat , les Péricles , les Alcibiades , les Socrates , les Platons , &c. Nous descendîmes à travers quantité de ruines précieuses & de colonnes de marbre , au milieu desquelles les Turcs ont construit des baraques & des corps-de-gardes. Le théâtre de Bacchus joint les murailles de la citadelle , & est appuyé sur la pente de la colline. La nature & l'art avoient fait de ce lieu une scene brillante & majestueuse , large de deux cens cinquante pieds ; le lieu de l'orchestre en a plus de cent ; les gradins occupoient le reste. On ne voit plus que le trait de l'enceinte de ce superbe théâtre , le plus ancien de l'univers. C'étoit là que se représentoient les pieces d'Eschyles , de Sophocle , d'Euripide , d'Aristophane. Les Romains imiterent les Grecs dans ce genre de magnificence ; & les Italiens modernes ont au moins marché de loin sur les traces

234 L A G R E C E.
des Romains. De toutes les nations qui ont cultivé avec succès l'art dramatique, les François seuls paroissent avoir négligé la beauté des théâtres & des salles de spectacles, eux qui ont surpassé toutes les autres nations par les chefs-d'œuvres de leur scène.

Un autre monument plus entier que le théâtre de Bacchus, est celui que l'on appelle *la lanterne de Démosthène*. C'est une petite tour de marbre, où l'on dit que ce grand orateur s'exerçoit à l'étude de l'éloquence; elle n'a guere que seize pieds & demi de circuit, & est couverte d'un dôme taillé en écailles. Six colonnes cannelées, de dix pieds & demi de haut, avec leurs chapiteaux, soutiennent cette espece de guérite: les figures, qui sont sur la frise, m'ont paru avoir quelque rapport avec les travaux d'Hercule. Ce précieux monument, dont le travail est d'une délicatesse admirable, a le malheur d'être renfermé dans un hospice de capucins, dont l'ignorance & la barbarie, plus destructives que le tems & la guerre, l'ont extrêmement endommagé. Ils en ont caché la moitié entre des murailles dans l'intérieur du couvent; & ils avoient fait couvrir de plâtre tous les bas-reliefs. Un seigneur

Anglois a eu la patience d'ôter le plâtre lui-même , & de les nettoyer de sa main , de peur qu'un ouvrier mal-adroit ne les endommageât.

Il est uné autre tour aussi de marbre , de figure octogone , où sont gravés les huit vents principaux , un sur chaque face , précisément du côté qu'il souffle. Schiron , ou le Nord - Ouest , est représenté couvert d'un manteau , avec des bottines aux jambes : il tient à la main une urne renversée. Zéphyre a la figure d'un jeune homme , les jambes & l'estomac nuds , & porte des fleurs dans le devant de sa robe. Borée a les traits d'un vieillard farouche ; il se cache le visage d'un pan de son manteau : ces vents & les cinq autres sont de grandeur naturelle ; & quand leurs noms ne seroient point écrits sur la frise , il seroit aisé de les reconnoître , aux attributs différens que leur a donnés la main de l'artiste. L'intérieur de la tour est sombre & misérable. Une douzaine de religieux Grecs vont y célébrer leur office d'une manière plaisante : ils se rangent autour de leur supérieur , & se mettent à tourner chacun sur leurs pieds , à une égale distance du centre , qui tourne pareillement. Ils disent que cette cérémonie leur vient

des anciens Athéniens , qui vouloient représenter par-là le système du monde. La couverture de la tour est composée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux, qui se réunissent en pointe. Ne seroit-ce point pour indiquer les vingt - quatre vents ? Au reste cet ouvrage étoit digne d'un peuple aussi éclairé que les Athéniens ; & il eût suffi seul pour transmettre à la postérité la gloire de la première ville de la Grece. L'architecture m'a paru, en général , assez grossière ; mais les bas-reliefs sont de toute beauté , & les têtes sur-tout , admirables.

Du côté de la porte d'Eleusis , sont les restes d'un vestibule superbe , qui faisoit partie d'un portique. Il avoit cent vingt-cinq pas de long , c'est-à-dire , environ une stade ; son circuit étoit de plus de cinq cens pieds. La plus apparente de ces ruines est un pan de murailles , orné par-devant de colonnes de marbre.

Non loin de là , hors des enceintes de la ville moderne , étoit le temple que les Athéniens éleverent en l'honneur de Thésée , après qu'il eut défait le taureau de Marathon ; c'est maintenant une église de S. George , où les Grecs vont quelquefois dire l'office. Autour de l'édifice regne un beau portique , soutenu sur des

colonnes de marbre d'ordre dorique. La voûte est faite aussi de grandes piéces de marbre , en forme de poutres , ornées de sculpture. Des deux côtés de la façade du vestibule , en dedans & en dehors , sont représentés les principaux exploits de Thésée. Ici ce héros précipite dans la mer le brigand Scyron ; là il courbe avec effort un arbre auquel il attache Scynnus , autre brigand fameux , qui faisoit souffrir ce supplice aux passans : on le voit , d'un autre côté , victorieux des Amazones , enlevant leur reine Hyppolite ; & à quelque distance il paroît accompagné des filles de Minos : il donne la main à Ariadne , & jette sur sa sœur de tendres regards. Le combat des Centaures & des Lapithes , l'expédition des Argonautes , son voyage aux enfers avec Pirithoüs ne sont point oubliés. Ces sculptures sont toutes de main de maître ; & le tems ne leur a presque rien fait perdre de leur beauté & de leur finesse.

Les savans ont ici beaucoup de choses à regretter. L'Académie , le Musée , l'Odéum , ces augustes sanctuaires des Muses , ne sont plus que des amas de ruines , dont la vue imprime encore une sorte de vénération. Nous visitâmes le Stadium , où se célébroient les jeux de route

l'Attique : on ne voit plus que la place de ce cirque , qui a cent-vingt-cinq pas de long sur vingt-six de large. Le mont Hymette est encore renommé pour ses abeilles : le miel qu'elles composent , est d'un goût délicieux ; sa couleur est jaune comme l'or.

Nous ne voulûmes point quitter Athenes , sans avoir vu le Pirée : le chemin , qui y conduit , conserve encore quelques fondemens de la muraille qui joignoit le port à la ville. Le bassin pourroit bien contenir cinquante de nos vaisseaux , s'il n'étoit en partie comblé de décombres : il s'appelle à présent *Porto-Lione* ; nom que les mariniers Italiens lui ont donné , à cause d'un beau lion de marbre , qu'on aperçoit de loin , au fond du port.

On compte à Athenes près de quinze mille habitans , presque tous Grecs. Ces peuples , jadis , célèbres par les sciences qu'ils cultivèrent , les beaux arts qu'ils illustrèrent , & même par leur ingénieuse frivolité , sont encore , de nos jours , tels qu'ils furent autrefois. Leur situation a changé ; mais leur génie est le même ; & l'on retrouve dans Athenes , les graces d'Alcibiade , l'éloquence de Démosthene , & les vertus de Socrate. Opprimés par les Turcs , ils luttent avec

courage contre les fers du despotisme, & ont une sagacité merveilleuse à trouver des moyens pour éviter l'augmentation des impôts, dont les autres peuples de la Grece sont surchargés. Il y a présentement dans cette ville plus d'orateurs qu'il n'y en eut du tems des courses de Philippe dans le Péloponnese; mais malheureusement il n'y a point, comme autrefois, d'assemblée du peuple, où ils puissent défendre & soutenir les droits de leur patrie. Ils ne peuvent se livrer à leur véhémence, que dans les cafés, où ils parlent avec autant de liberté que de chaleur. Ces cafés sont placés où étoit jadis le portique, si fameux par les grands hommes qui alloient s'y instruire. Les prêtres d'Athenes sont presque tous savans; & il y a parmi eux d'excellens prédicateurs.

Au peu de goût que les Athéniens modernes ont pour la peinture, on ne diroit pas que leur ville fut autrefois la patrie d'Apelle & de Zeuxis. La musique est, de tous les arts, celui qu'ils cultivent avec le plus de succès. Ils jouent presque tous d'un instrument, qui est une espece de guitare. Les femmes sont ici très-séduisantes, & les hommes très-galans. Le peuple y est plus poli que dans les

autres parties de la Grece : on y trouve même , dans les gens de la campagne , une affabilité , une douceur , une honnêteté inconnues dans nos villages de France. A l'égard de la finesse & de l'habileté , les Athéniens ont peu dégénéré de leurs ancêtres. Les Juifs qui tiennent presque tout le commerce des autres villes , ne font pas fortune dans celle-ci , où ils trouvent des chrétiens plus juifs qu'eux.

Le gouverneur est changé tous les ans au mois de mars. Outre cet officier , il y a encore un Cadi , dont les fonctions sont de rendre la justice , de terminer les contestations , & de condamner les coupables. Un autre préside à toutes les affaires qui concernent la religion mahométane , & instruit ceux qui se destinent au service des mosquées. L'archevêque jouit d'une très-grande autorité sur les chrétiens , & la conserve par sa bonne intelligence avec les officiers & les magistrats Turcs. Il tient une espèce de tribunal ; mais les Grecs aiment mieux être jugés par le Cadi.

L'habillement des Athéniens differe peu de celui des Turcs : ils ne portent , pour la plupart , sur la tête , qu'une calotte rouge. Leurs vestes sont courtes & étroites ,

étroites ; & ils n'ont point d'autre chaussure que des bottines , ordinairement de couleur brune ou noire : les femmes sont grandes & ont la peau fort blanche , forment rarement en public : & quand on en rencontre quelqu'une , la décence oblige de lui laisser libre le côté de la rue où elle est , & de lui tourner le dos. Le principal commerce de cette ville se fait en huile , cuirs , savon , poix-résine , & sur-tout en vin qui est ici fort estimé.

Il fallut enfin nous résoudre à quitter un pays qu'avoient habité autrefois tant de personnages fameux , qui , soit par leurs exploits mémorables , soit par leurs ouvrages immortels , ont mérité l'estime & la vénération de toute la terre. Nous allâmes d'abord à Salamine , patrie de Solon ; & nous prîmes la droite du chemin d'Eleufis , par une plaine couverte d'oliviers. Après deux heures & demie de marche , nous arrivâmes au canal qui sépare Salamine du terroirite d'Athènes. Cette isle fut long-tems un sujet de contestation entre les Atheniens & ceux de Mégare , qui s'en disputoient à l'envi la possession. Mais enfin ces derniers furent contraints de céder , & de songer à la défense de leur propre ville.

En approchant de Salamine, nous vîmes,

à droite, le fameux rocher de Kéras, sur lequel Xerxès fit placer un trône d'argent, pour faire la revue de son armée navale. Ce prince se flattoit d'emmener captifs tous les peuples de la Grece; mais Thémistocle confondit son orgueil; & le combat de Salamine apprit aux Perses ce qu'ils avoient à craindre d'une nation victorieuse des forces réunies de l'Asie. Le principal village de l'isle, & l'isle entiere s'appellent actuellement *Coulouri*: des mazures, des hameaux, des bourgades sont les restes de ce fameux royaume de Télamon, pere d'Ajax & de Teucer.

Non loin de Salamine, est l'isle d'Ægine, ainsi appelée du nom d'Ægina, maîtresse de Jupiter, qui en eut Æaque, roi de cette isle, & depuis l'un des juges des enfers. Le golfe où sont situées ces deux isles, & quelques autres plus petites, s'appelle golfe d'Ægine. Sur l'un des deux promontoires qui forment son embouchure, on voit dix-neuf colonnes fort élevées, qui sont les débris d'un temple de Minerve: c'est de là qu'est venu le nom de *cap-Colonne*, qu'on donne à ce promontoire; l'autre, qui est du côté de la Morée, s'appelle le *cap-Schilli*. Il y a dans cette isle une si grande quantité de

perdris rouges , que , tous les ans au printemps , les habitans sont obligés , par ordre des magistrats , d'aller à la campagne pour chercher leurs œufs , & les casser avant qu'ils soient éclos , de peur que la trop grande multitude de ces oiseaux ne dévore tout le bled , & ne mette la famine dans le pays. *Ægine* a produit beaucoup de grands hommes ; car on prétend qu'*Achille* , *Patrocle* , *Ajax* & *Néoproleme* y ont pris naissance : mais dans la suite on n'y vit plus que des sujets médiocres ; & c'est ce qui donna lieu à ce proverbe connu dans l'ancienne Grece : *Ægine a mis au monde ses meilleurs enfans les premiers*. On l'appliquoit à ceux qui , faisant paroître de beaux commencemens , dégéneroient insensiblement , & finissoient par s'abâtardir.

Nous retournâmes sur nos pas , & nous avançâmes vers la capitale de la Béotie , qui n'est qu'à une journée & demie d'*Athenes*. *Thebes* eut pour fondateur *Cadmus* , fils d'*Agenor* , roi des Phéniciens : elle fut agrandie par *Amphion* , qui , selon les poètes , en bâtit les murs aux sons de sa lyre. *Alexandre le Grand* la détruisit de fond en comble ; & excepté les descendans du poète *Pindare* qui étoit né dans cette ville , & dont ce

prince estimoit les ouvrages , tous les Thébains furent passés au fil de l'épée. Thebes fut aussi la patrie d'Hercule , de Bacchus , & de deux fameux capitaines Pélipodas & Epaminondas. La ville est aujourd'hui réduite à l'ancienne forteresse appelée *Cadmeia* , où nous vîmes encore de vieilles tours & quelques restes de murailles , une , entr'autres , que les gens du cap nous dirent avoir été laissée par Alexandre, lorsqu'il fit démolir toutes les autres. Thebes , jadis si grande , ne contient plus que trois ou quatre mille ames , & n'a de remarquable qu'une belle fontaine , qui pouvoit être la Dirce des anciens , célébrée dans les odes de Pindare.

Nous arrivâmes le lendemain à Livadia , petite ville qui fait un commerce considérable de riz , de bled , & d'étoffes de laine. Le jour suivant , nous laissâmes sur la gauche l'Hélicon ; & à quelques milles de là , nous nous trouvâmes au pied du Parnasse , où j'eus la curiosité de monter pour la première fois de ma vie. Le chemin en est raboteux & escarpé. Je parvins cependant jusqu'au sommet des deux croupes ; & quoique le terrain soit par-tout assez sec , on y trouve de petites plaines plantées de pins , qui ren-

dent ce séjour agréable & solitaire. La célèbre fontaine de Castalie est dans l'enfoncement que forment les deux monts : l'eau en est fraîche & délicieuse. Je me reposai quelque tems sur ses bords , réfléchissant sur cette foule de malheureux poètes qui profanent ces lieux augustes qu'ont habités les Homere , les Virgile , les Tasse , les Camouëns , les Corneille , les Milton , les Racine , les Boileau , les la Fontaine.

Je continuai ma marche jusqu'au village de Castri , où étoit située la fameuse Delphes , fondée , dit-on , par un fils de Neptune , nommé *Delphus*. Les Grecs l'appelloient *le nombril de la terre* ; & Pindare dit que Jupiter ayant lâché en même tems deux aigles de même vitesse , l'un à l'orient , & l'autre à l'occident , ces oiseaux se rencontrèrent tous deux à Delphes , après avoir fait le tour du monde. Les oracles qu'y rendoit Apollon , par la bouche d'une prophétesse , en firent une des villes les plus riches de l'univers. On y accouroit de tous les pays ; & ceux qui consultoient la prêtresse , ne manquoient pas de faire au temple de riches présens. Parmi les ruines qui sont en petit nombre autour de Castri , je vis quelques tas de marbre , qui

ne purent me donner aucune idée des édifices érigés autrefois dans ce même lieu.

Nous nous rendîmes de là à Salona , & ensuite à Lépanthe. Cette dernière ville , anciennement appelée *Naupactus* , étoit une des plus fortes places de l'Ætolie. Sa situation est fort avantageuse , étant bâtie autour d'une petite montagne , au fommet de laquelle est la forteresse. On voit à Lépanthe de magnifiques jardins de citronniers , d'orangers & de cedres. Hors de la ville , est une fontaine délicieuse , qui ne le cede point à la source de Castalie ; il ne lui manque que d'avoir été célébrée par quelque poète. Le commerce du pays se fait en bled , en riz , en huile & en tabac , qui en sont les principales denrées. Le jour même de notre départ de cette ville , nous arrivâmes à Patras , après avoir passé le golfe de Lépanthe dans une barque.

Patras ou Aroë , place considérable avant les conquêtes des Mahométans , étoit embellie de plusieurs temples fameux , tels que ceux de Minerve , de Cybele , de Vénus , de Diane & de Bacchus Calydonien. Je n'y trouvai de curieux que ses jardins , où croissent les plus beaux citrons du monde , quantité

de grenadiers , d'orangers & de cedres

Le village de Catala , à quelques lieues de Patras , étoit cette Calydon des anciens , près de laquelle on raconte que Méléagre tua le sanglier furieux qui désoloit le pays , & dont il donna la hure à la belle Athalante. Cette préférence , comme vous savez , irrita tellement les oncles de Méléagre , qu'ils enleverent cette hure à sa maîtresse. Le jeune vainqueur punit cet affront par la mort de ses oncles ; mais ils furent vengés par leur sœur , mere de Méléagre , qui jetta au feu le tison auquel étoit attachée la vie de son fils.

La même barque , qui nous avoit menés de Lépanthe à Patras , nous conduisit à Zante , où nous reposons depuis quelques jours , & d'où nous ne tarderons pas à partir pour visiter d'autres lieux.

Je suis , &c.

A Zante , ce 5 octobre 1736.



L E T T R E X I.

S U I T E D E L A G R E C E .

DEPUIS notre départ de Zante , j'ai déjà parcouru tant de pays , Madame , qu'il n'est pas possible d'en voir un plus grand nombre en si peu de tems. Je suis actuellement à Négrepont , capitale de l'Eubée ; & j'en partirai bientôt , pour voir encore d'autres isles de la Grece. Sans vous ennuyer par un détail circonstancié de ce qui s'est passé chaque jour de mon voyage , je vais vous exposer , en peu de mots , ce que j'ai trouvé de plus remarquable.

L'isles de Rhodes fut la premiere où nous débarquâmes ; elle est à vingt milles de la terre ferme d'Asie , & peut avoir cent quarante milles de circuit. Elle changea plusieurs fois de nom & de maîtres ; elle fut d'abord appellée par les Grecs *Ophiuse* , pour exprimer la quantité prodigieuse de serpens dont elle étoit infestée : on la nomma ensuite *Asterie* , *Corimbie* , *Macarie* & *Rhodes*. On dit même que ce fameux colosse , qui passoit pour

une des sept merveilles du monde , lui fit donner le nom de *Colossa*. Vous savez ce que c'étoit que cette statue énorme : elle avoit foixante & dix coudées de haut , & étoit si prodigieuse , qu'un homme eût eu de la peine à embrasser un de ses pouces. Charès , excellent sculpteur , employa douze années à la faire ; & elle coûta des sommes immenses : elle étoit posée sur la mer , ayant les jambes sur chacun des côtés du port ; enforte qu'un navire pouvoit passer dessous à voiles déployées ; mais elle ne dura que cinquante-six ans debout : un tremblement de terre la renversa & la fracassa. Vers le milieu du septieme siecle , un soudan d'Egypte ayant vaincu les Rhodiens , fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce colosse , & en chargea neuf cens chameaux : nous ne vîmes donc plus que la place qu'il occupoit.

La ville de Rhodes est la capitale de l'isle. Phoronée , roi d'Argos , en fut le fondateur plus de sept cens ans avant Jesus-Christ. Les Sarafins la possédoient , lorsque les chevaliers de S. Jean de Jérusalem s'y établirent au quatorzieme siecle , & prirent le nom de *chevaliers de Rhodes*. L'histoire est pleine des exploits de ces religieux militaires ; & vous

n'ignorez pas les sieges fameux qu'ils soutinrent contre les Turcs : ils repousserent Ottoman , qui vint les assieger avec cent mille hommes ; mais ils ne purent résister à la fortune de Soliman II , qui , les ayant attaqués avec une fois plus de monde & quatre cens vaisseaux , les força enfin , après six mois du siege le plus opiniâtre & le plus mémorable dont l'histoire fasse mention.

Rhodes est située sur un coteau près du rivage de la mer , & environnée d'une double enceinte de murailles défendues par plusieurs tours & bastions qui la rendent presque imprenable. Les Turcs n'ont rien changé aux fortifications ; ils n'ont fait que convertir les principales églises en mosquées. On voit l'ancien palais du grand-maître , qui sert comme de château à la ville haute , sur laquelle il domine. C'est un grand édifice bâti de belles pierres de taille. Il semble encore être en son entier ; & les dehors paroissent en bon état ; mais en dedans il est tout délabré , par la négligence des Turcs qui laissent tout dépérir. Ce palais ne sert plus aujourd'hui que de prison pour les gens de qualité , dont la conduite a déplu à la cour Ottomane.

Il y a une porte du côté de la mer ,

pour entrer dans la ville , appelée *la porte S. George*, où font, en plusieurs endroits, des inscriptions gravées sur la pierre. Il y en a une, entre autres, qui apprend que cette porte & les tours qui l'accompagnent, ont été bâties par le grand-maître Pierre d'Aubuffon. On voit à côté la tête d'un dragon, attachée à une chaîne. Elle est de la grosseur & de la figure de celle d'un bœuf, a des cornes à peu près de même ; mais son museau est plus court & plus pointu. C'est, dit-on, l'image de ce monstre fameux, qui fut tué par un chevalier François dont l'histoire est connue, & qui fut depuis grand-maître de l'ordre.

Nous ne vîmes rien d'ailleurs dans la ville de Rhodes & dans les environs, qui méritât une attention particulière. On nous montra seulement une bourgade, qu'on nous dit être l'ancienne ville de Lindes, patrie d'Aristophane. Mon goût pour ce poëte comique me fit trouver du plaisir à considérer les lieux où je me persuadois qu'il avoit pris naissance. C'est un sentiment que j'éprouvois fréquemment dans les isles de la Grece. En me voyant sous le même ciel, je croyois respirer le même air, & me sentois presque inspiré du même génie

que ceux dont j'avois admiré les écrits.

Le terroir de Rhodes est fertile , & abondant en pâturages : il produit quantité d'orangers , d'oliviers , & autres arbrestoujours verds ; l'air y est tempéré , & n'est sujet à aucun nuage ; c'est ce qui faisoit croire aux anciens , que cette isle étoit consacrée au soleil.

En passant de Rhodes à Candie , nous vîmes l'isle de Scarpanto , appelée anciennement *Carpatus* , d'où est venu le nom de *Carpathienne* à cette partie de la Méditerranée , qui tire vers l'Egypte. Cette terre contenoit autrefois quatre villes , qui ne sont plus que des villages. On y voit encore des carrieres de marbre ; & le pays est assez fertile. Si on en croit la fable , Japet , fils du ciel & de la terre , engendra dans cette isle quatre fils qu'il eut de la nymphe Asie sa femme ; savoir, *Hesperes*, *Atlas*, *Epiméthée* & *Prométhée*. D'autres veulent que Protée ait régné dans le même lieu , & que c'est à cela que Virgile fait allusion dans ces vers du quatrieme livre des Georgiques, où il parle de ce dieu marin.

Scarpanto n'est habitée que par des Grecs ; on n'y voit point de Turcs , à la réserve du Cadi qui la gouverne ; encore n'y fait-il pas son séjour ordinaire , se

contenant d'y venir tous les trois mois une fois , pour connoître les différends qui naissent entre les insulaires , exercer la justice , & punir les coupables. Il s'en retourne ensuite à l'isle de Rhodes , lieu de sa résidence. Quoiqu'il soit un des moindres officiers de l'empire , il ne laisse pas d'exercer une cruelle tyrannie sur ces pauvres habitans. Quand il arrive que des galeres de Malthe abordent dans leur isle , ils en témoignent les plus grandes inquiétudes pour cacher & défendre leur gouverneur ; car ils sont obligés de répondre de sa personne au grand-seigneur , sous peine de la vie ou de la perte de leur bien & de leur liberté.

L'isle de Candie , qui fut autrefois un des plus florissans royaume de la Grece , sous le nom de *l'isle de Crete* , est peu de chose aujourd'hui. C'est là que regna d'abord le vieux Saturne , pere de Jupiter , & ensuite Jupiter lui-même , dont la fable a fait un dieu. Vous savez ce que les poëtes , pour embellir cette histoire , ont raconté sur la naissance & l'éducation de ce jeune prince. Les habitans de Crete étoient encore grossiers & sauvages ; mais Rhadamante & Minos , fils & successeurs de Jupiter , furent les civiliser , & méritèrent , par la sagesse de leurs loix , de

présider , après leur mort , au tribunal des enfers. Ce furent ces mêmes loix qu'emprunterent des Crétois , Sparte & les autres villes de la Grece. Les Romains les prirent des Grecs , & les autres peuples des Romains ; ainsi la Crete peut se glorifier d'avoir donné des loix à toute la terre. Métellus fut le premier qui la soumit à la puissance Romaine : elle passa depuis sous la domination des empereurs de Constantinople , qui la donnerent au marquis de Montferrat ; celui-ci la vendit aux Vénitiens , sur qui les Turcs s'en sont emparés. Des cent villes qu'il y avoit jadis dans cette isle fameuse , à peine en trouve-t-on trois aujourd'hui ; encore sont-elles dans un état pitoyable. Rhétimo & Damasta passent , après la capitale , pour les moins délabrées.

Candie fut bâtie sur les ruines d'une ancienne ville , appelée *Héraclée*. Son port étoit de quelque importance avant l'invasion des Turcs ; mais à présent il est comblé à un point , que les petits bâtimens ont peine à y entrer. L'intérieur de la ville est un objet de deuil & de tristesse : on ne voit par-tout que des édifices ruinés , des murailles nues & prêtes à s'écrouler. Il semble que les Turcs se plaisent à voir les ravages qu'ils

ont causés eux-mêmes , pendant plusieurs années d'un siege sanglant & opiniâtre : ils n'ont réparé que les breches des fortifications , sans s'embarrasser si le reste tombe en ruine. Les campagnes d'alentour sont fécondes & riantes ; leurs richesses principales consistent en froment , en oliviers , & en vins excellens.

Rhétimo est plus petite que Candie , mais plus agréable. Sa situation est fort avantageuse , étant bâtie sur une bordure de rochers , qui s'avance fort loin dans la mer. Elle est entourée de murs ; mais sa principale fortification est le sol même sur lequel elle est placée. Une seule source fournit abondamment de l'eau à toute la ville. Le pays où est située Rhétimo , est en partie couvert de rochers , en partie planté de jardins délicieux où croissent , sans ordre , des orangers , des limoniers , des cerifiers , & des cannes de sucre. Les vignobles y étoient autrefois en grande réputation ; ils ont dégénéré depuis que les Turcs en sont les maîtres.

Damasta n'a rien de plus remarquable que Rhétimo : elle est de même environnée , d'un côté , de plantations qui produisent beaucoup d'huile & de sucre ; de l'autre , de rochers arides & stériles.

N'ayant encore rien vu dans l'isle de

Crete , dont j'eusse lieu d'être satisfait ; je voulus visiter ce fameux mont Ida , dont les poètes ont tant parlé. Nous marchâmes long-tems par un chemin difficile & montueux , tantôt sur des collines escarpées , tantôt dans des creux & des précipices , où nous courions , à chaque pas , risque de perdre la vie. Nous n'étions pas encore à moitié de nos fatigues : un vallon spacieux s'offrit à notre vue ; mais quelque agréable que fût le coup d'œil des côteaux voisins , qui forment un amphithéâtre naturel , quand on m'apprit que nous étions encore très-éloignés du terme , je faillis à laisser là mon entreprise. L'ardente curiosité du docteur me fit reprendre courage ; & après avoir traversé la vallée , nous grimpâmes à travers les rochers & les neiges , à l'exemple des chevres sauvages dont ces montagnes sont remplies. Je les voyois suspendues au-dessus de nos têtes ; & j'avois peine à croire qu'elles pussent non-seulement se soutenir , mais courir même avec une agilité surprenante. Nous nous reposâmes quelque tems dans un couvent , dont la structure gothique est assez régulière. Les caloyers , ou moines qui l'habitent , sont gras & des mieux nourris. Nous marchâmes encore une journée entière ; &

nous nous trouvâmes enfin au pied du mont Ida.

Tout ce que nous avions vu jusqu'alors de precipices , étoit peu de chose , en comparaison de ceux que nous avions sous les yeux. Il nous restoit près de trois lieues de marche , pendant lesquelles ils nous falloit gravir le plus souvent sur des sables & des rochers nus. Je ne fais trop comment je pus venir à bout de surmonter tant d'obstacles. Je fus moi-même surpris de me trouver au sommet ; & pour ce qu'il y a de plus curieux dans le monde , je n'eusse pas voulu recommencer. Jugez si j'eus lieu de regretter mes peines , quand , après avoir porté par-tout mes pas & mes regards , je ne vis ni grotte , ni fontaine , ni rien de ce qui peut récréer l'imagination. De quelque côté que je me tournasse , je n'apercevois que des neiges , des sables , des rochers , & des chevres d'une maigreur extraordinaire. « C'est donc là , dis-je , cette fameuse montagne où Jupiter demeura si long-tems caché. Une pareille retraite étoit digne du maître des dieux ; & je ne pense pas qu'aucun mortel eût entrepris de le découvrir ».

Nous oubliâmes bientôt ce que nous avions souffert , lorsque nous fûmes près de descendre. Cette effrayante route nous

258 SUITE DE LA GRECE.

eût absolument rebutés, sans la nécessité où nous nous trouvions de la faire. Nos conducteurs nous montrèrent de loin, comme pour nous encourager, les ruines de l'ancienne Gortyne, à quelques milles du mont Ida; c'en fut assez pour nous faire surmonter les difficultés d'un voyage si pénible. Nous arrivâmes dans la plaine où étoit située cette ancienne ville, la plus riche & la plus grande de l'isle. On en attribue la fondation à Taurus, qui, sous le nom de Jupiter, enleva Europe, fille d'Agenor, roi de Phénicie. Je croirois plus volontiers qu'elle fut fondée par Gortyne, fils de Rhadamante, roi de Crete. Quoi qu'il en soit, elle étoit si bien fortifiée, qu'Annibal, après la défaite d'Anthiocus, la choisit pour asyle. Les ruines de cette ville sont les plus belles que j'aie encore vues; ce ne sont pas seulement des corniches, des bases, des chapiteaux de colonnes de marbre; on voit encore quantité de morceaux de jaspe, de porphyre & d'autre matière précieuse, revêtus d'ornemens & de reliefs d'un goût exquis. Je remarquai, entre autres fragmens, deux colonnes de marbre granit, longues de plus de dix-huit pieds, & taillées chacune d'une seule pierre. Près de là est le reste d'une arcade

qu'on juge , à fa beauté , avoir été l'entrée de quelque fomptueux édifice : il n'est pas poffible de dire la quantité de morceaux de ftatues & de colonnes dont cette plaine eft couverte. Tous ces ouvrages étoient parfaitement travaillés ; & ce qui en reffe , fuffit pour faire connoître la délicateffe & le génie des artistes qui s'y font employés.

Après avoir admiré long-tems ces augustes débris , j'allai voir le labyrinthe. Ne croyez pas que je veuille parler de ce fameux ouvrage que Dédale conftruisit avec tant d'habileté , qu'il eut peine lui-même à en fortir , & où , fans l'invention admirable , par laquelle il fe fraya un chemin dans les airs , il eût été la première victime de fon art. La plupart des hiftoriens qui ont parlé du labyrinthe de Crete , nous le repréfentent comme un édifice merveilleux , bâti fur le modèle de celui d'Egypte , où l'art feul de l'ouvrier fe faifoit admirer. Le tems l'a entièrement détruit ; & il y a déjà plusieurs fiecles , au rapport des habitans , qu'il n'en reffe aucune trace. Le labyrinthe qu'on voit aujourd'hui à Candie , n'est donc pas celui où Théfée , conduit par le fils d'Ariadne , tua le fruit monftrueux des amours de Pafiphaë. Vous en ju-

gerez d'après ce que je vais vous dire :

Nous descendîmes avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de fouterreins obscurs & étroits. L'ouverture est basse & raboteuse ; c'est l'ouvrage de la nature ; & l'art ne paroît pas y avoir contribué. Ce pouvoit être anciennement une simple grotte, qui parut propre à y creuser plusieurs routes ; à moins que vous n'aimiez mieux croire , comme moi , que ce sont les anciennes carrieres , d'où l'on tira les pierres pour bâtir la ville de Gortyne qui n'en est pas éloignée.

En avançant quelques pas , on arrive dans une espece de salon , dont les murailles , taillées dans le roc , présentent une agréable variété de pierres & de marbres de diverses couleurs. Le plafond est garni d'une grande quantité de petits glaçons pétrifiés , qui font un effet merveilleux. Ce salon , qui est fort étendu , conduit par une pente aisée , dans une multitude d'allées & de rues , qui s'entre-coupent les unes les autres. Si je n'avois pas eu avec moi des guides sûrs , j'avoue que je n'aurois jamais sçu quelle route je devois prendre : elles se croisent en tant de manieres , & forment un si grand nombre de tours & de détours , qu'après avoir fait beau-

coup de chemin, on est surpris de se retrouver au même lieu d'où l'on est parti. Je ne pouvois me lasser d'admirer les différentes couches ou veines de terre, qui semblent avoir été posées en certains endroits pour le plaisir de la vue. Dans les allées où le sol étoit apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avoit tirées des parties les plus dures & les plus solides de la montagne.

Nous parvînmes, à l'extrémité du labyrinthe, dans deux grandes salles où nous nous reposâmes. Je vis, sur les murs, quantité de noms écrits avec la pointe d'un couteau. Je n'en fus cependant certain, qu'en les examinant de près; car plusieurs de ces noms excédoient le rocher, & paroissoient avoir été relevés en bosse; mais j'en vis quelques-uns qui étoient creux; & c'étoient ceux dont la date étoit plus récente; les autres étoient remplis, & plus ou moins faillans, à proportion de leur ancienneté. Je compris alors que cet effet étoit produit par une espèce de minéral que nous nommons *spar*. Cette matière pénètre avec l'eau, s'en sépare ensuite imperceptiblement, & s'attache aux murailles & aux voûtes, où elles forment, avec le tems, une croûte, dont les incisions

faites sur le rocher facilitent l'accroissement.

Tout ce chemin souterrain est d'environ deux mille pas. On y découvre, de côté & d'autre, à la lueur des flambeaux, une infinité de nids de chauves-souris, qui pendent aux voûtes en forme de pyramides renversées. Ils ont la plupart plus de cinq pied de long, & sont divisés en plusieurs cellules, où ces oiseaux nocturnes viennent se nicher. La fiente, qui tombe dessous, s'éleve comme une autre pyramide, touche en plusieurs endroits aux nids qui sont suspendus aux voûtes, & occupe avec eux une partie du chemin; mais le passage reste libre & ouvert des deux côtés. Les chauves-souris ne font aucune peine à ceux qui passent, pourvu qu'on ne touche point à leurs nids; car alors elles sortent en foule, éteignent les flambeaux avec leurs ailes, remplissent la caverne de cris; & volant de côté & d'autre avec impétuosité, elles font trembler les plus intrépides. Le seul parti qu'il y ait à prendre alors, c'est de se coucher ventre à terre, & d'y demeurer sans mouvement, jusqu'à ce que ces animaux soient rentrés dans leurs nids.

Pour revenir à l'ancien labyrinthe dont

l'histoire fait si souvent mention , il est certain qu'il devoit être bien différent de cette multiplicité de caveaux ténébreux , où l'art paroît n'avoir eu presque aucune part. J'aime mieux croire que les Crétois , ayant trouvé dans ces souterrains quelque ressemblance avec un monument qui avoit fait autrefois l'honneur de leur pays , ont un peu aidé à la nature , pour conserver le nom & l'image du fameux labyrinthe.

L'isle de Crete est arrosée d'une infinité de fontaines & de rivières qui la rendent d'un grand rapport , sur-tout en vins excellens , que les gens du lieu appellent *malvoisie*. On n'y voit aucune espèce d'animaux nuisibles ni venimeux ; les femmes seules y sont à craindre : on prétend que si elles blessent un homme avec les dents , la plaie est sans remède. Cette propriété , jointe à quelques autres traits de ce genre , me persuade que les armes du sexe dans ce pays , ne sont ni les prières , ni les larmes.

Nous partîmes de l'isle de Candie , sur un petit bâtiment que nous avions loué à dessein , pour avoir la commodité de débarquer où bon nous sembleroit , & faire le tour des Cyclades. On leur a donné ce nom , qui signifie *circulaires* ,

parce qu'elles font, pour ainsi dire, rangées autour d'un centre, qui est Délos. Les isles placées hors de cette espece de cercle, du côté de Candie, sont comprises sous ce même nom, quoique les anciens les aient appellées *Sproades*, qui veut dire *éparses*.

Je m'arrêtai d'abord à Santarini ou Santorin qui, au rapport d'Hérodote, étoit autrefois un pays délicieux, & se nommoit *Calliste*, à cause de son extrême beauté. Il est étrangement déchu de cet état : au lieu d'un terrain gras & fertile, on n'y trouve plus qu'un vaste rocher, qui produit à peine de quoi nourrir ses habitans. Aux riantes prairies, aux paysages agréables ont succédé des sables arides, & d'affreux précipices. L'entrée de cette isle a la forme d'un croissant, & seroit le plus grand & le plus beau port du monde, si les vaisseaux pouvoient y aborder.

Entre les deux promontoires, qui font les cornes de ce croissant, sont quatre petites isles formées par des volcans au commencement de ce siècle : l'une d'entre elles naquit d'une éruption subite, dans un lieu où la mer étoit auparavant si profonde, qu'on n'en pouvoit trouver le fond. Après ces mutations horribles

horribles & des agitations violentes , qui répandoient la terreur , la mer lança de son sein des tourbillons de flammes & de bitume, qui déroberent aux yeux la clarté du jour. On vit ensuite , avec étonnement , sur la surface de l'eau , une montagne solide , qui s'accrut insensiblement par de semblables éruptions. Cette île nouvelle n'étoit d'abord qu'un amas de pierre-ponce , inégal & raboteux ; mais le soleil l'anima , pour ainsi dire ; & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés , elle devint capable de culture. C'est ce que nous raconta un vieillard qui , en 1707 , avoit été témoin oculaire de ce que j'écris. Je serois tenté de croire que Santorin elle-même s'est ressentie souvent de ces éruptions de la mer ; & c'est peut-être là ce qui a produit en elle de si grands changemens. Cette terre , toute ingrate qu'elle est , a près de huit mille habitans Grecs , qui vivent misérablement. La montagne de Saint-Etienne me parut mériter , par les ruines dont elle est couverte , une attention particulière. Je ne fais point le nom de la ville qui y étoit située ; mais elle doit avoir été riche & magnifique , à en juger par quantité de morceaux de colonnes de marbre & de granit.

J'allai de là à Policando , isle presque aussi grande , & plus agréable que Santorin : elle est , comme celle-ci , formée d'un seul rocher ; mais ce rocher est très-fer- tile. En certains endroits il est couvert de quelques pouces de terre , où croissent d'abondantes moissons ; en d'autres , où il y a moins de terre , les vignes viennent à l'envi , & produisent d'excellens raisins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de visiter ; je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes , toutes prêtes à nous écraser. Cette caverne est tapissée de congelations en forme de crystaux , les unes de figure pyramidale , les autres cylindriques , & quelques-unes sont couvertes d'une espece de dorure qui éblouit les yeux. La plupart cependant , sont d'un noir luisant , dont l'aspect n'est pas désa- gréable.

Je ne fus pas aussi content de l'isle d'Argentiere. Ce nom lui fut donnée , il y a quelques siècles , à cause de quelques mines d'argent qu'on y découvrit ; mais son véritable nom étoit *Cimolus* , qui veut dire *craie* , parce que cette matiere fait le sol de cette isle. Les insulaires n'emploient point d'autre savon dans leur lessive ; ils s'en servoient autrefois

pour blanchir leurs étoffes; & l'on en faisoit aussi usage dans la médecine. On assure que les femmes & les filles du pays se prostituent aux étrangers pour une somme très-modique, & que les peres & les meres en font eux-mêmes le marché. Je ne trouve dans cette isle que des montagnes brûlées, un terrain pierreux, & un seul village, dont les habitans meurent de faim.

Mélos, à présent Milo, est un vaste amas de pierre-ponce & de minéraux pétris en quelque sorte par l'eau de la mer qui s'y engouffre, & la rend propre à être cultivée. Je ne doute pas que du tems que les Phéniciens la possédoient, elle ne fut très-fertile; & si son sol est devenu plus aride, on doit l'attribuer aux matieres calcinées dont la terre a couvert sa surface. Malgré cela, elle produit du çoton, du bled & du vin.

La capitale, qui porte aussi le nom de *Milo*, est bâtie toute en pierres-ponces, qui, quoique spongieuses & fort légères, sont pourtant de bon usage. Les rues y sont d'une malpropreté & d'une puanteur insupportables. Cette ville fut célèbre, dans l'antiquité, pour son alun & pour son soufre; l'un & l'autre y sont encore très-communs. Le soufre se voit

en bloc sur les montagnes , & paroît de loïn , comme autant de gros diamans qui jettent de l'éclat. Il y a dans l'isle , des sources d'eau chaude très-salutaires. Les auteurs anciens que je porte avec moi , & qui me servent comme de boussole dans mes courses , disent que Milon fut appelée *Mellida* , à cause de l'abondance de son miel. Elle se glorifie d'avoir donné naissance à deux philosophes , à Socrate qui n'admettoit qu'un seul Dieu , & à Diagoras qui n'en reconnoissoit point. I

Après avoir quitté Milo , je m'approchai de l'Attique , & fis voile vers Cranaë , ou l'isle d'Helene , quoique le patron de notre bateau m'assurât qu'il n'y avoit rien de curieux à y voir ; mais le docteur & moi ne voulions nous en rapporter qu'à nous-mêmes ; & mon dessein étoit de visiter jusqu'aux rochers les plus déserts. Pour vous , Madame , je me flatte que vous vous accoutumerez insensiblement à ces idées de stérilité & de solitude : je tâcherai cependant de vous épargner , le plus qu'il me fera possible , les dégoûts & les ennuis que j'ai éprouvés dans ce voyage. L'isle de Cranaë paroît n'avoir jamais été habitée ; peut-être est-ce pour cette raison , que Pâris la choisit , lors-

qu'il s'enfuit de la Grece avec Helene qu'il avoit enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit, pour la première fois, de sa conquête.

En face de Cranaë, est l'isle appelée par les anciens *Cythnos*, & par les modernes *Thermia*, à cause de la bonté de ses bains. Elle est encore aussi fertile qu'elle l'étoit anciennement. Le sol n'est ni pier-
reux ni sec, comme celui des isles voisines. Les campagnes sont couvertes de mois-
sons, & les côteaix de vignobles, moins estimés, à la vérité, que ceux des ter-
reins plus arides. Il y vient quantité de mûriers, dont les habitans tirent un pro-
fit considérable, par le grand nombre de vers à soie qu'ils nourrissent. Mais le
principal commerce se fait en miel & en cire. On nous fit voir les ruines d'une ville
qu'on nomme aujourd'hui *Hebreo-Castro*: elles sont d'une beauté & d'une magni-
ficence singulieres. Parmi les marbres dont la terre est couverte, nous apperçûmes
quantité de bas-reliefs & de tronçons de statues qui me parurent avoir été fort pré-
cieuses. Il semble que les barbares au-
teurs de ces ravages, craignant qu'on ne
voulût rejoindre un jour les parties
éparfes de ces chefs-d'œuvres, aient pris
la précaution de les mutiler. *Thermia*,

capitale de l'isle, est passablement grande, & presque toute peuplée de Grecs.

Syra n'est guere moins fertile que Thermia : elle a vingt-cinq milles de longueur ; & quoique couverte de rochers, on y trouve néanmoins des campagnes qui fournissent de riches récoltes. Ces rochers ont cela de singulier, qu'ils semblent toujours prêts à s'écrouler. La capitale, qui donne son nom à toute l'isle, est située à un mille de la mer, sur le sommet d'une petite montagne : on diroit de loin qu'elle est suspendue sur les flots. Entre la ville & le port, qui est d'une grande étendue, sont les ruines de Sciros, ancienne capitale de l'isle, où Achille fut élevé à la cour de Nicomede. Cette terre fut habitée autrefois par les Dolopes, fameux corsaires, auxquels ont succédé des moines Grecs. Thésée y mourut, après avoir été chassé d'Athènes ; & elle a été la patrie de Phérécide, qui passe pour un des sept sages de la Grece.

Tiné, autrefois Tenos, au nord de Syra, est une isle fort grande, qui a environ soixante milles de circuit. Les serpens y sont en grand nombre ; & c'est ce qui lui fit d'abord donner le nom d'*Ophiuse*, comme je l'ai dit de la ville de

Rhodes. Le pays est très fertile, les mûriers, les grenadiers, les vignes y croissent à plaisir, & sont d'un bon rapport aux habitans qui aiment le travail. Il y vient aussi du bled & d'autres grains en abondance.

La ville de Tiné étoit située sur le bord d'une baie qui lui servoit de port; il ne reste aujourd'hui que la forteresse, & un bourg qui porte le nom de *San-Nicolo*. Cette forteresse est sur le lieu le plus élevé de l'isle; & sa situation avantageuse fait toute sa force. Il y a plusieurs années, m'a-t-on dit, qu'en creusant près de la ville, on trouva un temple de Neptune; mais je n'ai rien vu qui pût vérifier cette découverte.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le séjour de Tiné, je ne fus point maître de ma surprise, en approchant d'Andros. Cette isle présente l'aspect le plus enchanteur. Figurez-vous une vaste & large baie, séparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire, qui fait partie de la ville, est couvert de bâtimens & de plantations, dont le coup d'œil charmant & riant invite les passagers à s'arrêter. De l'autre côté, est une vallée délicieuse & fertile. Tout le terrain, en général, abonde en

fruits de toute espèce ; & ce ne sont partout que des jardins & des vergers, que mille petits ruisseaux fertilisent. Le plus bel endroit est derrière une haute montagne , au village d'Arne. Plusieurs hameaux , environnés de palmiers , le composent , & semblent autant de solitudes enchantées. La soie qu'on y travaille est des plus estimées & des plus fines. Andros n'est pas moins remarquable par ses antiquités , que par la beauté de son territoire. Les plus curieuses sont celles de Baléopolis , ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes , de bases , de chapiteaux , qu'on trouve à l'endroit où étoit la citadelle , jointe à la tradition des habitans , nous fit croire que ce pouvoient être les vestiges d'un temple de Bacchus. On nous montra une fontaine , dont on dit que l'eau a le goût du vin. L'opinion aici , je crois , beaucoup de force. Une source d'eau auprès d'un temple du dieu du vin , ne satisfaisoit point ses adorateurs : ils lui ont attribué une propriété qui flattoit plus leur imagination que leur goût.

Zia est la Cée ou Céos des anciens , qui a donné naissance au poëte Simonide. De quatre villes puissantes qu'elle contenoit autrefois , on ne voit plus que les

ruines de Certhéa, sur lesquelles est bâtie Zia, capitale de l'isle. A juger de l'étendue de Certhéa par celle de ses vestiges, elle devoit être considérable; car outre les colonnes de marbre & plusieurs morceaux d'architecture, qui se voient dans les maisons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement sur une montagne éloignée d'une lieue du port. En avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles à moitié ruinées, qui appartenoient à quelque ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une statue, pour laquelle ils ont encore une frayeur respectueuse, parce qu'ils croient que c'est celle de Némésis, déesse de la vengeance: on voit autour plusieurs blocs de marbre & quelques morceaux de colonnes & de chapiteaux. L'isle peut avoir trente lieues de circuit; elle étoit fort renommée pour la beauté de ses soies, dont les premières fabriques sont attribuées à Pamphile, princesse du pays. Cette partie du commerce n'est pretque rien au tems où je vous parle. On y fabrique plus de toiles de coton, que d'étoffes de soie: on s'applique encore particulièrement à faire des vins qui

274 SUITE DE LA GRECE.
font d'une qualité & d'un goût admirables.

Je ne fais que vous dire de l'isle de Macronisi : elle est assez grande , mais tellement dépeuplée & stérile , qu'on n'y rencontre que des lézards & des sauterelles. Macris est plus petite , mais pareillement déserte : on ne trouve , dans l'une & dans l'autre , aucuns vestiges d'antiquité. Guara ou Joura a , de plus que ces deux isles , une espèce de rats d'une grosseur peu commune ; ce sont probablement les ancêtres de ces rats , qui obligerent les habitans de Guara à quitter le pays.

Le voisinage de l'Eubée , près de laquelle sont ces mêmes isles , me fit retarder l'exécution du projet que j'avois formé de faire le tour des Cyclades. Je débarquai à Châteauroux , forteresse considérable , sous le canon de laquelle les galères Turques se retirent. Il y avoit autrefois une ville bâtie en ce même lieu. Homere l'appelle *aristos*. Les Titans , fils de la terre , y donnerent des loix , entre autres Briarée , à qui les insulaires rendirent les honneurs divins. Le marbre marqueté de Caristos étoit fort estimé ; on l'appelloit *Caristien*. Je passai au bourg d'Erétria , autrefois la capitale de l'isle ; elle étoit renommée pour cette terre mé-

dicinale qu'on appelloit *Erétrienne*. Enfin, j'arrivai à Négrepont, d'où je vous écris, me réservant à vous envoyer ma lettre, quand j'en trouverai l'occasion. Il peut arriver que vous en receviez quelquefois plus d'une le même jour ; car vous jugez bien qu'elles ne partent pas régulièrement, comme en France, à mesure qu'on les écrit ; j'en ai eu jusqu'à trois dans mon porte-feuille, que j'ai envoyées par le même vaisseau.

Négrepont, actuellement la capitale de l'Eubée, n'a que deux milles de circuit ; mais elle est accompagnée de fauxbourgs considérables, où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille. Un des beaux édifices de cette ville est le ferrail du Capitain Pacha ou chef des galeres. Ce palais est bâti sur l'Euripe, & présente le point de vue le plus agréable qu'on puisse imaginer : il est orné de galeries & de portiques de bois rouge vernissé. Je fus surpris du concours prodigieux des gens de la campagne, qui arrivent à Négrepont les jours de marché ; ils viennent, de toutes les parties de l'isle, apporter leurs denrées ; ce qui les rend si communes, qu'on les achette presque pour rien. Je n'ai jamais vu tant de villages à la fois : c'est ce

qui fait que la terre y est si bien cultivée : elle abonde en fruits de toute espece , & principalement en bled , en vin & en huile. L'isle a trois cens cinquante milles de circuit ; sa largeur n'est guere que de vingt milles. Elle est célèbre par le fameux promontoire de Caphanéé , au haut duquel Nauplius , roi de cette isle , alluma des feux pour attirer la flotte des Grecs qui venoit de faire le siege de Troye. La ruse réussit : les vaisseaux donnerent dans les écueils , & furent presque tous fracassés ; mais Nauplius , ayant su que Diomedé & Ulyssé , les principaux auteurs de la mort de son fils Palamedes , avoient échappé au naufrage , se précipita de dépit dans la mer. 8

Je dois dire ici deux mots de l'Euripe , fameux détroit de la mer Egée , qui sépare l'Aulide & la Béotie de l'Eubée. Ce détroit se resserre tellement à l'endroit où est bâtie la forteresse de Négreponr , qu'une galere a peine à y passer. C'est sur-tout vers cette partie , qu'on remarque les effets surprenans que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune , l'Euripe est réglé , comme disent les habitans ; c'est-à-dire , qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq

heures , il a deux fois son flux & reflux ainsi que l'Océan ; mais , pendant les autres jours , il est dérégulé ; & alors , dans l'espace de vingt-quatre ou de vingt-cinq heures , il a onze , douze , treize , & même quatorze fois son flux & reflux. Je voulus être témoin de ces changemens merveilleux ; & m'étant transporté dans un moulin qui est au bas du château , je vis , en moins d'une heure & demie , la roue changer jusqu'à trois fois , selon le différent cours de l'eau. Ce qu'il y a encore de surprenant , c'est qu'entre le tems où l'Euripe monte , & celui où il descend , il y a un petit intervalle qui fait paroître l'eau en repos , & comme croupissante ; de sorte que les plumes & la paille y restent sans mouvement , à moins que le vent ne les agite. Il y a des tems où le détroit est si rapide , qu'il entraîne les plus gros vaisseaux , malgré tous les efforts des matelots. Je ne veux point essayer ici d'expliquer cette merveille de la nature : je n'ai pas oublié ce qu'on raconte d'Aristote , qui lui-même n'en put connoître la cause ; plus sage que lui , je n'ai eu garde de me précipiter dans l'Euripe , pour être compris , comme on fait dire à ce philosophe , dans ce que je ne pouvois comprendre.

278 SUITE DE LA GRECE.

Le froid de la saison , joint à un assez gros-rhume qui tourmente le docteur , nous obligera peut-être à faire à Négrepont un plus long séjour que nous ne nous y étions attendus ; mais ce pays est si agréable , même en hiver , que je ne suis pas fâché de me reposer des longues & fréquentes courses que je viens de faire , pour me préparer à de nouvelles.

Je suis, &c.

De Négrepont, ce 17 décembre 1736.



L E T T R E XII.

S U I T E D E L A G R E C E .

DANS un pays tel que la Grece , tous les lieux que parcourt un voyageur , font autant d'objets consacrés à l'immortalité. Un simple ruisseau , un rocher , une grotte ont acquis de la célébrité , ou dans les écrits des poètes , ou par quelque événement mémorable. Ne vous plaignez donc pas , Madame , des détails de ma dernière lettre ; & suivez-moi , je vous prie , avec la même complaisance , dans les lieux qui me restent à parcourir.

La première isle où j'abordai , en quittant Négrepont , est Scio , que les Turcs appellent *Saches*. Elle est située entre les isles de Mételin & de Samos , & peut avoir cent vingt milles de circuit. Ses habitans ont été jadis fort puissans sur mer ; mais ils furent subjugués par les Athéniens , ensuite par les Spartiates , & enfin par les Romains. Ceux-ci posséderent cette isle jusqu'aux empereurs Grecs , qui la cédèrent aux Génois , auxquels les Turcs l'enleverent sous le regne de Selim.

Elle devoit être bien florissante, puisqu'elle contenoit trente-fix villes, qui sont à présent converties en autant de villages.

La capitale est grande & bien construite ; ses édifices sont régulièrement bâtis, & à plusieurs étages comme les nôtres : son port est sûr, & son château bien fortifié : il commande la ville & toute la côte. La grande église est d'une architecture gothique fort agréable ; mais le dedans est orné de peintures à la Grecque, si mauvaises & si ridicules, qu'il n'y a pas de barbouilleur en France, qui n'en fît de plus belles. Ce sont des figures de saints, comme je l'ai remarqué par les noms qui sont écrits au bas ; car il n'est pas possible d'en juger autrement. Nous ne vîmes d'antiquités remarquables dans toute l'isle, que les ruines d'un ancien bâtiment situé dans un vallon obscur, à vingt milles de la capitale. Neptune avoit été amoureux d'une nymphe de Scio ; & ce lieu favorable, plus qu'aucun autre, à ses amours, peut bien avoir été choisi dans la suite, pour lui élever un temple. Je vis près de là une source, dont on dit que l'eau rend insensés ceux qui en boivent. Le docteur osa tenter l'expérience ; & je ne remarquai en lui aucun changement.

Scio est une des villes de la Grece , qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance au divin Homere. On me fit voir un lieu où l'on assure que ce grand poëte a reçu les premieres leçons de son art ; c'est une espece de bassin d'environ vingt pieds de diametre. On montre aussi la maison où l'on dit qu'habitoit cet auteur de l'Iliade ; lorsqu'il composa ses poësies. La vénération singuliere de ces bonnes gens pour tout ce qui a quelque rapport à ce génie sublime , m'en inspira à moi-même pour cette respectable chaumiere ; où j'aimois à croire qu'avoit demeuré un si grand homme. Ce même pays a été la patrie de plusieurs personnes célèbres, entre lesquelles on compte Yon , poëte tragique , l'historien Theopompe , & le sophiste Théocrite.

J'ai vu peu d'isles aussi fertiles que Scio. Les montagnes même dont elle est couverte dans la partie du nord , sont toutes cultivées. Je ne m'étonne pas qu'on l'ait appelée *un des greniers du peuple Romain*. Les oliviers & les orangers y sont en grande quantité : ses vins, célèbres depuis long-tems, sont délicieux & forts. On laisse sécher les raisins pendant plusieurs jours, après les avoir coupés ; & on les porte ensuite au pressoir.

Le lentisque , cet arbre qui produit le mastic , est commun dans ce pays. Il y en a de plusieurs especes , suivant la nature du sol où ils croissent ; mais les plus estimés sont ceux de l'isle de Scio ; & il en vient une si grande quantité dans cette partie de l'Archipel , que le grand-seigneur en retire tous les ans plus de 100000 livres pesant de mastic. La culture de cet arbre consiste à le provigner ; on a , par ce moyen , beaucoup de jeunes pieds vigoureux , qui font d'un meilleur rapport que les vieux : ils viennent aussi très-bien de semences. Les Turcs , qui les plantent au mois de janvier , les distribuent par intervalles & en buissons dans la campagne. Leurs feuilles , qu'ils ne quittent point pendant l'hiver , approchent beaucoup de celles du mirthe. Elles sont tendres , délicates , d'une odeur agréable , d'un goût acide & astringent.

Le mastic est une gomme résineuse , qui coule du tronc & des principales branches du lentisque , quelquefois d'elle-même , mais le plus souvent par les incisions qu'on fait à l'arbre en certains tems de l'année. Le mastic le plus estimé est celui qui sort du lentisque sans le secours des incisions. Il distille en petites larmes qui grossissent peu à peu , & tombent

enfin de leur propre poids. On a soin de tenir le terrain propre , afin que cette gomme précieuse ne contracte aucune saleté. On en fait , à la mi-août , une première récolte qui dure huit jours ; & après de nouvelles incisions , on commence la seconde à la fin de septembre. Le mastic continue encore de couler pendant six semaines , après lequel tems la récolte n'est plus permise. Le plus beau , celui que les marchands appellent le mastic mâle , doit être en petits grains clairs , transparens ; d'un blanc tirant sur le citron , & d'une odeur aromatique. Il se casse net sous la dent , s'amollit à la chaleur comme la cire , & s'enflamme sur la braise. On désigne , sous le nom de mastic femelle ; celui qui est d'une qualité inférieure. On emploie l'un & l'autre intérieurement , pour fortifier l'estomac , arrêter les vomissemens & les diarrhées ; & on le fait entrer dans la composition de plusieurs vernis. On s'en sert dans l'Orient pour pétrir du pain qui acquiert , avec le goût de cette gomme , une blancheur agréable à la vue.

Tout le mastic de la première récolte appartient au grand-seigneur , & doit être livré à l'officier chargé de le recueillir. Si quelqu'un étoit convaincu d'en

avoir détourné la moindre portion , il seroit dépouillé de ses biens , & condamné aux galeres. Les dames du ferrail en consomment la plus grande partie : elles en mâchent presque continuellement, pour rendre leur haleine plus douce & fortifier leurs gencives. On en brûle aussi dans des castolettes. Les jeunes femmes , après l'avoir pétri avec la langue , le soufflent comme des bouteilles , qu'elles font crever ensuite entre leurs levres avec grand bruit. Quand elles sont en compagnie , elles regardent comme une sorte de galanterie , d'approcher leur bouche du nez d'un homme , pour le surprendre par ce bruit , & lui faire sentir l'odeur du mastic.

Le gibier abonde dans toute l'étendue de l'isle de Scio ; & dans certains cantons , les perdrix sont aussi communes & aussi privées que les poules. Plusieurs personnes prennent le soin de les élever , & les envoient le matin dans les champs , pour y chercher leur nourriture. Chaque famille confie les siennes à un gardien commun , qui les ramene le soir. S'il plaît au maître de faire revenir plutôt celles qui lui appartiennent , il les appelle avec un sifflet ; & à ce signal , on les voit reprendre , sans aucun désordre , le chemin de leur maison.

Une des grandes richesses de cette terre étoient les belles carrières de jaspe qu'on y voyoit anciennement. Nous n'y en vîmes que de marbre; mais ce marbre nous parut de la plus grande beauté.

Il n'y a point d'Isle dans l'Archipel, où l'on vive en plus grande liberté qu'à Scio; & où les femmes soient plus belles & plus aimables. Elles tiennent beaucoup des Italiennes, & particulièrement des Génoises. On peut les voir & leur parler; & les mœurs du pays leur laissent une facilité dont elles abusent rarement. Les habitans y sont fort civils, tant entre eux qu'envers les étrangers. Ils ont aussi beaucoup de penchant pour la musique; les soirées des fêtes se passent en divertissemens communs aux deux sexes, & se prolongent ordinairement jusqu'au jour.

Samos, dont la ville de Coran est la capitale, n'est ni aussi grande, ni aussi fertile que Scio: elle abonde cependant en arbres fruitiers, & principalement en oliviers, mais les vignes y sont rares, quoique les pays voisins en soient, pour ainsi dire, tout couverts. Cette isle s'étend du levant au couchant, & n'a pas plus de quatre-vingt milles de circuit. La tradition porte que Junon, à qui Samos étoit consacrée, y avoit pris naissance,

& qu'elle y fut mariée à Jupiter ; aussi nous dit-on qu'elle y avoit un temple magnifique , où l'on célébroit , tous les ans , une fête en guise de noces. Ce récit me fit croire que je découvrerois quelques restes d'antiquités. Je me fis conduire dans l'endroit où avoit été l'ancienne Samos. Les ruines de cette ville sont si apparentes & si étendues , qu'il n'est pas possible de s'y tromper : elles sont posées sur une montagne , aux environs de laquelle je trouvai quantité de pierres de tombeaux , répandues de côté & d'autre. Le Grec qui nous menoit , me fit remarquer , dans un monceau de ruines , les anciens restes du temple de Junon. Je voulus bien le croire , parce qu'en effet c'est le seul endroit où l'on trouve des bases & des morceaux de colonnes de marbre. J'eus plus de plaisir à suivre les traces d'un ancien aqueduc , bâti de briques si fortes & si dures , que , depuis deux mille ans , elles sont encore aussi entières , que si elles sortoient des mains de l'ouvrier. Je ne vis aucun autre monument qui pût piquer ma curiosité , mais une chose qui frappe les étrangers ; & sur-tout un François accoutumé à l'élégante parure des femmes de son pays , c'est la malpropreté dégoûtante , & l'extrême négligence des

Samiennes : le sexe y est , sur ce point , d'une indifférence & d'une paresse intolérables.

Samos est recommandable dans l'histoire , par la naissance d'un philosophe , d'une sibille & d'un tyran. L'un est le savant Pythagore , ce zélé partisan du système de la métempsychose ; la seconde est une de ces femmes célèbres , qui ont annoncé la venue de Jesus-Christ ; le troisieme est ce fameux tyran Policrate , qui , après une vie de prospérités , fit enfin la funeste expérience , que nul ne doit être estimé parfaitement heureux avant sa mort.

L'isle de Nicaria , près de Samos , aussi bien que la mer qui l'environne , doit son nom au téméraire fils de Dédale , qui , s'étant trop approché du soleil , fondit la cire de ses ailes ; & le malheureux Icare tomba dans les flots , à côté de l'isle d'Ictiense , qui fut depuis appelée de son nom *Icaria* ou *Nicaria*. Cette isle , qui a environ trente milles de circuit , est belle & fertile ; mais les habitans en sont si paresseux , que presque toutes les terres restent en friche. L'air & l'eau y sont si purs & si sains , qu'on peut leur attribuer la longue vie des Nicariens , dont un grand nombre arrive jusqu'à l'âge de cent ans & au-delà. Une chose qui leur

est particuliere , c'est qu'ils ne se servent point de lit , & qu'on n'en trouve pas un seul dans toute l'isle. Ils couchent à terre ; une pierre leur tient lieu d'oreiller , & leurs habits de couverture. L'archevêque de Samos y étant venu faire sa visite , n'avoit pas imaginé d'y faire porter un lit : on y suppléa , comme on put , avec de la paille , pour coucher Sa Grandeur. Ces insulaires n'ont d'autre habit , que celui qu'ils ont actuellement sur le corps ; & quand il est usé , ils pensent à en faire faire un autre. Vous ne trouveriez pas dans toute l'isle un morceau de pain hors des heures du repas. Ils se contentent de moudre le bled avec des petits moulins , quelque tems avant que de se mettre à table , & n'en préparent que pour une seule fois. Ils pétrissent cette farine , en font de la pâte , la cuisent sur une pierre plate , avec du feu dessous ; & quand le pain est fait , le maître de la maison le divise en parties égales , qu'il distribue dans sa famille ; une femme enceinte en reçoit une double portion. Leur vin est toujours mêlé avec les trois quarts d'eau ; ils en remplissent un grand vase qui ressemble à une écuelle , & le font passer à la ronde jusqu'à ce que tout le monde ait bu. Ils ne mettent point

point leur vins dans des tonneaux : ils ont de grands pots qu'ils couvrent de terre , font un trou au haut du pot , y plongent un roseau percé par les deux bouts , & le retirent en fermant du doigt le trou supérieur.

Les maisons des Nicariens sont simples , sans ornemens & sans meubles. On n'y voit que les quatre murs , & le petit moulin dont je vous ai parlé. Tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs , ils le tiennent caché sous terre. Ils ont fort peu de société entr'eux ; & s'ils sont obligés de se voir pour quelque affaire , ils n'approchent jamais de la porte de la maison de ceux qu'ils visitent : ils s'arrêtent à une distance considérable , d'où ils crient à pleine tête. Quand on leur a répondu , ils parlent du sujet qui les amene ; & à moins qu'on ne les presse d'entrer , ils traitent ainsi toutes leurs affaires : aussi ont-ils la voix si forte , qu'ils se font entendre de très-loin.

Il n'est pas que vous n'avez ouï parler de Pathmos , cette isle célèbre , où S. Jean a composé son Apocalypse. On l'appelle actuellement *Palmoza* ; c'est un vrai lieu de méditation , par la solitude & le vaste silence qui y regne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de cir-

cuit , elle ne contient guere que trois cents habitans. Les arbres , les payfages , la verdure y font prefqu'entièrement inconnus : tout y infpire une mélancolie triste , & de fombres rêveries. Les montagnes font nues & dépouillées ; les vallons même font arides & ftériles. L'églife de S. Jean eft bien bâtie , & paffablement grande ; mais elle excita moins notre curiofité , que l'endroit de l'ifle où l'on prétend que demuroit ce faint apôtre. Le chemin qui y conduit , eft entre des rochers escarpés & difficiles. On arrive à un pauvre hermitage bâti fur la côte d'une montagne , à quelque diftance d'un couvent de moines Grecs. La chapelle eft petite & ornée de peintures qu'on nous dit être l'hiftoire du faint évangélique. A quelques pas de là eft un grand trou creufé dans le roc , dont la voûte eft foutenue fur un pilier. C'eft là , dit-on , la grotte du faint , & le lieu où il écrivit fon livre myftérieux. Je ne pus m'empêcher de sourire de la fimplicité des bonnes gens qui nous menoient : ils nous montrèrent , avec grand refpect , plusieurs crevaffes que le tems a pratiquées dans le rocher , & nous raconterent férieufement comment le Saint

Esprit entroit par ces fentes, pour dicter à S. Jean ses divins mysteres.

Vis-à-vis de Palmosa est une petite isle appelée *Saint-Ninos*, qui a cela de singulier, qu'elle est comme coupée par le milieu. Un chemin creusé par la nature, dans la partie la plus élevée de l'isle, forme cette séparation. Une des deux moitiés est fertile, & produit plusieurs sortes de fruits; l'autre est entièrement stérile & pierreuse. La roche de cette partie est un marbre brun, mêlé de coralloïdes d'une blancheur éclatante.

J'eus lieu d'être satisfait de mon séjour dans l'isle de Naxia, une des plus grandes des Cyclades & des plus riches de l'Archipel. Elle fut appelée autrefois *Dionysia*, du nom de *Denys* ou *Bacchus*, qui y tenoit sa cour. Depuis on la nomma *Callipolis* & *petite Sicile*, à cause de sa fertilité. En abordant dans cette terre, je m'attendris sur les malheurs d'Ariane abandonnée par le perfide Thésée. Je m'imaginois entendre les plaintes de cette amante désolée, qui faisoit retentir les rochers & les rivages de ses gémissemens, lorsque Bacchus, touché de compassion, vint lui offrir sa main & sa couronne.

La nouvelle ville de Naxia est bâtie

sur les ruines de l'ancienne. Ses murailles sont épaisses & flanquées de tours. La citadelle est située dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une construction régulière. Les églises y sont en grand nombre ; la cathédrale sur-tout est belle & spacieuse.

Le sexe est ici bien différent de ce que je l'ai vu à Samos. L'orgueil & la vanité sont portés à l'excès parmi les femmes ; aucune ne marche dans les rues ou à la campagne , qu'avec un étalage ridicule de ses ajustemens , & même de ses meubles.

J'allai voir , près du château , des restes de la plus haute antiquité. Ce sont les ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher , qui est environné des eaux de la mer. La richesse des matériaux prouve la magnificence & la beauté de l'ancien édifice. Les morceaux de jaspe & de porphyre sont mêlés avec le granit & le marbre le plus riche. Le cadre de la porte qui conduisoit au temple , est encore dans son entier : il est de trois pièces de marbre fort uni , chacune de dix-huit pieds de longueur sur onze d'épaisseur. Je n'ai rien vu de si noble ni de si majestueux.

Naxia est très-commerçante , quoi-

qu'elle manque de port ; mais la richesse & la fertilité de son terroir supplée à ce défaut. On a peine à comprendre la quantité prodigieuse de fruits que produit cette île féconde. Ses côtea ux sont couverts d'orangers , de limonniers & de vignes : les plaines sont ombragées de mûriers , de figuiers , de grenadiers ; & les récoltes des grains y sont très-abondantes. L'industrie des Naxiens ne se borne pas à la culture des terres ; ils font une grande quantité de sel qu'ils vendent à fort bon compte ; & ils s'occupent encore à travailler la soie & le coton qu'ils recueillent dans toutes les parties de leur île. Ce séjour est si délicieux , que plusieurs personnes de qualité & des familles distinguées d'Allemagne , de Pologne , d'Italie , y ont fixé leur demeure.

J'eus de la peine à quitter un si beau lieu ; mais j'en fus consolé en arrivant à Paros. Cette île , quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante milles de circuit , étoit anciennement une des plus considérables des Cyclades , & l'alliée des Perses contre les Grecs. Miltiades ayant eu ordre des Athéniens de s'en emparer , ne put en venir à bout. Les rares antiquités dont elle est remplie , en font encore

un objet de curiosité. Les murs du château de Parrechia , qui est le nom actuel de la capitale , les rues , les édifices publics & particuliers ont été construits avec les débris de l'ancienne ville. On trouve , à chaque pas , incrustés dans les murailles , des corniches , des frises , des chapiteaux de colonnes , & des colonnes même routes entières , couchées comme des rangs de pierres. Ici , les plus beaux bas-reliefs , mêlés avec des corps de statues , soutiennent l'entrée d'une maison ; là , une belle colonne cannelée compose le linteau d'une porte. C'est un spectacle digne de compassion & de larmes , de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant de soins & de travaux , confondus avec les pierres & le ciment. Les colonnes & les statues de marbre devoient naturellement être fort communes dans une isle , d'où l'on tiroit le plus beau marbre de la Grece. Je visitai ces carrieres si vantées , qui fournissoient à presque toute l'Asie de quoi décorer les temples des dieux , & honorer la mémoire des grands hommes. Je vis , dans la plus ancienne de toutes , un bas-relief superbe , taillé dans le roc , dont il n'a pas été séparé. Les sculpteurs de Paros , ou ceux qui y venoient de

toutes parts , avoient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces riches & précieux souterrains. Lorsque l'ouvrage étoit achevé , on coupoit le bloc à une profondeur convenable ; & l'on voyoit paroître à la fois les plus beaux chef-d'œuvres de l'art & de la nature. Celui dont je parle représente une fête de Bacchus : on voit ce dieu , sous la figure d'un jeune garçon , environné de gens qui dansent & se réjouissent. C'est à Paros , qu'au commencement du dix-septieme siecle , se fit la découverte de ces belles tablettes de marbre , où sont gravés les événemens principaux de l'histoire Grecque , depuis la fondation d'Athenes. Thomas , comte d'Arondel , eut soin de les faire transporter en Angleterre , où il les déposa dans la célèbre université d'Oxford. On les appelle indifféremment aujourd'hui *marbres d'Oxford* , *marbres d'Arondel* , *marbres de Paros*. Cette isle est encore renommée par la naissance d'Archiloque , poète fameux , qui inventa les vers iambiques , & qui , par la force & la véhémence de sa poésie , & pour l'honneur du goût , contraignit un certain Lycambe à se pendre.

L'isle d'Antiparos n'est séparée de

cette dernière , que d'un mille & demi. C'est aussi un rocher continuel , couvert de quelques pouces de terre , avec cette différence , que ce n'est pas un rocher de marbre . comme Paros. On n'y voit qu'un seul village & très-peu d'habitans ; mais j'ose dire que le pays mérite , plus qu'aucun autre , l'attention des curieux. C'est là qu'est cette fameuse grotte de congelations , si vantée par les anciens & par les modernes. Les choses surprenantes qu'on en raconte , nous donnerent envie d'y descendre , quoique je fusse à combien de dangers j'allois m'exposer. Nous prîmes quatre hommes pour nous accompagner ; enforte qu'avec mon valet , & le Grec qui nous servoit de guide , nous formions une petite troupe de huit personnes. Je vous ai décrit le labyrinthe de Crete : à présent que j'ai vu la grotte d'Antiparos , je regarde ce labyrinthe comme une promenade aisée & agréable. Figurez-vous un précipice affreux de plus de mille picds de profondeur , où l'on ne peut descendre qu'avec des cordes ou des échelles. Voilà le premier point de vue , sous lequel je vous prie d'envifager l'entreprise hardie dont je vais vous rendre compte.

Nous entrâmes d'abord sous une vaste

arcade voûtée , & soutenue sur plusieurs pilliers que la nature a taillés elle-même. Là nous lûmes une inscription grecque , fort antique , dont voici la traduction : « Sous la magistrature de Criton , vinrent en ce lieu Ménandre , Socarme , Ménurate , Antipater , Ippomedon , Aristeas , Philcas , Gorgus , Philocrates , Onesime ».

A l'extrêmité de la caverne est un chemin étroit , que nous suivîmes à la lueur de plusieurs flambeaux , & qui nous conduisit au bord d'un affreux abîme. Je n'imaginai pas comment nous pourrions aller plus avant : mais un de nos guides saisissant un crampon de fer , qui étoit enfoncé dans le rocher , y attacha une corde ; puis prenant son flambeau d'une main , il s'aida de l'autre , à glisser , & disparut aussi-tôt , en nous criant de le suivre. Je fis passer encore deux de mes gens avant moi ; & je me laissai aller avec le Docteur , dans ce gouffre , à l'aide d'une corde.

J'eus beaucoup de plaisir , tandis que les autres descendoient après moi , d'entendre leurs voix répétées par une infinité d'échos qui faisoient ensemble un bruit terrible. Notre troupe s'étant réunie , nous marchâmes quelques pas dans

des rues fort étroites , & arrivâmes à un autre précipice moins escarpé , à la vérité , que le premier , mais qui présentoit plus de difficultés , parce que nous n'avions ni corde ni échelle. Il nous fallut rouler sur le dos , nous accrochant de notre mieux aux parties du rocher les plus raboteuses. Dans ce second étage , s'il m'est permis de parler ainsi , j'admiraï une grande grotte , dont les côtés sont formés d'une espece de porphyre entremêlé de veines rouges d'un éclat merveilleux. Le pavé étoit d'une autre sorte de pierre grise , où je remarquai qu'étoient incrustés grand nombre de coquillages pétrifiés.

Nous n'étions encore qu'au milieu de notre expédition ; & il nous restoit deux autres précipices à descendre , avant que d'arriver au terme de nos travaux. Le premier , quoique terrible & dangereux , fut franchi en un instant , par le moyen d'une échelle qui se rencontra là fort à propos ; mais quand nous arrivâmes au second , l'échelle se trouva trop courte ; & ne sachant quelle pouvoit être la profondeur du gouffre , le courage nous manqua pour cette fois. Cependant , comment nous déterminer à revenir sur nos pas , n'ayant rien vu qui pût nous

dédommager de nos fatigues ? Nous primes le parti d'attacher un bout de corde qui nous restoit , à un rocher voisin , & de nous laisser descendre jusqu'aux premiers échelons. Enfin j'appris que nous n'avions plus d'abîmes à redouter ; mais quand je faisois réflexion à l'immense intervalle qu'il y avoit du lieu où nous étions , au séjour de la lumière , je ne pouvois m'empêcher de m'accuser de témérité. J'ose croire que c'est parce que d'autres avoient eu , comme moi , la folie d'y descendre , qu'on a imaginé les fables si connues des descentes aux enfers.

Nous touchions à la fameuse grotte qui faisoit l'objet de ma curiosité. Je fis allumer des flambeaux à tous les coins , comme on me l'avoit conseillé à Parechia. Mais quelle fut ma surprise en entrant dans cette caverne ! L'éclat éblouissant qui vint frapper mes regards , ne me permit pas d'abord de distinguer aucun objet. Je crus être transporté , par un charme invisible , dans la cour brillante du soleil , ou , au moins , dans les palais si vantés de Circé ou d'Armide. Mon admiration augmenta , lorsque mes yeux se furent , pour ainsi dire , familiarisés avec cette lumière éclatante. Je vis les côtes ,

la voûte & le pavé même de la grotte ; formés de crystaux transparens , avec une si belle variété , que je ne crois pas que l'art puisse jamais atteindre à cette perfection des ouvrages de la nature. Ce réduit enchanté est long de trois cents pieds, & large à-peu-près de même , sur quatre-vingt d'élévation. L'eau qui suinte dans tous les souterrains, & qui dépose, par-tout où elle découle, le minéral appelé *spar* , ou plutôt le crystal qu'elle renferme , est la cause & l'origine des merveilles que je vais décrire.

Le pavé n'est pas seulement couvert de nappes unies en forme de glace ; les gouttes d'eau qui distillent de la voûte , ont formé , avec le tems , un bosquet d'arbrisseaux de crystal , que la lumière réfléchie de nos flambeaux peignoit des plus vives couleurs. Ces arbrisseaux , ou, si vous aimez mieux ; ces touffes de petites pointes crySTALLINES étoient entremêlées de figures saillantes de même matière , les unes pyramidales , les autres arrondies vers leur extrémité. Ailleurs , ces figures unies entr'elles & conriguës , formoient une espèce de muraille , dont les détours multipliés présentotent l'image charmante d'un labyrinthe.

Je portai mes regards vers la voûte , & je la vis ornée d'une quantité prodigieuse de pyramides renversées. La masse & la grandeur de ces stalactites transparens étoient variées à l'infini. Les rayons de lumière brisés & rompus , qui en partoient , imitoient parfaitement les couleurs les plus vives de l'iris. Tout ce que j'avois vu jusqu'alors , n'approchoit pas des beautés que présentoient les côtés de la caverne. Vers le ceintre de la voûte , le tems a produit plusieurs nappes de crystal , séparées du mur. Ce sont comme autant de rideaux ondoyés , de dix à douze pieds de largeur , dont quelques-uns pendent jusqu'à terre : on diroit une suite de petits cabinets transparens , dont la construction inimitable efface tout ce que l'art a jamais imaginé de plus parfait.

Il semble , d'après les merveilles que vous venez de lire , qu'on ne puisse se former une plus belle idée de cette grotte admirable. Je suis pourtant obligé d'avouer que les expressions sont fort au-dessous de la réalité , & que de pareils chef-d'œuvres ne paroissent tels qu'ils sont , que lorsqu'on les a présens sous les yeux.

Le Docteur , à qui rien n'échappoit ,

me fit observer une pyramide isolée, où je vis une inscription latine qui me combla de joie. Nous n'étions pas les premiers François qui fussions descendus dans ce souterrain : M. de Nointel , ambassadeur de France à la Porte , l'avoit visité ; & l'on avoit gravé par son ordre, au fond de la première caverne , sur cette pyramide , l'inscription dont voici le sens. « En 1673 , Charles-François Olier » de Nointel , avec une nombreuse compagnie , est venu voir cette merveille » de la nature , & a pénétré dans les » réduits les plus secrets & les plus profonds , ne pouvant se lasser de considérer tant de prodiges ».

Je suis entré dans un assez long détail des fatigues que j'ai essuyées en descendant dans ces souterrains : nous en éprouvâmes de plus grandes encore pour en sortir. Je ne les remettrai point sous vos yeux ; ils pourroient vous fatiguer vous-même.

Après avoir quitté Antiparos , on nous mena à Stenosa , qui mérite plutôt le nom de rocher , que celui d'isle. L'aspect en est désagréable , & n'offre que des fables & des creux , à travers lesquels on voit gravir quantité de chevres sauvages. Niconéria est un autre rocher à-peu-près

semblable, mais plus petit, n'ayant guere plus de trois milles de circuit. Nous y vîmes aussi des chevres ; & je ne fais pas trop comment elles peuvent y subsister. Il y a, dans toutes ces isles désertes, des chapelles érigées en l'honneur de la sainte Vierge.

L'isle d'Armogos est plus considérable que les précédentes : ses habitans passoient autrefois pour être les meilleurs astronomes & les plus grands géographes de leur tems : ils n'ont à présent d'autre mérite, que d'être de bons laboureurs. C'étoit là encore que se faisoit la plus belle couleur d'écarlate ; mais ce secret n'y est pas plus connu aujourd'hui que l'astronomie. Si les Amorgiens ne sont point savans, ils sont du moins laborieux, & tirent parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croissent parfaitement bien dans leur pays : les moissons & les vendanges y sont abondantes. La principale ville est située sur une hauteur, au pied d'un rocher qui présente de loin, avec la ville, la forme d'un amphithéâtre. Il y a, dans l'endroit de l'isle le plus escarpé & le plus inaccessible, un monastere dédié à la sainte Vierge, & une église qui est en grande vénération. Il faut monter la pente la plus

rude qu'il y ait au monde , pour y arriver ; & le danger de la route suppose beaucoup de dévotion dans les pèlerins. Une autre chose remarquable dans cette isle , est l'habillement des femmes ; elles sont , en général , assez jolies ; mais elles portent de longues robes à manches pendantes , qui cachent leur taille , & leur ôtent une partie de leurs agrémens.

Je passe sous silence Calaiero , Chéro , Skinosa , tous rochers déserts , qui ne méritent pas seulement qu'on y aborde. J'avois la constance de les visiter , persuadé qu'on trouve quelquefois dans les lieux les moins fréquentés , des choses rares & curieuses. Au reste , ces isles produisent quantité de végétaux , & , entr'autres , cette plante appelée *ferule* , dont le Dieu du vin permettoit à ses sectateurs de se frapper dans leurs fêtes. J'en arrachai quelques tiges ; & je m'en donnai plusieurs coups que je sentis à peine , mais qui firent assez de bruit.

Kaclia est plus peuplée , quoique peut-être aussi aride. Nous y trouvâmes deux moines d'Amorgos , qui menoient pâître , à travers des cailloux & des pierres , les brebis & les chevres du monastere.

Je m'empressai d'arriver à Ino ; & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que reposent les cendres d'Homere. Ce grand poëte , passant de Samos à Athenes , tomba malade ; & s'étant fait descendre à Ino , il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à sa mémoire , je promenai long-tems mes regards sur une terre qui renferme les restes précieux de ce grand homme. En parcourant la côte , pour découvrir quelque indice de ce que je cherchois , j'aperçus neuf blocs de marbre , que je crois avoir été posés en ce lieu , à l'honneur des neuf Muses qui avoient présidé à ses écrits.

Je m'avancai dans l'isle , que je trouvai assez bien cultivée. La ville paroît avoir été fondée sur les ruines de l'ancienne Ios , célèbre , sans doute , autrefois , par quelqu'une des aventures d'Io , fille d'Inachus , qui , sous la forme d'une génisse , traversa , depuis Argos , sa patrie , jusqu'à l'embouchure du Nil , cette partie de la Méditerranée appelée *Ionienne*.

Je retrouvai à Membliaros , aujourd'hui Namfio , & à Sikino , ce que j'avois vu dans d'autres isles , c'est-à-dire , un pays inculte & un peuple fainéant. On nous dit que Namfio avoit été dé-

couverte par les Argonautes, & qu'ils y avoient bâti un temple en l'honneur d'Apollon. Je ne dirai point si les restes de cet édifice subsistent encore ; ce qu'il y a de vrai, c'est que j'ai vu des ruines fort antiques.

Après avoir tourné long-tems autour de Délos, qui est le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette isle fameuse, où l'on dit que Latone, poursuivie par la jalousie de Junon, mit au monde Apollon & Diane. Quoique je fusse bien que ce n'étoit là qu'une fable, je ne laissai pas de rappeler encore à mon imagination cette isle flottante, que Neptune rendit stable en faveur de Latone. On eut depuis un si grand respect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulut plus qu'aucun mortel y naquît ou y fût enterré. Les femmes grosses & les morts étoient transportés dans une isle voisine. Jugez qu'elle vénération on devoit avoir pour un pays consacré au Dieu du jour, & à sa sœur la Déesse de la nuit, c'est-à-dire aux deux divinités que les hommes croient leur être les plus utiles. Aussi les villes de la Grece & les princes de l'Asie ne mirent-ils aucunes bornes à leurs largeesses ; les uns l'embellirent, à l'envi, des plus beaux édi-

fices ; les autres l'enrichirent par de magnifiques préfens. On donnoit le nom de *sacré* au vaisseau qui portoit ces offrandes. Le concours des peuples y étoit aussi considérable qu'à Delphes , parce qu'Apollon y rendoit pareillement ses oracles.

En approchant de l'endroit où étoit située l'ancienne Délos , nous vîmes quantité de morceaux de marbre , les uns enfoncés en terre , les autres étendus sur la plaine. On remarque même , sur une colline , l'emplacement & les fondemens du temple d'Apollon. La nouvelle ville , bâtie par Adrien , n'offre plus , ainsi que l'ancienne , que des fragmens de colonnes.

Vous avez pu entendre parler du fameux temple qu'Erifiction , fils de Cécrops , premier roi d'Athènes , fit construire en l'honneur d'Apollon , & à l'embellissement duquel toutes les puissances de la Grece concoururent. Jugez de la grandeur de l'édifice par celle de la statue de ce Dieu , dont il reste encore quelques morceaux. L'une des cuisses , que je pris soin de mesurer , avoit dix pieds de longueur. C'étoit un colosse prodigieux , qu'on nous dit avoit été taillé d'une seule piece de marbre noir. On rapporte que Nicias , capitaine Athénien,

fit élever , dans ce même lieu , un palmier de bronze , dont la chute renversa & brisa la statue.

On trouve , hors de l'enceinte de ce temple , quantité de petits autels de deux pieds de haut sur trois de diametre. Il n'y a presque pas de lieu dans l'isle , qui ne soit couvert de quelques ruines superbes. Ici étoit le fameux portique que Philippe , roi de Macédoine , fit construire : on lit encore son nom sur des marbres qui se sont conservés. Plus loin , sont les restes d'un théâtre de deux cens cinquante pieds d'étendue : il étoit assis sur la pente d'une montagne. Ce que nous vîmes de plus apparent , est une vieille tour de neuf pieds d'épaisseur , qui seroit à soutenir l'édifice.

En allant au mont Cinthus , nous aperçûmes plusieurs morceaux de mosaïque , mêlés avec des colonnes très-bien travaillées. Cette montagne , d'où Apollon a pris le nom de *Cinthisien* , est d'un aspect fort défagréable , comme tout le reste de l'isle : elle a cela de particulier , que le marbre dont elle est formée , est tout entier de granit. Les habitans des isles voisines viennent à Délos , comme à une carrière commune , pour y prendre les pierres qui leur conviennent : ils brisent

une colonne ou un piédestal du plus beau marbre , pour en faire des marches d'escalier , ou pour en tirer un mortier ou une saliere. Tant de magnificence , qui rendoit cette isle un des plus beaux lieux de l'univers , n'a pu la garantir des injures du tems. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un rocher désert , inculte , stérile & abandonné.

Le trajet qui la sépare de Rhénia , est fort court. Cette dernière s'appelle communément *la grande Délos* , parce qu'elle a plus d'étendue que la précédente. Elle est aussi beaucoup plus fertile : ses plaines sont couvertes d'une terre grasse & propre au labourage ; mais la crainte des corsaires empêche qu'elle ne soit habitée. Le peuple de Mycone , isle voisine , se contente d'y envoyer ses troupeaux.

De tous les grains , il n'y a guere que l'orge qui vienne bien à Mycone. Sur les parties pierreuses de l'isle , il croît une telle quantité de figuiers , que les habitans en font une des principales branches de leur commerce. La ville est mal bâtie , mal située , & les rues encore plus mal-propres. Les femmes sont jolies , mais sales & paresseuses ; & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'elles regardent comme un agrément d'avoir les jambes grosses ; pour se

procurer ce genre de beauté , leur coutume est de mettre toujours quatre ou cinq paires de bas les uns sur les autres. Mycone est riche en bétail , & en envoie une partie , comme j'ai dit , à Rhénia , une autre à Tragonisi & à Stapodia , petites terres voisines , qui ne sont guere propres qu'à nourrir de pareils animaux.

Metelin , autrefois la fameuse Lesbos , est une des plus grandes isles de ces contrées , des plus abondantes en fruits , & spécialement en froment. Ses montagnes , du côté de l'Orient , sont chargées de cyprès , de hêtres , & d'autres arbres propres à la construction des navires. Elle a cent cinquante milles de circuit ; & Castro , qui en est la capitale , occupe la place de l'ancienne Mytilene , dont elle conserve quantité de vestiges. On trouve , dans plusieurs quartiers de la ville , des morceaux de marbre antiques , & un plus grand nombre encore dans la campagne. Ce sont des fragmens de colonnes cannelées , des chapiteaux , des frises , & des bas-reliefs que le tems & les Barbares ont défigurés.

On nous fit voir aussi le lieu où l'on dit que venoit se plaindre , sur le bord de la mer , la tendre & trop malheureuse Sapho , rebutée des rigueurs de l'insen-

sible Phaon. Je me rappelai quelques-uns des vers , dont cette infortunée Lesbienne faisoit retentir le rivage , & que les filles de Mytilene méloient aux fêtes lugubres qu'elles célébroient en sa mémoire. Cette idée , toute romanesque qu'elle doit vous paroître , m'attendrit jusqu'aux larmes.

Mytilene a donné naissance à plusieurs autres grands personnages , tels que Pittacus, Alcée & Arion, Epicure & Aristote ont professé dans ses écoles ; & les anciens n'ont parlé de cette ville , qu'avec éloge. Les Lesbiens passaient aussi pour les plus grands musiciens de l'univers. C'est à un de ces insulaires, nommé *Terpendre*, que la Grece fut redevable de l'invention de la lyre à sept cordes. Mais leur dissolution étoit si effrénée , qu'elle avoit passé en proverbe.

« Il y a dans cette isle , me disoit notre » patron , un usage que je n'ai vu prati- » quer dans aucune autre. Toutes les pro- » priétés & tous les immeubles appar- » tiennent aux filles , & sur-tout à la fille » aînée. Les garçons consentent volon- » tiers à tout céder à leurs sœurs , pour » leur procurer des établissemens. Ils » pourroient réclamer la loi Turque, qui » admet tous les enfans au partage des

312 SUITE DE LA GRECE.

» biens ; mais ceux qui voudroient ainsi
» se soustraire à celle du pays , seroient
» déshonorés.

» Une autre coutume , plus singuliere
» que la précédente , si elle est vraie , dis-
» tingue encore l'isle de Mytilene. A quel-
» ques lieues de la capitale est une petite
» ville, où tout étranger qui arrive est obli-
» gé , dit-on , de prendre une femme , ne
» dût-il y passer qu'une nuit. On lui pré-
» sente une fille ; & si c'est un voyageur de
» quelque importance, on lui donne à choi-
» sir. Si c'est un homme du peuple , on le
» force de se contenter de celle qu'on lui
» offre ; c'est toujours la plus âgée & la plus
» délaissée du canton, Il vient un prêtre qui
» les marie très-sérieusement. On fait le
» festin de la noce ; & les époux cou-
» chent ensemble. Le mari part , s'il veut,
» le lendemain ; & s'il en a le moyen , il
» gratifie sa femme d'un présent ; sinon ,
» elle lui fait toujours assez de gré
» de l'avoir délivrée du poids de sa
» virginité qu'il est ignominieux de gar-
» der, ou de n'accorder qu'à un homme du
» pays. Il faut, pour l'honneur d'une fille,
» qu'un étranger soit son premier mari.
» Il importe peu qu'il lui reste , ou qu'il
» revienne après son départ ; car au bout
» d'un an , elle peut se remarier ; & si
l'étranger

» l'étranger reparoit , il ne peut plus la
 » revendiquer. Cette coutume , dit-on ,
 » remonte à la plus haute antiquité ; &
 » tout ce que la religion chrétienne a pu
 » changer dans cet usage , c'est que la
 » cohabitation soit précédée du sacre-
 » ment ; au moyen de quoi , les prêtres ,
 » les mariés & les parens sont tous en
 » sûreté de conscience ». On m'a dit de-
 » puis , que cette coutume n'avoit plus
 lieu.

Ténédos , très-petite isle en compa-
 raison de Metelin , n'est éloignée que
 de cinq milles de la terre-ferme. Sa figure
 presque ronde , & les diverses échancru-
 res , sur lesquelles la ville principale est
 bâtie , présentent de loin un coup d'œil
 agréable. Avant la guerre de Troie , elle
 étoit très-florissante. On fait combien
 elle fut fatale à cette capitale de l'Asie
 mineure , lorsque les Grecs , ennuyés
 d'un siège de dix ans , se retirèrent der-
 rière Ténédos , attendant le signal qui
 devoit annoncer le sac de la ville.

La vue d'un pays où s'étoient passés tant
 d'événemens mémorables , me fit mettre
 pied à terre. Je voulus voir de près la
 patrie d'Écclor , & les champs où Troie
 avoit existé ; mais quel fut mon éton-
 nement , lorsque cherchant le Xanthe

& le Ximois , on me montra deux ruisseaux presque à sec ! Achille perdit un peu de sa gloire dans mon esprit ; je cessai d'avoir une si haute idée de son combat contre le Ximcis , & des efforts de Vulcain pour dessécher cette prétendue riviere. Nous vîmes , parmi des brossailles & des mafures , quelques pieces de marbre , & un reste d'arcade qu'on nous dit avoir servi au palais de Priam. Il y a quelques années qu'on voyoit dans le même lieu une assez grande quantité de vieux morceaux de marbre ; mais le Grand-Seigneur les a presque tous fait enlever ; & bientôt il ne restera aucun vestige de cette ville fameuse , qui a partagé tout l'Olympe : encore est-il incertain si ces ruines sont celles de l'ancienne Ilion , plutôt que les débris d'Alexandrie , ou Troas , bâtie par Alexandre le Grand , autour du tombeau d'Achille.

De toutes les isles un peu considérables de la Grece, nous n'avions plus à voir que Salimene , autrefois Lemnos. Nous fîmes donc voile vers cette terre , où les poëtes seignent que Vulcain , précipité du haut des cieux par Jupiter , établit une de ses principales forges. Le soufre & l'airain dont elle est remplie , & plus

que tout cela encore, un volcan qu'on y voyoit autrefois, pourroient bien avoir donné lieu à cette table.

Lemnos est très-fertile, spécialement en vins. On y trouve une sorte de terre nommée *figillie*, qu'on dit être souveraine contre la peste & les fluxions. On en forme de petites masses marquées de caracteres Turcs; & le Grand-Seigneur en fait des présens aux ambassadeurs. On pratiquoit anciennement diverses cérémonies pour la tirer des entrailles de la terre. On leur en a substitué d'autres qui s'observent encore actuellement. Les principaux de l'Isle, tant Turcs que Chrétiens, cleres & laïques, montent ensemble vers la colline qui produit cette terre, & où l'on prétend que se fit la fameuse chute de Vulcain. Arrivés dans l'endroit le plus élevé, ils se mettent à creuser jusqu'à ce qu'ils ayent découvert la veine. Les pretres en remplissent plusieurs sacs, & les donnent aux plus considérables des Turcs établis pour le gouvernement de l'Isle. Quand on en a tiré autant que l'on croit en avoir besoin pour toute l'année, on recouvre la veine; & l'on envoie à Constantinople une partie de ce qu'on a

316 SUITE DE LA GRECE.

recueilli ; le reste se vend aux Marchands. Il est défendu aux infulaires , sous peine de la vie , d'en transporter d'autre hors de l'isle. Lorsqu'elle est tirée de la colline , on en forme de petits pains ronds , du poids de deux dragmes. Son principal usage est dans les fievres malignes , & contre la morsure des bêtes venimeuses. On la regarde aussi comme un excellent antidote. On prétend que Gallien fit le voyage de Lemnos , pour en connoître la vertu , & que l'hilocete ayant été blessé au pied par une flèche empoisonnée , ou mordu par une vipere, fut laissé dans cette isle , pour s'y faire guérir par ce remede.

Lemnos a trente ou quarante villages , dont les habitans , pretque tous Grecs , vivent fort à leur aise. Ses deux villes principales sont Myrine & Cochine. Myrine est bâtie sur les ruines de l'ancienne capitale ; Cochine , sur celles d'Héphestia ; mais cette dernière est pretqu'entièrement détruite.

N'ayant plus rien à voir dans l'Archipel , nous nous fimes ramener à Mezeïon , où l'on trouve aisément des vaisseaux pour Constantinople. Mais avant que de partir , vous desirez que je vous entretienne des Grecs modernes. Cette nation toujours intéressante mérite encore

votre attention. Au reste, je les ai trouvés
 tels que nous les peignent les historiens,
 c'est-à-dire, vains, artificieux, souples,
 inconstans, avides de gains, amateurs de
 la nouveauté, peu scrupuleux sur les
 sermens. Accablés sous le joug de leurs
 vainqueurs, ils ont perdu cette vivacité
 brillante, qui les rendoit le peuple de l'u-
 nivers le plus agréable & le plus spiri-
 tuel. Cependant il ne faut pas croire qu'ils
 ne fassent encore quelquefois des retours
 sur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des
 momens où ils déploient cette ancienne
 vivacité. L'amour de la liberté, dont ils
 furent autrefois si jaloux, semble aussi de
 tems en tems se r'animer & jeter quel-
 ques étincelles. Trois siècles d'escla-
 vage n'ont point encore pu humilier
 leur orgueil; & ils sont plus infatués
 que jamais de leur première célébrité.
 Il n'y en a même pas un, qui ne se
 croie issu des plus anciennes familles du
 pays. Rien de plus commun dans l'Ar-
 chipel, & dans plusieurs endroits du
 continent, que de trouver de ces pré-
 tendus nobles, qui prennent le nom de
Paléologue, de *Comnene*, de *Lascaris*, de
Lufignan, de *Juliniani*, &c. Leur pa-
 resse égale leur orgueil; mais elle est,
 en quelque sorte, excusable sous une

domination, où il est dangereux de montrer de l'industrie, & où la richesse n'est qu'un titre de plus pour être opprimé.

Ce peuple, quoiqu'affervi à un joug très-tyrannique, ne laisse pas, dans certaines villes, de se gouverner par ses propres loix. Il a des magistrats particuliers qu'il élit tous les ans, & qui portent l'ancien titre d'*Archontes*. Ils sont chargés de la levée des impôts, ainsi que de l'administration de la justice dans les affaires civiles. A l'égard des causes criminelles, la connoissance en est toujours réservée aux officiers du Grand-Seigneur.

Quelquefois les Grecs, quand ils trouvent leur avantage, ne font point de difficulté de marier leurs filles avec des Turcs. Ils n'en sont pas moins sujets au tribut que tout Chrétien mâle, suivant l'ordre de Mahomet, est obligé de payer pour le rachat de son ame. Cet impôt est proportionné à la fortune de ceux sur qui on le leve. Il y a différentes taxes : celle des plus riches est de trente-trois livres, & huit livres cinq sols pour le bas peuple. Ils y sont tenus dès qu'ils ont atteint l'âge de quatorze ans ; & ceux qui ne peuvent le payer, sont souvent obligés de se faire Mahométans.

Les Grecs sont à-peu-près habillés

comme les Turcs , à l'exception de certaines couleurs qu'ils n'osent porter ; le verd , par exemple , qui est en vénération chez les sectateurs de Mahomet , leur est interdit. Un Chrétien qui violeroit cette défense , seroit obligé d'opter entre l'apostasie & la mort. Les turbans rouges ou jaunes leur attireroient aussi quelque avanie de la part des gens de guerre , qui se les ont appropriés.

Les femmes Grecques ont d'ordinaire un corps de brocard rouge ou de drap d'or , qui est tout d'une piece avec le jupon. Ce corps est si étroit & si serré , qu'elles en paroissent souvent contre-faites. Leur jupe ne descend guere plus bas que le genou ; elles en ont une autre par-dessous , plus longue de deux pouces , qui laisse les jambes à découvert. Leur chemise & leur caleçon sont d'étoffe très-fine , rayée , & de diverses couleurs. Elles font avec leurs cheveux , de longues cadenettes qu'elles laissent pendre sur leurs épaules , & chargent leur tête de fleurs naturelles. Cet ornement ajoute beaucoup de grace à leur coëffure : elle consiste en une toile de coton , sur laquelle elles tiennent , avec art , plusieurs aunes de mouffeline blanche & gommée , qui forme un grand

320 SUITE DE LA GRECE.

turban plat, d'une aune & demie de circonférence. Le voile fait une partie essentielle de leur habillement, & distingue les conditions. Celui de la maîtresse & de la fervante, de la femme libre & de l'esclave font différens. Il est un art pour l'ajuster, pour se voiler décemment, agréablement, dévotement, coquettement.

Les dames Grecques ne paroissent jamais en public qu'avec un nombreux cortège; & si c'est pour assister à quelque cérémonie, elles y vont ordinairement à cheval. Les loix du pays, & l'humeur jalouse des maris les obligent à une grande retenue. Elles sortent peu, reçoivent rarement des visites; & dans les églises elles ont leur place séparée. Le sexe est assez beau parmi les personnes d'un certain rang; mais dans les conditions communes, les femmes sont, en général, fort laides. Ce qu'elles ont de mieux, c'est la taille; mais elles s'habillent si mal, qu'elles ne savent pas la faire valoir. Les yeux noirs passent parmi elles pour les plus beaux. Elles se peignent les fourcils & le poil des paupières, & se servent, pour les noircir, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale. Elles abandonnent leur gorge à sa

pente naturelle ; & cette pente , qu'elles ne prennent pas même soin de cacher , ne présente rien d'agréable. Le voile léger , qui la couvre , en dessine exactement le contour. Les prêtres se dispensent de s'élever contre cet usage , dans lequel il n'y a rien à gagner pour le plaisir , ni à perdre pour la vertu.

L'habillement des femmes Juives est à peu près le même que celui des Grecques , excepté la coëffure , sur laquelle elles attachent une grande plaque d'étrair ou de cuivre , couverte d'un satin blanc , brodé d'or ou d'argent. Leurs cheveux sont enfermés dans une bourse de soie. Elles ont , comme les Grecques , une grande quantité de perles au col , aux oreilles & aux bras.

Les Turcs , dans les grandes villes , ne permettent point aux Francs de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques , à moins qu'ils n'en aient obtenu la permission du Cadi ; ce qui ne s'accorde qu'à prix d'argent. Sans cette précaution , on seroit arrêté & mis en prison ; & pour peu qu'on fût à son aise , il en coûteroit fort cher pour avoir sa liberté. La femme avec laquelle on auroit été surpris , seroit elle même attachée sur un âne , ayant autour d'elle les

entrailles de quelque animal mort ; & dans cet état , on la promeneroit par la ville , en criant qu'elle est ainsi traitée , pour avoir été trouvée en faute avec tel ou tel. Si le juge sent qu'il y a peu de chose à gagner pour lui , il ne se donne pas la peine de faire des recherches : quand , au contraire , il soupçonne qu'une fille Grecque entretient un commerce criminel , il l'enleve de chez elle , & la fait visiter par des matrones. Si celles-ci la déclarent vierge , on la rend à ses parens ; sinon elle est sévèrement punie , à moins qu'elle ne se rachete ; ce qui arrive presque toujours , selon l'intention du Cadi ; & alors elle est reconnue pour honnête fille.

Les jeunes gens , parmi les Grecs , pour témoigner à leurs maîtresses toute la force de leur amour , se font aux bras des incisions avec le couteau ; les Turcs eux-mêmes ne sont pas exempts de cette extravagance : j'en ai vu , dont les bras étoient tellement déchiquetés , qu'il n'y avoit pas un endroit où l'on ne remarquât quelques cicatrices , comme de glorieuses marques de la passion dont ils étoient possédés.

Les Grecs se marient , comme nous , en présence du prêtre ; mais ils ont cela

de particulier , qu'ils prennent un parrein & une marreine. Après qu'on a paré l'épouse de ses plus beaux vêtements , on la mene dans une chambre où se trouvent les parens & les amis. Alors on va chercher le *papas* , qui place sur une table l'image de quelque saint. Près de là sont deux anneaux , deux petites couronnes faites de laine , & deux cierges allumés. L'époux arrive , & prend la première place. On apporte un grand plat ; & le prêtre demande à l'assemblée si elle n'a pas de présens à faire. Les uns donnent de l'argent , les autres du linge , de la batterie de cuisine , ou d'autres ustensiles de ménage. L'argent se met dans le plat , le reste dans des paniers ; pendant ce tems-là , on brûle de l'encens , ou d'autres parfums , autour des assistans qui sont en prières. L'époux & l'épouse s'approchent du prêtre. Il bénit les anneaux , les met successivement au petit doigt de l'homme & de la femme , les retire & les remet à différentes reprises. Il prend les petites couronnes qu'il leur pose sur la tête , les leur ôte de même. Les deux époux se tenant par la main , tournent plusieurs fois autour du parrein & de la marreine ; ensuite on apporte un verre de vin , dont le marié & la mariée

goûtent l'un après l'autre ; & le prêtre , après avoir bu le reste , casse le verre.

Le brillant flambeau de l'hyménée , que les poètes ont consacré pour désigner le mariage dont il est l'emblème , n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux , dans la chambre nuptiale , où il brûle jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé : ce seroit même un mauvais présage , s'il venoit à s'éteindre par quelque accident ; aussi veille-t-on avec autant de soin à sa conservation , que les vestales en avoient pour le feu sacré.

Dès que la mariée arrive chez son époux , on étend un tapis sur un crible , & on la fait marcher dessus. Si le crible , sur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement , ne crevoit pas sous ses pieds , on auroit contre elle des soupçons qui alarmeroient son mari ; mais il est tranquille & content , si l'épreuve réussit.

Les Grecs regardent le mariage comme un sacrement ; mais ils ne croient pas que ses nœuds soient indissolubles. Un mari mécontent de sa femme , obtient , sur une simple requête , une sentence de séparation , que le patriarche lui fait payer dix écus. Alors les deux parties

peuvent former un autre engagement , sans que personne s'en formalise.

Les filles Grecques vivent dans la retraite jusqu'à leur mariage , n'assitant à aucune fête , à aucune cérémonie , & ne vont pas même au mariage de leurs sœurs. Elles passent leur tems à broder avec leurs esclaves , ou à regarder les passans par les jalousies de leurs fenêtres , d'où elles peuvent voir sans être vues : mais quand elles ont une fois pris un époux , elles se dédommagent de cette contrainte , & se donnent toute liberté , principalement avec les Francs.

Je rapporterai de suite & sans ordre quelques autres usages Grecs , à mesure qu'ils se présenteront. Les maisons n'ont , pour l'ordinaire , qu'un étage : ainsi , avec l'étendue qu'occupent les jardins , une ville Grecque , sans être aussi peuplée , est plutôt bâtie , & tient infiniment plus de place que les nôtres. Vous trouverez toujours dans les chambres à coucher , une lampe qui brûle toute la nuit. Chez les personnes aîcées , c'est une ancienne coutume ; parmi le peuple , c'est dévotion ; car cette lampe est toujours placée devant une image. Les Grecs n'ont point de lits comme nous , & ne font que jeter des matelas sur les sofas. Au lieu de

cheminée, ils mettent un brasier au milieu de l'appartement ; & pour se garantir le visage de l'ardeur du feu, ils ont imaginé le *tendour*. C'est une table carrée, sous laquelle se place le brasier. Elle est couverte d'un tapis, qui de tout côté tombe jusqu'à terre, & autour duquel on s'assied sur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains sous cette couverture, qui, enveloppant le feu de toutes parts, entretient une chaleur douce, égale, & durable. Des dames Turques voyant une ambassadrice de France, marchant avec un très-grand panier, se disoient avec étonnement l'une à l'autre : « voyez cette ambassadrice ; elle » porte son *tendour* avec elle ». Le *tendour* est principalement à l'usage des femmes. Pendant l'hiver, elles y passent la journée à broder, ou à recevoir des visites.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement, dans toutes les bonnes maisons, la nourrice du maître ou de la maîtresse faire partie de la famille. Vous savez qu'autrefois une femme qui avoit nourri une jeune personne, ne la quittoit plus, même après son mariage. Elle devenoit sa gouvernante, sa confidente, son conseil. C'est ce qui fait que dans les

tragédies Grecques , & dans les Latines , faites sur le même plan , une princesse ne paroît jamais sur la scène , sans être accompagnée de sa nourrice. Les filles esclaves sont traitées , comme elles l'étoient chez les anciens Grecs , avec beaucoup de ménagement & de douceur. Elles travaillent à la broderie avec leur maîtresse , la suivent par-tout , sont consultées dans mille occasions , & donnent leur avis. Le cortège d'esclaves & de suivantes qui accompagnent dans les rues une femme Grecque , est , pour le pays , ce qu'un bel équipage annonce en Europe , avec cette différence , qu'une honnête femme ici ne peut sortir sans avoir au moins une suivante avec elle.

Les Grecs aiment tellement les fêtes , que les solemnités même de religion sont pour eux des réjouissances publiques , & les célèbrent avec autant de joie que de fâste. Mais ils courent avec encore plus d'empressement à ces dévotions particulières , qui les attirent à la campagne : les jeux , les festins & les danses sont toujours de la partie ; & les femmes s'y montrent avec plus de liberté qu'à la ville. Les hommes y boivent avec autant d'excès que de plaisir ; & leurs repas ne finissent presque jamais sans yvresse. C'est ce qu'on

328 SUITE DE LA GRECE.

appelloit déjà anciennement boire à la Grecque. Ils boivent toujours le vin pur ; & le gobelet passe à la ronde , comme les fantés qu'ils portent dans leurs festins champêtres. Ils appellent ces festins les délassemens de l'esprit , parce qu'ils y mêlent les jeux & la danse. Il y a , suivant le nombre des convives , une table en fer à cheval. Des agneaux farcis , recouverts de leur peau , & cuits au four , sont les principaux mets de ces repas. On apporte des cruches pleines de vin ; on verse sans mesure ; & l'on permet aux farceurs d'entrer. Les chantons , qui ont commencé par des airs & des paroles graves , deviennent plus libres & plus gaies ; enfin on prend la lyre ; & quelques convives se levent pour danser.

Le miel , que les Grecs recueillent toujours avec soin sur le mont Ida , & qu'ils regardoient autrefois comme une nourriture sacrée , est encore pour eux , tel qu'il vient de la ruche , un mets délicieux. Ils aiment aussi beaucoup les olives que la Grece & le territoire d'Athenes fournissent abondamment. On fait des gâteaux la veille des grandes fêtes ; & l'on s'en donne en présens les uns aux autres. Enfin , avec les anciens excès & l'antique simplicité des festins Grecs , j'y trouve encore les

couronnes de fleurs qui peignoient si bien la joie des convives. Elles ornent aussi la tête des amans , & ils en attachent à la porte de leurs maîtresses. Les filles & les jeunes femmes mêlent , comme je vous l'ai dit , à leur coëffure des fleurs naturelles ; & les jeunes gens qui veulent se piquer de galanterie , en font de même.

Que vous dirai-je de la religion de ce peuple ? Elle a dû , tant de fois , éprouver les mêmes révolutions que l'empire Grec. Couverte , ainsi que toute la nation , des ténèbres de l'ignorance , & défigurée par un amas de superstitions , elle n'a guère conservé que les cérémonies , les ornemens & les solennités , comme les seuls signes auxquels on devoit la reconnoître. Ce peuple esclave , à qui les Turcs ont laissé ses églises , ses prêtres , ses autels & ses couvens , ne voit & ne demande rien au-delà. Ses vainqueurs se sont même réservé le droit de lui vendre toutes les dignités qui ne peuvent être possédées que par des Chrétiens , c'est-à-dire , les prélatures & les autres charges ecclésiastiques.

Il y a quatre patriarches pour les Grecs : le premier à Constantinople ; les trois autres à Antioche , à Ale-

xandrie , & à Jérusalem. Ils reçoivent tous quatre l'investiture du Grand-Seigneur ou de ses ministres. Cette dignité s'achete comme les autres emplois ; & pour y mettre l'enchere , on n'attend pas toujours la mort du Prélat qui en est pourvu. Ces pontifes se détronent les uns les autres , comme faisoient les anciens empereurs Grecs. Il suffit qu'un moine ambitieux & intrigant forme sa cabale avec un certain nombre d'évêques , & convienne du prix avec le Grand-Visir. Quelque pauvre que soit l'aspirant , il trouve des fonds dans la bourse des Juifs , qui lui prêtent à gros intérêts tout l'argent qu'il demande. Quand le marché est conclu , il se rend avec les prélats de sa faction chez le premier ministre , qui lui fait expédier un brevet , à moins qu'un autre ne lui offre une plus grosse somme. En vertu de cette nouvelle investiture , l'ancien patriarche est dépossédé , & le nouveau mis à sa place , avec ordre aux Grecs de lui obéir , & de payer incessamment les dettes qu'il a été obligé de faire pour sa promotion ; le tout , sous peine de coups de bâton , de confiscation de leurs biens , & de voir fermer toutes les églises. Cet ordre est envoyé aux métropolitains , qui le communiquent

à leurs suffragans ; & ceux-ci profitent de cette occasion , pour tirer de leurs prêtres , & des peuples qui dépendent d'eux , non-seulement la somme imposée par le patriarche , mais quelque chose de plus , sous prétexte de présens qu'il faut faire au nouveau chef. Souvent ce pontife , pour accélérer le paiement , charge un Turc du recouvrement des taxes , après les avoir mises à l'enchere parmi les infideles. L'impitoyable exacteur , en vertu du pouvoir qu'il a reçu , casse ou interdit tous les ecclésiastiques insolubles , & augmente le poids des vexations , par les sommes particulières qu'il extorque pour ses peines. Ces concussions n'empêchent pas qu'on ne donne au patriarche le titre respectable de *sancteté* , de *très-grande sainteté*. On ne connoît point celui de *grandeur* pour les évêques ; on les appelle *voire béatitude*.

La hiérarchie ecclésiastique est distinguée chez les Grecs , comme parmi les Latins , en premier & second ordre , en haut & bas clergé. Le premier comprend les prélats ; le second , les simples prêtres. Ceux du premier ordre ne peuvent point se marier , & doivent être pris d'entre les moines qui ont fait vœu de continence , & composent le haut clergé.

Les patriarches & les évêques Grecs doivent observer la même règle qu'ils ont professée dans le cloître, autant que la différence des occupations peut le permettre. Il leur est défendu de manger de la viande ; & le poisson même, ainsi que l'huile & le vin, leur sont interdits pendant le carême.

A l'orgueil près, qui est le défaut ordinaire des moines Grecs, ils menent une vie assez exemplaire. Ils renoncent au monde, à la bonne chère & aux femmes, & portent si loin le précepte de l'abstinence, que, dans le tems de jeûne, lorsque, dans la conversation, ils sont obligés de prononcer les mots de *viande*, de *poisson*, &c, ils ne manquent jamais d'ajouter cette parenthèse : *Sauf le respect du saint jeûne.*

Les supérieurs sont en grande vénération parmi ces religieux ; mais ils n'abusent point de leur autorité : ils sont, au contraire, très-modérés dans les pénitences qu'ils imposent à leurs inférieurs ; on craindroit qu'en les maltraitant, on ne les rebutât, & qu'ils n'abandonnassent la vie monastique avec la religion chrétienne, comme on n'en a que trop d'exemples. Outre l'obligation d'assister à l'office, les Caloyers ont encore

des emplois dans le monastere. L'un a soin des fruits , l'autre des grains , un autre des troupeaux , &c ; ils se font aider par des novices : les freres cultivent les biens de la campagne ; les uns & les autres sont si ignorans , qu'ils savent à peine lire leur bréviaire.

Il y a aussi des religieuses dans l'église Grecque ; mais leur vie est beaucoup moins rigide que celle des moines. Ce sont communément des veuves , & quelquefois des filles pénitentes qui , commençant à être sur le retour , font vœu de pratiquer des vertus qu'elles ont trop négligées dans leur jeunesse. Elles vivent en communauté , sous une supérieure qui n'est pas des plus sévères ; & elles se consacrent pour l'ordinaire au service des malades. Les Turcs & les Chrétiens sont également reçus dans leurs monasteres ; & il y a de ces bonnes religieuses , qui poussent pour eux la complaisance au-delà même des bornes de la charité chrétienne.

La vie des hermites est très-austere : plusieurs s'enterrent volontairement dans le creux d'un rocher , & renoncent absolument à la société. Ils ne vivent que des herbes qu'ils trouvent dans leur desert , ne boivent jamais de vin , & ne

mangent qu'une fois le jour : ce qu'ils prennent de nourriture , suffit à peine pour les empêcher de mourir. Ces abstinences outrées , jointes à la solitude dans laquelle ils vivent , leur tournent l'esprit , & les font tomber dans mille extravagances.

Les *papas* , ou prêtres séculiers , sont mariés , ou peuvent l'être ; mais s'ils deviennent veufs , il ne leur est pas permis de prendre une seconde femme. Leurs veuves sont également obligées de garder le célibat. Le bréviaire des ecclésiastiques ne peut se dire qu'en cinq ou six heures : aussi la plupart s'en dispensent-ils ; & quand ils voudroient s'acquitter de ce devoir , ils ne seroient pas assez riches pour acheter les cinq ou six *in-folio* , où se trouvent tous les offices de l'année. Il n'y a que les cloîtres bien réglés , où le bréviaire se dise régulièrement.

Le clergé du second ordre comprend , comme parmi nous , les clercs , les soudiacres , les diacres & les prêtres. Il faut passer par tous ces grades , pour parvenir à la dignité sacerdotale. Mais on peut les recevoir ici , en quatre jours ; & quelquefois on élève à la prêtrise des enfans de quinze ans. Après un examen très-superficiel , l'évêque présente le pos-

tant dans l'église, & demande aux assistans s'ils le jugent digne du sacerdoce. Quand les suffrages se réunissent en sa faveur, il est ordonné sur le champ; mais s'il se trouve un seul opposant, l'ordination est refusée ou suspendue.

Un prêtre qui veut se marier, doit d'abord en avertir l'évêque, lui nommer la fille, & le lieu de sa demeure, afin qu'il puisse s'informer de sa vie, de ses mœurs, & principalement de sa beauté; car la femme d'un prêtre doit être chaste & belle. Si quelqu'une de ces qualités lui manque, elle ne peut pas espérer de devenir *popadia*, c'est-à-dire, la femme d'un *papas*. Ce que je dis de la beauté de ces femmes ne doit pas vous étonner: la sainteté de leur état exige que les prêtres ne forment point d'autres amours, & que les attraits d'une épouse fidelle les retiennent, à cet égard, dans les bornes du devoir le plus rigoureux. Aussi, quand il y a quelque jeune beauté dans le quartier, la voix publique la destine aussi-tôt à un homme d'église; & les parens s'empressent de la lui donner. On regarde comme un acte de religion, que les beautés Grecques soient consacrées, sinon à Dieu, du moins à ses ministres. De-là, lorsqu'on veut louer une

femme , on lui dit qu'elle surpasse en beauté & en vertu la plus sage , la plus belle *papadia*. Il est vrai que ces papadies joignent à des charmes naturels une grande modestie. Le voile blanc qu'elles portent sur la tête , la propreté de leur habit , la simplicité de leurs mœurs & de leurs discours ont des attraits si puissans , qu'elles feroient fréquemment exposées aux plus vives attaques de la galanterie , si elles n'étoient défendues par leur vertu.

L'église Grecque , autrefois si célèbre par ses docteurs & par ses martyrs , si connue dans l'apocalypse & dans les épîtres de S. Paul , qui a formé tant de saints & tant de défenseurs de la foi , gémit aujourd'hui sous la tyrannie des empereurs Mahométans & des Pachas qui gouvernent les provinces. Malgré le schisme qui la sépare de l'église Romaine , on peut encore admirer dans un grand nombre de Chrétiens , qui font profession de ce rit , la charité , l'abstinence , la mortification & les autres vertus des premiers siècles. Il est vrai que leur ignorance est si grande , que la plupart ne connoissent de différence entre leur culte & le nôtre , que dans quelques cérémonies extérieures. Ils ne savent ni ce que
nous

nous croyons, ni ce qu'ils doivent croire eux-mêmes ; & leurs prêtres, loin de les instruire, auroient eux-mêmes besoin d'instruction. Leur patriarche ne songe qu'à se maintenir dans sa dignité, toujours exposée à de nouvelles encheres. Les évêques ne sont occupés qu'à amasser de quoi vivre ; plusieurs même de ces *Béatitudes* Grecques sont si misérables, qu'elles apprennent des métiers pour subsister. C'est peut-être ici le seul endroit où les richesses des gens d'église ne sont point exposées à l'envie. Les simples prêtres sont toujours vêtus de noir, avec un bonnet de la même couleur, autour duquel il y a une bande de toile blanche. Ces bonnets ont une autre pièce de drap noir, qui pend sur leur dos, le tout d'une manière simple, négligée, & conforme à l'état misérable où ils sont réduits par la modicité de leurs revenus, & la multitude des taxes & des capitations. Les prêtres & les religieux portent les cheveux longs.

Les ecclésiastiques Grecs n'ont point leurs bénéfices en fonds de terre, ni en dîmes, comme les Latins : tout se borne à l'enclos de leurs monasteres, s'ils sont évêques, ou de leurs presbyteres, s'ils sont curés. Leur revenu principal con-

siste en rétributions, offrandes, & honoraires qu'on leur donne pour les fonctions de leur ministère.

L'office divin, qui se célèbre les dimanches & les fêtes, comprend la messe, vêpres & matines. Les vêpres se disent le soir ; mais il n'y a guere que les ecclésiastiques & les religieux qui y assistent. Les hommes viennent aux matines, que l'on commence ordinairement les jours de grande fête, à l'entrée de la nuit ; pour les femmes, elles se contentent d'assister à la messe.

Les Grecs sont fort assidus au service divin, & manquent rarement d'apporter avec eux, chacun suivant son pouvoir, du pain, du vin, des cierges, de l'huile, & autres choses semblables, au profit du clergé. Ils sont aussi beaucoup d'aumônes aux pauvres ; ce qui donne occasion aux Turcs d'abuser de cette charité ; car ils envoient leurs esclaves Chrétiens à la porte des églises les jours de grandes solennités, & détournent à leur utilité particulière ce qu'on donne à ces malheureux. Il est vrai que ces aumônes sont peu considérables, parce qu'on fait que ces esclaves n'en profitent pas.

Les Grecs célèbrent la fête de Pâques avec de grandes démonstrations de joie,

Ce jour là, lorsqu'on se rencontre dans l'église, au lieu du salut ordinaire, on ne prononce que ces paroles : *Le Seigneur est ressuscité.* Alors tout le monde s'embrasse, & l'on entend de toutes parts tirer des coups de pistolet en signe d'allégresse. Ces réjouissances durent jusqu'à la penteôte.

L'église Grecque a les mêmes sacremens que la nôtre; mais elle les administre différemment. L'extrême-onction se confère à ceux même qui sont en fanté; & ils la reçoivent avec la confession. On leur applique l'huile sur l'épine du dos, à chaque pêché qu'ils déclarent; & la moindre de ces onctions coûte un écu; plus les pêchés sont graves, plus elles se paient cher. Il ne faut que trois bonnes confessions, pour faire la fortune d'un prêtre, & réduire un riche pénitent à la mendicité.

Le baptême se donne par immersion, c'est-à-dire, en plongeant trois fois dans l'eau tout le corps de l'enfant; la première, au nom du Père; la seconde, au nom du Fils, la troisième, au nom du Saint-Esprit. On donne la confirmation immédiatement après le baptême, & ensuite la communion. Le septième jour

on porte l'enfant à l'église, pour lui donner une seconde ablution.

Le peuple, comme les ecclésiastiques, observe à la rigueur le précepte qui interdit l'usage des viandes. Ils regardent l'homicide, la fornication, l'adultère, comme de légères fautes, en comparaison de la violation de l'abstinence. Ils ne mangent pas même de poissons, & ne vivent, pendant une grande partie de l'année, que d'herbes & de légumes. Ils ont quatre carêmes par an, celui de pâques, celui des apôtres avant la saint Pierre, celui de l'assomption, & celui de la touffaint. Le bas peuple se ressent de ces austérités : sa maigreur, comparée avec l'embonpoint des Turcs, annonce assez que leur nourriture n'est pas la même.

La créance des Grecs ne différoit point de celle de l'église Latine, jusqu'au schisme qui sépare aujourd'hui les deux communions ; & elle est encore la même, à quelques articles près, qui regardent plutôt la discipline que le dogme ; en sorte que l'église Romaine n'a jamais traité les Grecs que de schismatiques, & les a toujours admis à sa communion, quand ils ont voulu y rentrer.

J'apprends que deux vaisseaux vont

SUITE DE LA GRECE. 341
partir incessamment; l'un pour Marseille,
& il se chargera de cette Lettre; l'autre
pour Constantinople, qui fait actuel-
lement l'objet de notre curiosité.

Je suis, &c.

A Metelin, ce 14 février 1737.



L E T T R E XIII.

L A T U R Q U I E.

MON premier soin, Madame, lorsque j'eus appris que nous allions nous embarquer, fut de m'informer si, parmi les passagers, il y avoit dans le vaisseau quelque personne que la curiosité conduisît à Constantinople. J'appris qu'un François nouvellement sorti des prisons de Tunis, avoit dessein de voir la Turquie, avant que de retourner dans son pays : je ne balançai point à l'aborder ; & croyant qu'il eût besoin de quelque argent, je lui fis offre des services qui dépendoient de moi. Il me remercia, & me dit qu'outre le prix de sa rançon, il avoit reçu de sa famille de quoi se consoler de sa captivité. Je fus depuis de lui-même, qu'il étoit chevalier de Malthe ; mais il n'avoit garde de se faire connoître.

Notre navigation fut heureuse ; & le vent continuant toujours à nous favoriser, nous apperçûmes les châteaux des Dardanelles, qui semblent de loin commander à l'Europe & à l'Asie. Nous en-

trâmes dans le port de Constantinople à travers un nombre prodigieux de vaisseaux de toutes les parties du monde. Je conduisis le chevalier chez un vieux négociant Génois, avec qui mon pere avoit eu un commerce particulier. Vous verrez de quelle utilité nous fut cette connoissance, & combien elle contribua à nous instruire des coutumes & des loix du pays.

Les Turcs, cette nation aujourd'hui si puissante, dont la domination embrasse tant de royaumes, eurent, comme les Romains, dont ils détruisirent l'empire, de très-foibles commencemens. Ils se prétendent descendus d'une colonie de Huns, qui s'établit, vers le quatrieme siecle, dans un canton de la Scythie, voisine du mont Caucase, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxandre fut le premier de leurs rois, qui les tira de l'oubli, & fut les rendre redoutables aux Persans & aux Grecs. Vers la fin du neuvieme siecle, cette nation belliqueuse se répandit dans l'Afrique & dans l'Asie, sous le nom de *Sarafins* & de *Turcomans*. Ils se rendirent les maîtres de ces vastes contrées; & leurs généraux partagerent entre eux les provinces conquises.

Un de leurs plus célèbres successeurs

fut Otman , fondateur du nom & de la puissance Ottomane. S'étant emparé d'une partie de la Bithynie , il établit le siege de son empire à Burse , capitale de cette province. Amurat & Bajazet , ses descendans , aggrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine , de la Phrygie , de la Carie , & de l'Archipel. Fier de ses heureux succès , Bajazet menaçoit Constantinople & toute l'Europe d'une prochaine invasion , lorsqu'il tomba lui-même sous la puissance du fameux Tamerlan. Moïse , son fils , hérita d'une partie de ses états. Mahomet II , un des princes de son sang , porta la gloire de ses armes plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Il détrôna l'empereur d'Orient , prit Constantinople , y transféra sa cour , & joignit à cette conquête , une infinité d'autres pays. Depuis ce fameux conquérant , la puissance des Turcs s'est toujours maintenue , & l'Europe a souvent tremblé sous l'effort de leurs armes. Voilà ce que j'ai appris de plus certain sur l'origine & les conquêtes de cette nation.

A l'égard de Constantinople , capitale de l'empire , & qui l'étoit déjà de celui d'Orient , on croit qu'elle fut bâtie six ou sept cens ans avant la naissance de Jesus-

Christ par Bizas , chef des Mégariens , & que c'est de là qu'elle prit d'abord le nom de *Bizance*. D'autres disent que Pausanias en a jetté les premiers fondemens , & prétendent que la colonie , dont il étoit le chef , alla consulter l'oracle , pour savoir dans quel lieu elle devoit s'établir. La réponse fut de *bâtir une ville vis-à-vis du royaume des aveugles*. Cet oracle les jetta d'abord dans l'embarras , ne connoissant aucun peuple d'aveugles dans toute cette contrée ; mais bientôt ils comprirent que le dieu traitoit ainsi les gens de Calcédoine , qui , étant venus les premiers se fixer dans le Bosphore , n'avoient pas vu que le terrain de Constantinople leur offroit une situation mille fois préférable à celle qu'ils avoient choisie. On construisit donc la nouvelle ville entre la Propontide & le golfe que forme le Bosphore pour lui servir de port.

Lorsque les Romains eurent étendu leurs conquêtes dans l'Asie , elle conserva le titre & les privilèges de ville libre. Les premiers fondateurs l'avoient fort embellie : l'empereur Sévère la détruisit ; mais Constantin , qui avoit résolu de l'égaliser à Rome , la rétablit , la rendit plus belle & plus grande qu'auparavant , & lui donna son nom. Sa situation avantageuse

entre l'Asie & l'Europe, le détermina à y transporter le siege de son empire, & à en faire le centre du commerce de l'univers. Les François & les Vénitiens en avoient fait la conquête sur les Grecs, qui n'ont semblé la reprendre, que pour se la laisser honteusement enlever par les Turcs. Le croissant a pris la place des aigles Romaines; & le fier Musulman occupe, depuis près de quatre cens ans, le trône des anciens maîtres du monde.

Les états du Sultan renferment tant de nations différentes, que chaque pays demanderoit une description particulière, non-seulement des lieux & des productions naturelles, mais encore des mœurs & des usages des peuples. Cependant, comme la religion & le gouvernement sont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire, je ferai enforte, en parlant de la capitale, de réunir sous un même point de vue, tout ce qu'elle a de commun avec les diverses provinces soumises à la domination Ottomane.

Nous commençâmes par visiter le port, dont nous n'étions pas éloignés, & que sa situation avantageuse rend un des plus florissans & des plus fréquentés de l'univers. Les richesses des Indes & de la Chine y arrivent par la mer Noire;

celles de l'Ethiopie , de l'Egypte & de l'Europe , par la mer blanche. Il forme un bassin large d'environ six cens pas , profond & sûr dans toute son étendue : il est défendu , du côté du nord , par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace , qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Constantinople , principalement habité par les Chrétiens : de l'autre côté , la ville le met à couvert des vents du midi ; mais , au levant , vers son ouverture qui est fort large , il est exposé aux vents d'Est , dont la violence cause souvent de grands ravages. Ce port a tant de profondeur , que la proue des plus gros bâtimens peuvent toucher à bord , quand ils sont à l'ancre ; de sorte qu'on se passeroit aisément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville , se fait par le moyen des gondoles ; on en compte plus de huit mille , qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous restâmes long-tems sur ce vaste bassin , après même en avoir considéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majestueux qu'offre de loin Constantinople , attiroit toute notre attention. C'est peut-être un spectacle unique dans l'univers ; on chercheroit en vain une plus belle situation. Ses maisons éta-

gées , ses palais , ses jardins , ses mosquées avec leurs minarets & leurs coupoles , forment un magnifique amphithéâtre , dont le circuit comprend plus de dix lieues , en y joignant le port & les fauxbourgs. Il n'est pas possible d'embrasser des yeux toute cette étendue. On croit voir successivement trois ou quatre villes , dont chacune paroît immense. Je ne puis mieux vous le représenter , que sous la figure d'un triangle , battu à droite & à gauche par les flots , & dont la plus grande étendue est du côté de la terre. Sa pointe se termine , par les jardins du ferrail , au Bosphore de Thrace , qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin ; les autres angles sont , l'un au midi , à quelque distance du château des Sept-Tours , & l'autre à l'occident , au fond du port , près de l'endroit où étoit le palais des Blaquernes. Sept collines , comme à Rome , embellies chacune d'une mosquée superbe & de plusieurs beaux édifices , forment , du levant au couchant , ce vaste amphithéâtre qui annonce de loin la capitale d'un des plus grands empire du monde. La ville est environnée d'une double enceinte de murailles fort hautes , flanquées de deux cens cinquante tours ; & malgré les dé-

saîtres qu'y causent tous les ans les ouragans & les incendies , le nombre de ses maisons égale celui des plus vastes cités ; mais elles n'ont la plupart qu'un étage : aussi le pere du dernier ambassadeur Turc à la cour de France , disoit , à son retour , au Grand-Visir , qui lui demandoit si Paris étoit plus grand que Constantinople : « Mettez un autre Constantinople sur celui-ci : mettez-en un » troisieme sur le second , & un quatrieme sur le troisieme ; voilà Paris ».

L'intérieur de Constantinople ne répond point à ses dehors brillans : les rues étroites , sales & mal pavées , seroient fort incommodes , sur-tout dans les mauvais tems , sans les trottoirs qui regnent de chaque côté. Il faut en descendre , ou se ranger sur le seuil des portes , lorsque deux personnes se trouvent vis-à-vis de l'autre. Un Chrétien cede presque toujours le pas à un Turc : il descend dans la boue , pour le laisser passer. Je n'ai connu qu'un seul Grec insulaire , qui ait osé le disputer. Le Turc qu'il rencontra , ne se borna pas aux injures ; il levoit son bâton pour frapper. Le Grec mit la main à son poignard , & le menaçoit de le tuer. Le Turc , qui s'apperçut qu'il ne seroit pas soutenu , plia lâchement , bien

réfolu fans doute de fe venger cruellement fur quelqu'autre , fi l'occafion s'en préfentoit. C'étoit un coup hardi pour un Chrétien ; il s'expofoit à mourir fous le bâton dans une autre circonftance.

Ces trottoirs mettent les paffans à couvert de la pluie , parce que les maifons forment un avant-corps fur le rez-de-chauffée. Elles font prefque toutes peintes à l'huile , & bâties de terre & de bois ; ce qui rend les incendies fi fréquens , qu'il y a lieu de s'étonner que cette ville n'ait pas été déjà plusieus fois confumée par les flammes.

Si on excepte quelques monumens bâtis fous les empereurs Grecs , prefque tous les autres fe reffentent de l'ignorance & de la barbarie de ceux qui les ont construits ; mais fi les Turcs n'excellent pas dans la décoration extérieure des bâtimens , ils égalent nos meilleurs architectes dans l'art de les rendre agréables & commodes. Ils paroiffent , en général , préférer la boiferie & la fculpture aux tapifferies. Tout eft peint ou doré ; mais on ne veut que des fleurs & des feuillages. Ce goût , fondé fur les principes du mahométifme , a , plus que toute autre chofe , contribué à mettre en vogue la porcelaine & la faïance , dont les

plafonds , les embrasures des fenêtres , & souvent toute la façade des kiosques sont revêtus. Les mêmes préjugés ont , sans doute , fait rejeter jusqu'à présent les tapisseries à personnages , que je n'ai vu dans aucun endroit de cet empire. On meuble les appartemens en velours , ou avec de belles étoffes brodées. Le parquet est couvert de tapis de Perse , ou de feutre blanc , mêlé de fleurs qui imitent un parterre agréable.

Nous n'avions pas encore visité les endroits les plus curieux de Constantinople , lorsque nous fûmes témoins d'une fête qui s'y célèbre toutes les années. C'est l'ouverture du ramazan ou carême des Turcs. Mahomet , qui avoit dessein de rendre son culte le plus universel , s'attacha sur-tout à conserver ce qui lui parut le plus généralement suivi dans les trois religions , Païenne , Chrétienne & Judaïque , dont il composa la sienne. Il emprunta des Païens leurs cérémonies funebres , des Juifs leurs purifications , & des Chrétiens leur carême & leur carnaval.

Quoique nous ne dussions point observer le ramazan , nous ne crûmes pas devoir nous priver des plaisirs qui en étoient comme les avant-coureurs. Le

signal de ces divertissemens est l'apparition de la nouvelle lune du neuvieme mois de l'année Mahométane. Des crieurs publics l'annoncent au peuple , du haut des églises , au son des instrumens de musique. Aussi-tôt on allume une infinité de lampes aux minarets des mosquées. Ces minarets sont de petites tourterelles en forme de clochers , qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues & les bazards , ou marchés , sont pareillement illuminés ; & le peuple se livre aux transports de la joie la plus vive. Les tambours & les trompettes retentissent de toutes parts. L'air paroît enflammé par quantité de feux d'artifice : les chants & les acclamations inspirent par-tout l'allégresse. Il n'y a pas d'étranger qui n'imagine qu'on célèbre quelque grand événement. Toutes les boutiques sont ouvertes , mais principalement les cafés , les bains , les cabarets. C'est là que les fideles Musulmans vont jurer l'observance du jeûne , & que , par leur yvresse , ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leur prophete. La religion Mahométane autorise ces excès ; & les gens d'égypte en donnent l'exemple. Ne pouvant boire de vin , au moins publiquement , ils prennent des breuvages d'opium , qui operent sur eux

ces assoupiffemens étranges , qu'ils appellent *extafes*.

Quelques Turcs , de la connoiffance de notre Génois , voulurent nous faire boire avec eux : nous nous excufâmes honnêtement ; mais nous ne pûmes réfifter à l'invitation d'un officier des Janiffaires , intime ami de notre hôte , qui nous pria à fouper avec plusieurs de fes camarades. Il donna ordre qu'on apportât du vin. En moins d'une heure , tous nos Turcs furent yvres. Nous les laiffâmes étendus fur le plancher ; & ils ne s'apperçurent pas que nous étions difparu. Nous paffâmes le refte de la nuit à voir les extravagances de la populace qui buvoit & mangeoit dans les bazards & dans les places , en attendant le jour.

Le ramazan , ou carême qui fuit cette fête , dure depuis le commencement d'une lune jufqu'à ce qu'on voie paroître l'autre ; & , pendant tout ce tems , on eft obligé de jeûner jufqu'au coucher du foleil. Ce jeûne eft fi rigoureux , que , tant que cet afre eft fur l'horifon , il n'eft permis , ni de fumer , ni de prendre du tabac , ni même de fe rafraîchir les levres d'une feule goutte d'eau , à plus forte raifon de rien mettre dans fa bouche. Si quelqu'un , par maladie ou autrement , ne peut ob-

server le ramazan au tems marqué ; il est obligé de se conformer au règlement général, lorsque sa santé ou ses affaires le lui permettent. Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de gens qui , comme parmi nous , se dispensent du carême , & boivent & mangent dans ce tems , comme en tout autre : mais ils le font en cachette ; car un homme qui seroit pris en défaut , risqueroit d'avoir la bastonnade. Cette rigueur est bien adoucie , comme je vous l'ai dit , par les divertissemens & les débauches de la nuit. L'Alcoran porte en termes exprès, qu'on peut manger & boire , jusqu'à ce qu'on puisse distinguer , à la lumière du jour , un fil blanc d'avec un noir. Pour empêcher que l'on ne consacre au repos un tems destiné à la nourriture , il y a dans chaque rue , des hommes chargés de réveiller le monde , & d'inviter à haute voix à manger. Ils s'accompagnent du son d'une petite timbale ; & l'on étale dans les boutiques toutes sortes de pâtisseries & de confitures , pour prévenir la tentation de manger pendant le jour. On n'est occupé qu'à imaginer ce qui peut flatter le goût , la sensualité ou la gourmandise.

Quand le ramazan approche de sa fin ,

c'est alors que la licence est plus grande. Les cafés sont ouverts toute la nuit ; & l'on ne voit autre chose que des musiciens , des joueurs d'instrumens , des badadins , & autres gens qui vont divertir les buveurs , par leurs jeux & leurs bouffonneries. Dès que les crieurs , à la pointe du jour , font entendre leurs voix du haut des tours , pour avertir qu'il est tems de se retirer , tout disparoît ; le silence regne par-tout : il semble qu'il n'y ait plus d'habitans dans les villes. Il faut que la nécessité soit urgente , pour se déterminer à sortir ; on se livre entièrement au repos. Ce jeûne est néanmoins fort incômmode aux ouvriers , qui ne peuvent pas faire si facilement du jour la nuit.

Je ne dois pas oublier une cérémonie qui s'observe au ferrail pendant ce tems de pénitence. Dans une des chambres du palais , il y a un coffre couvert d'un tapis de velours verd , dans lequel on conserve une robe qu'on prétend avoir servi à Mahomet. Le Grand-Seigneur la tire lui-même hors du coffre , la baise avec respect , & la fait plonger dans une grande cuvette d'or , garnie en dehors de pierres précieuses. Après qu'on l'a retirée & bien pressée , on remplit de cette eau

plusieurs flacons de crystal , sur lesquels on applique le cachet de l'empereur. On laisse ensuite sécher la robe , jusqu'au vingtieme jour du ramazan ; & le Grand-Seigneur vient lui-même la remettre dans le coffre. Le lendemain , il envoie aux principales Sultanes , aux grands de Constantinople , & aux plus considérables Pachas de l'empire , un de ces flacons cachetés. C'est une faveur insigne de la part du maître ; & ceux qui la reçoivent , sont obligés d'envoyer à Sa Hauteſſe de magnifiques présens , sans compter ce qu'il faut donner à ceux qui apportent cette marque de sa bienveillance. On boit cette eau avec beaucoup de dévotion , parce qu'elle a servi à laver la sale & vieille robe du prophete.

Mais je reviens aux édifices qui embellissent la ville de Constantinople. Sainte Sophie , bâtie par l'empereur Justin , augmentée par Justinien , & dédié à la Sageſſe divine , est celui que l'on vante le plus , & qui , en effet , me paroît le plus régulier. Sous la domination des empereurs Grecs , c'étoit l'église métropolitaine ; les Turcs en ont fait la principale de leurs mosquées. Elle est située sur la colline au bas de laquelle est le serail du Grand-Seigneur. Sa longueur est

d'environ deux cens cinquante pieds sur deux cens de largeur. Quatre archoutans d'une grosseur énorme , défigurent ce bel édifice. Ils furent construits par les Turcs , pour soutenir le dôme & le garantir des tremblemens de terre.

Nous entrâmes sous un portique large de trente-six pieds , & percé par neuf portes magnifiques , dont les battans de bronze son délicatement travaillés. Dès qu'on les ouvre , on voit parfaitement toute la mosquée , sans y entrer. La nef est formée par un dôme superbe , qui reçoit la lumière par vingt-quatre grandes fenêtres. Autour de la corniche , regne une belle balustrade enrichie de marbre & de peintures ; mais ce que j'ai trouvé de plus beau & de plus curieux , c'est la colonnade qui est au bas du dôme ; elle est composée de plus de deux cens colonnes de différens marbres , qui servent à soutenir une large galerie incrustée de mosaïque. Au delà de ce même dôme , est la partie de l'édifice où les Chrétiens avoient leur sanctuaire : on n'y voit plus qu'une niche , dans laquelle est renfermé l'Alcoran.

J'observai que les figures peintes , qui sont en grand nombre dans cette mosquée , avoient toutes les yeux crevés &

le visage mutilé. Le Génois me dit que la religion Mahométane proscrivant le culte des images , tout ce qui paroît y avoir quelque rapport , est en horreur chez les Turcs. Ils croient que ces représentations demanderont , au jour du jugement , leurs ames à ceux qui les ont faites. Quand on réfléchit sur la jalousie des Orientaux , on trouve encore d'autres raisons de cet éloignement pour tout ce qui porte une figure humaine.

On prétend que l'empereur Justinien a employé , pour la construction de Sainte Sophie , la statue d'argent qu'Arcadius avoit fait dresser à Théodose , du poids de sept mille quatre cens livres. C'est , après S. Pierre de Rome , le plus bel édifice du monde. Des connoisseurs prétendent que Sainte Sophie a même quelque chose de plus majestueux : mais elle n'a rien des pompeux ornemens dont l'avoient décorée les empereurs Chrétiens , excepté un grand bénitier de marbre , sur la circonférence duquel sont encore gravés ces mots en caracteres Grecs. *Nispon anomimata mi-monan opsin* ; c'est-à-dire : *Lavez vos péchés , & non pas seulement votre visage.* Le merveilleux de cette sentence , c'est que si vous la prenez à rebours , & si vous joignez

les lettres en remontant de la dernière à la première, vous trouverez le même sens & les mêmes mots.

Il ne faut rien moins que la présence d'un ambassadeur, pour donner droit aux Chrétiens d'entrer à Sainte Sophie. On ne les y souffre en aucun autre tems, à moins qu'ils n'y soient introduits furtivement, & en payant. On s'adresse pour cela à quelques domestiques des prêtres destinés à en avoir soin.

Les autres mosquées royales, au nombre de six ou sept, ont été construites sur le modèle de Sainte Sophie. Elles portent les noms des sultans qui les ont fondées. La Solimanie & la Validé sont les deux plus belles. La première fut bâtie par le grand Soliman, qui employa une partie des richesses qu'il avoit enlevées aux Polonois & aux Hongrois. Ce prince y est enterré dans une chapelle toujours éclairée d'une multitude de lampes & de flambeaux. Les fenêtres du dôme sont plus grandes que celles de Sainte Sophie, & l'ordre des colonnes plus régulier.

La Validé fut fondée par la sultane mere de Mahomet IV. On voit dans cette mosquée une délicatesse & un art qui ne se trouvent point dans toutes les autres. Un grand dôme, accompagné de quatre

demi-dômes en forme de croix, compose ce superbe édifice. L'intérieur est embelli de lampes d'ivoire, de lustres de cristal : la voûte est revêtue de faïence peinte ; & le péristyle est de colonnes de marbre blanc entremêlé de gris. Il y a des revenus attachés aux mosquées, & cela n'est pas étonnant ; mais une chose assez singulière, c'est que le chef des eunuques noirs destinés à la garde des sultanes, ait la surintendance de ces lieux saints, & dispose de toutes les places qui en dépendent. On ne conçoit pas cette liaison des intérêts du ferrail avec ceux de l'église.

Les mosquées des Turcs sont toutes sur le même dessein, à l'exception de celles qui ont été construites sous le sultan Mahamout, présentement régnant. Les autres sont revêtues, en beaucoup d'endroits, de plaques de marbres, si bien liées, qu'on les croiroit d'une seule pièce. Un grand dôme soutenu par des colonnes, deux ou trois rangs de galeries qui regnent autour ; des fontaines où les Musulmans sont obligés de se laver ; de grands chandeliers, avec des cierges d'une grosseur extraordinaire ; des lampes & des lustres, qu'on allume pour la prière du soir ; des tapis qu'on étend sur le pavé ; en sont
les

les seuls ornemens. Elles sont toujours bâties au milieu d'une esplanade, où les Turcs se promènent. Un Sultan, selon la loi, ne peut construire aucune mosquée, qu'il n'ait fait quelque conquête considérable.

Quand les Turcs entrent dans leurs églises, après s'être lavés & déchauffés, ils levent les yeux au ciel ; & portant les mains à leur turban, ils font une inclination du côté d'une niche où se place l'Iman ; puis baissant la vue, ils vont se mettre à genoux, baissent trois fois la terre, & font leurs prières accompagnées de différens mouvemens, dont les uns sont de précepte, les autres de conseil.

Au sortir des mosquées royales, nous allâmes visiter les tombeaux des sultans : celui d'Amurat s'offrit le premier à notre curiosité. Il est sous un grand dôme couvert de plomb, & soutenu par plusieurs colonnes. Les murs intérieurs sont incrustés de faïence. Le cercueil est fort élevé, & couvert d'un drap mortuaire qui tombe en lambeaux. Du côté de la tête, est un grand chandelier avec un cierge qui n'a jamais été allumé. Les femmes occupent des cercueils moins grands que celui du Sultan, & beaucoup plus grands que ceux des enfans, qui sont

tous égaux , comme s'ils étoient morts tous au même âge. Ils font sous le même dôme , & couverts de la même étoffe : on distingue les garçons & les filles , par des turbans & des mouchoirs. On compte cent vingt cercueils des enfans d'Achmet. Mahomet , son frere & son successeur , les fit tous périr en un jour.

Tous ces tombeaux ont à-peu-près la même forme . & font bâtis sans beaucoup de magnificence , quoique la pompe funebre des sultans soit assez majestueuse. Un négociant François , qui avoit été témoin de celle d'un des derniers empereurs morts , m'en apprit quelques détails. « J'ai été frappé , me dit-il , du con-
 » voi de ce monarque. Après que son
 » corps eut été visité en présence du chef
 » de la milice , & qu'on l'eut embaumé ,
 » on fit les purifications légales , & on
 » récita les prieres qui sont d'usage chez
 » les Turcs , avant que d'enfermer le
 » mort dans le cercueil. Tout ce qu'il y
 » a de grands seigneurs à Constantinople ,
 » s'étoit rassemblé au ferrail , à la pre-
 » miere décharge qu'on fit des canons ,
 » en divers endroits , pour saluer le
 » nouveau sultan , & pour rendre les
 » derniers devoirs à son prédécesseur. Le
 » convoi sortit le soir : le corps , cou-
 » vert d'un drap rouge , tout chamarré

» de lettres d'or , étoit porté par les
 » Bostangis. Le turban du prince défunt
 » étoit sur ce drap , l'aigrette baiffée
 » pendante ; le Visir , le Mouphti , l'Aga
 » des Janissaires , & tous les grands offi-
 » ciers de l'empire , superbement vêtus ,
 » suivoient le cercueil. On conduisoit à
 » leur suite les chevaux du sultan , avec
 » leurs plus beaux harnois. Les Janis-
 » saires , & une multitude innombrable
 » de peuple accompagnoient le cortège ».

Après d'autres détails sur les céré-
 monies qui s'observent à la mort du
 Grand-Seigneur , le discours tomba sur
 l'empereur Mahamout , dont le négoc-
 ciant François me paroît avoir bien saisi
 le caractère. « Jamais sultan , me dit-il ,
 » ne fut mieux que lui l'art d'affervir ses
 » peuples. Il a à combattre bien des pré-
 » jugés ; le moindre pourroit lui devenir
 » funeste , s'il avoit moins de prudence
 » & de politique. Les gens de loix pré-
 » tendent qu'on doit déposer l'empereur ,
 » lorsqu'il est sept ans sans avoir d'enfans.
 » Mahamout n'en a point , & il n'y a pas
 » même d'apparence qu'il en ait jamais.
 » Il gagne cette partie de ses sujets par
 » des sommes considérables , qu'il leur fait
 » distribuer régulièrement. Le peuple
 » n'est pas si dangereux ; il est composé

» d'artisans & de marchands : il n'est
» question , pour les contenir , que d'in-
» venter , chaque jour , quelque chose
» qui puisse servir d'appas à leur cupi-
» dité ; & c'est à quoi principalement
» s'applique le Grand-Seigneur. Il est
» souvent occupé à faire bâtir de nou-
» velles mosquées , & à réparer les an-
» ciennes. Sous son regne , on a construit
» plusieurs ferrails ; & l'on en a aggrandi
» & embelli d'autres. Quiconque apporte
» des marchandises de bon goût , en quel-
» que genre que ce soit , ou invente quel-
» que moyen propre d'assurer la con-
» sommation de celles qu'on avoit déjà ,
» peut , de droit , solliciter une récom-
» pense , qu'on proportionne toujours
» au service qu'il rend , ou au plaisir qu'il
» procure. Ce prince épie la moindre
» occasion qui se présente de donner des
» fêtes ; & c'est principalement quelques
» jours avant le ramazan ; que ce mo-
» narque sage & politique étale toute sa
» magnificence , parce que c'est alors que
» les émeutes populaires sont le plus à
» craindre. Les Turcs , par un principe
» bizarre de religion , croiroient leur
» pénitence & leurs jeûnes inutiles , s'ils
» laissoient , sur le trône des Ottomans ,
» un Sultan incapable d'en perpétuer la

» race. En ordonnant des divertissemens
 » & des travaux publics , Mahamout ne
 » laisse presque pas le tems aux factieux
 » de prendre & de concerter leurs me-
 » sures pour assurer le succès de leurs
 » complots. Ce qu'on nous dit des fêtes
 » que donnoit Louis XIV à Versailles ,
 » n'a rien qui n'ait été égalé sous le regne
 » de cet empereur : aussi jamais le com-
 » merce n'a-t-il été si florissant , ni le
 » peuple plus heureux ; & l'on ne s'ap-
 » perçoit que ce prince ne doit point
 » laisser de postérité , que par la crainte
 » qu'on a de le perdre. L'intervalle que
 » l'on met entre chaque fête , laisse à
 » peine le tems de faire des préparatifs
 » pour celles qu'on annonce , & ne per-
 » met guere de s'occuper des sombres
 » projets de la révolte. Dans l'ivresse de
 » l'enchantement où l'on est , on man-
 » queroit de complices.

» Les Janissaires , toujours plus in-
 » quiets & plus inconstans que le reste
 » de la nation , ne songent plus que la
 » guerre doit être leur sphere naturelle :
 » ils exercent presque tous des profes-
 » sions lucratives , qui les dédommagent
 » au centuple , des vingt-cinq piastres
 » qu'un nouveau Sultan leur seroit destri-
 » buer , & des richesses qu'ils espère-

» roient d'amasser dans une guerre dont
 » le succès est toujours douteux.

» C'est par le crédit des eunuques , que
 » toutes les graces émanent du ferrail.
 » Ils sentent qu'un empereur moins pa-
 » cifique aggraverait leur joug. Ils sont
 » donc les plus ardents à prévenir les
 » complots ; & à les détruire. On les
 » tient eux-mêmes sans cesse en haleine.
 » A peine Mahamout a-t-il fini un édifice,
 » qu'il en recommence un autre. On n'a
 » vu construire , sous aucun regne , au-
 » tant de mosquées , ni un plus grand
 » nombre de maisons de plaisance. Ce
 » monarque est toujours en course : il
 » quitte un palais , pour se transporter
 » dans un autre ; & par-tout il se fait ac-
 » compagner par des fêtes.

» Le séjour du ferrail n'est pas aussi
 » triste qu'il peut le paroître sous un
 » prince qui a des femmes moins par
 » goût que par habitude. La faveur s'ac-
 » corde autant au talent de plaire , qu'aux
 » charmes de la beauté. La fécondité ne
 » donne pas le droit de disposer des
 » graces. Si les sultanes vivent dans une
 » égalité à laquelle doit répugner l'a-
 » mour-propre , on entretient parmi elles
 » l'espoir de l'emporter sur leurs com-
 » pagnes par mille moyens qu'on leur

» fuggere. Cette rivalité les rend ingé-
 » nieufes : chacune s'empresse de cul-
 » tiver le cœur du maître ; mais aucune
 » d'elles n'ose se flatter d'obtenir la
 » victoire que donne la beauté sur un
 » amant passionné.

» Les amusemens du ferrail font très-
 » variés : une infinité de tours de force
 » & de souplesse , beaucoup de jeux , où
 » il faut autant d'adresse que de légéreté ;
 » des especes de parades , où l'on repré-
 » sente les coutumes des nations étran-
 » geres ; & enfin toutes les momeries
 » que le charlatanisme a mises en usage
 » dans les différentes professions , font
 » passer agréablement à la cour les
 » instans qu'elle destine à l'amusement.
 » Aux combats des lions , des ours &
 » des autres animaux de cette espece ,
 » succedent les danfes des Grecs , qui sça-
 » vent imiter celles de tous les peuples
 » connus , dont ils prennent les habille-
 » mens. Ce spectacle finit par la pasqui-
 » nade des nains ; leur figure seule ex-
 » cite à rire : ils n'ont guere que deux
 » pieds & demi de haut : leur nez se
 » fait remarquer ; il est presque lui seul
 » aussi long que le reste du visage , &
 » de visage , que le reste du corps.
 » Le sultan se plaît quelquefois à faire

» des plaifanteries aux femmes du ferrail :
 » on les appelle aux bains ; & dans ce
 » moment , on leur distribue à chacune
 » des chemifes ; felon l'ufage. On croit
 » d'abord que ces chemifes font faites
 » comme les autres ; mais au lieu d'en
 » coudre les différentes parties , elles ne
 » font que collées. On ferme les portes
 » du bain , pour empêcher les femmes
 » de s'enfuir ; & dès qu'elles font entrées
 » dans le grand baffin , la chemife fe dé-
 » colle , tombe en morceaux , & laiffe
 » voir à nud & fans voile toutes ces
 » belles odalifques : les unes rient de la
 » furprife ; les autres témoignent de l'hu-
 » meur. Ce contraste amufe le Sultan ,
 » qui les regarde au travers d'une ja-
 » loulie.

» La variété des plaifirs ne prend rien
 » fur le tems qu'il doit donner aux af-
 » faires : tout cefle , dès que les besoins
 » de l'état le demandent. Ce prince ,
 » fupérieur aux revers , dirige fes opéra-
 » tions au milieu des troubles , & dans les
 » émeutes imprévues de la milice , avec
 » une préfence d'esprit finguliere. Il fait
 » redouter fon courroux & fa juftice ,
 » avec une févérité qui , fous d'autres
 » regnes , auroit occasionné des révolu-
 » tions. L'attention qu'il donne au détail

» du gouvernement , pour faire regner
 » le bon ordre , & rendre ses peuples
 » heureux , ne l'empêche pas de s'appli-
 » quer aux négociations les plus impor-
 » tantes. Il fait faire respecter sa puissance :
 » les guerres qu'il a soutenues presque
 » en même tems , avec succès , en Hon-
 » grie contre les impériaux , & sur les
 » frontières de son empire contre les
 » Persans , ont dû convaincre les na-
 » tions étrangères & ses sujets , que c'é-
 » toit moins pour languir dans une molle
 » oisiveté , que par un systême sage &
 » bien réfléchi , qu'il répugne à l'ardeur
 » impétueuse des Janissaires , lorsqu'ils
 » demandent à combattre. Voulant se
 » faire aimer de son peuple , sans don-
 » ner atteinte aux loix du despotisme ,
 » dont ses ancêtres avoient fait la base
 » de leur gouvernement , il a soin de
 » ne paroître en public , que dans une
 » pompe capable d'en imposer. On porte
 » son turban auprès de lui , afin que
 » chacun le salue , en inclinant la tête.
 » Les acclamations commencent alors :
 » on s'approche pour lui présenter des
 » placets ; les gardes n'en refusent au-
 » cun. Les seigneurs sont fort exacts à
 » se montrer à sa suite. La place qu'ils
 » occupent dans ce cortège , fait con-

» nôtre leur credit ; & le peuple y fait
 » attention. C'est dans ces circonstances ,
 » qu'on s'apperçoit des changemens qui
 » se font dans la faveur du monarque ;
 » & il en arrive assez souvent sous ce
 » regne , où les favoris font en grand
 » nombre. Ce prince leur accorde beau-
 » coup d'autorité ; mais il les punit du
 » moindre abus qu'ils en font. On ne
 » voit jamais long-tems les mêmes
 » hommes dans un poste : les principes
 » du gouvernement n'en font pas moins
 » les mêmes ; peu importe par qui se
 » manifestent les volontés du Sultan. Il
 » est instruit de tout à propos ; & il est
 » difficile de lui en imposer , ou de lui
 » faire aucun mystere. Cette témérité ,
 » ou cette dissimulation , exposerait à
 » des châtimens sévères.

» L'empereur Mahamout s'est affran-
 » chi des préjugés populaires , qui prof-
 » crivent en Turquie les bustes , les sta-
 » tues , les tableaux , & tous les restes
 » précieux de la belle antiquité , que l'on
 » conserve avec une sorte de vénération
 » dans les cabinets des princes de l'Eu-
 » rope , & des curieux. Mais en se re-
 » lâchant de la rigueur de la loi à cet égard ,
 » les Turcs releguent , dans les commo-
 » dités , tous ces ornemens si peu faits

» pour y avoir place. On y voit des mi-
 » gnatures admirables , de beaux magots
 » de porcelaine , des tableaux que nos
 » amateurs paieroiẽt fort cher. Lors-
 » que les Francs leur apportent quelque
 » chose de rare dans ce genre , ils l'a-
 » chetent pour servir de décoration à
 » des lieux qui n'en ont jamais parmi
 » nous. Voilà le cas que ce peuple fait
 » des choses qui ne sont que belles , sans
 » être utiles. Les Turcs honorent peu
 » toutes ces raretés que leur antiquité
 » ou leur perfection nous rendent pré-
 » cieuses : ils seroient fâchés néanmoins ,
 » qu'elles pussent nous être de quelque
 » utilité. Qu'un étranger s'arrête à consi-
 » dérer un édifice , ou quelque autre mo-
 » nument remarquable , ils ne tardent
 » pas à laisser transpirer l'inquiétude qu'ils
 » en ont. On est heureux , quand leur
 » méfiance ne les porte pas à des excès ».

L'officier Turc , chez qui nous avions
 soupé une des nuits du carnaval , nous
 fit dire par le Génois , son ami , que nous
 lui ferions plaisir d'aller de tems en
 tems manger chez lui. Le besoin que
 nous pouvions avoir d'un homme d'au-
 torité , dans une ville où il est possible
 de trouver quelquefois une populace
 grossière & insolente , nous fit accepter

ces offres ; & nous y allâmes dîner le lendemain. Je dois rendre justice aux gens de guerre de ce pays-ci ; malgré la férocité naturelle qui semble inséparable de leur profession , ils sont , pour la plupart , humains , traitables & polis ; le peuple , au contraire , & sur-tout les moines & les prêtres , sont moins honnêtes envers les étrangers. Le fanatisme & l'ignorance entretiennent leur rusticité & leur orgueil ; & le plus farouche Janissaire est moins à craindre pour un Chrétien , que le plus doux des Derviches.

Notre capitaine fit servir le dîner qui consistoit en viandes de mouton rôti , en hachis , en volaille & en différens potages d'excellent riz ; c'est ce que quelques-uns appellent du *pillau*. Il y avoit aussi plusieurs sortes de poissons , quoique les Turcs en mangent fort peu ; mais le capitaine avoit voulu nous régaler. Ce fut encore en notre faveur , qu'on servit à boire pendant le repas ; car la coutume de ce peuple est de ne boire qu'à la fin. Lorsque les viandes & les ragoûts eurent disparu , on apporta le dessert composé de laitage , de fruits & de confitures sèches & liquides. Jusqu'à lors on n'avoit fait usage que de sorbet ,

forte de boisson faite de jus de citron , de cerises & d'autres fruits. On remplit les coupes d'une liqueur plus agréable ; & le vin égaya les propos.

Notre hôte nous réitéra ses offres de service , & nous dit que , durant notre séjour à Constantinople , il nous enverroit , tous les matins , deux de ses Janissaires , pour nous accompagner dans la ville ; & que , si ses occupations lui laissoient des momens libres , il se chargeroit lui-même de nous faire voir ce qu'il y a de plus curieux. Nous éprouvâmes , dès le lendemain , l'effet de ses promesses. Deux soldats vinrent nous prendre de grand matin à Galata ; & comme ce jour-là étoit précisément le vendredi , qui est comme le dimanche parmi nous , nous les priâmes de nous mener à l'Hypodrome , appelé par les Turcs *Atméidan* , pour être témoins des exercices & des divertissemens de la jeunesse.

Quand nous y arrivâmes , il étoit déjà couvert de cavaliers & d'une foule prodigieuse de spectateurs. C'est un grand cirque , long de plus de deux cens vingt toises , & large de cinquante. Il fut commencé par l'empereur Severe , & achevé par Constantin. Nos combattans étoient

séparés en deux bandes , aux deux extrémités du cirque. A chaque signal , il part deux cavaliers armés chacun d'un bâton : ils se rencontrent au milieu de la carrière , & se portent l'un à l'autre plusieurs coups qu'ils parent avec une adresse singulière ; ils poursuivent ensuite leur course , en faisant mille tours de soublesse. J'en ai vu qui sautoient légèrement de leurs chevaux , & remontoient avec la même agilité , sans cesser , pour cela , d'allier toujours au grand galop : d'autres passent sous le ventre de l'animal qui court de toute sa force , & se remettent sur la selle aussi facilement.

Ce n'est point là le seul exercice de la jeunesse. Je vis encore dans l'Atméidan, des parties de palet & de lutte. Les Turcs jettent le palet en courant , quoiqu'il soit d'une pesanteur extraordinaire. Je ne fus point tenté d'essayer aucun de ces jeux. Il faut tant d'adresse & de force pour y réussir , que nos plus habiles badadins auroient peine à s'y signaler.

On voit , dans l'Hypodrome , plusieurs monumens curieux du tems des empereurs Chrétiens. Celui qui s'est le mieux conservé , est un obélisque à quatre faces , de marbre granit d'Egypte ; il a cinquante pieds d'élevation. On con-

noît , par les figures & les caractères gravés sur la base , que cette pyramide fut élevée par les soins du grand Théodose. A quelque distance , est un autre obélisque à demi ruiné ; ce qui en reste , peut à peine faire connoître ce qu'il fut anciennement.

La colonne d'airain , haute de douze pieds , composée de trois serpens entortillés , de même métal , & dont les têtes vont se réunir pour former une couronne , se fait encore remarquer des curieux. Notre ami nous montra depuis , deux autres colonnes , l'une de marbre blanc , & l'autre de granit. La première est au milieu de la ville , & s'appelle *la colonne historique* : elle peut avoir cent cinquante pieds de haut ; mais le feu l'a fort endommagée. La seconde est dans la maison d'un particulier ; & , par cette raison , échappe ordinairement à la curiosité des voyageurs. Elle n'est haute que de quinze pieds , ornée d'un aigle à chaque angle , & fut érigée en l'honneur de l'empereur Marcien , dont elle soutenoit probablement la statue. Le nombre de ces colonnes est prodigieux ; les murs de la ville en sont pleins. Il y en a que nous destinerions à orner nos plus beaux édifices , & qui sont ici couton-

dues avec les ruines les plus viles. Les Turcs ont respecté les plus curieuses , ou plutôt ils ne les ont pas renversées ; car la plupart sont masquées ou mutilées.

Notre liaison avec l'officier des Janissaires devenoit plus intime ; & ses attentions offroient chaque jour de nouveaux motifs à notre reconnaissance. Ayant appris que Sa Hautesse devoit aller à la chasse au vol le vendredi de la semaine suivante , il nous invita à nous rendre chez lui dès le matin. Nous y courûmes avec empressement ; & il voulut , outre le plaisir de la chasse , nous procurer celui de voir le Sultan , lorsqu'il iroit à la mosquée. C'est la coutume que , tous les vendredis , il aille y faire la priere publique. Ce prince est toujours suivi d'une nombreuse escorte ; & c'est un spectacle pour un étranger qui n'a pas encore vu le faste de la cour Ottomane. Vers les dix heures , l'officier nous conduisit dans la premiere entrée du palais , où ses soldats étoient assemblés pour la garde de Sa Hautesse. Nous fûmes longtems à voir les mouvemens des grands , & des capitaines qui attendoient l'ordre pour la marche du cortège. Sur le midi , on donna avis que le Sultan alloit paroître. Aussi-tôt les Janissaires se rangerent

fur, deux lignes, au nombre de quatre mille : ils étoient tous à pied, & avoient pour toute arme, une canne à la main. L'Aga, ou le commandant de cette milice, suivoit à quelque distance de la troupe. Quatre cens Cavigis, ou portiers, marchoient aussi à pied, immédiatement après l'Aga ; venoient ensuite trois cens Chiaoux, ou porteurs de commandemens. Ceux-ci étoient montés sur des chevaux couverts de riches caparaçons : & eux-mêmes étoient vêtus d'habits précieux d'étoffe d'or & d'argent. Douze ou quinze chevaux du Grand-Seigneur, menés en lesse, & précédés de deux cens officiers superbement habillés, suivoient cette brillante troupe. La beauté des harnois & l'éclat des pierreries attiroient tous les regards. Enfin l'empereur fortit du palais, au milieu de quatre à cinq cens Soulacs, ou gardes du corps : il montoit un superbe coursier couvert de brocards d'or, enrichis de perles & de diamans. Les Vifirs, les grands de la cour, & les officiers du ferrail fermoient la marche. Nous suivîmes cette pompe jusqu'à Sainte Sophie ; alors deux Janissaires nous avertirent qu'il étoit tems de fortir de la ville, si nous voulions voir la chasse du prince.

Ils nous menerent dans la campagne ; à cent pas du grand chemin , & nous placerent sur une élévation , d'où nous pouvions aisément découvrir toute la chasse. Nous apperçûmes bientôt le Sultan , accompagné seulement de ses principaux officiers , & suivi de plus de trois cens fauconniers qui portoient chacun plusieurs faucons. Dès qu'ils eurent ordre de les lâcher , on vit , en un moment , toute la plaine couverte de ces oiseaux. Cependant l'empereur ne quittoit pas la grande route , vers laquelle on avoit soin de rabattre le gibier. Il se retira au bout d'une heure ; & nos deux Janissaires nous reconduisirent au logis de l'officier , suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Le reste du jour se passa en divertissemens ; & les plaisirs de la table se prolongerent jusques dans la nuit.

Je vais , Madame , vous parler du serail , où , excepté le Grand - Seigneur , personne , s'il n'est eunuque , femme , ou officier du Sultan , ne peut pénétrer. Ce que j'en ai appris , ne pourra manquer de vous plaire. Le sort de ces aimables recluses , que la jalousie des Orientaux condamne à un triste esclavage , fait naître dans les cœurs une sorte d'intérêt. Graces aux soins de nos deux amis , les

lieux même de ce séjour les moins accessibles ; nous font connus ; mais je commence par les dehors.

Ce palais, bâti sur la pente d'une colline, forme, avec les jardins qui l'environnent, une espece de triangle, dont la pointe descend dans la mer. Le terrain qu'il embrasse, a près d'une lieue de circonférence, & est entouré de hautes & fortes murailles. Plusieurs tours élevées de distance en distance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaisseaux : elles sont garnies de pieces de canon, aussi bien que le parapet qui regne le long des murs. Sur cette partie du ferail, qui regarde Galata, on voit un beau pavillon soutenu sur des colonnes de marbre. C'est là que le Sultan va se divertir avec ses femmes, & s'embarque sur ses galiotes, pour prendre le plaisir de la pêche. Les jardins ne présentent en dehors rien d'agréable : on voit seulement quantité de cyprès & de scymores, dont la confusion n'est très-propre qu'à dérober aux yeux les belles habitantes de ce séjour voluptueux. L'officier nous assura qu'il n'y avoit de remarquable, qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà & là, sans ordre & sans symmétrie. Il ne disoit point

ceci par oui-dire : il avoit passé sa jeunesse dans ces jardins , parmi les Azamoglans , & en avoit été tiré , pour commander une compagnie de Janissaires.

Du côté de la mer , est un égout où l'on jette les balayures du ferrail ; il est , dit-on , affermé plus de deux mille francs à une compagnie de pêcheurs. Ces ordures glissent rapidement sur de longs plateaux de bois bien unis , sans qu'il soit possible qu'elles puissent se disperser. Les pêcheurs en remplissent de grands bafins ; & à force de les remuer , il n'y reste que les choses de poids. Il leur arrive souvent d'y trouver des pierreries , des perles , de l'or , de l'argent , & mille autres bijouteries très-précieuses. Plusieurs de ces pêcheurs s'enrichissent à ce métier pénible & difficile en hyver. Les Bostangis le méprisent , & se contentent de l'affermer.

Ils sont obligés de sortir du jardin , lorsqu'on sonne une cloche pour avertir que l'empereur doit se promener avec ses femmes ; & il y va de la vie à y demeurer. Un Sultan fit mourir un jardinier , pour avoir été trouvé endormi sous un arbre. Un interprete de Venise étoit logé à Constantinople dans une maison qui avoit vue sur ces jardins ;

un jour qu'il s'amusoit à regarder avec une lunette qu'il avoit fait passer par un trou du volet, le prince s'en aperçut, donna ordre qu'on allât pendre sur le champ, à la même fenêtre, ce curieux, quel qu'il fût, & ne sortit point de sa place, qu'il n'eût vu faire l'exécution.

Ces lieux sont formidables pour les Musulmans eux-mêmes. On n'ose en approcher qu'avec le saisissement que produit, dans tous les cœurs, un maître que l'on redoute, & qui se plaît à voir tout le monde s'anéantir en sa présence. Les Sultans se rendroient invisibles, s'il étoit possible de l'être, & de regner.

Il n'y a pas plus de goût & de proportion dans les bâtimens, que dans les jardins du ferrail. C'est un assemblage informe de différens corps de logis, entassés les uns sur les autres. La principale entrée est un gros pavillon d'une architecture lourde & grossière : huit larges croisées font tout l'ornement de cet édifice : au-dessous des deux du milieu, est cette sublime porte, qui donne son nom à la cour Ottomane. Je ne vous dirai point à quel titre ; car cette entrée est la chose du monde la plus commune : vous la prendriez plutôt pour la porte d'une grange, que pour l'entrée d'un palais. La

garde en est confiée à cinquante Capigis armés de cannes.

Nous passâmes dans une longue cour bordée , des deux côtés , de vastes corps de logis, où sont l'infirmerie & le magasin des armes. Ces mêmes Capigis sont chargés d'empêcher qu'on n'y fasse du bruit ; & il n'est presque pas permis d'y parler. On passe de cette cour dans une autre plus grande & plus quarrée , d'environ trois cens pas de diametre. C'est là que nous commençâmes à reconnoître le palais d'un grand monarque. A droite , est un vaste édifice , surmonté de neuf dômes couverts de plomb , où sont les cuisines. Le long de ce bâtiment , & autour de la cour , regne une superbe galerie , soutenue sur des colonnes de marbre. A gauche , sont les écuries ; & , au fond , est la salle du divan ou du conseil : elle fait partie du bâtiment appelé proprement *le ferrail* , où sont les femmes. Au milieu de la cour est un grand bassin entouré de verdure , & ombragé de cyprès. Les grands ne jettent les yeux sur cet endroit , qu'avec une secrete horreur ; car c'est le lieu où le monarque fait couper la tête à ceux dont il est mécontent. Le silence que l'on observe dans cette seconde cour , est des plus rigoureux ; elle est gardée par

cinquante Capigis , comme la premiere.

Il n'est permis à personne de passer plus avant que la salle du divan ; mais le capitaine nous raconta ce que lui en avoient appris quelques eunuques. Il n'y a rien de plus riche ni de plus magnifique que le ferrail secret : il est divisé en trois parties ; l'appartement du Grand-Seigneur , celui des femmes , & les jardins. Dans le premier est un bain magnifique , revêtu de marbre blanc , & environné de plusieurs petits cabinets aussi de marbre : il y a dans chacun deux robinets , l'un d'eau chaude , l'autre d'eau froide : ils servent pour les eunuques & pour les autres officiers. Le bain des femmes est plus beau & plus commode : les cabinets qui l'entourent , sont pavés des marbres les plus précieux , & les murailles enrichies de peintures , de glaces & de coquillages. L'ambre & le musc y font renaitre sans cesse les plaisirs de l'amour ; & la volupté semble y avoir fixé son empire. Les chambres des sultanes & des filles du ferrail respirent la même mollesse : les dorures , les pierreries , les étoffes précieuses en font le moindre ornement.

Une prison si belle auroit de quoi consoler ces aimables captives , si elles pou-

voient au moins se flatter d'y passer le reste de leurs jours ; mais leur sort est tellement attaché à celui du Sultan , qu'à peine ce prince a-t-il cessé de vivre ou de régner , que tous ces plaisirs les abandonnent : on les relegue dans le vieux ferrail , où elles ont tout le tems de pleurer leur ancien maître.

Ce palais est situé au milieu de la ville , vis-à-vis de l'Arméidan. Il fut bâti par Mahomet II , & est à peu près aussi vaste que l'autre. Le Grand-Seigneur va , de tems en tems , s'y divertir ; & il renvoie quelquefois au nouveau ferrail , celles de ces femmes qui lui ont paru les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus beau & de plus difforme. C'est un peuple nombreux , dont une partie , favorisée des grâces & de la nature , est destinée aux plaisirs d'un seul homme ; l'autre , au contraire , ennemie des amours & de la joie , sert à rendre malheureuse une foule de jeunes beautés confiées à ses soins.

De toutes les personnes charmantes qui habitent cette demeure , les unes sont sultanes , les autres aspirent à le devenir ; mais aucune ne prend le titre d'*épouse* ou d'*impératrice*. On prétend que Tamerlan ayant abusé de sa victoire , jusqu'à traiter
avec

avec la dernière indignité la femme de Bajazeth , le souvenir de cet opprobre s'est tellement conservé parmi les Turcs , que , depuis ce tems , les Sultans ne se marient plus ; ou du moins ces sortes de mariages sont fort rares : les monarques Ottomans se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs esclaves.

Les Sultanes sont celles avec qui le Grand - Seigneur a daigné partager sa couche impériale , & qui ont augmenté la famille Ottomane : les autres attendent de leurs appas , que le souverain les juge dignes de la préférence & du mouchoir. Voici en quoi on dit que consiste cette cérémonie. Quand le Sultan a résolu de faire quelque nouvelle conquête , il avertit l'eunuque , ou la vieille qui a l'intendance de ses plaisirs. Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue dans toutes les chambres. Les jeunes aspirantes sur-tout , sont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée , toutes s'assemblent dans une longue galerie ; & chacune tâche à l'envi de fixer sur elle les regards du voluptueux monarque. Elles cherchent à lui plaire par mille amusemens qui se succèdent les uns aux autres , & auxquels l'indispensable fécondité du génie de ces femmes donne toujours l'air de la nouveauté.

Les graces qu'elles mettent dans tout ce qu'elles imaginent pour amuser Sa Hauteſſe , peuvent être représentées par ces petits jeux enfantins que les poëtes ou les peintres font faire aux Amours auprès des Nymphes. Catule & Boucher n'ont rien produit de plus agréable : elles ont toutes le même objet à remplir. On voit ici juſqu'où peuvent aller les reſſources de l'eſprit dans une jeune femme qui veut ſéduire un homme qu'elle n'aime que par vanité. Les graces de la danſe , le charme de la voix , l'harmonie des inſtrumens, l'élégance des habits, les faillies de la converſation , les tranſports, la moleſſe , l'amour , ce que la coquetterie la plus ingénieufe a inventé de plus voluptueux , tout ſe réunit ſous les yeux du maître. Le Sultan paſſe devant elles ; il voit ; il conſidere attentivement ; parcourt pluſieurs fois la galerie , juſqu'à ce qu'il ait fixé ſon goût & ſon choix. il jette un mouchoir à celle dont il eſt le plus faſcité ; & cette préférence fait diſparoitre , en un clin d'œil , toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. Cependant la nouvelle élue baiſe le mouchoir avec reſpect , le cache dans ſon ſein , & ſe diſpoſe à répondre aux deſirs de l'heureux Sultan, Les bains de toute

espece, les parfums les plus précieux ne font point épargnés. Le soir, on la conduit à l'appartement du prince; & on la fait, disent quelques-uns, entrer dans le lit par les pieds, pour plus de respect. Les habits du Grand-Seigneur, & tout l'argent qui est dans ses poches, appartiennent à cette fille; mais elle n'est pas encore Sultane: il faut, pour cela, qu'elle devienne mere. Alors on lui fait sa maison; on lui donne un logement particulier, des femmes, des eunuques pour la servir, & un revenu considérable qu'on lui assigne sur quelque province de l'empire.

On m'a souvent dit, à Constantinople, que la cérémonie du mouchoir n'est plus en usage; on veut même que ce soit un bruit sans fondement: d'autres personnes m'ont assuré que la chose est très-réelle; & cette opinion est, en effet, si généralement répandue chez tous les peuples de l'Europe, que si cet usage n'a plus lieu aujourd'hui, on ne peut guere douter qu'il n'ait existé.

Il y a dans le serrail deux ordres de favorites, les Odaliques & les Afakis. Les premières n'ont été honorées qu'une fois de la couche du Sultan; les secondes sont celles sur lesquelles le choix du prince

est tombé plusieurs fois. Elles entrent dans le palais impérial, sans y être mandées, jouissent d'un grand crédit à la cour, & sont les dispensatrices de toutes les grâces. Quand elles deviennent meres d'un fils, l'empereur leur met une couronne sur la tête, & fait tendre un dais dans leur appartement. La premiere qui lui donne un héritier mâle, a le rang de grande-Sultane; & ses revenus dépendent de la générosité du maître; mais il n'y en a aucune qui n'ait au moins sept à huit cens mille francs.

On appelle *Sultane validé*, ou *Sultane mere*, celle dont le fils est sur le trône. Elle perd ce nom, lorsqu'il meurt ou qu'il est déposé. Les Validés sont d'autant plus respectés, que les Sultans eux-mêmes, suivant la loi, sont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération, jusques-là qu'ils ne peuvent, en quelques occasions, coucher avec une femme, sans le consentement de leur mere. S'ils en usent autrement, ils lui font une espece d'insulte, & se déshonorent dans l'esprit des courtisans. La Validé prend connoissance de toutes les affaires du gouvernement, & confere souvent avec le grand Visir & le Mufti, ayant toujours un voile qui lui couvre le visage.

Les favorites dont le Grand-Seigneur n'a point eu d'enfant mâle , obtiennent quelquefois la permission de fortir du ferrail , pour se marier avec quelque Pacha. Elles amassent , dans cette vue , des richesses par leur économie , & le trafic des charges de l'empire. Elles se servent , pour leurs intrigues au-dehors , du secours de quelques femmes Juives , qu'elles font entrer dans le ferrail , ou pour les consulter dans leurs maladies , ou sous d'autres prétextes.

On m'a raconté que , sous la minorité d'Achmet I , une de ces Juives parvint à une si haute faveur , que le grand Visir acheta les sceaux par son entremise , & qu'elle influa , de la même manière , dans le choix du Mufti & de quelques autres ministres. Cet abus excita un murmure général ; & les Janissaires exigèrent qu'on leur livrât cette femme intrigante , menaçant de briser les portes du palais , & de l'arracher avec violence , si on refusoit de les satisfaire. L'émeute s'accrut tellement , qu'on fut obligé de faire sortir la femme Juive. Ces furieux la dépouillèrent , la fustigèrent cruellement , lui enfoncerent dans la partie une torche allumée , & la traînerent , en cet état , dans tous les quartiers de la ville. Ils finirent

par déchirer son corps en plusieurs morceaux , qu'ils attachèrent aux portes des ministres dont elle avoit procuré l'élevation. Sa tête fut clouée sur celle du palais du grand Visir , avec cet écriteau : *Voilà la tête qui t'a donné des conseils.* On pendit sa main à la maison du Mufti , avec ces mots : *Voilà la main qui t'a vendu ta charge.* Sa langue fut attachée à la porte du grand-juge de Constantinople , avec cet injurieux placard : *Voilà la langue qui t'a dicté mille arrêts injustes ;* effroyable mélange de barbarie , d'insolence & de justice.

Croiriez-vous que , dans le ferrail , on observe les mêmes réglemens & la même police que pour le gouvernement de l'état ? Les charges de premier ministre , de chancelier , de grand - prévôt , &c. sont possédées par les principales Sultanes. On plaide , on juge , on condamne comme à la ville. Celles qui occupent ces places , usent souvent de rigueur envers leurs rivales ; & il faut alors faire intervenir l'autorité du souverain. Les actions deshonnêtes sont punies de mort. La coupable est renfermée dans un sac , & précipitée dans la mer. Les supérieures les battent & les fustigent pour les moindres fautes. Les postes les moins éclatans en apparence , & cependant les plus

recherchés , font ceux de gardes de la chambre : ils font toujours remplis par les plus belles filles. Le jour , elles font sentinelle à la porte de l'appartement du Grand-Seigneur ; & la nuit , elles couchent sur de petits lits , dans les chambres voisines. Ce qui rend ces places considérables , c'est que celles qui les possèdent ne les quittent guere , qu'avec l'espérance d'être mises un jour au rang des Sultanes.

Mais de quelques dignités que ces femmes soient revêtues , elles font toutes subordonnées à des eunuques ou à de vieilles matrones , qui ne les laissent jamais seules. On appelle ces dernières *Cadunes*. Ce sont les gouvernantes des plus jeunes : elles leur apprennent à travailler ; elles s'appliquent à les connoître & à étudier leur caractère , afin d'en rendre un compte fidele à la Cadun-Caïa , qui a autorité & sur elles-mêmes & sur leurs élèves. Les Cadunes font , le soir , la ronde dans les dortoirs , dans les cellules & autour des lits ; il n'y a point de religieuses mieux gardées. Si elles étoient , par hasard , trop indulgentes , ou , ce qui est plus probable , moins assidues , les eunuques , qui font préposés sur les vieilles comme sur les jeunes , les puniroient elles-mêmes , ou avertiroient Sa Hauteffe.

Ces filles, dans leurs maladies, sont secourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que le Sultan ne leur envoie son médecin. Celui-ci ne peut les voir ni en être vu ; il ne lui est même permis de leur tâter le pouls, qu'au travers d'une gaze. Les eunuques qui sont dans la chambre, entr'ouvrent seulement les rideaux pour passer le bras de la malade.

Ces demi-hommes semblent animés d'une haine implacable contre les femmes. Jaloux des moindres plaisirs qu'elles se procurent, ils ne songent qu'à les troubler par leur présence, & ne leur permettent qu'à regret, d'aller dans les jardins. Au moindre signal qu'ils donnent alors, les Bostangis s'enfuient vers les murailles, & élèvent de grandes pieces de toile, qui forment une espece d'enceinte entre eux & les femmes. Les eunuques ne sont jamais dans un plus grand embarras ; ils vont & viennent comme des furieux, grondant & criant sans cesse, tantôt après les jardiniers, tantôt après celles dont la garde leur est commise. Ils éloignent d'elles tous les objets qui peuvent agir sur leur imagination, jusqu'à leur défendre de regarder certains gros fruits, avec lesquels ils sont désespérés

de n'avoir plus aucune sorte de ressemblance. Jugez, Madame, quelle aversion les femmes doivent avoir pour de tels monstres.

Si je ne craignois de vous effrayer ; j'essaierois de vous tracer la peinture d'un eunuque ; mais c'est assez de vous avoir fait connoître leur caractère ; j'ajouterai seulement, qu'il y en a de noirs & de blancs. Ceux-ci gardent l'extérieur de l'appartement des Sultanes ; leur chef, nommé *Capi-Aga*, est comme le grand-maître du palais, dont tous les ministres lui sont subordonnés. Il a une inspection particulière sur les eunuques de sa couleur & sur les Ichoglans. C'est à lui qu'on adresse les placets qu'on veut présenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs, & encore les plus hideux d'entre ces derniers, qui approchent des Odalisques. Leur chef s'appelle *Kiffat-Ser*, ou *surintendant des filles*. Il a une grande autorité dans le sérail ; & , sous le Sultan Mahamout, aujourd'hui régnant, c'est lui qui gouverne tout l'empire. On prétend que ces deux espèces d'eunuques sont mutilés à fleur de peau, & ne peuvent uriner que comme les bœufs, ou avec le secours d'une caille.

Sortant de l'appartement des Sult-

tanés, on entre dans un corridor qui traverse le corps de logis qu'habitent les eunuques, & conduit directement à la prison des princes, freres, fils, ou parens de l'empereur. Cette prison ressemble à une citadelle : une grande muraille en forme l'enceinte. On y entre par deux portes exactement gardées en dedans & en dehors. Il y a un assez joli jardin, avec de belles eaux ; & les princes y ont leur logement & des eunuques pour les servir. On n'épargne rien pour rendre leur prison supportable : on s'est relâché, depuis long-tems, de la sévérité avec laquelle on les traitoit : on leur accorde même des femmes pour leur amusement ; il est vrai qu'elles ne sont plus en état d'avoir des enfans, ou qu'on a grand soin de mettre obstacle à leur fécondité. Ils ont toutes sortes de maîtres ; on les excite même à se perfectionner dans tous les exercices qui peuvent convenir à leur rang, & on ne leur laisse rien à désirer que la liberté. Ils ne sont pas toujours bornés aux seuls appartemens du grand ferrail ; le Sultan les mene quelquefois dans les autres maisons ; & ces voyages, toujours agréables, leur font illusion. Il reste encore six princes, fils du dernier empereur.

Il n'y a peut-être jamais eu de ville , où l'ordre fût gardé avec tant d'exactitude , qu'il l'est dans ce palais. Par-tout c'est le plus grand respect des subalternes pour leurs officiers ; & ceux-ci leur en donnent l'exemple. La soumission y est aveugle , les châtimens prompts & rigoureux ; & il regne parmi ce nombre prodigieux de gens de tout sexe & de toute espece , une si grande tranquillité , qu'on peut , à cet égard , comparer l'intérieur de cette vaste maison aux monasteres où le silence est le mieux observé. Tel est le respect que tout le monde a pour un maître , devant qui les premiers officiers n'osent seulement lever les yeux.

Outre les femmes que le Grand-Seigneur entretient pour les plaisirs , il y a encore dans le ferrail , pour son service , une troupe de jeunes pages. On les appelle *Ichoglans* , parce qu'on les choisissoit autrefois parmi les enfans de tribut qu'on levoit dans les provinces , ou entre les jeunes captifs qu'on faisoit à la guerre. On les prend aujourd'hui plus communément dans les familles Turques , & il se trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs fils , & donnent même de l'argent pour les obtenir. Avant qu'ils soient reçus , ils doivent

être présentés à l'empereur , qui leur fait subir un sévère examen. On n'admet que de jeunes gens bien faits & de bonne mine. Ils sont sous la garde des eunuques blancs , qui les traitent avec la dernière rigueur. On leur apprend les langues & les différens exercices du corps ; & , pour la moindre faute , on leur donne la bastonnade.

Ceux d'entre les Ichoglans , qui ont le moins de disposition , ou qui ne peuvent soutenir une si grande sévérité , sont engagés parmi les Spabis , & y restent toute leur vie , comme simples soldats ; les autres , qui se distinguent par leur facilité à apprendre , & par leur patience , occupent les premières charges du sérail , & ensuite celles de l'empire.

Les enfans que les Turcs prennent à la guerre , ou que les princes , tributaires du Grand-Seigneur , sont obligés de fournir , sont placés dans les jardins ; & on les appelle *Azamoglans* ou *enfans rustiques*. Ils ne parviennent pas aux emplois comme les Ichoglans. Lorsqu'ils sont en âge de porter les armes , on les enrôle parmi les Janissaires ; & c'est presque là tout ce qu'ils peuvent espérer. Il n'y a que le *Bolucgi-Bachi* , ou chef des *Azamoglans* , que les devoirs de sa charge mettent à la

fource des honneurs. Lorsque le prince veut prendre le plaisir de la pêche, ou seulement celui de la promenade, sans être obligé de traverser les rues de Constantinople, il s'embarque, à l'extrémité des jardins du ferrail, sur des galiotes que le Bostangi-Bachi a soin de tenir prêtes en tout tems. Ces galiotes vont à rames ; & les Azamoglans sont les rameurs. Comme ils reçoivent une récompense toutes les fois qu'ils cassent leurs rames dans cet exercice, ils ne manquent pas de prendre des précautions pour qu'elles ne puissent pas résister long-tems à leurs efforts.

Tandis que le Grand-Seigneur, environné d'une troupe d'eunuques & d'Ischo-glans, s'amuse à exciter ces habiles matelots, le Bostangi-Bachi a seul le droit de s'asseoir devant lui, pour gouverner commodément la galiote. Ce même officier est encore chargé, par sa place, d'interroger les prisonniers, de leur arracher, à force de tourmens, les secrets qu'ils voudroient taire, & de faire exécuter les criminels condamnés à mort. On appelle *bars*, les cachots où il faut enfermer les coupables. Les exécutions se passent dans les cours ou dans les jardins du ferrail ; &, à chaque tête que-

l'on fait fauter , on tire un coup de canon , pour avertir le peuple qu'on a fait justice.

Outre les jardiniers du ferrail , c'est encore dans le corps des Azamoglans , qu'on choisit les cuisiniers de la cour. Ils sont distingués des autres par un bonnet blanc , quoique ce bonnet ne diffère pas pour la forme. Ils commencent leur travail avant le jour , parce que l'empereur se levant quelquefois de grand matin , il peut arriver que l'appétit lui vienne avant l'heure marquée pour les repas.

L'été comme l'hiver , ce prince dîne ordinairement à dix heures , & soupe à six. Lorsqu'il se sent pressé de la faim , on en avertit aussi-tôt le chef de cuisine , qui donne ses ordres aux autres officiers ; & il est le seul qui apporte les plats sur la table du Sultan. Ce prince s'assied en croisant les jambes ; on met sur ses genoux une serviette pour couvrir ses habits , & une autre sur son bras gauche , pour s'essuyer les doigts & la bouche. On ne coupe pas ses viandes ; il prend lui-même la peine de se servir. Sa table consiste en une piece de marroquin qui en est aussi la nappe , sur laquelle on met trois ou quatre sortes d'excellens pains , toujours frais , & presque sortans du four ,

comme les Turcs l'aiment. Il n'emploie ni fourchette, ni couteau, mais seulement deux cuillères de bois, dont l'une lui sert pour le potage, & l'autre pour avaler divers syrops composés de sucre & du jus des meilleurs fruits. Il touche successivement à tous les mets; & lorsqu'il cesse d'en manger, on les retire aussitôt. Les viandes qu'on lui sert, sont si tendres & si délicatement préparées, qu'il n'a besoin que de ses doigts, pour séparer la chair des os. Le service ordinaire est composé de rôti & de bouilli; mais ce ne sont que les mêmes viandes qui paroissent sous l'une & l'autre forme. Il n'y manque ni sauce ni autre assaisonnement qui peuvent les rendre plus agréables. Les potages sont en grand nombre, & de différentes sortes. Le dessert consiste en pâtisserie & en confitures.

Après avoir dîné, il prend une tasse de forbet, qui est apportée devant lui par un Aga; & rarement il boit plus d'un coup dans un repas. Pendant qu'il est à table, on garde un profond silence. C'est un proverbe en Turquie, que *les paroles ne doivent venir qu'après les viandes*. Mais il a vis-à-vis de lui une troupe de muets & de nains, qui l'amuse par leurs grimaces & leurs bouffonneries. S'il lui

arrive quelquefois de prononcer un mot ou deux, c'est pour s'adresser à quelqu'un des officiers qui l'environnent; en lui jettant un pain de sa table; c'est la marque d'une haute faveur. L'Aga distribue aussi-tôt le présent entre ses compagnons qui reçoivent chacun leur part avec beaucoup de respect, comme le plus grand honneur qu'on puisse leur faire.

Toute la vaisselle qui paroît sur la table du Grand-Seigneur, est d'or dans les tems ordinaires; mais pendant le ramazan, il mange dans de la porcelaine jaune, qu'on regarde ici comme la plus précieuse. Il ne fait alors qu'un seul repas, comme le reste de la nation; mais il ne met aucun changement dans la nature de ses alimens. On lui sert rarement du poisson, excepté lorsqu'il se donne le divertissement de la pêche, & se fait un plaisir de manger ce qu'il a pris. On a des exemples de quantité de Sultans qui ne se sont point fait un scrupule de boire du vin; mais on n'en connoît point qui ait violé la loi qui défend la chair de porc.

Les viandes qui restent après le repas de Sa Hauteffe, sont portées sur le champ à la table des officiers; de sorte que ce surcroît de mets, qui se trouve joint à leur

propre dîner , leur fait une chere abondante. Pendant qu'ils mangent , le prince s'amuse avec ses bouffons , sans leur parler autrement que par signes. Les Saltanes sont servies dans le même tems. Quelquefois elles donnent des fêtes à l'empereur , & le traitent avec toute la somptuosité & la délicatesse la plus recherchée. On ne leur fournit point d'autre vaisselle que de la porcelaine blanche ; mais elles ont la liberté de s'en procurer d'or & d'argent , quand elles en veulent faire la dépense.

Les muets , dont je viens de parler , forment une classe particulière de domestiques , dont quelques-uns se tiennent toujours dans les premières chambres , pour être à portée d'exécuter promptement les ordres du prince. On emploie leur ministère pour toutes les commissions secrètes qui se font dans le sérail. Ils s'expriment par signes avec tant d'intelligence , qu'ils expliquent clairement toutes leurs pensées , jusqu'à raconter de longues histoires avec leurs circonstances. Ils ont inventé , pour la nuit , un langage particulier , qui consiste dans le simple attouchement des mains.

Outre les deux serrails dont j'ai parlé , il y a encore , à une lieue & demie de

Constantinople, une maison royale, nouvellement bâtie, où le Grand-Seigneur va quelquefois se promener avec ses femmes. On la nomme *Sadi-Habat* ; & c'est aux François que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet Effendi étant de retour de son ambassade à la cour de France, parla avec tant d'admiration au grand Visir, des maisons de plaisance de l'empereur des François, que ce seigneur conçut le projet d'en construire une, à leur imitation, pour les plaisirs du Grand-Seigneur. Un double vallon formé par deux chaînes de collines, & arrosé d'une petite rivière, est le lieu charmant, où est situé ce nouveau palais. Plus de deux cens belles maisons, bâties sur les côreaux d'alentour, présentent de loin la plus riante perspective qu'il soit possible d'imaginer. Elles sont entourées de palissades de bois peint, à l'imitation du Sadi-Abath.

Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la rivière, par un berceau couvert de petits dômes, de distance en distance, dont le treillage est une espece de mosaïque à jour. Cette galerie aboutit à une grande cour, près de laquelle sont plusieurs vergers, dont les compartimens m'ont paru assez justes. Nous passâmes

de cette cour dans une autre plus vaste, au bout de laquelle sont les appartemens de l'empereur & ceux des Sultanes. Le capitaine eut assez de crédit pour nous y faire entrer. Les chambres sont ornées de marbre & de peintures. A la droite du ferrail, est un kioske ou pavillon quarré, d'une magnificence royale : son circuit est de près de cent pieds. Il est tout entier de marbre blanc, lambrissé d'une mosaïque précieuse, & soutenu sur plusieurs colonnes, dont les chapiteaux & les bases sont de cuivre doré. La distance qu'il y a entre chaque colonne, est à jour, & se ferme avec des rideaux & des volets. En face du kioske est un canal immense, revêtu de marbre dans toute sa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux. Nous passâmes deux jours à visiter les maisons qui environnent ce lieu enchanté ; & nous revînmes à Constantinople, où il nous restoit encore à voir plusieurs objets dignes de notre curiosité : tels sont, entr'autres, le Jadicula, l'aqueduc de Soliman, & le grand bazard.

Le Jadicula est ce fameux château des Sept-Tours, où le Grand-Seigneur fait enfermer les princes de son sang, ses ministres, les criminels d'état, & quelque-

fois même les ambassadeurs. Il est située vis-à-vis du ferrail, pres de l'angle de la cité qui regarde l'occident. Sept grosses tours environnées de fortes murailles, & défendues de plusieurs pieces de canon, composent cette fameuse bastille. Elles faisoient anciennement partie de la porte dorée, ainsi appelée, à cause de sa dorure & de ses ornemens. Cette porte est maintenant voisine de celle qui conduit aux Sept-Tours. Les Turcs l'ont murée & en ont gâté les bas-reliefs. Nous crûmes en appercevoir encore quelques traces, malgré le plâtre dont ils les ont couverts. Nous trouvâmes, à quelques pas de la porte, en dehors, deux grands bas-reliefs de marbre blanc, dont l'un représente, à ce que je crois, l'Aurore qui vient, un flambeau à la main, réveiller le jeune Céphale. L'autre est un groupe des neuf Muses, près desquelles est le cheval Pégase. Ces deux morceaux sont délicatement travaillés, &, j'ose dire, d'une beauté achevée.

Nous marchâmes quelque tems le long des murs, jusqu'au palais du grand Constantin, connu sous le nom de *palais de Blaquernes*. Ce ne sont plus que des ruines & des pans de muraille, qui ne peuvent donner aucune idée de ce bâti-

ment. On nous fit voir quelques colonnes de marbre , d'ordre corinthien , dont les Turcs ont eu soin de briser les chapiteaux.

Je ne dois pas omettre , dans le dénombrement des édifices de cette capitale , les belles cazernes fondées pour les Janissaires , les greniers pour l'approvisionnement de la ville , plus de cinq cens écoles pour l'instruction de la jeunesse , quatre cens caravanserais pour recevoir les étrangers , trois ou quatre mille mosquées , grandes ou petites , les fontaines , les aqueducs , les bains , & tant d'autres ouvrages consacrés à l'utilité du peuple. Les Turcs , peu somptueux dans leurs bâtimens particuliers , prodiguent la magnificence dans les édifices publics.

L'aqueduc , qui distribue l'eau dans tous les quartiers de Constantinople , en seroit un des plus beaux ornemens , si on avoit plus de soin de le réparer & de l'entretenir. Je ne conçois pas les causes de cette négligence de la part des Turcs ; car , outre la grande utilité de cet aqueduc , qui fournissoit autrefois de l'eau à neuf cens quarante-sept fontaines , il fut bâti par un de leurs princes , le grand Soliman ; & le mépris qu'ils affectent pour les ouvrages des chrétiens , n'est plus

une raison de laisser périr cet édifice.

C'est une chose fort curieuse à voir , que le bazar ou bézestan , pour la multitude de peuple dont il est toujours rempli. Les jouailliers , les orfèvres , les marchands d'étoffes ont leurs boutiques dans différens quartiers de ce marché couvert. On y vend toutes sortes de denrées rares & précieuses ; & quand ce bazar est illuminé , comme dans les nuits du ramazan , le coup d'œil est des plus agréables. Nous vîmes , près du bézestan , la place aux esclaves de l'un & de l'autre sexe. Graces aux soins des Juifs & des corsaires Barbaresques , cette marchandise abonde à Constantinople. Les Turcs vont là faire emplette d'hommes , de femmes , de filles , de garçons ; & ils ne s'en rapportent jamais à la bonne foi des marchands. Je vis dépouiller , à plusieurs reprises , une jeune Georgienne médiocrement belle , pour laquelle les acheteurs ne pouvoient convenir de prix. Cependant elle faisoit de son mieux pour se faire valoir , & invitoit par ses paroles , ceux qu'elle ne pouvoit attirer par ses charmes.

La vente des esclaves est un négoce dont les femmes Turques de la première distinction ne rougissent pas. Elles ache-

tent de petites filles qu'elles prennent soin d'élever elles-mêmes. Elles leur apprennent à chanter , à jouer des instrumens , à se présenter avec grace , & en font des créatures charmantes. Quelque séduifans que soient leurs propos, elles n'ont besoin que de se montrer ; leurs yeux , leurs gestes , tout inspire la volupté.

Je fuis , &c.

A Constantinople , ce 3 avril 1737.



LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

VOUS ferez peut-être étonnée , Madame , que , depuis notre arrivée à Constantinople , je ne vous aie pas encore parlé de notre ambassadeur. Ayant appris que nous avions dessein de faire quelque séjour en Turquie , & de parcourir les principales provinces de cet empire , il nous conseilla de profiter de l'occasion d'un corps de deux mille Janissaires qui avoient ordre d'aller joindre l'armée du Pacha de Bagdad , dont les Persans menaçoient de faire le siege. Je connois particulièrement , continua-t-il , l'officier qui a le commandement de ces troupes ; & je me flatte qu'à ma recommandation, il aura pour vous des égards. Cette proposition nous causa beaucoup de joie ; car , quelque desir que nous eussions de connoître cette contrée de l'Asie , nous appréhendions trop les dangers de la route. Depuis la guerre que la Porte avoit à soutenir contre la Perse , les provinces étoient exposées aux ravages

vages des foldats qui paffoient de Conftantinople à Bagdad. Les habitans des bourgs & des villages , obligés de quitter leurs maifons , avoient pris les armes , pour fe défendre contre les troupes , & vivoient , comme elles , de pillage. La circonftance du départ des Jambaires étoit trop favorable , pour la laiffer échapper. L'ambaffadeur parla , ce jour là même , au commandant ; notre capitaine nous donna auffi des lettres pour des amis qu'il avoit à Bagdad , & nous recommanda aux principaux officiers du détachement.

Le jour arrêté pour notre départ , nous nous embarquâmes quelques heures avant les troupes , ayant defsein de voir la ville de Scutare , où elles avoient ordre de s'affembler. Nous arrivâmes à l'endroit où étoit autrefois la ville d'Abyde , connue par le naufrage de Léandre. On voit encore , fur le bord de la mer , une petite tour appellée *la tour de Léandre*. Notre chevalier de Malthe nous dit qu'il fe fentoit une tendre dévotion pour le tombeau de ce malheureux amant , & nous engagea d'y faire un pèlerinage. Ce lieu n'eft remarquable que par un puits d'eau douce , confacré aux manes de l'amant infortuné de la tendre Hero. Nous bûmes , à fa mémoire , de l'eau de ce

puits, qui me rappelloit, à moi Provençal, la fontaine de Vaucluse, & les amours de Pétrarque.

Vis-à-vis du château des Sept-Tours, sont les restes de l'ancienne Calcédoine. Cette ville, renommée par le quatrième concile général, n'est plus maintenant qu'un village. Nous y allâmes plusieurs fois ; mais nous n'eûmes d'autre plaisir, que celui de la promenade. Nous aimions cependant encore à nous rappeler que c'étoit dans cette ville, qu'on avoit autrefois décidé la fameuse question des deux natures en Jésus-Christ.

Scutare se ressent de la magnificence de la capitale, dont elle est voisine. Les anciens rois d'Illyrie y avoient établi leur cour ; elle sert aujourd'hui de résidence au Pacha de la province d'Albanie. On y voit une mosquée superbe, & des tombeaux de marbre environnés de cyprès.

Les troupes partirent le lendemain de Scutare. Leur chef, nommé *Abahomet Aga*, eut pour nous toutes sortes d'égards : plusieurs officiers en usèrent de même ; les Musulmans ont un respect religieux pour leurs compagnons de voyage ; & le droit d'hospitalité est, pour eux, sacré & inviolable. Nous suivîmes le rivage de

la mer jusqu'à un petit village, où nous arrivâmes le troisième jour. Je pris les devants avec le chevalier & quatre Janissaires, pour aller à Ismid. Le docteur étoit resté malade à Constantinople.

Ismid, autrefois Nicomédie, est située sur la pente d'une montagne, à l'extrémité d'un golfe qui s'étend fort loin dans l'Asie. Elle fut bâtie par Nicomède, roi de Bythynie, allié du peuple Romain. C'est près de cette ville, qu'Annibal, après avoir évité bien des embûches, choisit sa retraite auprès du roi Prusias; mais craignant que ce prince ne le livrât aux Romains, qui le lui avoient fait demander, il s'empoisonna.

Nicomédie fut une des premières à embrasser le christianisme; & elle est devenue encore plus célèbre, par la multitude de martyrs qui y ont répandu leur sang pour la défense de la foi. Constantin le Grand mourut dans cette même ville; elle n'a rien aujourd'hui qui la distingue, que le titre de *capitale de la province*. Son terroir est assez fertile en grains; & les forêts voisines lui fournissent beaucoup de bois, dont les habitans font un grand commerce.

Nous profitâmes du peu d'avance que nous avions sur la troupe; & nous pouf-

sâmes jufqu'à Ifmik , après avoir traversé
 la riviere de Sangaria , qui est le Sangarus
 des anciens. Ifmik , ou Nicée , fut d'abord
 appelée *Antigonie* , de son fondateur An-
 tigone. Lyfimaque changea ce nom en
 celui de Nicée , pour plaire à fa femme ,
 fille d'Antipater , qui s'appelloit *Nicæa* .
 Sa magnificence , fa grandeur ne furent
 pas les feules choses qui la rendirent cé-
 lebre : deux conciles généraux qui y ont
 été tenus , le premier fous l'empereur
 Conftantin ; l'autre fous le pontificat d'A-
 drien I , l'ont immortalifée dans les fafles
 de l'églife. C'est là qu'a été foudroyée
 cette fameufe hérésie d'Arius , par les
 Evêques raffemblés de tout le monde
 chrétien. Les habitans du pays , quoique
 mahométans pour la plupart , parlent
 encore , avec une forte de vénération ,
 de cette nombreufe & respectable affem-
 blée. Ils n'en ont cependant point une
 auffi haute idée que les chrétiens ; car ils
 croient qu'elle n'étoit compofée que de
 moines. On voit à Ifmik une ancienne
 églife Grecque , affez belle , dont les Turcs
 ont fait une mosquée. Le principal com-
 merce de cette ville confifte en faïance ,
 & fur-tout en poiffons , qu'elle tire d'un
 lac voifin.

Nous attendîmes le détachement à

Boli , capitale d'un petit canton de la Natolie , à une journée & demie de Nicée. Boli est environnée de hautes montagnes , couvertes de sapins , de platanes , & de quantité d'arbres fruitiers. Il est situé dans une belle plaine , sur le bord d'un lac fort poissonneux. Les habitans nous firent voir deux fontaines qui coulent , l'une dans un bassin de pierre , l'autre dans un bassin de bois : ils disent que l'eau de la premiere se pétrifie , & que celle de la seconde dissout la pierre : si cela est , c'est tout ce qu'il y a de curieux dans cette ville ; & il n'est pas bien certain que cela soit.

Une des choses qui m'étonnoient le plus , par toute la Turquie , étoit de ne trouver ni gueux ni mendiens dans les rues , comme on en voit en France. La charité envers les pauvres , aussi recommandée dans l'alcoran que dans l'évangile , est une vertu plus générale chez les mahométans , que parmi les chrétiens. Outre les aumônes particulières , rien n'est ici plus commun , que d'employer des sommes considérables à des fondations utiles , à réparer les chemins , à bâtir des fontaines pour la commodité publique , à construire des ponts , des hôpitaux , des caravanérais , des bains

& des mosquées. Ceux qui ne sont pas assez riches pour entreprendre seuls ces grands ouvrages, s'affoient avec d'autres personnes charitables. Les ouvriers même s'offrent gratuitement, & se font un devoir de contribuer à cette bonne œuvre. Dans les villages qui sont sur les grandes routes, les payfans exposent à la porte de leurs maisons, des cruches d'eau pour défaltérer les passans; d'autres bâtissent sur les chemins, des cabanes de feuillages, & y attendent les voyageurs dans les plus grandes chaleurs, pour leur présenter des rafraîchissemens, & les inviter à se reposer. Les riches vont dans les prisons délivrer ceux qui sont arrêtés pour dettes: on assiste, avec le même soin, les pauvres honteux: des familles ruinées par des incendies, se rétablissent par ces charités; elles n'ont qu'à se présenter à la porte des mosquées; & ce qu'il y a de plus louable, c'est que les Turcs exercent cette vertu, sans aucun égard à la différence de religion; les chrétiens, les Juifs y ont part ainsi que les mahométans.

Cette tendresse compatissante s'étend jusques sur les bêtes même. On nourrit les chiens dans les carrefours & dans les rues; on leur donne de la paille, pour

qu'ils soient couchés à leur aise ; & souvent on leur bâtit de petites loges , pour les mettre à couvert des injures du tems. Il y a dans plusieurs villes , des fondations établies pour la nourriture de ces animaux. D'autres donnent , par semaines ou par mois , de l'argent aux boulangers & aux bouchers , pour qu'ils en aient soin. On voit ces derniers , à certaines heures , environnés d'une troupe de chiens , leur distribuer tour-à-tour des morceaux de pain & de viande. Cependant les Turcs les regardent comme des animaux immondes ; & si , par hasard , il en vient un se jeter contre eux , ils se croient souillés , & sont obligés de se laver. Ils évitent un chien qui court dans les rues , comme nous , quand nous voyons venir un cheval échappé.

En Turquie , comme en Egypte , on témoigne une extrême affection pour les chats , soit à cause de leur utilité , soit parce qu'ils prétendent que Mahomet avoit de la tendresse pour ces animaux. Ils disent qu'un jour ce prophete étant obligé de se lever de sa place , coupa un pan de sa robe , sur laquelle son chat étoit couché , pour ne pas troubler son repos. Ils s'imaginent aussi faire une action méritoire , en donnant la liberté à des oi-

seaux. Il y a des Turcs qui vont, tous les jours de marché, en acheter une certaine quantité, pour les laisser envoler. Le même principe les porte encore à arroser toutes les plantes seches qu'ils rencontrent. Ils remuent la terre qui est autour, afin qu'elles prennent plus de nourriture. Un Sultan voyant un arbre qui lui parut avoir la figure d'un derviche, fonda une petite rente pour qu'on en eût soin.

Nous continuâmes notre route par Guérédé, bourg renommé pour son marroquin, & par Toufia, petite ville presque toute remplie de corroyeurs & de tanneurs. Nous y restâmes trois jours, pour attendre quelques traîneurs qui n'avoient pu se rendre encore au détachement.

La première place remarquable, où nous séjournâmes depuis notre départ de la Natolie, est Amasia, dans la province de Sivas ou de Turcomanie. On croit qu'elle fut ainsi appelée du nom d'une princesse qui en avoit la souveraineté. Amasia est dans un beau vallon entouré de collines & de montagnes fort élevées. Les maisons y sont plus belles qu'à Constantinople; mais les édifices publics sont moins vastes & moins somptueux. L'air y est vif & salutaire, le peuple, spi-

rituel & poli. Le terroir abonde en fruits, en grains & en raisins excellens. Toute la campagne est couverte de vergers & de jardins qui rendent le séjour de cette ville délicieux. On nous fit voir un chemin taillé dans le roc sur une montagne voisine. Cet ouvrage a dû coûter des peines & des travaux immenses. Voici, à ce sujet quelle est la tradition des gens du pays.

Un homme, d'une force extraordinaire, nommé *Ferha*, étant devenu amoureux d'une princesse appelée *Chirin*, qui faisoit son séjour à Amasia, entreprit, pour lui plaire, de couper les montagnes, & de conduire, par ce moyen, des eaux dans la ville. Il n'épargna rien pour venir à bout de son projet; & l'ouvrage étoit déjà fort avancé, lorsqu'il apprit que celle qu'il aimoit, lui avoit préféré un de ses rivaux. De désespoir, il se cassa la tête avec sa massue, plus glorieux qu'Hercule, qui changea la fiente en quenouille, & fila pour plaire à sa maîtresse. Strabon, géographe habile, & judicieux historien, prit naissance à Amasia. Cette ville a servi plusieurs fois d'apanage aux fils aînés des Sultans.

Sur le chemin qui mène de là à Tocat, autre ville de la province de Silvas, nous

apperçûmes plusieurs bandes de voleurs qui fuyoient précipitamment du côté des montagnes. Nos Janissaires leur donnerent la chasse, & en prirent quelques-uns, qu'ils contraignirent d'indiquer leur retraite. On pillâ les souterrains où ils cachoient leurs provisions; & on ne les laissa aller, que quand on ne put plus rien en tirer. Tocat est une grande ville, ouverte de toutes parts, mais défendue par un fort bâti sur un rocher escarpé: c'est une des plus peuplées & des plus commerçantes de la province; elle tire de grandes richesses des toiles des Indes, qui lui viennent par l'Arabie, ainsi que des meubles & ustensiles de cuivre qu'on y fabrique.

Il nous fallut traverser plusieurs montagnes couvertes de pins; & , après bien des fatigues, nous arrivâmes à Sivas. J'avois une lettre pour le Pacha, qui nous combla d'honnêtetés, & ne voulut point que nous eussions d'autre logement que son palais: il retint aussi le commandant, & nous fit faire la meilleure chere. Après dîner, il nous quitta pour aller s'amuser avec ses femmes, tandis que le commandant & moi nous nous entretenions de l'extrême puissance qu'ont les Pachas dans leurs gouvernemens. Il est vrai qu'ils

font exposés à de grandes disgraces , & que le Sultan , soit qu'il leur parle , ou qu'il leur écrive , les traite avec la dernière hauteur. Il se plaît quelquefois à les humilier par de sanglans affronts , jusqu'à leur faire donner la bastonnade. Quels que soient les ordres qu'il leur signifie , ils doivent obéir sur le champ , ou se résoudre à une mort certaine. Comme la plupart de ces gouverneurs sont forcés d'acheter leur emploi , & ne s'y maintiennent que par des présents , ils se dédommagent de ces avances , par les plus cruelles concussions. Ces déordres sont , en quelque sorte , autorisés ; & le seul remède qu'on y apporte , est de dépouiller les coupables des richesses qu'ils accumulent : ce qui se fait de deux manières , soit à leur mort , en s'emparant de leur succession qui appartient à l'empereur ; soit pendant leur vie , en les destituant de leur emploi , en confisquant leur or , leurs joyaux , leurs esclaves , & généralement tout ce qu'ils possèdent. Ces révolutions subites ne surprennent point ; on y est accoutumé. On sait que la naissance ne donne aucun droit aux grandes charges : aussi les Turcs ne parlent-ils presque jamais de leurs aïeux , à moins qu'il ne s'agisse de ces

tains cas , de faire valoir leurs services ; ce qui réussit rarement. Mais un revers pareil à celui qui a fait périr leurs peres , peut les élever aux premieres places. Alors ils s'attachent à amasser des richesses , & à en soustraire une partie à la connoissance des envieux ; c'est une planche pour se garantir d'une perte totale , s'ils viennent à faire naufrage dans cette mer orageuse & pleine d'écueils. Ce systême les met dans la nécessité de commettre souvent des injustices & des violences. La vénalité des charges , & l'argent qu'exigent les protecteurs , à titre de présent , les excusent & les justifient.

Chaque gouverneur a pour adjoints trois grands officiers , savoir , le mufti , le secrétaire , & le trésorier. Ce dernier reçoit les impôts , & paie les troupes : le secrétaire expédie les commissions , & fait l'office de chancelier. L'autorité d'un gouverneur est si grande , non-seulement dans l'étendue de sa province , mais même hors de ses limites , que dans tous les lieux où il se trouve , il commande en maître , & inflige des peines capitales.

Nous passâmes deux jours à Sivas ; & je profitai de ce tems , pour voir les dedans & les dehors de la ville : elle

n'est considérable, ni par sa grandeur ni par ses richesses. Les murs, qui l'environnoient autrefois, sont entièrement ruinés. Son voisinage de l'Arabie y attire les caravanes qui viennent de Bagdad ou de Constantinople.

Pendant notre séjour à Sivas, nous fûmes témoins d'une exécution singulière. Un boulanger, pour avoir vendu son pain à faux poids, fut cloué pendant vingt-quatre heures, par une oreille, à la porte de sa boutique. Les Turcs ont un soin particulier, que les choses nécessaires à la vie se trouvent en abondance & à bon marché. Un homme est chargé de maintenir le bon ordre au bédétan, & de veiller à la bonne foi & à la probité dans le commerce.

Aucune ordonnance des empereurs n'a érigé en maîtrise le corps des fabriquans d'étoffes. Ce n'est pas qu'il n'y ait à Constantinople des communautés nombreuses, qui ont leurs réglemens & des officiers pour les faire observer. Ces fabriquans se bornent à imiter servilement les étoffes étrangères; le goût des acheteurs tient lieu de règle pour la largeur & le choix des matières, des couleurs & des desseins. Chacun fait ce qu'il croit devoir le plus contribuer à la vente de

sa marchandise. Le ministère permet également aux étrangers & aux nationaux, de fabriquer & de vendre dans le bételan ou ailleurs, tout ce qu'ils veulent, sans les obliger à acheter un privilège, & à se faire recevoir marchands. Cette liberté a toujours eu le suffrage des plus grands Vifirs; & le public paroît d'autant plus jaloux de la conserver, qu'elle lui est avantageuse.

Il est des loix pénales contre ceux qui vendroient de la dorure fausse, quand on leur demande de l'or véritable, parce qu'il n'y a que les connoisseurs qui puissent s'appercevoir de la fraude. Un négociant doit être également scrupuleux sur l'aunage, & très-attentif à ne pas donner une qualité d'étoffe pour une autre, des couleurs fausses pour des fines; il seroit forcé de reprendre ce qu'il a vendu, suivant une loi de l'alcoran, qui veut que tout marché frauduleux soit de nulle valeur. Les Turcs croient n'avoir besoin que de deux sortes de surveillans dans ce commerce: les uns, pour rendre justice aux particuliers, trop peu instruits pour connoître la défautuosité des marchandises; les autres, pour empêcher les sujets du Grand-Seigneur de faire usage des étoffes prohibées. Ils se contentent,

la première fois , de couper en pièces les vêtemens de ceux qui en portent , avec menace des galeres , en cas de récidive. On s'habille comme on veut dans l'intérieur des maisons ; mais on est forcé de s'observer en public. Le prince n'empêche pas qu'on introduise dans ses états , des étoffes étrangères ; elles paient de gros droits ; & c'est son avantage. On ne s'en sert qu'en secret , & par là l'on défère à la loi ; le souverain & le peuple sont également satisfaits de cet arrangement.

Il y a ici , comme parmi nous , des arts & des métiers érigés en maîtrise : le charpentier ne peut faire ce qui est réservé aux maçons ; ni le menuisier , ce qui est du ressort des charpentiers , sans s'exposer à être punis. Il est défendu aux chrétiens , d'exercer , à Constantinople , sous peine d'avoir le poing coupé , la profession d'étameurs.

Des officiers de police sont chargés , dans toutes les villes , d'examiner les mesures & les poids. On peut envoyer un enfant au marché , sans craindre qu'on le trompe. Ces officiers l'arrêtent quelquefois , pour examiner le poids & la qualité des choses qu'on lui a vendues ; & s'ils s'aperçoivent qu'il a été trompé ,

ils condamnent le marchand à l'amende ou à la bastonnade , & le plus souvent à l'une & à l'autre. La loi porte que celui qui donnera un oignon de moins , recevra trente coups de bâtons sous la plante des pieds. Quelquefois on fait passer le cou du vendeur infidèle entre deux grosses planches échancrées & chargées de sonnettes ; on le promène en cet équipage par toute la ville ; & chaque fois qu'il demande à se reposer , on lui fait payer une certaine somme. On punit du même châtiment les médecins qui , par ignorance , laissent mourir leurs malades. Le bruit que font les sonnettes , avertit les passans de ne pas confier leurs jours à des gens qui ne travaillent qu'à les abréger.

Cette précaution est d'autant plus nécessaire , que rien n'est plus commun en Turquie , que les charlatans , qui se vantent de guérir toutes sortes de maladies , avec des recettes qu'ils inventent , ou qu'ils se transmettent. Une Italienne , qui se mêloit ainsi de distribuer des médicamens , fut appelée chez la femme d'un Pacha. Elle proposa un lavement ; & comme les Turcs ne connoissent point ce remède , les femmes , qui étoient autour du lit de leur maîtresse , en demandoient l'expli-

cation. L'Italienne leur donna , le mieux qu'elle put , une idée de sa seringue , & de l'usage qu'elles devoient en faire. Ces femmes éclaterent de rire , lorsqu'elle eut achevé sa description. On la pria néanmoins d'apporter son remede le lendemain. Comme ce médicament leur parut tres-singulier , elles crurent devoir s'en défier ; & de concert avec leur maîtresse , elles firent le complot d'en faire l'épreuve sur celle même qui l'avoit proposé. Celle-ci , prévoyant que la malade seroit long-tems à se résoudre à prendre son lavement , l'avoit mis très-chaud dans la seringue. Lorsqu'elle fut entrée dans l'appartement , les esclaves vinrent avec empressement pour voir cette machine inconnue , dont elle leur avoit parlé. Elle leur montra comment on s'en servoit ; & quand elles se crurent assez savantes , leur maîtresse leur ordonna d'en faire l'essai sur la femme-docteur. Quatre esclaves des plus fortes la firent , & l'eurent bientôt mise en situation de faire la premiere l'épreuve de son remede. On lui donna le lavement , qui lui brûloit les entrailles ; & les cris affreux qu'elle pouffoit , les excitoient à n'en pas laisser perdre une goutte. Après cette cruelle opération , on la jeta hors des appar-

remens , en insultant à sa douleur par des éclats de rire , qui firent accourir tous les eunuques. Elle passa au milieu d'eux ; & comme elle avoit rendu le remede dans l'instant qu'on l'avoit laissée en liberté , la puanteur qu'elle répandoit , augmentoit leur étonnement. Elle ne fa-voit où se réfugier : les eunuques , instruits par les esclaves , la suivoient en poussant des huées. Elle auroit voulu cacher son aventure ; mais tout le monde en fut instruit ; & le préjugé contre les lavemens , s'accrut toujours de plus en plus parmi les femmes Turques.

Nous employâmes quatre jours pour aller de Sivas à Divrigui , dans la province de Diarbek. Cette route étoit infestée de brigands qui mettoient à contribution les villages & les bourgs. Nos soldats , qui ne cherchoient eux-mêmes qu'à piller , les poursuivoient jusques dans les montagnes ; mais les habitans n'y gagnaient pas beaucoup : ils étoient presque aussi tourmentés par les Janissaires , que par les voleurs.

Divrigui est situé dans un grand vallon , entre-coupé de plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans l'Euphrate. Il y a quantité de jardins dans cette ville ; les environs sont très-fertiles , mais peu cultivés ,

par la crainte qu'on a des montagnards. Une des principales richesses du pays vient des mines de fer & d'aimant , qui y font très-abondantes.

Plus avant , entre des montagnes impraticables, qu'il nous fallut traverser , on trouve aussi des mines d'or & d'argent , dont l'état tiroit autrefois un grand profit : elles font aujourd'hui mal entretenues , soit que le manque de bois , soit que la misere des ouvriers les rendent presque inutiles. J'eus la curiosité de descendre dans celle de Kiebban , apres avoir passé l'Euphrate , qui coule au bas de la mine : je vis quantité de fouterreins , de chambres , de voûtes , d'ouvriers , mais peu d'or & d'argent. La plus considérable de ces mines étoit celle d'Argana , gros bourg au-delà de Kiebban , où l'on fait aussi d'excellent vin. Nos compagnons de voyage ne s'oublierent point en cet endroit ; ils pillerent les celliers des payfans , enfoncerent les tonneaux , vuidèrent les cruches par-tout où ils purent en trouver. Le Tigre baigne le pied de la montagne , sur laquelle est située Argana ; mais il est si étroit & si resserré dans cet endroit , qu'il a plutôt l'air d'un ruisseau que d'un fleuve.

Au sortir des montagnes , nous apper-

428 SUITE DE LA TURQUIE.

çimes Diarbékir. Cette ville , appelée autrement *Amid* ou *Coramid* , donne le nom à la province de *Diarbek* , dont elle est la capitale : c'est l'ancienne Mésopotamie. Elle est située dans une plaine charmante , sur le bord du Tigre. L'enceinte de ses murailles , qu'un empereur Grec fit bâtir , subsiste encore , avec les soixante-douze tours qu'on dit avoir été construites en l'honneur des soixante-douze disciples. Outre ces défenses , il y a une forteresse , dans laquelle le gouverneur a un superbe ferrail. Les bords du sieuve sont couverts de jardins & de parterres. On fait ici une quantité prodigieuse de marroquin rouge , de drap & de toile de la même couleur. Ce qui nous plut davantage dans les habitans , c'est leur humanité , leur douceur , leur politesse. De toutes les villes Turques , & même de tout l'Orient , celle-ci est la seule , où les femmes jouissent d'une liberté honnête ; elles vont à la promenade avec les femmes Chrétiennes ; & les maris n'en prennent point ombrage.

Nous arrivâmes à Mardin , petite ville sur la frontiere du Curdistan. Ce n'est , à proprement parler , qu'une forteresse bâtie à mi-côté d'une haute montagne , à douze lieues de Diarbékir. Sa situation

avantageuse, jointe aux remparts & aux tours qui l'environnent, la mettent à l'abri de toute insulte. On dit que ce château arrêta seul, pendant sept ans, l'armée du redoutable Timur ou Tamerlan, & que ce vainqueur de l'Asie fut contraint d'en lever le siege, pour ne point perdre le fruit de ses conquêtes. Mardin est renommée pour son vin, ses fruits, & principalement pour ses prunes, qui sont d'une excellente qualité. Elle est voisine du mont Ararath, cette montagne d'Arménie, où l'on dit que l'Arche de Noë s'arrêta après le déluge.

Le Curdistan est, en partie, habité par un ancien peuple, dont l'origine est peu connue. Ce sont les Yésides, que les uns font descendre des Arabes, les autres des Chaldéens. Ils sont naturellement portés au brigandage & au vol; & rien ne leur est plus ordinaire que d'insulter les caravanes. La plupart menent une vie errante, conduisent leurs troupeaux de montagnes en montagnes, & s'arrêtent dans les lieux où ils trouvent de bons paturages. Ils habitent sous des tentes rondes, couvertes d'un feutre noir, & environnées d'une palissade de roseaux & d'épines, qui en défendent l'accès aux bêtes féroces. Ils les arrangent en cercle,

430 SUITE DE LA TURQUIE.

dans un grand espace, au milieu duquel ils placent les troupeaux. Leurs femmes sont laides, mais hardies, fortes & naturellement farouches. Les hommes sont vaillans, fiers & cruels. Ils ne sont ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs, ni idolâtres; on chercheroit inutilement dans l'Asie un peuple plus grossier & plus stupide. On divise celui-ci en deux classes de citoyens, dont les uns sont habillés de noir, & les autres de blanc. Les premiers font profession d'une vie austère, qui leur attire une grande considération. Lorsque les blancs & les noirs se rencontrent, les blancs baissent l'habit des noirs, sans que ceux-ci leur rendent la même civilité. La manière de se saluer consiste, parmi les noirs, à baiser la manche de leur robe, sans proférer une parole; les autres se parlent & se font des complimens. Les Yésides boivent du vin, mangent de la chair de porc, & s'abstiennent, autant qu'il est possible, de se faire circoncire. Un des points de leur religion, est qu'il ne faut pas maudire le diable, parce qu'il est, disent-ils, la créature de Dieu, & qu'il rentrera peut-être un jour en grâce avec lui. Ils n'ont point de bible, de jeûnes, de fêtes, de temples, ni d'heures réglées pour la

priere ; mais leur coutume est d'adorer Dieu à la pointe du jour , en joignant les mains. Ils aiment beaucoup les chrétiens , qu'ils appellent leurs *car-pens* , & se font gloire d'honorer Jesus-Christ , auquel ils attribuent plusieurs miracles. La curiosité seule les attire dans les mosquées ; ils entreroient plus volontiers dans les églises , s'ils ne craignoient d'être maltraités par les Turcs. Ils enterrent leurs morts sans cérémonie ; seulement ils chantent quelques cantiques à l'honneur de Jesus-Christ & de la Vierge , & accompagnent leur chant d'un instrument à deux cordes , qui a quelque ressemblance avec nos guitarres. Leur loi ne permet pas de pleurer la mort d'un noir ; au contraire , les parens du défunt doivent se réjouir , & passer les jours de deuil dans les festins & les amusemens , pour célébrer l'entrée du mort dans le ciel. Les noirs ne coupent jamais leur barbe , se font un point de religion de n'égorger aucun animal , & portent le scrupule jusqu'à éviter , en marchant , de mettre le pied sur une fourmi , & sur tout autre insecte , parce que s'ils étoient , disent-ils , à la place de ces animaux , ils ne voudroient pas être écrasés : bien différens de ces petits seigneurs François ,

432 SUITE DE LA TURQUIE.

qui, dans des chars dorés, écrasent les hommes comme des insectes.

Si une femme Yéfide est convaincue d'adultère, son pere, son frere, ou son mari la tue, & massacre son amant, à moins qu'il ne rachete sa vie en payant une certaine somme. Si cette compensation n'a pas lieu, le corps du galant est exposé dans la tente du mari; & tous ceux qui y entrent, donnent un coup d'épée au cadavre, pour marquer l'horreur qu'ils ont d'un pareil crime.

Lorsque ces peuples sont invités dans des festins, ils mangent avidement, s'endorment quand ils sont rassasiés, & recommencent à manger dès qu'ils se réveillent. Ils ne quitteroient jamais la table, si leur hôte ne les congédoit, en leur disant qu'il n'a plus rien à leur donner.

Pendant notre séjour à Mardin, nous perdîmes deux de nos Janissaires, qui furent mordus par des serpens. Ces animaux sont en grand nombre dans ce canton, & si dangereux, que l'on meurt à l'instant même qu'on est blessé.

On campa, après huit heures de marche, à Nisibin, petite ville qu'arrose le fleuve Hermas: elle est vantée pour ses roses blanches; & l'on prétend que,
dans

dans plus de trente mille jardins qui font à Nisibin & dans les environs, il ne s'en trouve pas une rouge : tout ce que je puis affurer , c'est que je n'y en ai vu aucune.

Nisibin , bâtie par Nemrod , donna naissance à l'apôtre saint Jacques , qui la protégea , dit-on , contre les Perses. Depuis cette ville jusqu'à Eski-Mosul ou le vieux Mosul , on ne trouve ni villages ni habitans ; ce n'est qu'un désert aride & stérile. Nous arrivâmes dans cette dernière ville , la veille du bairan. C'est la fête la plus solennelle des Turcs , & la fin de leur grand jeûne : elle répond à la pâques des Chrétiens.

Dès qu'on aperçoit la nouvelle lune du mois qui suit le ramazan , le bruit des canons en donne avis aux habitans. Les tambours & les trompettes mêlent leurs accords aux acclamations du peuple ; & l'on se prépare à la fête. Avant le point du jour , les grands de l'empire (si c'est à Constantinople) & les principaux officiers se rendent à la porte du ferrail. Le Sultan en sort sur les cinq heures du matin , & passe au milieu d'eux , pour aller faire sa priere à Sainte-Sophie. Lorsqu'il est de retour de la mosquée , il va se placer sur un trône qui lui est pré-

paré dans la salle du divan ; & là il reçoit les complimens & les présens du premier Visir & du Moufti , au nom des grands & du clergé. Ce jour-là , les rues font remplies d'une foule prodigieuse de peuple. Les Turcs qui se rencontrent , s'embrassent & se souhaitent toutes sortes de prospérités : on dit même qu'ils se réconcilient avec leurs ennemis , & qu'ils se pardonnent les injures.

On tend , dans les places & dans les carrefours , des escarpolettes ornées de festons & de banderolles. Les Turcs se plaisent à ce jeu ; & , pour quelque monnoie , ils se divertissent des heures entières. Les roues de fortune sont aussi de leur goût. Quelque aversion qu'ils aient pour les figures qui , selon eux , font partie de l'idolatrie , ils courent en foule aux marionnettes , dont il y a grand nombre à Constantinople pendant le bairam. Je ne parle pas des parties de débauche & de cabaret ; elles précèdent & accompagnent tous ces divertissemens ; & un Turc ne goûte de vrai plaisir , que dans le vin & avec les femmes. Des bateleurs de toute espece , contribuent à varier les amusemens de cette fête , qui dure trois jours. Ils représentent des comédies & des farces grossières. Quelques-

SUITE DE LA TURQUIE. 435

uns font mouvoir , derrière une toile transparente , de petites figures plates , qu'ils conduisent si adroitement , que ce spectacle est plus amusant que nos marionnettes. Leurs tours de souplesse sont prodigieux. Ils dansent sur des cordes lâches ou tendues , au milieu des épées nues dont elles sont hérissées. Couchés à la renverse sur le tranchant de deux cimeterres , on leur met sur la poitrine une grosse enclume , sur laquelle plusieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils se font aussi casser , sur la tête , des pierres d'une grosseur énorme. D'autres prennent avec la main, ou avec les dents, des fers rougis au feu, ou marchent pieds nus sur des herbes garnies de pointes d'acier , & sur des couteaux qui présentent le fil. Les mêmes baladins apprivoisent des serpens , font danser des ânes, des chiens & d'autres animaux , & dressent de petits oiseaux à rapporter des piéces d'argent.

Nous vîmes une image de ces divertissemens à Eski-Mosul. Cette ville , qui n'offre plus que des débris & des tas de pierres , étoit , dans les premiers siècles du monde , une des grandes cités de l'Asie , & s'appelloit *Ninive*. L'écriture sainte la nomme *la grande ville* , & lui donne plus

436 SUITE DE LA TURQUIE.

de trente lieues de circuit. Ninus , premier roi des Assyriens , en jetta les fondemens sur les bords du Tigre , environ mille ans après le déluge. Elle étoit défendue par quinze cens tours hautes de deux cens pieds. Trois chars pouvoient aller de front sur ses murs : elle fut détruite deux cens ans après , sous le roi Sardanapale , par Arphaxad , roi des Medes. Les habitans nous montrerent une chapelle qu'ils ont bâtie en l'honneur du prophete Jonas , que Dieu envoya à leurs peres , pour leur prêcher la pénitence. Voici la tradition du pays , au sujet de ce grand événement.

Les Ninivites s'étant convertis à la voix du prophete , retournerent à leurs défordres , après quarante ans de repentir. Dieu renversa leur ville de fond en comble ; & ils furent tous ensevelis sous ses ruines. Je ne vous cacherai pas , Madame , que je me plaisois à parcourir les rues d'une ville , où je me figurois qu'avoit passé cet homme chargé des ordres du Seigneur : je croyois presque lui entendre prononcer ces paroles terribles , que , *dans quarante jours , cette superbe cité des Assyriens seroit détruite.* Je sentoïis alors un frémissement qu'on ne peut guere éprouver que sur les lieux

mêmes où se font passés ces redoutables événemens.

Mosul, ou la nouvelle Ninive, à huit lieues d'Eski-Mosul, est située sur le Tigre, comme l'ancienne; & c'est ce qui la fait prendre quelquefois pour la véritable Ninive. Quantité d'édifices publics & particuliers l'embellissent, entr'autres, le palais du Pacha, la mosquée cathédrale & les caravanserais. Le commerce y est considérable, & se fait en toiles de coton & en marchandises des Indes.

A quelque distance de Mosul, est une forteresse appelé *Bidlis*, du nom d'un des officiers d'Alexandre. On raconte que ce prince ayant trouvé ce lieu commode & avantageux par sa situation & pour la bonté de ses eaux, y laissa cet officier, & lui ordonna d'y bâtir un fort qui fût imprenable. Le monarque, à son retour de Perse, passa par le même lieu, & voulut visiter la nouvelle place: on lui en ferma les portes. Outré de cet affront, il en fit le siège; mais n'ayant pu venir à bout de son entreprise, il fut contraint de l'abandonner. Alors Bidlis alla le trouver, lui présenta les clefs, & dit qu'il avoit réussi à bâtir un fort imprenable, puisqu'Alexandre lui-même n'avoit pu le prendre.

436 SUITE DE LA TURQUIE.

Nous quittâmes Moful, & suivimes la route de Bagdad, par Kierkiouk. Cette dernière ville est de moyenne grandeur; mais les Pachas du district de Cherefour y font leur résidence. Près de là est un lieu appelé *le tombeau d'Alexandre*, qui n'a de remarquable que le nom de ce conquérant. Nous vîmes dans le voisinage un monastere de derviches qui observent la regle la plus rigoureuse; car ce que la vraie piété opere parmi les Chrétiens, le fanatisme le fait, & peut-être au-delà, chez les Turcs. Ceux-ci ont donc, comme nous, différentes espèces de religieux. Sans cesse leur nombre se multiplie, par les nouveaux établissemens que chacun est maître de faire à sa fantaisie. Le seul obstacle qui s'opposeroit à ces fondations, seroit le défaut de subsistance; mais on leve cet inconvénient, en permettant la quête aux derviches, comme nous à nos religieux mendians.

Les anciens ordres de ces moines Turcs ont, pour la plupart, des revenus; mais ils sont si mal administrés, que la plus grande partie tourne au profit des supérieurs. Le reste suffit à peine au nécessaire des simples religieux, qui, sans faire vœu de pauvreté, comme les nôtres,

vivent cependant plus pauvrement. Ennemis déclarés du travail , l'oïfiveté est pour eux le souverain bien ; fumer , dormir & nettoyer leur pipe , voilà à-peu-près à quoi ils passent toute leur vie. Quelques-uns se donnent en spectacle au peuple : d'autres s'appliquent à la magie ; tous feignent de mépriser les honneurs & les plaisirs , & tous tiennent à ces choses , encore plus que les gens du monde. Ils disent qu'il ne faut point voler , & ils volent quand l'occasion se présente. Aussi les marchands ne laissent-ils jamais un moine approcher de leurs boutiques. Leur habillement ressemble à celui des autres Turcs , à la différence d'un bonnet fort large , qu'ils portent sur la tête , & dont la forme est à-peu-près celle d'un chapeau sans fond. Les uns sont vêtus de blanc ; d'autres ne sont couverts que de haillons , & portent une pique à la main ; d'autres enfin vont presque nus. Ces derniers s'attirent la vénération , en contrefaisant les idiots ; car ici , comme en Egypte , on a un très-grand respect pour les mutes & les imbécilles. Le supérieur des derviches commande à ses religieux avec une autorité absolue. Ils sont néanmoins toujours libres de se retirer , quand ils s'ennuient

440 SUITE DE LA TURQUIE.

de ce genre de vie. Malgré cette liberté; il y a en Europe plus de moines & de pofats, qu'on ne voit en Turquie de derviches défrayés. L'obéiffance ne leur coûte rien; & la domination du fupérieur eft douce: il fe fouvient qu'il commande à fes égaux, qu'il tient d'eux fon autorité, & qu'ils ne ceffent pas d'être libres.

La maniere dont prient ces religieux, a quelque chofe de fingulier. Ils commencent par danser au fon de la flûte & du tambourin, en prononçant le mot de *Dieu*, & en tournant fur eux-mêmes avec rapidité. Leur voix s'augmente par gradation, ainfi que la vîteffe avec laquelle ils tournent, jufqu'à ce que n'ayant plus de force, ils tombent les uns fur les autres, le vifage contre terre. Alors le fupérieur vient à leur fecours, & au moyen d'une courte priere, les fait revenir à eux, ou croit le faire.

C'eft une charge très-onéreuse pour l'état, que la multitude prodigieufe de ces moines inutiles & fainéans: mais le gouvernement les tolere par crainte; le peuple les foutient par fuperftition; les honnêtes gens s'en moquent.

A quelques lieues du monaftere de Kerkiouk, nous vîmes plufieurs sources de naphte & une de réfine. L'approchai

fi. près de cette dernière , que je pensai m'empêtrer les pieds. Je ne conçois pas trop d'où & comment s'est formée cette source ; je laisse cet examen aux naturalistes : ils sauront mieux , là-dessus , vous satisfaire , que tout ce que je pourrois vous dire.

Nous nous rendîmes enfin à Bagdad , capitale de l'ancienne Chaldée , où le Pacha rassembloit les troupes de son gouvernement. Ce pays , plus fameux qu'aucun autre par ses antiquités sacrées & profanes , a été la patrie d'Abraham , & forma la principale province de l'empire Assyrien. On y voyoit Babylone , la plus vaste & la plus superbe ville que les hommes aient jamais construite , & dont il reste aujourd'hui si peu de vestiges , qu'on ignore même le lieu où elle étoit située. Plusieurs officiers , avec qui nous étions venus de Constantinople , nous présentèrent au Pacha , & l'engagerent à nous accorder sa protection.

Bagdad , quoique bâtie a-peu-près aux mêmes lieux que la fameuse Babylone , n'est pas la même que cette capitale de l'Assyrie. Celle-ci étoit assise sur l'Euphrate : l'autre est maintenant sur le Tigre ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne

442 SUITE DE LA TURQUIE.

soit regardée comme la nouvelle Baby-lone. Vous savez que Nemrod, petit-fils de Noë, fut le fondateur de cette ville puissante : Sémiramis, veuve de Niras, l'augmenta considérablement. Elle fit faire ses murs de briques cuites, cimentées avec du bitume, & employa à cet ouvrage immense, trois cens mille ouvriers pendant plus d'un an. La ville avoit quatre cens stades de circonférence, & cent portes d'airain avec des fossés profonds à l'entour; mais rien n'étoit comparable à ses magnifiques jardins, suspendus en l'air avec un artifice inimitable. Elle fut long-tems la capitale de tout l'Orient; mais Cyrus, roi des Perses, s'en rendit maître, en détournant le cours de l'Euphrate, & la ruina.

Pour Bagdad, elle fut bâtie par un Calife qui y établit le siege des empereurs Arabes. On la nomma *Medinatol-Salam*, c'est-à-dire, *ville de paix*. Mais le peuple l'appella *Bagdad*, du nom d'un hermite qui faisoit son séjour dans ce lieu; & ce dernier nom a prévalu, parce que le peuple respecte quelquefois plus un dévot, qu'un empereur.

Les Califes y tinrent leur cour pendant l'espace de plusieurs siècles: elle passa depuis sous la domination des Persans, &

enfin sous celle des Turcs qui la possèdent actuellement. Cette ville est environnée de fortes murailles de briques & de cent soixante-trois bastions : son circuit est de douze mille-trois cens coudées. Le palais du Pacha est grand & magnifique : ses jardins , plus beaux que ceux du Grand-Seigneur à Constantinople , sont plantés d'orangers , de citronniers , de cyprès , dont l'ordre & les proportions forment des promenades charmantes. On vante aussi la beauté & la multitude des bains, des collèges , des caravanerais de Bagdad. Les mosquées sont presque toutes enrichies de marbre , de porphyre & d'azur. Ce qu'elles ont de plus curieux , ce sont leurs minarets : ils sont tous penchés vers la Mecque ; & le vulgaire superstitieux assure que c'est un miracle du ciel en faveur du prophète.

Le commerce est prodigieux , soit à cause du voisinage de l'Arabie , des Indes & de la Perse , soit par rapport au passage des caravanes qui viennent d'Alep , de Smyrne , & des autres parties occidentales de l'empire. Tout cela attire dans cette ville un grand concours d'étrangers. Ses habitans sont un mélange de Turcs , de Persans , d'Arabes , de

Juifs, & de Chrétiens Arméniens. Les Latins y ont aussi un évêque, & deux couvens de moines, occupés par des capucins & des carmes.

Les Amazones, qui ont fondé tant de villes célèbres en Orient, pourroient bien avoir contribué à la construction de Bagdad. Il semble que les femmes de cette ville aient hérité des inclinations de ces héroïnes. Elles ne sortent qu'à cheval; & celles qui n'en ont pas le pouvoir, aiment mieux rester enfermées dans leurs maisons, que de paroître en public sans cette monture. Un de nos amis nous fit observer que les courtisanes ont toujours les pieds dans l'étrier; & c'est ce qui les distingue des honnêtes femmes, qui les mettent dans les courroies auxquels l'étrier est attaché.

A trois lieues de Bagdad, dans une rase campagne entre le Tigre & l'Euphrate, est une tour appelée *Megara* par les habitans du pays, & *Babel* par tous les voyageurs. C'est une masse solide, qui ressemble plutôt à une montagne qu'à une tour. En la considérant avec attention, je crus y appercevoir une forme quarrée, dont les quatre faces regardent les quatre parties du monde. Elle a plus de cent mille pas de circuit; & sa hau-

leur actuelle est d'environ cent trente pieds. Quand nous eûmes fait le tour de ces augustes débris, nous montâmes dessus, dans l'espérance de découvrir quelques vestiges d'un monument si intéressant pour le genre humain. Chaque pas que nous faisons, nous rappelloit l'entreprise hardie de nos premiers peres. Nous trouvâmes plusieurs cavernes, où les Mahométans croient que deux anges, appelés *Harut & Marut*, sont suspendus par les cheveux. Ils disent que ces esprits célestes ayant été envoyés sur la terre, pour examiner les actions des hommes, ne songerent qu'à séduire les femmes. Dieu, en punition de leurs crimes, les tient enfermés dans ces souterrains jusqu'au jour du jugement.

Ce que nous avons vu jusqu'alors, n'étoit pas capable de nous satisfaire. Nous fîmes creuser dans différens endroits; mais les outils ne pouvoient pénétrer plus de deux ou trois pouces en terre. Nous remarquâmes plusieurs rangs de briques qui nous parurent avoir été séchées au soleil. J'en pris une, que nous eûmes beaucoup de peine à arracher; & je lui trouvai quatre doigts d'épaisseur. Le chevalier fit, de son côté, une découverte qu'il me communiqua.

C'étoit un rang de paille ou de roseaux hachés , mêlés avec de la poix & du bitume. Il étoit épais de trois doigts , & il y en avoit un pareil après sept rangs de briques. Notre application à faire ces recherches , nous prit le reste du jour ; & l'on nous avertit qu'il étoit tems de nous retirer.

De retour à Bagdad , je fus fort surpris de trouver des femmes Turques qui faisoient leurs prières dans une église chrétienne , desservie par des capucins. J'en entendis une qui , étant prosternée devant un autel de la Vierge , se frappoit la poitrine , étendoit les bras vers son image , & lui adressoit ces paroles : « O marie ! la Mere du grand prophete » Jesus , je vous conjure , par la vie de » cet aimable enfant que vous tenez dans » vos bras , qui est la couronne de votre » tête , & la lumiere de vos yeux , d'a- » voir pitié de moi ». Au sortir de l'église , je témoignai mon étonnement au pere gardien qui m'accompagnoit , & qui me répondit : « Tous les Turcs ne sont » pas également prévenus en faveur de » la religion qu'ils professent. Plusieurs » familles n'ayant originairement em- » brassé le mahométisme , que par des » motifs de crainte ou d'intérêt , il y en

» a beaucoup parmi eux, qui ont un
 » penchant secret pour le christianisme.
 » Dans les provinces éloignées de la ca-
 » pitale, on voit des Musulmans qui in-
 » voquent nos saints avec la même dé-
 » votion, que ceux de leur culte. Les
 » Turcs de cette contrée puniroient de
 » dernier supplice un homme qui blas-
 » phémeroit le nom de Jesus-Christ. Au
 » surplus, continua notre capucin, il y
 » a en Turquie un assez grand nombre
 » de gens fort indécis en matière de reli-
 » gion. Quand on les questionne sur cet
 » article, ils répondent froidement: Dieu
 » fait qui a tort ou raison. Un Arménien
 » étant allé visiter un Turc qui se mou-
 » roit, ce dernier, dit en le voyant. Mon
 » Dieu, si j'étois bien persuadé que la
 » religion de ce chrétien fût meilleure
 » que la mienne, je l'embrasserois de
 » tout mon cœur.

» Cet esprit d'incertitude conduit na-
 » turellement à l'incrédulité; aussi voit-
 » on ici une secte d'impies, qui rejette
 » avec le même dédain tous les cultes.
 » Elle a un grand nombre de partisans
 » parmi les grands, les gens de loi & les
 » savans; mais ils ont du moins le bon
 » esprit de ne point chercher à faire des
 » profélytes, & ne s'entretiennent de

» leurs opinions, qu'avec les personnes qui
 » pensent comme eux. Ils s'aiment tendre-
 » ment les uns les autres, & se rendent
 » réciproquement tous les services qui
 » dépendent d'eux. S'ils reçoivent chez
 » eux un étranger de leur secte, non-
 » seulement ils lui font bonne chère, mais
 » ils lui donnent, pour passer la nuit,
 » une jeune fille ou un jeune garçon,
 » selon son goût. Voilà, dit le pere
 » capucin, où conduit l'irréligion.

» On compte en Turquie, continua-
 » t-il, plus de soixante & douze sectes.
 » Les unes prétendent que c'est attaquer
 » l'unité de Dieu, que de lui donner d'au-
 » tres attributs, que celui d'Infini & d'In-
 » compréhensible. Les autres soutiennent
 » qu'il a des organes sensibles & matériels.
 » d'autres admettent la liberté de l'hom-
 » me; d'autres donnent tout à la prédef-
 » tination, & c'est le plus grand nombre.
 » Il y en a qui croient l'éternité des pei-
 » nes de l'enfer; il y en a d'autres qui
 » pensent que Dieu se laissera fléchir. Les
 » uns tiennent pour l'immortalité de
 » l'ame; les autres la rejettent, &c.
 » Mais cette diversité de sentimens ne
 » cause ici aucun schisme; parce qu'on
 » s'accorde assez universellement sur le
 » culte extérieur ».

Nous quittâmes à Bagdad nos compagnons de voyage, qui eurent ordre d'aller sur les frontières. N'espérant pas de les revoir de long-tems, & craignant d'ailleurs que les Persans ne vinssent assiéger cette ville, nous résoûmes de n'y rester qu'un peu de jours, & de retourner à Constantinople. La difficulté étoit de trouver quelque caravane ou une escorte, avec laquelle nous pussions faire une si longue route sans danger. Nous prîmes enfin le parti de remonter le Tigre jusqu'à Diarbékir. Si cet expédient nous eût manqué, il eût fallu traverser les déserts de Moful; & les brigands eussent eu bon marché de nous. Le Pacha fit dire aux maîtres de nos bateaux, qu'ils répondroient de nous sur leur tête. Cette précaution ne fut pas inutile; car j'appris que ces gens faisoient souvent échouer les voyageurs, pour s'emparer de leurs effets.

Nous n'avons jamais été moins à notre aise, que sur cette nouvelle voiture. Ne croyez pas que nos bateaux fussent fermés & couverts; c'étoient de vrais radeaux, formés de grosses poutres de bois, sous lesquelles étoient attachées des vessies. Ainsi, toutes les fois que le fleuve étoit plus rapide, ou que le vent

devenoit plus violent, nous ne manquions jamais d'avoir de l'eau jusqu'à mi-jambe. Les incommodités d'une navigation si pénible ne nous empêchèrent pas de prendre un divertissement qui nous amusa. Au-dessous de Mosul, le Tigre reçoit dans son lit plusieurs ruisseaux de naphite ; & cette matière se répand, comme une croûte, sur toute sa surface. Nous nous plaissions à y mettre le feu ; & , en un instant, toute la rivière étoit couverte de flammes.

Nous ne restâmes qu'un jour à Diarbékir. Une nombreuse caravane étoit prête à se mettre en marche. Différens corps de troupes qui venoient de la Natolie, nous donnerent de fréquentes alertes ; mais, pour les voleurs, ils n'osèrent se montrer ; & jusqu'à Constantinople, nous eûmes la fortune & le tems favorables. Nous nous rendîmes dans cette capitale, fort satisfaits d'avoir parcouru, sans danger, des provinces dont l'ancienne célébrité excite la curiosité des voyageurs, mais que les malheurs des tems rendoient presque impraticables.

A notre arrivée dans la capitale, tout un quartier de la ville étoit en feu. Quand il arriva un incendie, ce qui se voit très-

fréquemment , on en donne le signal du haut du minaret de la Mosquée la plus voisine ; & des hommes courent dans toutes les rues , une lanterne à la main , avec un gros bâton , dont ils frappent la terre , en criant , *au feu*. Ils indiquent l'endroit où il est , & tout le monde y accourt ; les uns pour donner du secours , les autres par curiosité , & d'autres pour voler. L'Aga des Janissaires vient à la tête de sa troupe ; on apporte les pompes ; les porteurs d'eau sont exacts à s'y trouver. Le Visir & tous les grands officiers y assistent à la suite du Sultan lui-même. Cette précaution est absolument nécessaire ; les mécontents saisissent souvent ces momens du tumulte & de désordre pour se révolter contre le sultan Mahamout , toujours chancelant sur le trône , où il se soutient malgré les lois , a-t-il ces incendies en horreur. Quand les Janissaires ne s'en prennent point au Sultan , ils se vengent des grands dont ils prétendent avoir lieu de se plaindre ; ou du moins il n'est guère d'exces qu'ils ne se permettent , malgré les exemples fréquens de sévérité avec laquelle on punit le vol , le tumulte & les insultes qu'ils osent faire au sexe. La justice est prompte ; les gardes se saisissent au cou-

452 SUITE DE LA TURQUIE.

pable : on le conduit sur le champ au Vifir ; & dans l'instant il ordonne qu'on le jette dans le feu. Les femmes deviennent communément la proie de cette soldatesque , lorsqu'elles ne sont pas escortées par leurs maris ; & souvent la crainte de l'infamie les engage à rester dans leurs maisons , où la flamme les surprend , avant qu'on vienne les en arracher.

Je suis, &c.

A Constantinople, ce 11 Juillet 1737.

Fin du Tome premier.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE.

L'ISLE DE CHYPRE.

AVERTISSEMENT.	Page v
Le départ du voyageur, ses adieux, & l'objet de son voyage.	9
L'isle de Chypre.	10
Ses révolutions.	11
Son étendue & ses habitans.	<i>ib id.</i>
La ville de Paphos.	13
Ancien temple de Vénus.	<i>ib id.</i>
La ville d'Amathus.	14
Les divinités qu'adoroient ses habitans.	<i>ib id.</i>
Le promontoire de Capo di Gato.	15
La ville de Soglia.	<i>ib id.</i>
Fameuse fontaine d'amour.	16
La ville de Nicosie; siège qu'elle a soutenu.	<i>ib id.</i>
Huîtres pétrifiées, trouvées aux environs de cette ville.	17

La ville de Famagouste.	17
Cruauté des Turcs dans la prise de cette ville.	18
Difficulté d'y aborder.	<i>ibid.</i>
Dégâts que font les sauterelles aux environs de Famagouste.	19
La ville de Larnica.	<i>ibid.</i>
Le mont Crocé , la plus haute montagne de l'isle de Chypre.	20
La fameuse Madone de Chekka.	<i>ibid.</i>
La ville de Morfou.	21
Le Lapitho.	<i>ibid.</i>
La ville de Citréa ; découverte d'une source qui guérit de la gale.	<i>ibid.</i>
L'ancienne ville de Chypre.	22
Le mont Olympe.	<i>ibid.</i>
Le <i>laudanum</i> croit aux environs de Lescara ; ce que c'est que cette gomme , comment on la recueille , quel est son usage.	23
Le sol de l'isle de Chypre.	24
Os humains pétrifiés.	25
La pierre amianthe qui a passé pour incombustible.	26
Les vins de l'isle de Chypre.	27
Mœurs & usages des habitans de cette isle.	28
Religion du pays.	29
Son commerce.	<i>ibid.</i>
Déréglément des femmes.	30
Leur manière de s'habiller.	<i>ibid.</i>

 LA SYRIE.

La ville d'Alexandrette.	page 32
La ville d'Alep.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.	455
Ses maisons & ses moûques.	33
Le mal d'Alep.	36
La vallée du sel.	<i>ibid.</i>
Chasse qui se fait aux environs d'Alep.	37
Le monastere de S. Siméon.	<i>ibid.</i>
La ville de Corus.	38
Les ruines de Bambouch.	<i>ibid.</i>
La ville d'Antioche.	39
Séleucie.	40
Montagne de Job.	<i>ibid.</i>
Climat de la Syrie.	41
Ses productions naturel'es.	<i>ibid.</i>
Mœurs & usages de ses habitans.	42
Leurs mariages.	43
Leurs cérémonies funéraires.	45
Leurs différentes sectes.	46
Leurs repas.	49
Leurs voitures.	51
Leurs habillemens.	<i>ibid.</i>

LE T T R E III.

SUITE DE LA SYRIE.

D A M A S, capitale de la Syrie.	page 53
Ses bâtimens, ses environs.	54
Le pays d'Eder.	55
La maison d'Ananie.	<i>ibid.</i>
La montagne où l'on dit qu'Abel fut tué par son frere.	56
La ville de Sidonia.	<i>ibid.</i>
Le mont Liban.	57
Le monastere du Canubin.	<i>ibid.</i>
La grotte de sainte Marine.	53
La forêt des cedres.	57

La ville de Balbec.	61
Ses antiquités.	<i>ibid.</i>
Le bourg de Ban.	67
le bourg d'Eden.	68
Mœurs & usages des habitans du mont Liban.	<i>ibid.</i>

L E T T R E I V.

S U I T E D E L A S Y R I E.

P ALMYRE : vaste désert qui environne cette ville.	page 71
Ruines de Palmyre.	72
Origine de cette ville.	74
Sa situation avantageuse.	75
Histoire de Zénobie , reine de Palmyre.	<i>ibid.</i>
Le temple du Soleil.	78
Ancien aqueduc.	82
La vallée de sel.	83
Etat actuel de Palmyre.	<i>ibid.</i>
Mœurs & usages de ses habitans.	84

L E T T R E V.

L' E G Y P T E.

L E grand Caire.	86
Origine du nom de cette ville.	87
Description de ses bâtimens.	88
Ses mosquées.	89
Les greniers de Joseph.	90
Le puits de Joseph.	91
Du grand nombre d'aveugles qu'il y a au Caire.	<i>ibid.</i>
	Situation

DES MATIERES.		457
Situation de l'ancienne Memphis.		92
Les pyramides d'Egypte.		93
La fameuse statue du Sphinx.		100
Le lac Moëris.		101
Alexandrie.		102
Son grand & petit phare.		<i>ibid.</i>
Ses ciernes.		104
L'obélisque de Cléopatre.		105
La fameuse colonne de Pompée.		<i>ibid.</i>
Murs de l'ancienne Alexandrie.		106
Ses églises.		107
Ses grottes sépulchrales.		108
Description d'un temple souterrain.		<i>ibid.</i>
La nouvelle Alexandrie n'a plus rien de remarquable.		110

LETTRE VI.

SUITE DE L'EGYPTE.

L E voyageur avec deux François & leur suite.	111
Ils remontent ensemble le Nil.	113
Sakkara , petite ville où se fait le commerce des momies.	<i>ibid.</i>
Le labyrinthe des oiseaux.	114
Le village d'Éch-Mend-El-Arab ; construction singulière de ses maisons.	115
Schechabald ; ses ruines.	116
Faïume ; adresse de ses habitans.	117
Le village de Nelle où se font les cunuques.	<i>ibid.</i>
Le fameux labyrinthe.	<i>ibid.</i>
Les montagnes d'Abuttolle : leurs échos.	118
Le village de Sched-Haridi , célèbre par les	

tombeau d'un saint Mahoméran , & ses gué- risons prétendues miraculeuses.	119
Luxor , autrefois Thebes,	120
Ses ruines.	122
Les cataractes du Nil.	126
Le monastere de S. Antoine.	127
La maniere d'y entrer.	<i>ibid.</i>
La mine des émeraüdes.	128
Histoire de cette mine.	129

L E T T R E V I I .

S U I T E D E L' E G Y P T E .

S on ancienneté.	
Le pouvoir de ses prêtres.	132
Mœurs & usages de ses habitans.	<i>ibid.</i>
Ses révolutions.	137
Elle est gouvernée par un Pacha.	<i>ibid.</i>
Milice Egyptienne.	138
Ses juges en matiere de religion.	139
Mœurs des Arabes Egyptiens.	<i>ibid.</i>
Les Egyptiens ont beaucoup dégénééré.	140
L'habillement des Egyptiens.	141
Suite de leurs mœurs & de leurs usages.	142
Leurs voitures.	144
Les derviches des Turcs.	145
Vénération des Turcs pour les idiots.	146
Les synagogues des Juifs au Caire.	<i>ibid.</i>
Les Grecs & les Cophtes , chrétiens d'E- gypte.	147
Leurs mœurs , usages & croyance.	<i>ibid.</i>
L'église d'Alexandrie s'accorde avec celle de Rome sur les principaux points de la religion.	148

DES MATIERES. 459

Le jeûne d'Héraclius singulièrement institué.	149
Ce que c'est que le calice de suspension.	<i>ibid.</i>
Maniere d'administrer l'extrême-onction dans l'église d'Alexandrie.	150
Autres usages de l'église Grecque.	<i>ibid.</i>
Gageure singuliere de deux porte-faix.	152
Les animaux de l'Égypte.	154
Les poissons du Nil.	<i>ibid.</i>
Les crocodiles.	<i>ibid.</i>
Les viperes.	155
Les oiseaux d'Égypte.	156
Maniere de faire éclore les poulets.	157
Ibis , divinité des Égyptiens.	158
Superstition des Turcs d'Égypte au sujet des chars.	<i>ibid.</i>
Fertilité de l'Égypte.	159
Bonté de l'eau du Nil.	<i>ibid.</i>
Ce fleuve est la source des richesses de l'Égypte.	160
Maniere de le traverser.	<i>ibid.</i>

L E T T R E VIII.

LES ÉTATS BARBARESQUES.

L A Barbarie , autrefois la Mauritanie.	162
Le royaume de Tripoli & sa capitale.	163
Capez & Elhama ; curiosité des environs de ces deux villes.	164
Le royaume de Tunis.	166
La difficulté de s'approcher de ses frontieres.	<i>ibid.</i>
Gassa.	167
L'agrément de ses environs.	<i>ibid.</i>
Les antiquités de Jenime.	<i>ibid.</i>
Médéa.	168

460	T A B L E	
La ville de Tunis.		168
Ses révolutions.		<i>ibid.</i>
Son étendue & sa situation.		169
Description de cette ville.		<i>ibid.</i>
Sa citadelle.		170
La religion du pays.		<i>ibid.</i>
Les environs de Tunis.		171
Le sanctuaire de Sédydoude , saint révé- ré des		
Maures.		<i>ibid.</i>
Aquilaria , où l'on voit une montagne singulière.		172
Carthage.		173
Utique.		174
Mœurs des habitans de Tunis.		<i>ibid.</i>
Les Maures cultivent peu l'agriculture.		175
Les chevaux de Barbarie.		<i>ibid.</i>
Les bestiaux.		176
Propriété d'une sorte de mets dont les habitans de Tunis font usage.		<i>ibid.</i>
Manière de vivre du peuple.		<i>ibid.</i>
Commerce des Tunisiens.		177
Salé & Gademès , & manière dont commercent les habitans.		178
Peuples qui habitent le royaume de Tunis.		179
Loi imposée aux Chrétiens libres de Tunis.		<i>ib.</i>
Danger que l'on court à l'enfreindre.		180
Mœurs des Tunisiens.		182

LETTRE IX.

SUITE DES ETATS BARBARESQUES.

Le royaume d'Alger.	184
Bonne , ou l'ancienne Hyppone.	<i>ibid.</i>
Constantine.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.		461
Alger, capitale.		185
Ses révolutions.		<i>ibid.</i>
Forces du royaume d'Alger.		188
Pouvoir de son souverain.		<i>ibid.</i>
Description de sa ville capitale.		189
Mœurs & usages des Algériens.		193
Leur respect pour leurs prêtres.		194
Les différentes nations du royaume d'Alger.		<i>ibid.</i>
Habitations des Maures.		<i>ibid.</i>
Leurs mœurs & leurs usages.		195
Ceux des Arabes.		196
Ceux des Juifs.		<i>ibid.</i>
Ceux des Turcs.		197
Suite des mœurs & usages des Algériens.		198
Division du royaume d'Alger en trois gouvernemens.		199
Fez & Maroc, capitale des deux royaumes soumis au même souverain.		200
Description de Fez.		<i>ibid.</i>
Salé; sa description & ses environs.		<i>ibid.</i>
Celle de Maroc.		204
Révolutions de ces deux Royaumes.		205
Etendue de celui de Maroc.		207
Sa fertilité.		<i>ibid.</i>
Les mines de cuivre sont une des principales branches du commerce de Maroc, avec les Européens.		<i>ibid.</i>
Peuples du royaume de Maroc.		208
Cruauté de ces peuples, & de ceux de Fez à l'égard des esclaves chrétiens.		210
En quoi consiste la beauté d'une femme chez les Turcs, & les moyens qu'elles prennent pour se la procurer.		211
Police exercée dans les villes.		212

L E T T R E X.

L A G R E C E.

L'AUTEUR s'embarque pour Dulceigno.	214
Durazzo ou Dyrrachium.	215
L'Epire, royaume d'Achilles.	216
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
L'isle de Corfou, où Ulyffe fut jetté par la tempête.	<i>ibid.</i>
Description de Corfou, sa capitale, ses environs.	<i>ibid.</i>
Son étendue.	217
Promontoires d'Actium & de Nicopolis.	218
L'isle du Val-du-Compere, autrefois Itaque.	219
Céphalonie.	<i>ibid.</i>
Zante ou Zacinthe.	<i>ibid.</i>
Son terroir fertile en fruits.	220
Petite isle de Dulichium.	<i>ibid.</i>
Les isles Strophades.	<i>ibid.</i>
Le Tenare.	221
L'isle de Cythere.	<i>ibid.</i>
Misitra, autrefois Laeédémone.	222
Sa fondation, son accroissement, ses ruines.	<i>ibid.</i>
Napoli, ou l'ancienne Argos.	224
Mycenes, aujourd'hui Agios-Adrianos.	225
La ville & la forêt de Némée.	<i>ibid.</i>
Corinthe.	226
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Méga e.	227
Lepfina, autrefois Eleufis.	228
Ses campagnes couvertes de marbres.	229
Athenes; son origine, ses révolutions.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.		463
Sa situation ; sa citadelle.		230
Description du temple de Minerve.		231
Le théâtre de Bacchus.		233
La lanterne de Démosthène.		234
La tour des vents.		235
Le temple de Thésée.		236
Description de l'extérieur de cet édifice.		237
Le Sadium.		<i>ibid.</i>
Le Pirée , aujourd'hui Porto-Lionne.		238
Le nombre des habitans d'Athènes.		<i>ibid.</i>
Leurs mœurs & leurs usages.		<i>ibid.</i>
Leur commerce.		241
L'auteur quitte à regret Athènes.		<i>ibid.</i>
Il arrive à Salamine.		<i>ibid.</i>
Révolution de cette ville.		<i>ibid.</i>
Le fameux rocher Kéras.		242
L'isle d'Ægina.		<i>ibid.</i>
Elle a produit beaucoup de grands hommes ; proverbe à ce sujet.		243
Thebes , capitale de la Bœotie.		<i>ibid.</i>
Ses révolutions.		<i>ibid.</i>
Livadie.		244
Le mont Parnasse.		<i>ibid.</i>
La fameuse Delphes.		245
Léphanthe ; sa situation avantageuse ; son com- merce.		246
Patras ou Aroë.		<i>ibid.</i>
Calydon.		247

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Rhodes.	248
Sen étendue.	<i>ibid.</i>

Son colosse.	249
La ville de Rhodes ; ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Sa situation.	250
Palais du grand-maître.	<i>ibid.</i>
La porte de S. George.	251
Linde , bourgade de l'isle , patrie d'Aristophane.	<i>ibid.</i>
Fertilité du terroir de Rhodes.	252
L'isle de Scarpanto.	<i>ibid.</i>
Particularités sur cette isle.	253
L'isle de Candide, autrefois l'isle de Crete.	<i>ibid.</i>
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Rhétimo ; sa situation agréable.	255
Damassa.	<i>ibid.</i>
Le fameux mont Ida.	256
La difficulté d'y parvenir.	<i>ibid.</i>
Gortyne.	258
Ses ruines magnifiques.	<i>ibid.</i>
Description d'un labyrinthe.	259
On y trouve une grande quantité de chauves-souris.	262
Sa fertilité.	263
Les femmes de cette isle.	<i>ibid.</i>
Les Cyclades.	<i>ibid.</i>
Santarini ou Santorin.	264
Stérilité de cette isle.	<i>ibid.</i>
Formation de quatre petites isles par des volcans.	<i>ibid.</i>
L'isle de Policando ; sa fertilité.	266
Description d'une grotte curieuse.	<i>ibid.</i>
L'isle d'Argentiere ; sa fertilité.	<i>ibid.</i>
L'isle de Mélos , à près de Milo.	267
Description de sa capitale.	<i>ibid.</i>
L'isle de Neio.	268
Cette de Nébes , aujourd'hui Thermia.	269
Sa fertilité & son commerce.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES.		465
Ruines d'Hébé - Cufiro.		269
Étendue de Thessalia, & ses habitans.		270
L'isle de Sora ; son étendue ; sa fertilité.	<i>ibid.</i>	
L'isle de Tiné , autrefois Ténos.	<i>ibid.</i>	
L'isle d'Andros.		271
La beauté de son terroir.	<i>ibid.</i>	
Les antiquités d'Andros ; sa capitale.		272
L'isle de Lia , autrefois Cée ou Célos.	<i>ibid.</i>	
Ruines de Certhéa.		273
Étendue de l'isle , & commerce de ses habitans.	<i>ibid.</i>	
L'isle de Macronisi.		274
Macris, sa ville capitale.	<i>ibid.</i>	
Guara ou Joua.	<i>ibid.</i>	
Château roux.	<i>ibid.</i>	
Carinos ; son marbre fort estimé.	<i>ibid.</i>	
Le bourg d'Évemia.	<i>ibid.</i>	
Négrepont ; son étendue ; le nombre de ses habitans.		275
Le ferrail du Capitan.	<i>ibid.</i>	
Bon marché des denrées de Négrepont.	<i>ibid.</i>	
Le fameux promontoire de Caphané.		276
L'Éuripe & ses phénomènes.	<i>ibid.</i> & suiv.	

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Scio.	277
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Description de sa capitale.	280
Vénération de ses habitans pour Homère.	281
Fertilité de Scio.	<i>ibid.</i>
Le lentisque , & autres productions du pays.	<i>ibid.</i>
Les femmes de Scio.	285

L'île de Samos , & Cora sa capitale.	<i>ibid.</i>
Tradition du pays sur la naissance de Junon.	<i>ibid.</i>
Ruines de l'ancienne Samos.	286
Mal-propreté des Samiennes.	<i>ibid.</i>
Samos a donné naissance à des personnages célèbres.	287
L'île de Nicaria ; origine de son nom.	<i>ibid.</i>
Mœurs & coutumes des habitans de cette île.	288
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Façon singulière dont les habitans traitent leurs affaires entr'eux.	289
L'île de Pathmos.	<i>ibid.</i>
Ses solitudes.	<i>ibid.</i>
Créduité de ses habitans.	290
L'île de Saint-Minos.	291
L'île de Naxia.	<i>ibid.</i>
Description de Naxia , sa capitale.	292
Vanité des femmes de cette ville.	<i>ibid.</i>
Ses antiquités.	<i>ibid.</i>
Son commerce & sa fertilité.	293
L'île de Paros ; son circuit.	<i>ibid.</i>
Ses rares antiquités.	<i>ibid.</i>
Ses carrières de marbres.	294
Les marbres de Paros ou d'Arondel.	295
Le poëte Archiloque de Paros.	<i>ibid.</i>
L'île d'Antiparos.	<i>ibid.</i>
Ses congélations.	296
Description de la grotte d'Antiparos.	<i>ibid.</i>
M. de Nointel a visité cette grotte.	302
L'île de Sténofa.	<i>ibid.</i>
L'île de Niconéria.	<i>ibid.</i>
Leur stérilité.	303
L'île d'Amorgos.	<i>ibid.</i>
Ses habitans laborieux.	<i>ibid.</i>
Habillement des femmes.	304

DES MATIERES.

P ^l ante appelée <i>ferule</i> .	467
L'île de Racia.	<i>ibid.</i>
L'île d'Ino.	<i>ibid.</i>
Tombeau d'Homere.	305
Namfio & Sikino , pays incultes.	<i>ibid.</i>
L'île de Délos.	306
Ruines de l'ancienne ville de ce nom.	307
Temple d'Apollon.	<i>ibid.</i>
Statue de ce dieu.	<i>ibid.</i>
Fameux portique , restes d'un théâtre.	308
Le mont Cynthus.	<i>ibid.</i>
L'île de Rhénia.	309
Sa fertilité , son circuit.	<i>ibid.</i>
L'île de Mycone.	<i>ibid.</i>
Les femmes de cette île.	<i>ibid.</i>
L'île de Mételin , autrefois la fameuse Lesbos.	310
Situation de Castro , sa capitale , autrefois Mytilene , patrie de Sapho.	<i>ibid.</i>
Elle a encore donné naissance à d'autres grands pe sonnages.	311
Usages particuliers à cette île.	<i>ibid.</i>
L'île de Tenedos.	313
Le Xante & le Ximois.	314
L'île de Stalimene , autrefois Lemnos.	<i>ibid.</i>
La terre sigillée , production de l'île de Lemnos ; manière de la recueillir ; ses propriétés.	315
Les Grecs modernes.	316
Leur caractère.	317
Ils s'allient avec les Turcs.	318
Leurs habillemens.	319
Les Turcs ne permettent pas aux chrétiens de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques.	321
Mariages des Grecs.	322
Différens usages.	325

Religion de ce peuple.	329
Comment se font leurs patriarches.	330
De leurs évêques & de leurs prêtres.	331
Moines Grecs.	332
Religieuses Grecques.	333
Hermites ; leur vie austère.	<i>ibid.</i>
Second ordre du clergé ; grades pour parvenir au sacerdoce.	334
Mariages des prêtres.	335
Leur ignorance , leur pauvreté , leurs habillemens.	336
Piété des Grecs.	338
Comment ils administrent l'extrême-onction.	339
Leur abstinence & leurs jeûnes.	340

L E T T R E XIII.

L A T U R Q U I E.

O RIGINE des Turcs.	343
Leurs conquêtes.	344
Fondation de Constantinople.	345
Ses révolutions.	<i>ibid.</i>
Son port.	346
Belle situation de cette ville.	347
Sa circonférence.	348
Description de l'intérieur de Constantinople.	349
Fête célébrée chez les Turcs à l'ouverture du ramazan.	351
Cérémonie qui s'observe au serrail durant ce jeûne.	355
L'église métropolitaine de Sainte Sophie.	356
Deux autres mosquées royales , appelées <i>la Solimane & la Validé.</i>	359

DES MATIERES.		469
Tombeaux des Sultans.		361
Pompe funebre des Sultans.		362
Caractere & occupation de Mahamout, Sultan régnant.		363
Politesse des officiers Turcs.		372
Écrocité du peuple & des derviches à l'égard des étrangers.		<i>ibid.</i>
L'hypodrome, appellé par les Turcs <i>Atmeçar</i> .		373
Description de ce lieu de divertissement.		<i>ibid.</i>
Monumens des empereurs Chrétiens.		374
Cortége du Grand-Seigneur, lorsqu'il va à la mosquée.		376
La chasse du Grand-Seigneur.		378
Son ferrail.		<i>ibid.</i>
Sa situation, sa circonférence & ses fortifications.		<i>ibid.</i>
Égout où l'on jette les balayures du ferrail.		380
Ses jardins.		<i>ibid.</i>
Sévérité avec laquelle on punit ceux qui regardent dans les jardins.		<i>ibid.</i>
Anecdote à ce sujet.		<i>ibid.</i>
Bâtimens du Serrail.		381
Sa garde.		382
Description du palais occupé par le Grand-Seigneur.		<i>ibid.</i>
Son appartement, celui de ses femmes.		383
Leur fort.		384
Le vieux ferrail.		<i>ibid.</i>
Détail sur le gouvernement intérieur du ferrail qu'habite le Sultan.		<i>ibid.</i>
Cérémonie du mouchoir,		385
Différens ordres de femmes au ferrail.		387
Femmes intrigantes, qui s'introduisent dans ce palais; anecdote à ce sujet.		389
Offices des femmes du ferrail.		390

470	T A B L E	
Offices des eunuques.		391
Prison des princes , freres & fils du Grand-Seigneur.		394
Grande subordination dans tous les ordres du ferrail.		395
Les Ichoglans, ou pages du Grand-Seigneur.	<i>ibid.</i>	
Les Azamoglans.		396
Promenades du Sultan avec le Bostangi-Bachi.		397
Le service de table du Grand-Seigneur.		398
Les muets & les nains qui amusent ce prince tandis qu'il est à table.		399
Description d'une maison de campagne du Grand-Seigneur , près de Constantinople , appellée <i>Sadi-Abath.</i>		402
Le Jadicula , ou le château des Sept-Tours.		403
L'aqueduc de Soliman.		405
Le bazard , ou marché de Constantinople.		406
Vente des femmes esclaves.		<i>ibid.</i>

L E T T R E X I V .

SUITE DE LA TURQUIE.

V O Y A G E de l'auteur à Bagdad.	408
Scutare , ville de la Zatolie.	406
La tour de Léandre.	<i>ibid.</i>
Calcédoine.	410
Ismid , autrefois Nicomédie.	411
Ismik , ou Nicée.	412
La ville de Boli.	413
Combien les Turcs sont charitables.	<i>ibid.</i>
Leur tendresse pour les animaux.	414
Les villes Turques sont remplies de chiens.	415
Amasia , ville dans la province de Sivas.	416

DES MATIERES. 471

- Tradition sur un chemin taillé dans le roc. 417
- La ville de Tocat, des plus commerçantes de la province de Sivas. *ibid.*
- Puissance des Pachas, & comment ils sont traités par le Grand Seigneur. 418
- Concuſſions cauſées par la vénalité de leurs charges. 419
- Officiers qu'ils ont ſous eux dans chaque province. 420
- La ville de Sivas, le rendez-vous de pluſieurs caravanes. *ibid.*
- Sévérité des officiers de police contre les marchands infidels. 421
- Ordre qui s'obſerve en Turquie dans les marchés publics, & au ſujet des manufactures. *ibid.*
- Arts & métiers érigés en maîtriſes, & d'autres qui ne le ſont pas. 423
- Sévérité contre les médecins ignorans. 424
- Les lavemens ne ſont point en uſage en Turquie; anecdote plaifante à ce ſujet. *ibid.*
- La ville de Divrigui. 426
- Les mines d'or & d'argent de Kiebban & d'Argana. 427
- La ville de Diarbékirk qui donne le nom à la province de Diarbeck, & où ſe fait le beau maroquin. 428
- Les femmes Turques y jouiſſent d'une liberté honnête. *ibid.*
- La ville de Mardin, renommée par ſon fort & par ſes fruits. *ibid.*
- Les Yéfides, habitans du Curdiſtan; leurs mœurs. 429
- La ville de Niſibin, vantée pour ſes robes blanches. 432
- La fête du bairam; comme elle ſe célèbre chez les Turcs. 433

Les jeux qui sont alors en usage.	434
La ville d'Eski-Moful ou l'ancienne Niniye.	435
Moful , ou la nouvel'e Niniye.	437
La forteresse de Bidlis , bâtie par ordre d'Alexandre.	<i>ibid.</i>
La ville de Kierliouck , dans le voisinage de laquelle est un monastere de Dervis.	438
Remarques sur ces sortes de religieux.	<i>ibid.</i>
Sources de naphte & de résine.	440
La ville de Bagdad , située dans le pays de l'ancienne Babylone.	441
Histoire de ces deux villes.	<i>ibid.</i>
Description de Bagdad,	442
Femmes de Bagdad.	444
Anciens restes de la tour de Babel.	<i>ibid.</i>
Comment on pense à Bagdad sur la religion chrétienne.	446
Sette de Déistes chez les Turcs.	447
Différentes autres sectes.	448
Danger de la route de Bagdad à Constantinople.	449
Incendie à Constantinople ; prompt secours qu'on y apporte.	450

Fin de la Table du Tome premier.

